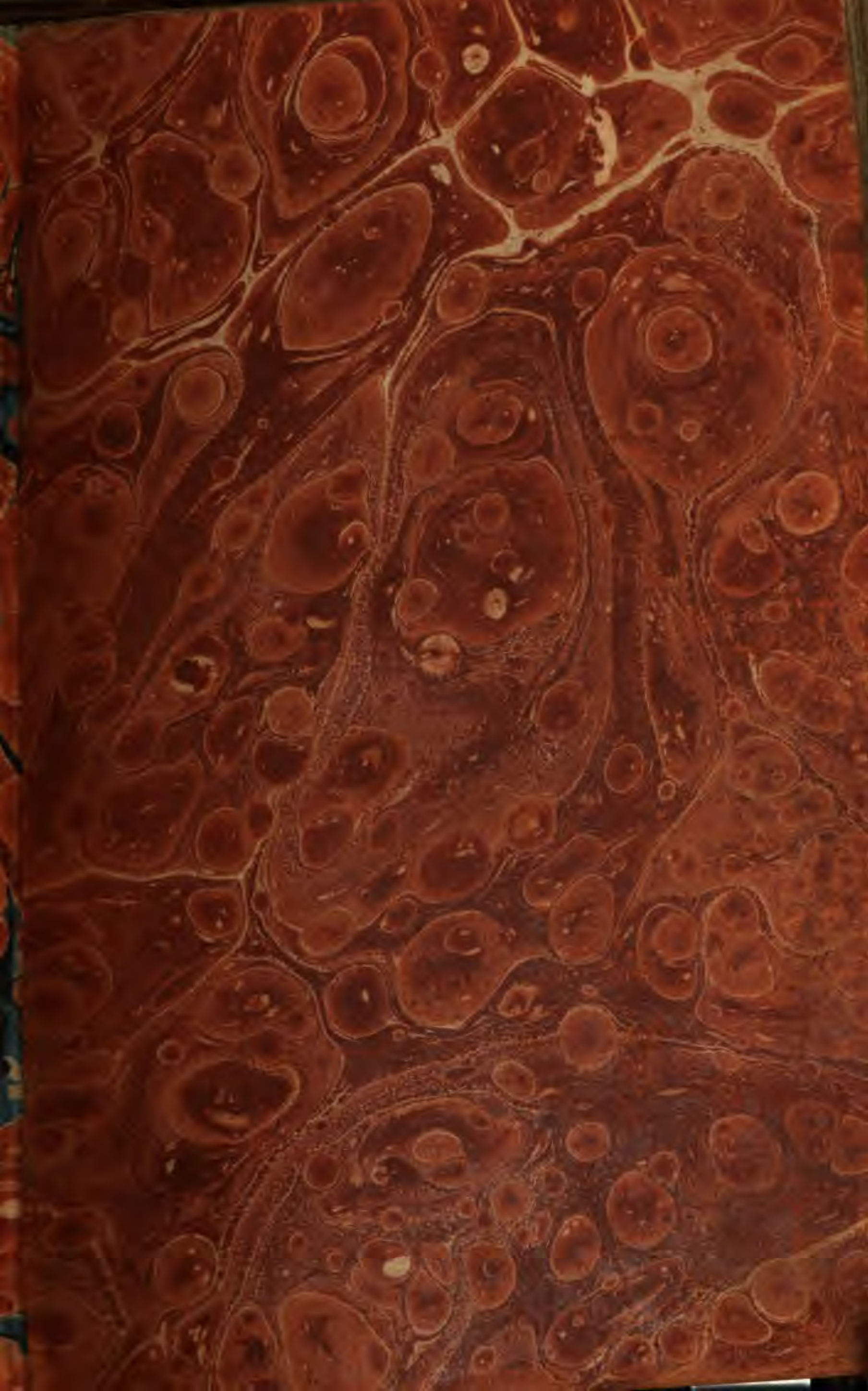

HW B9IV T


39532.5.9
NUMINE.
Richard Ashhurst Bowie.



ŒUVRES COMPLÈTES

D'HAMILTON,

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée, précédée d'une notice historique et littéraire, disposée dans un meilleur ordre, et augmentée de plusieurs pièces en prose et en vers; avec trois portraits.

TOME SECOND.

DE L'IMPRIMERIE DE FAIN JEUNE ET COMPAGNIE.

A PARIS,

Chez
COLNET, Libraire, au coin de la rue du Bac et du quai Voltaire.
FAIN jeune et Compagnie, Imprimeur, rue St.-Hyacinthe, n°. 19.
MONGIE, aîné, Libraire, Cour des Fontaines, n°. 1.
DEBRAY, Libraire, rue St.-Honoré, barrière des Sergens.
DELAUNAI, Libraire, palais du Tribunat, galeries de bois.

AN XIII — 1805.

FLEUR D'ÉPINE,

CONTE.

DERNIÈRE NUIT.

La belle et malheureuse Schéhérazade, par ce récit, avoit fini la neuf cent quatre-vingt-dix-neuvième nuit depuis son mariage; et le sultan, fidèle à sa prudente habitude, étoit sorti du lit avant le jour, pour se rendre au conseil avant ses ministres.

Dès qu'il fut sorti, Dinarzade qui, quoiqu'un peu prompte, étoit la meilleure fille du monde, se mit à dire à la sultane : Vous avez beau dire, ma sœur, il faut que vous soyez la plus sotte bête de l'univers, sauf le respect de votre rang, de votre érudition et de votre belle mémoire, pour vous être avisée de rechercher en mariage un animal d'empereur, qui, depuis deux ans que vous lui contez des fables, ne s'est avisé d'autre chose que de les écouter; et des fables, qui ne seroient rien, sans la manière vive et légère dont vous les contez; cependant, je vous vois à la fin de votre recueil, et par conséquent, bientôt à la fin de vos jours. L'histoire que vous

venez de lui conter est si misérable, qu'il n'a fait que bâiller, et moi aussi, pendant ce long récit. Ma patience à vous tenir compagnie depuis si long-temps, est une preuve suffisante de ma tendresse; mais je n'en puis plus, et vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je m'absente cette nuit, pour donner audience au prince de Trébizonde; s'il s'ennuie auprès de moi, du moins ne me coupera-t-il pas la tête pour avoir passé la nuit sans lui faire un conte; je vous conseille donc d'amuser votre benêt de mari, par celui de la pyramide et du cheval d'or, qui vaut tous ceux que vous lui avez faits. Je ne manquerai pas de me rendre ici le lendemain, et dès que le sultan se sera mis au lit, avant que de vous y mettre, jetez-vous à deux genoux; feignez quelque subite indisposition, et conjurez bien humblement ce vilain bourreau de trouver bon que je l'entretienne pour la dernière fois au lieu de vous; dites-lui bien que c'est pour la dernière fois, puisque vous ne demandez grâce qu'à condition que, si l'histoire que je lui conterai n'est plus extraordinaire que toutes celles que vous lui avez faites, il n'aura qu'à vous étrangler dès le lendemain; mais aussi qu'il vous donnera la vie, en cas qu'il m'interrompe avant la fin de mon récit; je crois qu'il ne refusera pas ces conditions; car vous savez qu'il est telle-

ment attentif, quelques pauvretés qu'on lui dise, qu'il ne vous a jamais interrompue dans aucun de vos contes.

Ces conventions auroient alarmé tout autre; mais la merveilleuse Schéhérazade, à qui l'étude de la philosophie avoit appris à ne point craindre la mort, y consentit.

Elle amusa donc son seigneur pendant la dernière des mille nuits, par le conte du cheval d'or et de la pyramide; et, dès que la suivante fut venue, que le sultan se fut mis au lit, et qu'elle eut obtenu que sa sœur parleroit pour elle aux conditions que nous venons de dire, la prudente Dinarzade les fit signer au prince, et commença son récit de cette manière.

Très-illustre, très-religieux et très-clément empereur qui, n'écoutant que les lois de la justice et la bonté de votre naturel, étranglez toutes vos femmes en haine de la première, et qui, noblement irrité de ce que tant de nègres et de muletiers étoient au service de cette impératrice d'heureuse mémoire, sacrifiez tant de beautés innocentes à la mémoire d'une beauté coupable, que diriez-vous, seigneur, vous qui passez pour le plus secret de tous les princes, et dont les ministres sont les plus impénétrables de tous les ministres, que diriez-vous de votre esclave, si elle vous informoit de ce qui s'est au-

jourd'hui passé dans votre conseil? Tarare! dit le sultan. C'est justement cela, poursuivit Dinarzade, et vous l'allez voir par ce récit : écoutez-moi bien, et sur-tout souvenez-vous de votre promesse.

A deux mille quatre cent cinquante-trois lieues d'ici, est un certain pays qui s'appelle Cachemire, beau par excellence. Dans ce pays régnoit un calife; ce calife avoit une fille, et cette fille un visage; mais on souhaita plus d'une fois qu'elle n'en eût jamais eu; sa beauté fut supportable jusqu'à quinze ans; mais à cet âge on ne pouvoit plus y durer; c'étoit la plus belle bouche du monde; son nez étoit un chef-d'œuvre; les lys de Cachemire, mille fois plus blancs que les nôtres, paroissoient sales auprès de son teint, et la rose nouvelle paroissoit impertinente, lorsqu'elle paroissoit auprès de l'incarnat de ses joues.

Son front étoit unique en son espèce à l'égard de la forme et de l'éclat; sa blancheur étoit relevée par une pointe que formoient des cheveux plus noirs et plus brillans que du jais, ce qui lui avoit fait donner le nom de Luisante; le tour de son visage sembloit fait pour l'assemblage de tant de merveilles; mais ses yeux gâtoient tout.

Personne n'avoit pu les regarder assez long-temps pour en démêler la couleur; car, dès qu'on rencontroit ses regards, on croyoit être frappé d'un éclair.

A l'âge de huit ans, le calife, son père, avoit coutume de la faire venir, pour se mirer dans son ouvrage, et pour faire dire mille pauvretés à ses courtisans sur ces jeunes attraits; car, dès lors, on éteignoit les bougies au milieu de la nuit, et il ne falloit point d'autre lumière que celle de ses petits yeux; mais tout cela n'étoit, comme on dit, que jeux d'enfans. Ce fut quand ces yeux eurent pris toute leur force qu'il n'y eut plus de raillerie auprès d'elle.

La florissante jeunesse de la cour y périssoit, et l'on portoit chaque jour en terre deux ou trois de ces petits maîtres qui s'imaginent qu'il n'y a qu'à lorgner quand on trouve de beaux yeux; ainsi, quand c'étoient des hommes qui la regardoient, le feu passoit subitement des yeux jusqu'au fond du cœur, et, en moins de vingt-quatre heures, on mouroit, prononçant tendrement son nom, et remerciant humblement ses beaux yeux de l'honneur qu'on avoit de mourir de leurs coups.

A l'égard du beau sexe, il en alloit autrement. Celles qui ne rencontroient ses regards que de loin, en étoient quittes pour un éblouissement

qui duroit toute la vie; mais celles qui servoient auprès de sa personne, payoient cet honneur un peu plus cher; sa dame d'atour, quatre filles d'honneur et leur vieille gouvernante, en étoient tout à fait aveugles.

Les grands du royaume, qui voyoient éteindre l'espoir de leurs familles par le feu que cet éclat fatal allumoit, supplièrent le calife de vouloir remédier à un désordre qui privoit leurs fils du jour, et leurs filles de la lumière.

Le calife fit assembler son conseil pour voir ce qu'il y avoit à faire; son sénéchal y présidoit, et ce sénéchal étoit le plus sot homme qui eût jamais présidé. Le calife n'avoit eu garde de manquer de faire son premier ministre d'une tête comme celle-là.

Dès que l'affaire fut proposée, le conseil fut partagé sur les expédiens.

Les uns furent d'avis de mettre Luisante dans un couvent, soutenant qu'il n'y auroit pas grand mal quand trois ou quatre douzaines de vieilles religieuses avec leur abbesse, perdroient la vue pour le bien de l'état; d'autres dirent qu'il falloit, par lettre de cachet, lui fermer les yeux jusqu'à nouvel ordre; quelques-uns proposèrent de les lui faire crever si adroitement qu'elle n'en sentiroit aucun mal, et s'offrirent d'en donner le secret.

Le calife, qui aimoit tendrement sa fille, ne goûta aucun de ces conseils; son sénéchal s'en aperçut; il y avoit une heure que le bon homme pleuroit; et, commençant sa harangue avant que d'essuyer ses yeux : Je pleurois, sire, dit il, la mort de mon fils le comte, gentilhomme d'épée, à qui elle n'a de rien servi contre les regards de la princesse; on le mit hier en terre : n'en parlons plus; il est aujourd'hui question du service de votre majesté, il faut oublier que je suis père pour me souvenir que je suis sénéchal.

Ma douleur ne m'a pas empêché d'écouter les conseils qu'on vient de vous donner; et, n'en déplaise à la compagnie, je les trouve tous impertinens. Voici le mien :

J'ai depuis quelque temps un écuyer chez moi; je ne sais ni d'où il vient, ni ce qu'il est; mais je sais bien que, depuis qu'il est avec moi, je ne me mêle plus des affaires de la maison; c'est un démon qui sait tout, et, quoique j'aie l'honneur d'être votre sénéchal, je ne suis qu'une bête auprès de lui; ma femme me le dit tous les jours.

Or, si votre majesté trouvoit bon de le consulter sur une affaire aussi difficile que celle-ci, je me persuade qu'elle en auroit contentement. Volontiers, mon sénéchal, dit le calife, d'autant

que je serois bien aise de voir un homme qui eût plus d'esprit que vous.

On l'envoya chercher ; mais il refusa de venir qu'on n'eût renfermé la princesse et ses beaux yeux. Eh bien, sire ! dit le sénéchal, que vous avois-je dit ? Oh ! oh ! dit le calife, il en sait beaucoup ; qu'on le fasse venir, il ne verra point ma fille. Il ne fut pas long-temps à venir ; il n'étoit ni bien ni mal fait ; cependant il avoit quelque chose d'agréable dans l'air, et d'assez fin dans la physionomie.

Parlez-lui hardiment, sire, dit le sénéchal, il entend toutes sortes de langues. Le calife, qui ne savoit que la sienne, et même assez vulgairement, après avoir quelque temps rêvé pour trouver un tour spirituel : Mon ami, lui dit-il, comment vous appelez-vous ? Tarare ! répondit-il. Tarare ! dit le calife. Tarare ! dirent tous les conseillers. Tarare ! dit le chancelier. Je vous demande, dit le calife, comment vous vous appelez. Je le sais bien, sire, répliqua-t-il. Eh bien, dit le calife ? Tarare, dit l'autre, en faisant la révérence... Et pourquoi vous appelez-vous Tarare ?.. Parce que ce n'est pas mon nom. Et comment cela, dit le calife ? C'est que j'ai quitté mon nom pour prendre celui-là, dit-il ; ainsi, je m'appelle Tarare, quoique ce ne soit pas mon nom. Il n'y a rien de si clair, dit le calife, et cependant j'aurois été

plus d'un mois à le trouver. Eh bien! Tarare, que ferons-nous à ma fille? Ce qu'il vous plaira, répondit-il.

Mais encore, poursuivit le calife? Tout ce qu'il vous plaira, disoit toujours Tarare.

Bref, dit le calife, mon sénéchal m'a dit qu'il falloit vous consulter sur le malheur qu'elle a de tuer ou de rendre aveugles tous ceux qui la regardent. Sire, dit Tarare,

La faute en est aux dieux qui la firent si belle,
Et non pas à ses yeux.

Mais, si c'est un malheur que d'avoir de beaux yeux, voici, selon mon petit jugement, ce qu'il faudroit faire pour y remédier. La magicienne Serène sait tous les secrets de la nature; envoyez-lui quelque bagatelle d'un million ou deux, et, si elle ne vous enseigne un remède pour les yeux de la princesse, vous pouvez compter qu'il n'y en a point. En attendant, je serois d'avis qu'on imaginât quelque coiffure d'un beau verd pour y enfermer les cheveux de Luisante; car, je me trompe fort, si leur éclat, joint à celui de ses yeux, n'est en partie cause que ses regards sont si dangereux; et pour lever tous les obstacles, ce sera moi, si votre majesté le trouve bon, qui consulterai la magicienne de votre part, puisque je sais sa demeure.

Le calife le trouva fort bon ; il fut chargé d'une bourse de diamans brillans, et d'un demi-boisseau de grosses perles pour Serène, et se mit en chemin, malgré les regrets de madame la sénéchale.

Son voyage fut d'un mois, pendant lequel les yeux de Luisante firent plus de mal que jamais ; elle ne s'étoit pas accommodée de la coiffure verte ; ce n'est pas qu'elle n'eût un peu amorti l'éclat de ses yeux ; mais, en même temps, son teint en avoit pris une légère teinture, qui la mit dans une telle colère, qu'elle la jeta au nez de sa dame d'atour, après l'avoir arrachée ; et ses yeux en étoient devenus plus méchans que jamais.

Le calife faisoit faire et processions et prières publiques, pour qu'il plût au ciel de regarder en pitié son pauvre peuple, ou d'empêcher que sa fille ne le regardât, quand Tarare revint ; et voici ce qu'il dit au calife, séant en son conseil :

Sire, la magicienne Serène vous fait ses complimens ; mais elle vous remercie de votre présent, dont elle ne veut point ; elle dit qu'elle a le secret de rendre les yeux de la princesse aussi traitables que ceux de votre majesté, sans leur rien ôter de leur éclat, pourvu que vous lui fournissiez quatre choses. Quatre, dit le calife ! quatre cents si elle veut, et.... Doucement, s'il vous plaît, sire, dit Tarare. La première de ces choses est le portrait de Luisante ; la secon-

de, Fleur d'Épine; l'autre, le Chapeau lumineux; et la dernière, la jument Sonnante. Que diable est-ce que tout cela, dit le calife? Je vais vous l'apprendre, sire.

Serène a une sœur qui s'appelle Dentue, presqu'aussi savante qu'elle; mais, comme son art ne lui sert qu'à nuire, elle n'est que sorcière; au lieu que l'autre est une honnête magicienne; or, la sorcière enleva la fille de Serène, quand elle n'étoit qu'un enfant; mais à présent qu'elle est grande, elle la tourmente nuit et jour pour lui faire épouser un petit monstre de fils qu'elle a. C'est cette fille qui s'appelle Fleur d'Épine, et qui est au pouvoir de la sorcière; elle a de plus un chapeau si chargé de diamans, et ces diamans sont si brillans, qu'ils jettent autant de rayons que le soleil. Outre tout cela, elle a une jument qui, à chaque crin a une sonnette d'or, dont le son est si harmonieux, qu'on entend une musique ravissante, dès qu'elle remue.

Voilà, sire, les quatre choses que vous demande Serène, vous avertissant que quiconque se mettroit en devoir de les enlever à Dentue, il seroit comme impossible qu'il ne tombât entre ses mains, et que toutes les puissances de la terre ne le sauveroient pas s'il y étoit une fois.

Le calife et son conseil se mirent à pleurer, voyant, par la dureté de ces conditions, qu'il n'y

avoit point de remède à leurs maux. Tarare en fut attendri, et s'adressant au calife : Sire, dit-il, je connois un homme qui seroit capable de fournir la première demande, s'il l'entreprenoit.

Quoi ! dit le calife, peindre ma fille ! et qui est le fou qui oseroit entreprendre une chose impossible ?

Tarare, répondit l'autre. Tarare! dit le calife. Tarare! dit le sénéchal avec tout le conseil ; et Tarare! enfin s'écrièrent tous les galopins qui jouoient dans la cour du palais.

Sire, dit le sénéchal, s'il l'entreprend, il en viendra à bout ; et, quand cela seroit, dit le calife, qui entreprendra le reste ? Moi, dit le téméraire Tarare ; mais à condition que, lorsqu'on me nommera par hasard, on me laissera en repos, sans se renvoyer mon nom les uns aux autres, comme autant d'échos, et que, quand la princesse sera dans l'état que vous la souhaitez, il lui sera permis de choisir tel époux qu'il lui plaira.

Le calife lui en donna sa parole, et le sénéchal qui aimoit à travailler, lui en expédia des lettres patentes.

On étoit en peine de la manière dont il s'y prendroit pour peindre un visage qu'on ne pouvoit regarder sans en mourir ; on en fut bientôt éclairci.

C'étoit un homme qui avoit beaucoup voyagé, et qui trouva dans les curieuses remarques qu'il avoit faites sur chaque pays, que dans celui des éclipses les gens du pays ne faisoient que teindre un morceau de verre de quelque couleur sombre, pour regarder impunément le soleil.

Il se fit sur cette idée des lunettes d'un verre fort obscur, et les ayant essayées contre le soleil en plein midi, il se rendit chez Luisante avec ce qu'il falloit pour la peindre.

Cette témérité la surprit, et, pour l'en punir, elle ouvrit tant qu'elle put ses beaux yeux ; mais ce fut en vain ; car après avoir examiné toutes les merveilles de sa beauté à l'abri de ses lunettes, il se mit à la peindre.

Personne, dans cet art, ne le surpassoit, quoiqu'il n'en fît pas profession. Son goût étoit de la dernière délicatesse pour tout ; mais personne ne se connoissoit si bien en beauté ; cependant, celle de Luisante ne fit point dans son cœur le progrès qu'il avoit cru. Sa taille étoit moins parfaite que son visage ; cela le garantit quelque temps ; mais il fallut céder à la fin. Ce fut alors qu'il mit en usage tout l'agrément de son esprit pour lui plaire ; elle ne fut pas insensible aux louanges qu'il donnoit à sa beauté, tandis que, sous prétexte de l'égayer pendant une occupation où la vivacité s'assoupit d'ordinaire, il lui

faisoit des récits si agréables de ses voyages, qu'elle l'auroit écouté toute sa vie. Le peu de brillant de sa figure n'empêcha pas celui de son esprit de faire le même effet que s'il eût été le mieux fait de tous les hommes.

Elle l'aima donc, et fut fâchée que son portrait fût sitôt fini; mais elle le fut bien plus, quand il fallut partir pour une aventure aussi périlleuse que celle qu'il entreprenoit.

Elle lui dit en partant, qu'il alloit travailler pour lui-même, en s'exposant pour elle, puisque, s'il réussissoit, il lui seroit libre de se choisir un époux; et, s'il ne réussissoit pas, qu'elle n'en choisiroit jamais.

En ce temps-là, dès qu'une beauté se sentoit de la tendresse, elle se hâtoit de le dire, et les princesses en étoient tout aussi pressées que les autres. Tarare se jeta dix ou douze fois à ses pieds, pour lui marquer un transport qu'il ne sentoit pas; il s'étonna de trouver son cœur si peu rempli de son bonheur; car il sentoit bien qu'il n'aimoit pas tant qu'il le disoit.

Le portrait de Luisante fut l'admiration de toute la cour; il étoit si vivement peint, qu'on avoit peine à soutenir ses regards, quoique ce ne fut qu'en peinture. Tarare découvrit au calife le secret dont il s'étoit servi pour peindre sa fille, et lui laissa ses lunettes pour la voir de temps

en temps, lui recommandant que ce fût rarement, de peur d'accidens; mais le calife ne profita pas de cet avis, et s'en trouva mal.

On lui offrit, pour faciliter son entreprise, de l'argent et même des troupes; mais il refusa l'un et l'autre, se recommanda seulement à la fortune, et se mit en chemin sans autre secours que celui de son courage et de son industrie.

Tant qu'il fut sur les terres de Cachemire, ce ne furent que plaisirs: les fleurs naissoient sous ses pas; les pêches et les figues lui tomboient dans la bouche dès qu'il levoit la tête; les melons les plus rares s'offroient à lui de tous côtés; un printemps continuel rendoit l'air doux et le ciel serein. Avoit-il besoin de repos: un vaste oranger lui présentoit, le long d'un coulant ruisseau, son ombre fraîche et délicieuse, tandis que les oiseaux l'endormoient par les airs du monde les plus tendres; car il n'y avoit pas un rossignol dans tout le royaume qui ne sût la musique, ni une fauvette qui ne chantât à livre ouvert. Mais, dès qu'il eut passé les montagnes qui enferment de tous côtés ce charmant pays, il ne trouva que des déserts, ou des bois pleins de bêtes si sauvages, que les tigres et les léopards ne sont que des moutons auprès d'elles.

Il falloit cependant traverser ces forêts pour arriver à la demeure de Dentue.

On eût dit que ces maudites bêtes savoient son dessein ; car, au lieu de prendre la peine de venir à lui, elles ne firent que s'étendre à droite et à gauche : trois hydres, dix rhinocéros et quelques demi-douzaines de griffons se mirent sur son passage.

Il savoit assez bien la guerre : ainsi, après avoir examiné leur contenance, il jugea de leur dessein ; et, comme la partie n'étoit pas égale, il eut recours au stratagème.

Il attendit que la nuit fût venue, faisant bon guet autour de son camp ; et, environ vers la seconde veille, ayant fait un fagot des branches les plus sèches qu'il put trouver, il y mit le feu avec un fusil, le mit au bout d'une longue perche, et marcha droit aux ennemis. Il sentoit bien qu'il n'aimoit pas assez pour oser invoquer la belle Luisante ; ainsi, sans se recommander à sa divinité, le fier Tarare donna tête baissée dans une des plus rudes aventures qu'on pût tenter.

Il n'y a point de bêtes sauvages qui soient à l'épreuve du feu : dès que celles-ci virent la lueur du fagot ardent, elles commencèrent à s'ébranler ; il s'en aperçut, poussa de grands cris, et, les ayant écartées, il se trouva hors du bois à la pointe du jour.

Il n'osa se reposer près d'un lieu si dangereux, quoiqu'il en eût grand besoin. Le soleil se le-

voit, et ses premiers rayons lui firent découvrir quelque chose de brillant au milieu d'un petit sentier; il suivit ce sentier; mais, après avoir long-temps marché pour arriver à ce qu'il voyoit, cela lui parut toujours à la même distance; il fut contraint de s'asseoir de chagrin et de lassitude; et, dès qu'il fut sur l'herbe, ce qu'il avoit vu s'éleva dans l'air, et le plus bel oiseau du monde se vint poser sur un buisson, à quatre pas de lui. Les plumes de ses ailes étoient or et azur, le reste couleur de feu et blanc, son bec et ses ongles étoient d'or; il avoit la figure d'un perroquet, hors qu'il paroissoit un peu plus gros.

Tarare, qui le considéroit attentivement, fut charmé de sa beauté: quelque chose de plus que la curiosité le pressoit d'en approcher; mais il eut peur qu'il ne s'envolât.

Le perroquet n'y songeoit pas; car, après avoir quelque temps cherché dans le buisson, il en tira un petit sac qu'il mit à terre; et, l'ayant délié fort adroitement, il en sortit une pincée ou deux de sel, qu'il se mit à becqueter, après l'avoir éparpillé de ses pieds.

Perroquet, mon cœur, dit Tarare, n'en mangez pas, cela vous fera mal. Le perroquet fit un éclat de rire, en le regardant pourtant fort sérieusement. Mon Dieu! poursuivit l'autre, que voilà un aimable perroquet! c'est un phé-

nix..... Tarare! dit le perroquet, et il s'envola.

Tarare l'ayant perdu de vue, ramassa le sac de sel, et se mit en chemin le long du sentier où il étoit; il espéra que l'oiseau reviendroit à lui, puisqu'il emportoit sa nourriture. Je ne comprends pas, disoit-il, ce qui peut l'avoir effarouché; mais d'où vient que, jusqu'aux oiseaux, tout répète Tarare, dès qu'on l'entend prononcer? celui-ci l'a pourtant dit de lui-même; mais pourquoi me suis-je avisé de prendre ce nom en quittant le mien? Est-ce pour l'aventure des pies? Mais personne ne m'en croira, quand je la conterois toute ma vie, et je ne sais si je la dois croire moi-même qui l'ai vue.

Il marcha la plus grande partie du jour par des lieux stériles et inhabités, s'entretenant de mille différentes pensées, auxquelles Luisante avoit souvent part; mais elle n'occupoit point son souvenir par ces longues et agréables rêveries où l'on aime à se perdre, quand on aime passionnément, dans ces beaux châteaux en l'air, où les souhaits sont incomparablement mieux logés que le bon sens.

La nuit approchoit; il n'en pouvoit plus de lassitude et de faim, lorsque, tournant les yeux de toutes parts, il aperçut une méchante chaumière au milieu de quelques broussailles; il y trouva un bon petit vieillard et sa femme; du

reste toutes les apparences d'un triste repas et d'un mauvais gîte; mais, ayant bien autre chose dans la tête que le faste où la bonne chère, il résolut d'y passer la nuit. Il fut bien reçu; car il leur donna plus d'argent qu'il n'en eût fallu pour acheter toute la maison. Le fils du logis arriva bientôt après; jeune gentilhomme aussi délabré qu'on en pût voir.

Il ramenoit deux misérables chèvres, qui se mêlèrent à la compagnie, n'y ayant point d'autre appartement pour elles. Tarare prit de ces pauvres gens tout ce qu'ils lui purent donner de lumière pour l'entreprise qu'il méditoit. Dès que le jour parut, ayant changé d'habit avec le fils, il se mit une emplâtre sur la moitié du visage, acheta les chèvres, et, sans oublier son sac de sel, se mit en campagne; il adressa ses pas vers l'endroit d'où on lui dit à peu près qu'il verroit le palais de la sorcière; mais ses hôtes lui conseillèrent de n'y pas aller, à moins qu'il n'y eût bien affaire.

Il n'eut pas marché long-temps, qu'il entendit une espèce d'harmonie, qui devenoit plus mélodieuse à mesure qu'il en approchoit; il se douta de ce qui la causoit; et, chassant encore quelque temps ses chèvres devant lui, tandis qu'il observoit tout ce qu'il y avoit aux environs, il s'arrêta dans un petit bocage, au

travers duquel couloit un agréable ruisseau.

Le voisinage d'un lieu dangereux, et l'approche d'une aventure téméraire, lui causèrent quelques réflexions; ces réflexions, quelqu'émotion; mais ni crainte ni repentir.

Il se disoit sans cesse :

Ce n'est rien qu'entreprendre, à moins que l'on n'achève;
Et quand je devrois succomber,
Il est beau qu'un mortel à Luisante s'élève;
Il est beau même d'en tomber.

Et un moment après :

Si je l'entreprends en vain,
Je ne saurois périr pour un plus beau dessein.

Tandis qu'il se fortifioit ainsi par toutes les magnanimités d'opéra qui lui venoient en tête, il vit arriver une personne qui s'empara de toute son attention. A sa fraîcheur, on l'eût prise pour l'aurore d'un jour d'été; à sa taille, pour la mieux faite des déesses; et à sa grâce, pour toutes les grâces assemblées dans une personne.

Elle étoit simplement vêtue; mais un arrangement naturel, que soutenoit un air de propreté, la paroit tellement en dépit de ses habits, qu'elle lui parut une princesse déguisée.

Il la regarda trois fois, depuis les pieds jusqu'à la tête, à mesure qu'elle avançoit vers le ruisseau; et trois fois il jura tout bas qu'il n'avoit

jamais vu de pieds si bien tournés, ni tant d'agrémens que dans la figure qu'ils soutenoient.

Il se détourna, faisant semblant de suivre ses chèvres. Elle remplit une cruche qu'elle avoit apportée, s'assit au bord du ruisseau, joignit les mains, et se mit à regarder tristement le courant de ses eaux.

Il se rapprocha dans le temps qu'ayant poussé quelques soupirs, elle se mit à dire : Non, jamais créature ne fut si malheureuse : hélas! poursuivit-elle, puisque je suis assurée que mes malheurs ne changeront que pour augmenter, comment puis-je me résoudre à vivre? Elle s'arrêta quelque temps après cette réflexion, mais ce ne fut que pour pleurer; et un moment après : Heureux oiseaux, disoit-elle, qui n'avez à craindre que les élémens, les hommes et d'autres oiseaux qui vous font une guerre continuelle, du moins jouissez-vous de la liberté malgré toutes vos alarmes, et vous n'êtes pas condamnés à la vue éternelle de ce qu'il y a de plus affreux au monde.

Elle répandit de nouvelles larmes en achevant; et, après s'être lavé le visage et les mains, elle prit sa cruche et s'en alla.

Tarare l'avoit attentivement examinée sans qu'elle eût pris garde à lui : il avoit trouvé sa personne toute charmante; et, à son air, il trouva qu'elle avoit l'esprit naturel, l'humeur dou-

ce, le cœur sincère, et cependant l'âme assez fière. C'étoit trouver bien des choses en un moment ; cependant il ne s'étoit point trompé ; il n'eut pas de peine à deviner qui elle étoit.

Il passa la journée dans ce bocage comme il lui plut ; et la nuit étant venue, il y laissa ses chèvres, et s'avança dans la plaine pour y faire quelque découverte.

Plus il alloit en avant, moins il savoit où il alloit ; il eût erré long-temps de cette manière, si un éclat soudain de lumière ne lui eût fait découvrir une grande maison plate, à deux cents pas de lui. Cette lumière étant disparue, il ne laissa pas de parvenir, en tâtonnant, à cette maison. Il ne douta point que ce ne fût celle de la sorcière ; et, ne jugeant pas à propos de se présenter à la porte, il grimpa sur le toit le plus doucement qu'il put.

Elle n'étoit couverte que de paille ; et ayant prêté l'oreille quelque temps sans rien entendre, il écarta le plus délicatement qu'il put, la paille de l'endroit où il étoit ; et, par l'ouverture qu'il venoit de faire, il vit l'horrible Dentue, qui, en marmottant quelques mots barbares, jetoit des herbes et des racines dans une grande chaudière qui étoit sur le feu ; elle remuoit tout cela en rond avec une dent qui lui sortoit de la bouche, et qui avoit deux aunes de long. Après qu'elle

eut quelque temps tourné toutes ces drogues, elle y jeta trois crapauds et trois chauve-souris, et se mit à dire :

Par mon chapeau, par ma jument,
Par ma fureur, par ma malice,
Achevons cet enchantement ;
C'est pour déplumer mon amant
Qu'il faut que mon pouvoir s'unisse.

Son amant, grands dieux! s'écria Tarare ; il faut que ce soit quelqu'un de ces monstres qui m'ont voulu arrêter dans le bois. Cependant, la sorcière mettoit de temps en temps dans la chaudière un doigt qui avoit un ongle presqu'aussi long que sa dent; c'étoit pour prendre de cette belle composition qu'elle goûtoit, pour voir comment alloit le sortilége.

Au coin du feu étoit un petit monstre, si laid et si bossu, qu'il faisoit encore plus peur que sa mère.

La belle, que Tarare avoit vue dans le petit bois, étoit à genoux devant ce monstre; et, avec ses bras de neige et ses mains d'ivoire, elle lavoit les pieds les plus crasseux et les plus infâmes que jamais on ait lavés.

Tarare vit bien qu'elle s'en désespéroit, et n'en étoit pas moins désespéré. Dentue s'étant aperçue que la pauvre fille pleuroit, leva sa grande dent, et la regardant de travers : Malheureu-

se! dit-elle, oses-tu bien servir de si mauvaise grâce celui qui dans deux jours sera ton mari, au lieu de remercier le ciel d'être au fils de Dentue, et de posséder un tel époux?

Tarare ne put s'empêcher de tressaillir à ces paroles: la sorcière leva la tête à ce bruit; et lui, descendant au plus vîte, de peur d'être surpris, regagna le petit bocage du mieux qu'il put. Il y passa le reste de la nuit à songer à ce qu'il venoit de voir, et à méditer son entreprise. Le matin suivant ramena la belle fille au bord du ruisseau.

Elle y revint avec tous ses charmes, toute sa douleur, et, par-dessus tout cela, avec de vilains habits crasseux et du linge fort sale, qu'elle se mit à laver en pleurant de tout son cœur.

Cette seconde vue au bord du même ruisseau augmenta la compassion qu'il avoit eue pour elle, et lui fit sentir qu'il auroit bientôt besoin de la sienne. Elle étoit penchée vers le ruisseau en lavant ces vilaines hardes; elle paroissoit d'un désespoir à s'y précipiter, s'il y eût eu de quoi la noyer. La posture où elle étoit, laissa voir à Tarare la gorge du monde la mieux formée; il en loua le ciel, sans oser pourtant se flatter qu'elle lui seroit jamais de rien.

Il crut qu'il étoit temps de se découvrir à elle; mais avant que de lui plaire, il voulut attirer son attention; et, tirant une flûte de sa poche, il se

mit à jouer un air assez touchant. Il ne peignoit pas la moitié si bien qu'il jouoit de la flûte, et c'est tout dire.

Elle tourna les yeux avec surprise vers lui; sa figure et sa manière de jouer ne s'accordoient pas. Quand il s'aperçut qu'elle l'écoutoit, il fit semblant de suivre ses chèvres qui s'éloignoient. Non, dit-elle, quand il eut cessé de jouer, l'harmonie de Sonnante n'est pas si agréable. Qu'il est heureux, poursuivit-elle, ce pauvre qui passe sa vie à garder les chèvres! Hélas! tout malotru qu'il est, je voudrois de bon cœur être ce misérable. Mais, que vient-il faire si près d'un lieu détestable, puisqu'il ne tient qu'à lui de mener plus loin son chétif troupeau? Que vient-il faire auprès de la demeure de Dentue?... Il vient vous en délivrer, belle Fleur d'Épine, dit-il, en s'approchant d'elle tout d'un coup.

Elle en fut si surprise, qu'elle pensa s'évanouir; mais il ne lui en donna pas le temps. Oui, dit-il, je vous délivrerai, ou j'y perdrai la vie. Hélas! dit-elle en le regardant avec attention, pauvre garçon que tu es! tu peux mourir; mais tu ne saurois me sauver, puisqu'il faudroit pour cela me dégager de l'esclavage où je suis, et que cela est impossible. Tu me vois occupée du plus dégoûtant emploi du monde; cependant, j'y passerois de bon cœur ma vie, si je

n'avois à craindre quelque chose de plus effroyable; mais on veut que j'épouse le fils de Dentue.

Je sais tout cela, lui dit Tarare, et je vous en sauverai.

Elle regarda tout de nouveau un homme qui parloit avec tant de confiance, et qui paroissoit tout savoir. Il n'avoit eu que le plaisir de la voir, et n'avoit pas encore senti celui d'en être regardé; il le préféra dans son âme à tous ceux qu'il eût jamais eus. Il ôta son emplâtre pour paroître moins défiguré; je ne sais s'il fit bien; cependant, si elle ne fut pas fort touchée de son visage, elle s'accoutumoit assez à sa manière de parler. Il lui dit que, n'étant pas ce qu'il lui paroissoit, il avoit entrepris de l'enlever, elle, le Chapeau lumineux et la jument Sonnante; qu'il avoit entrepris tout cela pour le service d'une princesse qui passoit pour la merveille du monde, et dont il commençoit à ne se plus souvenir. Quel moyen, disoit-il, de s'en souvenir, quand on a vu la charmante Fleur d'Épine! c'est elle qui sera désormais l'objet de toutes mes entreprises.

Elle ne parut point offensée de la déclaration, ni choquée du sacrifice. Dans le peu qu'ils eurent à rester ensemble, Tarare fut confirmé dans tout ce qu'il avoit d'abord jugé de son es-

prit et de ses sentimens; il la conjura de se fier à lui de tout ce qui regardoit l'exécution de son entreprise; il ne lui demanda que de consentir à ce que proposeroit un homme qui choisiroit deux ou trois cent mille morts, plutôt que de l'offenser.

Il s'informa d'elle précisément où étoit l'écurie de Sonnante; il sut qu'on ne se donnoit pas la peine de la fermer, n'y ayant pas d'apparence qu'on pût voler une jument qui ne faisoit pas le moindre mouvement sans qu'on l'entendît, et dont l'harmonie devenoit bien plus éclatante, dès qu'on la sortoit de l'écurie. Il n'en demanda pas davantage; elle n'osa rester plus long-temps; et lorsqu'ils se séparèrent, elle le regarda tout aussi long-temps qu'elle put.

Dès qu'il l'eut perdue de vue, il se recommanda sérieusement à une fortune qui ne l'avoit pas encore abandonné, à une industrie dont il avoit plus besoin que jamais, et à toute la fermeté de son courage. Il sentoit bien qu'il étoit inspiré par quelque chose au-dessus de l'adresse et du bon sens. Il s'imagina que c'étoit sa nouvelle passion; mais c'étoit tout autre chose. Cependant, bien résolu de suivre tous ces mouvemens inconnus, il commença par souffleter de méchans petits coquins, qu'il vit venir avec de la glu, pour prendre les pauvres petits oi-

seaux; il leur ôta cette glu, de peur qu'ils ne s'en servissent en son absence; et, à l'entrée de la nuit, il s'achemina vers l'écurie de Sonnante, portant son petit sac de sel, et la glu qu'il avoit prise aux petits garçons. Bel équipage pour une entreprise comme la sienne! belles armes pour se garantir du pouvoir redoutable d'une sorcière, à laquelle il vouloit ravir tous ses trésors!

Un bruit mélodieux le conduisit droit à la jument Sonnante; il arriva comme elle venoit de se coucher. C'étoit la plus belle, la plus douce et la meilleure bête du monde. Il la caressa doucement de la main en la saluant; elle en fut si touchée, qu'elle lui auroit donné sa vie; car elle étoit accoutumée à ne voir que le fils de la sorcière qui lui donnoit à manger, et qui souvent la maltraitoit; outre qu'il étoit si horrible, que bien souvent elle eût mieux aimé jeûner que de le voir.

Quand il la vit dans cette disposition, il remplit toutes ses sonnettes l'une après l'autre avec du fumier, et les couvrit de cette glu qu'il avoit apportée, pour les empêcher de se déboucher. Quand cela fut fait, la gentille Sonnante se leva d'elle-même pour voir s'il n'y avoit plus rien autour d'elle qui pût faire du bruit.

Tarare réitéra ses caresses, la sella, lui mit sa

bride, et la laissant à l'écurie, s'achemina vers la demeure de Dentue. Dès qu'il y fut, il se posta sur le toit avec les mêmes précautions que le jour d'auparavant. Il ne savoit pas pourquoi ce sac de sel étoit entre ses mains, quelque part qu'il pût aller; mais il s'en aperçut bientôt. Il vit par la même ouverture à peu près les mêmes objets, hors que la pauvre Fleur d'Épine lui parut encore plus malheureuse; car la première fois elle ne faisoit que laver les pieds de Dentillon; mais alors le petit monstre, après lui avoir voulu faire quelques amitiés sur le pied du prochain mariage, se mit à grogner comme un cochon, de ce qu'elle avoit la hardiesse de rebuter ses familiarités.

La sorcière la força de s'asseoir au coin du feu, tandis que Dentillon, étendu auprès d'elle, mit sa tête sur ses genoux et s'endormit.

L'infortunée Fleur d'Épine n'osa témoigner l'horreur qu'elle en avoit; mais elle ne put retenir des larmes qu'il fallut encore cacher à la sorcière.

Tarare sentoit toutes ses afflictions. Dentue, toujours attentive à ses sortiléges, en remuoit la composition avec sa grande dent jusqu'au fond de la chaudière. Elle y jetoit de temps en temps quelque nouveau poison, en répétant ce qu'elle avoit dit la nuit précédente. Tarare voulut y mettre quelque chose du sien, et de l'ouvertu-

re de la cheminée, il y vida son sac de sel. La sorcière ne s'en aperçut que lorsqu'elle voulut en goûter comme la première fois; elle en tressaillit, en goûta pour la seconde fois; et, trouvant que le maléfice étoit gâté par un ingrédient qui n'y convenoit apparemment pas, elle fit un cri si affreux, qu'on eût dit que quinze mille chats-huans avoient crié à la fois.

Elle ôta promptement son chaudron de dessus le feu, et donna un soufflet à l'innocente Fleur d'Épine; elle en pensa tomber à la renverse, en réveillant Dentillon, qui lui en donna un autre pour l'avoir éveillé.

Tarare, qui en étoit témoin, crut avoir reçu cinquante soufflets et autant de coups de poignard dans le cœur. Sa colère prit le dessus de sa prudence; il s'alloit perdre pour la venger, si Dentue, après avoir loué son fils d'un si noble ressentiment, ne lui eût ordonné d'aller chercher de l'eau du ruisseau. Va, mon mignon, disoit-elle; cette vilaine bête prendra mon chapeau pour t'éclairer; je l'y enverrois bien toute seule, si ce n'est qu'il n'a aucune vertu, que quand il est sur la tête d'une fille, et qu'il ne faut pas que celle qui le porte, porte autre chose: va, mon fils, prends la cruche, ne crains point les esprits; ils n'oseroient approcher quand le chapeau luit; et je te promets que tu épou-

seras cette gueuse, qui fait tant la difficile, dès que tu seras de retour.

Oui-dà, j'y consens, dit Tarare en descendant, pourvu que ce ne soit qu'à son retour; il ne s'avisa pas de dire cela tout haut. Dès qu'il fut à terre, il courut en toute diligence se poster entre la maison et le ruisseau; à peine y fut-il, qu'il vit tous les lieux-d'alentour éclairés comme en plein midi; la charmante Fleur d'Épine fut le premier objet qui s'offrit à ses yeux; elle lui parut si brillante, malgré l'éclat de ce chapeau, qu'il sembloit que ce fût elle qui lui prêtât sa lumière. Le petit monstre qui l'accompagnoit, se traînoit à peine sous le poids d'une cruche vide; le petit vilain ne se contentoit pas d'être bossu pour faire horreur, il étoit boiteux comme un chien, et si petit, qu'il avoit vainement essayé de prendre sa belle maîtresse sous le bras: jamais il n'avoit pu atteindre qu'à la hauteur de sa poche; il s'y étoit attaché, se traînant après elle du mieux qu'il pouvoit; car Dieu sait les enjambées qu'elle faisoit pour s'en dépêtrer; son cœur battoit si fort de crainte et d'espérance, qu'elle n'en pouvoit plus lorsqu'elle vint à l'endroit où Tarare l'attendoit. Sa vue la fit tressaillir; elle rougit et pâlit un moment après. Je ne sais s'il vit ces différentes agitations, ni comme il les expliqua, s'il s'en aperçut; mais,

après l'avoir rassurée, se saisissant de Dentillon, il lui enveloppa toute la tête dans son mouchoir; et, après l'avoir chargé sous son bras, comme on enleveroit un barbet, il donna la main à Fleur d'Épine, et s'avança vers l'écurie à grands pas.

Il y trouva Sonnante dans le même état qu'il l'avoit laissée. Il instruisit Fleur d'Épine de son dessein en peu de mots; elle étoit si éperdue, qu'elle approuva tout sans rien entendre. J'ai une frayeur, disoit-elle; je ne crains plus pour moi seule, et c'est avoir trop à craindre; vous avez déjà tant fait, que je devrois me rassurer sur ce que vous me dites; pour cela sauvons-nous en diligence, puisqu'il n'y a que cela qui nous puisse sauver; mais que ferez-vous de ce petit monstre? Je l'écorcherois tout vif, dit-il, pour la peur que vous avez eue de l'épouser, et pour le soufflet qu'il vous a donné, si ce n'est que sa mère ne seroit pas si affligée de cette douce mort, qu'elle le sera de celle que je lui prépare.

La généreuse Fleur d'Épine, qui ne pouvoit consentir à d'autre cruauté, qu'à celle des beautés sévères envers les tendres amans, se préparoit à demander grâce pour le misérable. Non, lui dit Tarare, ne soyez point alarmée; tout le mal que nous lui ferons, n'ira qu'à être bien à son aise, tandis que nous serons exposés à la fa-

tigue ; je vous prie même de lui laisser quelque faveur pour se souvenir de nous, puisqu'il perd l'espérance de vous avoir pour femme ; permettez qu'il porte votre coiffure, en attendant l'honneur de vous revoir.

Fleur d'Épine ne savoit ce que cela vouloit dire ; mais elle trouvoit qu'il n'étoit pas trop de saison de plaisanter dans une telle conjoncture ; pour le petit Dentillon, dès qu'il en fut coiffé, son visage parut plus détestable ; il avoit entendu la menace de l'écorcherie ; et, quand il vit qu'elle n'aboutissoit qu'à porter la coiffe de sa maîtresse, il se crut sauvé.

Mais Tarare lui ayant lié les pieds et les mains, et fourré assez de foin dans la bouche pour l'empêcher de crier, il couvrit tout son corps de foin, de manière qu'on ne lui voyoit que le derrière de la tête assez proprement coiffé.

Cette cérémonie achevée, après avoir caressé Sonnante, il monta dessus, prit Fleur d'Épine devant lui, se mit en campagne, et tourna le dos au palais de la sorcière.

Quoique Sonnante fût plus vîte que le vent, elle étoit plus douce qu'un bateau. Tarare, voulant profiter de sa vîtesse, lui mit la bride sur le cou pendant une heure ; mais, jugeant qu'il avoit fait cinquante lieues, il se crut assez loin pour laisser un peu prendre haleine à la jument.

Il avoit raison d'être content : après avoir mis à fin une si terrible aventure, en délivrant ce qu'il commençoit d'aimer, il respiroit sans alarmes, et ce qu'il aimoit étoit entre ses bras sans pouvoir s'en offenser ; heureuse situation pour un homme qui, ayant tenté l'entreprise pour la gloire, venoit de l'achever pour l'amour! Il n'avoit plus que la crainte de ne pas plaire à ce qu'il aimoit, et c'étoit bien assez ; il étoit trop éclairé sur son mérite, pour se flatter d'aucun espoir sur l'agrément de sa figure ; il ne savoit que trop que sans le secours de son esprit et de son amour, il n'y avoit rien en lui de fort engageant. Chaque vue de Fleur d'Épine avoit redoublé sa passion, et ce n'étoit pas la diminuer que de la tenir entre ses bras, quoique le plus respectueusement du monde.

Belle Fleur d'Épine, lui disoit-il, sentant qu'elle trembloit encore, vous n'avez plus rien à craindre de Dentue, et vous n'avez sans doute rien qui vous doive inquiéter auprès d'un homme dont les sentimens pour vous sont tels qu'ils doivent être. Je connois tout votre mérite ; car j'ose dire que personne ne s'y connoît mieux ; mais je n'ose vous dire que je le sens jusqu'au fond du cœur ; il seroit pourtant bien extraordinaire que cela fût autrement. Des raisons assez particulières m'ont fait quitter mon pays ; quand

j'en partis, je n'avois ni projet ni dessein arrêté, je ne savois pas trop ce que j'allois chercher par le monde; mais je ne connois que trop à présent que c'étoit vous; ayez pour agréable que je vous amuse pendant quelques momens par ce récit.

Fleur d'Épine, ne sachant que répondre à tant de choses qu'on lui disoit à la fois, se pencha doucement contre lui, comme pour se reposer; il aimoit bien cette façon de répondre; et, sans en attendre d'autre, il continua de cette manière:

Je suis fils d'un petit prince, dont les états sont des plus petits; mais en récompense les sujets y sont riches, contens et fidèles.

J'avois un frère (Dieu sait ce qu'il est devenu). Nous n'avions pas plus de six ans, quand mon père nous prit tous deux en particulier, et, nous parlant comme si nous avions eu de la raison: Mes enfans, dit-il, comme vous êtes jumeaux, le droit d'aînesse ne sauroit décider de la succession entre vous. Cependant, comme mes états sont trop petits pour être partagés, je prétends que l'un de vous deux cède ses droits à l'autre; et, afin que celui qui aura cédé ne s'en repente pas, j'ai deux dons à vous accorder, dont le moindre pourra faire votre fortune ailleurs; et ces dons sont l'esprit et la beauté; mais, comme il faut que ces avantages soient séparés, que chacun choisisse

celui qu'il aime le mieux : nous répondîmes tous deux à la fois ; je demandai l'esprit, et mon frère la beauté.

Mon père, nous ayant embrassés, nous dit que chacun auroit avec le temps ce qu'il avoit choisi.

Mon frère s'appeloit Phénix, et moi Pinçon ; et si nous avions eu d'autres frères, je ne doute pas qu'on ne les eût appelés, les uns Merle, les autres Sansonnet, Rossignol ou Serin, selon le nombre ; car une des folies du bon petit prince étoit celle des oiseaux ; l'autre, de vouloir que ses enfans l'appelassent monseigneur mon père, en parlant de lui : ce qu'il ne put jamais obtenir de moi ; mais Phénix lui en donnoit plus qu'il n'en demandoit. Cela fut peut-être cause qu'on lui tint mieux parole qu'à moi ; car, à l'âge de dix-huit ans, c'étoit ce qu'on avoit jamais vu de plus beau dans notre sexe ; mais, pour moi, quoiqu'on me flattât sur les gentillesses de mon esprit, je regardois cela comme ce qu'on dit de tous les enfans du monde, quand les pères et les mères vont fatigant tous les gens de leurs bons mots, et je ne me sentois qu'autant d'esprit qu'il en falloit pour connoître que je n'en avois pas assez.

Quoique nos inclinations fussent différentes, jamais il n'y eut d'union égale à celle qui étoit entre mon frère et moi. Je passois mon temps à

lire tous les livres que je pouvois attraper, bons ou mauvais. Je distinguai bientôt les uns des autres; et, me trouvant réduit à un assez petit nombre, je fus presque fâché d'une délicatesse qui retranchoit beaucoup de ma lecture. Phénix ne songeoit qu'à se parer pour éblouir par sa figure. Enfin, notre père mourut, et parut aussi content qu'on le peut être quand on meurt, de ce qu'il nous laissoit dans une union si parfaite. Dès qu'il fut en terre, nous commençâmes, pour la première fois, à être de différens avis, et à vouloir contester l'un contre l'autre; mais, dans une dispute qui fut très-opiniâtre, il ne s'agissoit que de vouloir céder chacun son droit. Phénix se tuoit de me dire que, comme j'étois plus capable de gouverner, je méritois mieux de succéder; que, pour lui, fait comme il étoit, Dieu merci, en quelqu'endroit du monde qu'il allât, il n'avoit pas peur de manquer. Ce fut en vain que je lui donnai d'autres bonnes raisons pour se mettre en possession de notre petite principauté : je ne le persuadai pas; ainsi, après un long débat, nous demeurâmes d'accord que nous partirions le même jour pour chercher fortune, chacun de son côté, à la charge que celui qui seroit établi le premier tâcheroit d'en informer l'autre, afin qu'il revînt se mettre en possession de notre commun héritage. Nous

laissâmes des ministres fidèles pour gouverner en notre absence; et Phénix s'étant mis en campagne avec tous les charmes du monde, je partis avec le peu de bon sens qui m'étoit tombé en partage.

Nous prîmes différentes routes. La première aventure qui m'arriva dans celle que j'avois prise, est assez singulière, quoique ce ne soit pas de ces événemens périlleux ou éclatans qui signalent les héros. J'avois parcouru beaucoup de provinces sans rien trouver qui me donnât la moindre espérance de m'élever à quelque fortune considérable. Je ne laissois pas de m'instruire partout où je trouvois quelque chose digne de mon attention; j'appris des secrets de toutes les natures; je remarquai ce que chaque pays avoit de singulier; mais rien de tout cela ne contentoit ma curiosité.

Parvenu enfin au royaume de Circassie, qui est le pays des beautés, je m'étonnai de l'avoir presque traversé d'un bout à l'autre sans en trouver qui m'eût seulement donné de l'admiration. J'en attribuai la cause au changement de gouvernement qui étoit arrivé dans le royaume; et je crus que les troubles avoient pu disperser ces beautés que j'avois cru rencontrer à chaque bout de champ, de la manière dont on m'en avoit parlé.

Je marchois un jour le long d'un fleuve qui bordoit une vaste plaine; au-delà de ce fleuve s'élevoit un bâtiment qui me parut assez superbe. La curiosité de le voir me prit; je vis les dehors d'un château qui me parut la demeure de quelque souverain. Le dedans m'en parut assez sombre, et les habitans tristes; cependant j'y vis plus de beautés que dans le reste de la Circassie; mais jamais il n'y en eut de plus sauvages. Celles qui me voyoient de loin me fuyoient; et celles qui ne pouvoient m'éviter, au lieu de répondre aux honnêtetés que je leur disois en les abordant, ne tournoient pas seulement la tête de mon côté. Voilà, dis-je en moi-même, des figures auxquelles il ne manque que la parole, tant elles représentent naturellement de très-belles femmes. Je traversai je ne sais combien de galeries, sans rencontrer dans ce vaste château que des objets aussi ennuyans qu'ils paroissoient ennuyés, lorsque j'entendis de grands éclats de rire dans un appartement séparé de ces galeries. Je fus bien aise que tout ne fût pas abîmé dans la tristesse que ce lieu commençoit à m'inspirer. J'entrai dans cet appartement; et dans la chambre où ces éclats de rire continuoient encore, je vis quatre pies assises autour d'une table qui jouoient aux cartes; elles ne furent point effarouchées de ma présence; au contraire, a-

près m'avoir fait quelques civilités, elles continuèrent un jeu où je ne comprenois rien, moi qui sais tous les jeux du monde. Il y avoit une corneille de fort bonne mine assise auprès d'elles, qui faisoit des nœuds en les voyant jouer.

J'avoue que je fus assez surpris d'un spectacle si nouveau; je ne pouvois comprendre ce que c'étoit que cet enchantement. Elles mêloient, coupoient et donnoient comme si elles n'avoient fait autre chose de leur vie. Au fort de mon attention, une de ces pies, après avoir long-temps plié une de ses cartes, les jeta toutes sur la table avec transport, et se mit à crier Tarare, de toute sa force.

Les autres y répondirent; la corneille même, qui n'étoit pas du jeu, cria Tarare; et, après cela, ce furent de nouveaux éclats de rire, mais si perçans, que je n'y pus tenir.

Je sortis de l'appartement des pies du sombre château, et trois jours après du royaume. Ce fut environ dans ce temps-là que le bruit de cette beauté de Luisante commençoit à se répandre partout; j'en appris des choses si merveilleuses, que je ne les pus croire; et, quelque danger qu'on me dît qu'il y avoit à la regarder, je résolus de m'éclaircir par moi-même si ce qu'on en disoit étoit véritable.

L'heureux royaume de Cachemire m'avoit dès

long-temps inspiré la curiosité de le voir, par les récits qu'on m'en avoit faits. L'envie de quitter mon nom me vint tout à coup ; je ne sais si ce fut par l'usage introduit parmi les aventuriers qui se déguisent toujours, ou si le nom de Pinçon ne me paroissoit pas assez noble pour un homme qui avoit envie de faire parler de lui chez la première beauté du monde ; mais enfin je changeai mon nom, et l'aventure des pies m'étant restée dans la tête, je pris Tarare pour mon nom. Tarare, dit Fleur d'Épine? Justement, poursuivit-il ; et ce qu'il y a de singulier à ce nom, c'est qu'il semble qu'on ne puisse l'entendre, que l'envie de le répéter, comme vous venez de faire, ne prenne tout aussitôt.

A l'entrée du royaume de Cachemire, par la route que j'avois prise, la savante Serène a établi sa demeure enchantée. Le désir de connoître une personne que des connoissances surnaturelles, acquises par une longue étude, rendoient la plus illustre des mortelles, m'engageoit autant au voyage de Cachemire que tout ce qu'on m'avoit dit de Luisante ; mais la difficulté d'y parvenir pensa me rebuter ; de mille et mille gens qui avoient eu le même dessein que moi, un très-petit nombre avoit réussi. On savoit à peu près le lieu de sa résidence ; mais c'étoit en vain qu'on le cherchoit. Il étoit impossible de le trouver, si

la fortune, ou plutôt un aveu favorable de la magicienne, ne vous y guidoit. Je fus assez heureux pour être admis à sa présence; et apparemment je n'en fus digne que par l'extrême passion que j'avois de rendre mes hommages à ce génie supérieur à tous les autres.

Je ne veux point vous ennuyer par la description particulière d'un séjour dont les beautés se peuvent à peine imaginer. Tout ce que je vous dirai, c'est que cet endroit de Cachemire est, à l'égard du reste, ce que le délicieux royaume de Cachemire est à l'égard du reste de la terre. Le peu de temps qu'il me fut permis de rester auprès d'elle me valut assurément beaucoup plus que le don d'esprit que mon père croyoit m'avoir laissé en partage; je crus m'apercevoir que mon admiration et mes respects m'avoient attiré sa protection; elle me la fit espérer en la quittant, et je la quittai dans la résolution de m'en rendre aussi digne qu'il me seroit possible.

Je ne voulus pas me faire voir en arrivant où étoit la cour.

Je connus bientôt ce que c'étoit que le génie du bon calife. Je fus informé du caractère de son premier ministre. Comme il n'avoit pas la capacité qu'ont d'ordinaire, ou que doivent avoir ceux qui gouvernent sous leur maître, il n'avoit pas aussi leur présomption, et moins encore

leur rudesse ; c'étoit le ministre le plus affable qui fut jamais. Il avoit une femme qui n'étoit pas si simple, mais qui étoit encore plus accueillante. Je me mis à son service en qualité d'écuyer, et je m'aperçus bientôt que je ne déplaisois pas à madame la sénéchale. Quelle sorte de beauté étoit-ce, dit Fleur d'Épine en l'interrompant? De celles qui la font comme il leur plaît, répondit-il; et, continuant son discours : Comme le sénéchal, son époux, étoit tout des plus grossiers, je n'eus pas de peine à passer pour fort habile dans son esprit ; cela fit qu'on se servit de moi pour chercher un remède aux maux que faisoient chaque jour les yeux de la princesse.

Tarare alors lui conta de quelle manière il étoit venu à bout de la peindre. Vous l'avez donc souvent regardée, dit Fleur d'Épine ? Oui, dit-il, tout autant que j'ai voulu, et sans aucun danger, comme je viens de vous dire. L'avez-vous trouvée si merveilleusement belle qu'on vous avoit dit, poursuivit-elle? Plus belle mille fois, répondit-il. On n'a que faire de vous demander, ajouta-t-elle, si vous en êtes d'abord devenu passionnément amoureux ; mais dites m'en la vérité.

Tarare ne lui cacha rien de ce qui s'étoit passé entre lui et la princesse, pas même l'assuran-

ce qu'elle lui avoit donnée de l'épouser, en cas qu'il réussît dans son entreprise.

Fleur d'Épine ne l'eut pas plutôt appris, que, repoussant les mains dont il la tenoit embrassée, elle se redressa, au lieu d'être penchée contre lui comme auparavant. Tarare crut entendre ce que cela vouloit dire; et continuant son discours sans faire semblant de rien: Je ne sais, dit-il, quelle heureuse influence avoit disposé le premier penchant de la princesse en ma faveur; mais je sentis bien que je n'en étois pas digne par les agrémens de ma personne, et que je le méritois encore moins par les sentimens de mon cœur; car je ne me suis que trop aperçu depuis que l'amour que je croyois avoir pour elle, n'étoit tout au plus que de l'admiration. Chaque instant qui m'en éloignoit, effaçoit insensiblement son idée de mon souvenir; et, dès le premier moment que je vous ai vue, je ne m'en suis plus souvenu du tout.

Il se tut; et la belle Fleur d'Épine, au lieu de parler, se laissa doucement aller vers lui comme auparavant, et appuya ses mains sur celles qu'il remit autour d'elle pour la soutenir.

Ils en étoient-là; le jour commençoit à paroître, et Tarare, ayant pris le chapeau lumineux pour en soulager Fleur d'Épine, qui ne l'avoit point quitté durant l'obscurité, ils ne furent plus é-

clairés que du foible éclat de l'aurore naissante; sa fraîcheur ranimoit les fleurs, et les larmes précieuses qu'elle répandoit, arrosant l'herbe des prairies, abattoient la poussière sur les grands chemins.

Mais dans le temps que la belle avant-courrière du jour ouvroit les portes de l'orient aux chevaux du soleil, la jument Sonnante se mit à hennir. Fleur d'Épine en tressaillit, et tremblant dans tout son corps : Ah! dit-elle, nous sommes perdus; la sorcière nous suit. Tarare regarda derrière lui, et vit la terrible Dentue, montée sur une licorne couleur de feu, qui menoit en lesse deux tigres, dont le plus petit étoit plus haut que Sonnante.

Tarare tâcha de rassurer Fleur d'Épine, en lui disant que la jument alloit si vîte, qu'ils auroient bientôt perdu de vue la sorcière et son équipage; et, là-dessus, il voulut pousser à toute bride; mais Sonnante demeuroit tout court. Ce fut en vain qu'il lui appuya les talons, et qu'il l'incita de toutes les manières; elle étoit immobile.

Fleur d'Épine s'évanouissoit entre ses bras, voyant la sorcière à cinquante pas d'eux; Tarare avoit beau lui protester que, tant qu'il auroit une goutte de sang dans les veines, elle ne tomberoit ni entre ses mains, ni entre les griffes

de ses tigres; tout cela n'avoit garde de la remettre.

Dentue approchoit toujours, et Tarare, ne sachant plus à quel saint se vouer, s'avisa d'essayer les voies de la douceur; et caressant la jument : Quoi! ma bonne Sonnante, lui dit-il, voudrois-tu livrer ta belle maîtresse à cette vilaine sorcière, qui la poursuit? N'as-tu donc commencé de si bonne grâce que pour nous trahir à la fin ? Mais il avoit beau la piquer par ces paroles, elle ne s'en ébranla pas; et la sorcière n'étoit plus qu'à vingt pas de lui, quand Sonnante remua trois fois l'oreille gauche; il y mit vîte le doigt, et y ayant trouvé une petite pierre, il la jeta par-dessus son épaule gauche; dans un instant s'éleva de terre une muraille entre la sorcière et lui. Cette muraille n'avoit que soixante pieds de haut; mais elle étoit si longue, qu'on n'en voyoit ni le commencement ni la fin.

Fleur d'Épine respira. Tarare remercia le ciel, et Sonnante partit comme un éclair.

Ils avoient déjà perdu de vue la nouvelle muraille, et Tarare, croyant Fleur d'Épine en sûreté, lui alloit dire quelque chose de tendre, et peut-être de joli, lorsque Sonnante s'arrêta tout court au milieu de sa course. Tarare tourna la tête, et vit l'éternelle Dentue, qui les poursui-

voit tout de nouveau. Quoi! s'écria-t-il, n'y a-t-il donc aucune muraille qui soit à l'épreuve de sa licorne, de ses tigres, de sa longue dent, et de son épouvantable griffe? Pendant ces réflexions, toutes les frayeurs de Fleur d'Épine la reprirent. La jument, plus rétive encore que la première fois, sembloit clouée à la terre; Tarare ne perdant pas courage, se mit à haranguer Sonnante d'une manière plus touchante qu'il n'avoit fait auparavant. Hélas! lui disoit-il, bonne Sonnante, je vois bien que la sorcière a jeté sur vous quelque sort, et que, lorsqu'elle vous peut voir, vous ne sauriez plus remuer. Si cela n'étoit, ayant le cœur aussi bien fait que vous l'avez, je gage que vous aimeriez mieux mourir que de ne pas sauver votre jeune maîtresse, la belle Fleur d'Épine; mais, comme je vois par votre tristesse que vous n'avez plus de secours à nous offrir, je vous demande une grâce, qui est de sauver la charmante Fleur d'Épine. Dès que j'aurai mis pied à terre, je m'en vais au-devant de la sorcière et des tigres; peut-être que la fortune secondera mon courage. Fuyez de toute votre force avec ma chère Fleur d'Épine, tandis que Dentue tiendra les yeux sur moi; adieu, bonne Sonnante, sauvez Fleur d'Épine, ne l'abandonnez pas, je vous conjure; et, si vous ne me revoyez plus, faites-la

vez-vous pas dit que, quoique vous eussiez entrepris ce dangereux exploit pour Luisante, vous n'aviez songé qu'au plaisir de me délivrer en l'achevant? Que j'étois folle, poursuivit-elle, de me flatter un moment qu'on pût oublier la plus belle personne du monde, pour songer à une créature comme Fleur d'Épine! Pourquoi me le disiez-vous, puisque vous ne le pensiez pas? Ah, Tarare! dit-elle en laissant tomber quelques larmes, je vois bien que votre seul empressement est de paroître devant les beaux yeux qui vous charment encore, chargé des dépouilles que vous lui avez promises, et lui menant Fleur d'Épine en triomphe. Si vous ne m'aviez point trompée, vous ne l'iriez pas chercher; après avoir trouvé ce que vous sembliez craindre si fort de perdre, qui vous empêcheroit de me conduire en votre pays? Pourquoi me faites-vous éprouver qu'il y a des maux plus grands que ceux dont vous m'avez délivrée? Si vous ne m'aviez point flattée, mon cœur, toujours tranquille, ne me feroit point envisager comme le plus grand des malheurs celui d'être sacrifiée à Luisante; elle ne vous aimera que trop, sans ce nouveau témoignage de votre tendresse.

Tarare se désespéroit de son affliction; mais il étoit charmé de ses alarmes; et voyant qu'elle ne cessoit de pleurer: Non, charmante Fleur

d'Épine, lui dit-il avec transport, je ne vous ai point trompée, en vous disant que je ne m'exposois que pour vous, et que vous me verriez plutôt mourir à vos yeux, que de songer à vous sacrifier à Luisante; votre première vue l'a chassée de mon cœur; chaque moment vous y établit de plus en plus; vos paroles, qui marquent si bien la délicatesse et la sincérité de vos sentimens, ont pénétré jusqu'au fond de mon âme; je voulois mourir pour vous sauver, jugez si c'est pour une autre que je veux vivre; ayez donc l'esprit en repos sur mon dessein; souffrez que je tienne ma parole, puisque je serois indigne de vous si j'y manquois. Sachez que nous ne saurions être en sûreté que sur les terres de Cachemire; et comptez que, s'il en est question, ce sera Luisante que je sacrifierai à l'aimable Fleur d'Épine, au péril de mille vies.

Ce qu'on aime persuade, et l'on croit facilement ce qu'on souhaite. Tarare avoit ouvert son cœur avec un empressement trop sincère et trop naturel pour laisser aucune inquiétude à Fleur d'Épine sur ses intentions; et, dès qu'il la vit rassurée, il rendit la bride à Sonnante, qui tourna tout d'un coup sur la droite, et se mit à galoper comme ce qu'il y a de plus léger et de plus vîte sur la terre. Ils arrivèrent en moins d'une demi-heure au pied d'une monta-

gne qui paroissoit inaccessible, si quelque chose pouvoit l'être à la légèreté de Sonnante.

Tarare connut que c'étoit une de ces montagnes dont l'enceinte couvre les limites du bienheureux Cachemire. Sonnante y grimpa comme si elle eût marché en rase campagne, et ne fatigua pas plus ceux qu'elle portoit qu'elle n'avoit fait dans la plaine. Dès qu'ils furent au sommet, l'air leur parut embaumé de tous les parfums d'Arabie; et, de quelque côté que leur vue s'étendît, un parterre continuel sembloit s'offrir à leurs yeux, avec tous les agrémens d'une variété délicieuse. Fleur d'Épine fut bien aise de s'y arrêter un moment; et, tandis qu'elle se perdoit dans la contemplation de tant de merveilles, le démon de la jalousie, qui se fourre partout, vint troubler son attention.

Quoi! dit-elle, Luisante est héritière de tout ce que je vois! Luisante, plus précieuse encore que tous ces trésors, et plus brillante que toutes les beautés que la nature étale ici, les doit porter à celui qu'elle choisira pour époux; et il pourroit y avoir quelqu'un qui refusât sa main pour Fleur d'Épine! Ah! Tarare, s'il est vrai que votre constance ou plutôt votre aveuglement pour moi soit à l'épreuve de ce que je crains, rassurez-moi, s'il est possible, avant que nous descendions dans ces lieux enchantés, ou laissez-

moi chercher, au travers des précipices d'où nous venons, une destinée plus supportable que celle de vous voir à Luisante.

Un autre se seroit peut-être impatienté d'une inquiétude qui ne devoit pas sitôt la reprendre après ce qu'il venoit de lui dire; mais Fleur d'Épine étoit encore plus charmante qu'elle n'étoit tendre et délicate, et Tarare l'aimoit passionnément. Il étoit si éloigné de s'en rebuter, que ces mouvemens d'inquiétude auroient été la joie de son cœur, s'ils n'avoient un peu trop coûté au repos de ce qu'il aimoit; et, pour tâcher de l'en guérir: Belle Fleur d'Épine, dit-il, je ne sais que deux moyens de vous donner l'assurance de ma sincérité que vous souhaitez; l'un est de recevoir ici votre main en présence du ciel et de la terre, et d'unir, dès ce moment, mon cœur au vôtre pour jamais. Je prends à témoin les puissances invisibles qui nous écoutent, que je me croirois plus heureux de passer ma vie avec vous au milieu des lieux affreux par où nous sommes montés, que de régner avec Luisante dans ces climats fortunés où nous allons descendre. Je vous offre donc mon cœur et ma foi sans aller plus loin, et vais vous conduire au petit état où mon frère est peut-être de retour; mais je vous ai déjà dit que partout, hors du royaume de Cachemire, nous serions exposés à la fureur

et à la poursuite de la cruelle Dentue; mais, quand nous pourrions l'éviter, nous ne pourrions nous sauver du juste ressentiment de Serène, à qui j'ai promis de remettre sa fille avec le chapeau et la jument.

Fleur d'Épine témoigna sa surprise par un petit tressaillement. Oui, belle Fleur d'Épine, dit-il, vous êtes fille de la magicienne Serène, que sa vertu autant que son art, rendent plus respectable que si elle tenoit le rang le plus élevé; ce seroit chez elle que je serois d'avis que nous allassions, afin que, mettant à ses pieds les trésors qu'elle a demandés, et que j'ai heureusement enlevés à la sorcière, je fusse en droit de lui demander le plus précieux de tous, pour récompense de ce que j'ai fait pour lui obéir.

Fleur d'Épine, un peu confuse de la jalousie qu'elle avoit témoignée, ne balança point sur cette dernière proposition. Ils descendirent donc dans ces plaines fertiles et riantes, qui leur offroient de nouveaux charmes à mesure qu'ils en approchoient. Pour moi, j'avoue que je n'en suis point fachée; car je croyois qu'ils ne quitteroient jamais le sommet de cette montagne, où leurs sentimens, aussi bien que leurs incertitudes, m'ont un peu ennuyée, comme ils auront fait votre majesté sérénissime.

Nos amans se trouvèrent au bas de la mon-

tagne dans le temps que le soleil étoit encore dans toute son ardeur.

Quoique l'allure de Sonnante fût si aisée qu'on n'en pouvoit être fatigué, les alarmes et les frayeurs que Fleur d'Épine avoit eues pendant une nuit où elle n'avoit pas fermé l'œil, l'avoient fort abattue; Tarare, qui n'avoit plus d'attention que pour elle, s'en aperçut, et mit pied à terre au bord d'un ruisseau que deux rangs d'orangers ombrageoient de chaque côté. Fleur d'Épine n'y fut pas plutôt assise, qu'elle s'endormit, quoi qu'elle eût pu faire pour s'en empêcher.

Tarare ôta la bride à Sonnante, pour lui laisser prendre quelque rafraîchissement ; mais, comme il ne vouloit pas qu'elle s'éloignât trop, et qu'il lui vouloit pourtant laisser la liberté de paître où bon lui sembleroit, il déboucha toutes ses sonnettes pour l'entendre en quelqu'endroit qu'elle pût aller. Dès qu'elle sentit que ses sonnettes n'étoient plus bouchées, au lieu de s'amuser à paître, elle faisoit des mouvemens si gracieux et si mesurés, que rien n'égaloit l'harmonie qu'elle faisoit entendre autour d'elle.

Tarare, après l'avoir écoutée quelque temps, se mit à considérer sa charmante Fleur d'Epine. C'étoit la taille la plus parfaite qu'on verra

jamais; son visage, dans le doux sommeil qui fermoit ses paupières, brilloit de tous les agrémens que la fraîcheur, la jeunesse et les grâces y pouvoient répandre. Le passionné Tarare ne se lassoit point de la considérer, et se laissoit entraîner aux plus tendres imaginations du monde, examinant tant de beautés en détail; mais il demeura dans un fidèle respect, quelqu'envie que cette contemplation pût lui inspirer d'en sortir.

Les amans de ces temps-là ne savoient ce que c'étoit que de surprendre ou de voler des faveurs, quand on s'en fioit à leur bonne foi. Il se contenta donc de repaître ses yeux des merveilles qu'il voyoit, et de promener son imagination sur celles qu'il ne voyoit pas.

Sonnante, cependant, qui s'éloignoit insensiblement, faisoit aller ses sonnettes harmonieuses d'une manière si ravissante, qu'il choisit quelques-uns des airs nouveaux qu'elles composoient, et y fit des couplets tendres et galans à la louange de Fleur d'Épine endormie. Non, disoit-il dans ses vers, s'il ne tenoit qu'à moi de former une beauté selon ma fantaisie, je ne pourrois rien imaginer de plus aimable ni de plus engageant que ce que je vois; et, pour toucher mon cœur, il n'y auroit qu'à copier Fleur d'Épine.

Avec de telles imaginations, le seigneur Ta-

rare n'avoit garde de s'endormir. Il loua le ciel du profond repos dont jouissoit sa divinité; mais il crut qu'après avoir bien dormi, elle pourroit avoir besoin de manger. De quelque côté qu'on tournât les yeux dans ce beau pays, on ne voyoit que trop de quoi fournir le plus beau dessert du monde; chaque arbre et chaque buisson en offroit de reste; mais il n'y avoit pas moyen de commencer par le fruit, quand on avoit bien faim. Il laissa ses tablettes et les vers qu'il y venoit d'écrire auprès de Fleur d'Épine, et s'en alla trouver Sonnante, dont la musique continuoit toujours, quoiqu'il ne la vît plus. Il ne savoit pas trop bien ce qu'il alloit faire; mais il se mit en tête qu'une créature qui leur avoit été d'un si grand secours, ne pouvoit manquer de ressource pour tous leurs besoins. Il la trouva, comme on peint Orphée, environnée de toutes sortes de bêtes et d'oiseaux que la douceur de son harmonie avoit rassemblés autour d'elle; il en coûta la vie à une gelinotte, deux perdrix rouges et un faisan, qui se trouvèrent un peu trop attentifs; il se mit à les accommoder pour le souper de Fleur d'Épine; car, quoique Pinçon fût prince, Tarare étoit cuisinier quand il vouloit, et tout des meilleurs; il ne faut pas demander s'il fit de son mieux dans cette occasion.

A son retour, Fleur d'Épine s'éveilla, et à son réveil elle fut servie. Elle ne parut pas insensible à ses soins, et son empressement dans cette rencontre ne lui fut pas indifférent. Il lui conta comment le hasard lui avoit fourni de quoi lui faire ce petit repas. Elle eut pitié des pauvres oiseaux que l'amour de la musique avoit trahis; mais elle ne laissoit pas d'en manger en les plaignant. Elle voulut savoir ce qu'il avoit fait tout le temps qu'elle avoit dormi. Ses tablettes étoient encore auprès d'elle, il ne fit que les ouvrir. Elle les prit, et, quoiqu'elle rougît, elle relut deux ou trois fois ce qu'elle y trouva. Elle lui dit qu'elle n'osoit louer, autant qu'ils le méritoient, des vers qui la louoient beaucoup trop; lui de protester qu'ils ne la louoient pas assez, et de prendre ses charmes à témoin qu'il en sentoit mille fois plus qu'il ne pourroit exprimer ni en prose, ni en vers.

Tarare, dit la modeste Fleur d'Épine, si je voulois me chagriner par de justes réflexions, je vous dirois que votre sincérité m'est un peu suspecte; je me connois, et je sais que je n'ai qu'autant d'agrément qu'il en faut pour n'être pas absolument laide. Mais, puisqu'une prévention si favorable pour moi vous aveugle, je n'ai garde de vous ouvrir les yeux sur mille défauts que j'ai, et que je voudrois ne pas avoir pour

être digne de ce que vous m'assurez que vous pensez.

Il se dit plusieurs choses fort tendres de part et d'autre sur cette contestation, dont se passera fort bien le lecteur, qui d'ordinaire saute autant de ces conversations qu'il en trouve, pour arriver promptement à la fin du conte.

La nuit survint bientôt après leur repas. Fleur d'Épine, qui n'avoit fait que dormir toute l'après-dînée, auroit bien voulu se remettre en chemin.

L'innocence de ses sentimens, le respect de celui qui l'accompagnoit, et la coutume sembloient suffire pour lui mettre l'esprit en repos. Cependant, comme elle étoit délicate sur la bienséance, elle crut qu'il y en auroit plus à voyager tête à tête qu'à rester ensemble toute la nuit. Mais elle étoit embarrassée pour Tarare, qui vraisemblablement avoit besoin de repos; il connut sa pensée, entra dans ses sentimens, et l'ayant fort assurée qu'il n'étoit pas assez lâche pour dormir auprès d'elle, ils se remirent en chemin, dans l'espérance d'arriver chez l'illustre Serène à la pointe du jour.

L'harmonie de Sonnante surprit et charma tout ce qui se trouva sur leur passage. Dans les bois qu'ils traversoient, les oiseaux, trompés par l'éclat du chapeau, croyoient saluer le jour nais-

saut, lorsqu'ils répondoient au son agréable des sonnettes d'or.

Les coqs des villages croyoient de même chanter pour l'aube du jour, et réveilloient les pauvres laboureurs qui venoient de s'endormir, pour retourner vîtement à leur travail.

Mais Fleur d'Épine n'avoit qu'à ôter le chapeau de dessus sa tête, la nuit revenoit et les bonnes gens se rendormoient.

Le véritable jour vint enfin, et Tarare promettoit à sa belle maîtresse qu'elle salueroit bientôt son illustre mère; mais il ne put tenir sa promesse. Comme il avoit été déja deux fois chez la magicienne, il crut qu'il y parviendroit facilement la troisième; mais ce fut en vain qu'il s'obstina deux jours entiers à la chercher. Il savoit bien qu'il avoit cent fois passé tout auprès; il ne pouvoit comprendre pourquoi Serène lui devenoit plus inaccessible cette fois que les autres, puisqu'il lui ramenoit une fille qu'elle devoit aimer tendrement, et qu'il étoit chargé du reste des trésors qu'elle avoit demandés. Il eut peur que Fleur d'Épine ne le soupçonnât de l'avoir trompée sur cet article; mais les dernières preuves qu'il lui avoit données de la sincérité de sa tendresse, l'avoient entièrement guérie de toutes ses jalousies; elle n'avoit plus que l'inquiétude d'être dans la disgrâce d'une mère qu'elle

n'avoit jamais vue, et qui sembloit refuser de la voir. Ils ne se rebutèrent pas, et le troisième jour ils alloient recommencer leur recherche partout aux environs, sans s'aviser, comme Tarare avoit fait auparavant, de dire à Sonnante de les mener chez la magicienne; car elle étoit douée du pouvoir d'arriver partout où l'on lui disoit d'aller, sans qu'aucun enchantement pût l'en empêcher. Tarare ne savoit pourtant pas cela; mais s'il avoit été inspiré, quand il lui dit de le mener à Cachemire, il ne le fut pas tandis qu'il cherchoit inutilement la demeure de Serène.

Ce fut pendant ce temps-là que certain politique de campagne, qui se mêloit d'entretenir des correspondances à la cour, y manda l'arrivée de Tarare; sur quoi, le calife lui ayant dépêché courrier sur courrier, avec ordre de se rendre incessamment à la cour, il fallut obéir malgré quelque légère alarme qui reprit à Fleur d'Épine, et des pressentimens secrets qui menaçoient son cœur de quelque malheur. Elle fit ce qu'elle put pour les supprimer devant Tarare; et ce ne fut pas un médiocre effort que de paroître tranquille, en approchant d'une ville où Luisante n'attendoit que Tarare, pour en recevoir le remède à tant de maux, et peut-être pour lui en offrir la récompense. Ils arrivèrent enfin, et furent reçus comme en triomphe : tout

retentissoit d'acclamations, et ces acclamations élevoient la gloire de Tarare jusqu'aux cieux. On ne douta point qu'un homme qui venoit d'achever si glorieusement une entreprise commencée pour le bien public et pour le service de la princesse, n'apportât le remède à tous leurs maux; et il en étoit temps. Le bon calife, depuis son départ, s'étant amusé trop long-temps un jour auprès de sa fille, avoit laissé tomber ses lunettes; et les beaux yeux qui tenoient de lui le jour, lui en avoient ôté la lumière. Le sénéchal, de tous les ministres le plus loyal, en étoit mort d'affliction; sa femme s'en étoit consolée par sa nouvelle faveur auprès de la princesse : elle étoit si grande qu'elle ne tuoit plus personne de ses regards, que par son conseil. Voilà bien du changement à la cour; mais ce n'étoit pas tout : il étoit arrivé, par malheur, une certaine More depuis peu, qui gouvernoit la sénéchale par les charmes insinuans de son esprit, comme la sénéchale gouvernoit la princesse par les charmes d'un perroquet qui garantissoit ceux qui le tenoient du danger de ses yeux.

Le conseil fut assemblé sur l'arrivée de Tarare; et le calife, qui n'avoit jamais vu bien clair dans ses affaires, étoit moins en état de s'en mêler que jamais. Il voulut embrasser celui qu'il ne pouvoit voir. Les uns proposèrent de lui élever

des statues; d'autres opinèrent pour le grand et le petit triomphe. Le calife consentoit à tout, pour honorer tant de mérite; mais Tarare s'en défendant avec modestie : Ah, sire! s'écria-t-il, quels soins vous occupent, ainsi que votre sage conseil! Dans une conjoncture comme celle-ci, ce que j'ai fait pour vous et pour l'état ne demande point de pareilles récompenses; est-il temps d'en parler avant que ce service ait produit son effet? Je n'ose vous dire qu'il y a eu quelque peu d'imprudence dans l'empressement dont vos courriers m'ont fait venir ici : j'allois remettre entre les mains de Serène ce que je n'ai enlevé que pour elle. Je vous aurois apporté le remède tant désiré, au lieu qu'il faudra que j'y retourne, et qu'on attende mon retour.

Le calife lui en demanda bien humblement pardon, et en attribua la faute à son conseil. Son conseil la rejeta sur les ordres de la princesse qui gouvernoit depuis l'aveuglement de son père, et que la sénéchale gouvernoit absolument.

Il fut résolu que Tarare partiroit dès le lendemain avec les trésors de la sorcière.

Le calife voulut absolument que Fleur d'Épine fût logée cette nuit chez la sénéchale, comme dans le lieu le plus honorable après son palais. Car, dit-il à Tarare, vous voyez, par mon

exemple, qu'il ne fait pas bon auprès de Luisante. Tarare l'y conduisit, et la femme more étoit si empressée à la servir, et le faisoit avec tant d'adresse, qu'elle en fut charmée. Tarare ne voulut pas seulement aller au palais de peur de renouveler ses alarmes. Il fallut pourtant quitter Fleur d'Épine, et mettre ordre à son départ pour le jour suivant. Son impatience lui fit bientôt dépêcher tout cela.

A son retour, il trouva Fleur d'Épine occupée à considérer le portrait de Luisante, qu'il devoit porter avec lui le lendemain.

Il s'aperçut que son admiration pour cette beauté merveilleuse, étoit mêlée de quelque trouble; il lui dit ce qu'il falloit pour la rassurer; et elle compta pour beaucoup l'assurance qu'il lui donna de partir sans voir l'original de ce portrait.

La femme more eut bientôt démêlé les sentimens qu'ils avoient l'un pour l'autre. Elle n'en cacha point sa pensée à la sénéchale qu'elle fut chercher, et qui lui avoit fait confidence de sa bonne volonté pour Tarare.

Mais, avant qu'elle pût parler, la sénéchale s'étoit hâtée de lui apprendre que son cœur venoit d'être un peu déchiré d'un côté par la tendresse, et de l'autre par la gloire; que, quoiqu'elle eût éprouvé plus d'une fois que l'amour

rend toutes les conditions égales, cependant, dans un poste où son élévation attiroit les yeux de tout le monde, elle avoit eu de la peine à se déterminer; mais, qu'après y avoir bien songé, elle trouvoit qu'une sénéchale pouvoit sans honte épouser son écuyer, principalement quand il revenoit couvert de gloire.

Ce fut après cette harangue que sa confidente lui dit qu'elle trouveroit un peu de mécompte dans l'honneur qu'elle lui vouloit faire; et elle lui apprit ensuite tout le détail de ses soupçons au sujet de cette jeune personne.

Voilà d'abord la jalousie qui s'empare de la veuve; elle étoit de toutes les veuves la plus violente dans ses passions; et, de toutes les Mores, sa confidente étoit la plus noire. C'étoit en leurs mains qu'on avoit mis la pauvre Fleur d'Épine; il y parut bientôt.

Tararé, qui la vint prendre le lendemain pour l'emmener, fut tout étonné du changement dont il la vit; elle sentoit des maux effroyables qu'elle s'efforçoit en vain de lui cacher; elle connut, par les transports de sa douleur, qu'il en sentoit toute la violence. Adieu son voyage! adieu le bien de l'état! il ne songea plus qu'à secourir Fleur d'Épine; et, voyant par le redoublement de ses maux que tous ses soins étoient inutiles, il ne songea qu'à mourir avec elle.

La sénéchale, dans le désespoir de son amant et les tourmens de sa rivale, goûtoit à longs traits le plaisir de la vengeance.

Le conseil du calife fut terriblement alarmé de ce que Tarare ne vouloit plus partir. La More enfin, qui avoit fait le mal, s'avisa de le faire cesser, afin que Tarare partît. Les douleurs de Fleur d'Épine la quittèrent tout d'un coup comme elles l'avoient prise; mais il lui en resta tant de foiblesse et d'abattement, qu'elle conjura Tarare de céder aux importunités de toute la cour, et de partir sans elle. Ce ne fut qu'à regret qu'il obéit; mais ce fut de tout son cœur qu'il lui recommanda de ne point voir Luisante avant son retour; il l'assura qu'il seroit très-prompt, et partit après des adieux fort tendres de part et d'autre.

Mais ce fut en vain que Fleur d'Épine se flatta de se remettre après son départ. Elle tomba, malgré qu'elle en eût, dans une langueur dont elle se sentoit miner à vue d'œil. Elle n'avoit pas douté que, ses douleurs l'ayant quittée, son embonpoint ne revînt; mais, au lieu de cette fraîcheur dont elle souhaitoit ardemment le retour avant celui de son amant, une défaillance presqu'insensible la changeoit de jour en jour.

Enfin, les plus belles couleurs du monde furent converties en une triste pâleur, à laquelle

on vit succéder un jaune mêlé de vert qui la rendoit méconnoissable à ses propres yeux ; une maigreur universelle effaçant la plus belle gorge du monde, la taille la plus parfaite qui fut jamais, fut changée en squelette.

Pendant que la pauvre Fleur d'Épine se voyoit dans un état si déplorable, la sénéchale en triomphoit. Sa confidente lui avoit fait concevoir que le plaisir de la voir méprisée pour sa figure seroit plus doux que de la voir pleurée au retour de son amant ; et c'étoit ce supplice, qu'ils jugèrent plus grand pour elle, qui lui avoit sauvé la vie.

Cependant au palais on ne voyoit plus la princesse ; car on ne la pouvoit regarder sans être muni de son perroquet ; mais elle en étoit devenue si folle, qu'elle ne vouloit plus que personne le tînt. On disoit des merveilles de la beauté de cet oiseau, peu de chose de son esprit ; car il ne parloit guère ; quand cela lui arrivoit, il répondoit tout de travers ; mais il avoit de la grâce dans l'action, et de la politesse dans les manières.

L'impatience de Tarare raccourcit son voyage ; il revint, qu'on ne le croyoit pas encore à moitié chemin ; il rapportoit le remède aux maux que causoient les plus beaux yeux du monde.

Le peuple le suivit en foule jusqu'à l'apparte-

ment de Luisante; mais personne ne le suivit, lorsqu'il y entra.

Il portoit une fiole grande comme les plus grands verres; elle étoit faite d'un seul diamant, et contenoit une liqueur si brillante, que les yeux éblouissans de la princesse en furent eux-mêmes si éblouis qu'elle les ferma.

Tarare prit ce temps pour lui en mouiller les tempes et les paupières. Dès que cela fut fait, elle les ouvrit; et Tarare ayant fait ouvrir toutes les portes, le peuple fut témoin du miracle, et le célébra par mille acclamations. On voyoit ses yeux aussi brillans que jamais; mais on les voyoit avec si peu de danger, qu'un enfant d'un an l'auroit lorgnée tout un jour sans en sentir que du plaisir.

Tarare baisa le bas de sa robe pour lui en faire le premier compliment, et se retira sous prétexte d'en porter la nouvelle au calife; mais il suivoit les mouvemens de son cœur qui l'entraînoit vers sa charmante Fleur d'Épine.

La nouvelle de son retour et du miracle qu'il avoit produit se répandant bientôt partout, il fallut céder à la nécessité de voir le calife avant sa maîtresse.

Le bon prince pensa devenir fou de joie, quand il sut que les yeux de sa fille n'étoient plus méchans, quoiqu'ils fussent aussi beaux que ja-

mais ; mais quand Tarare, après lui avoir mouillé les yeux, lui eut rendu la vue, il ne parut pas si aise de revoir la clarté du jour qu'il parut reconnoissant envers celui qui la lui rendoit. Il se mit à genoux devant lui, voulut lui baiser les pieds, et, après quelques autres transports qui convenoient moins à sa majesté qu'à sa reconnoissance, il vouloit sur-le-champ le remener à sa fille, afin qu'elle le choisît pour époux, et que le mariage se fît dès ce jour, protestant devant son conseil qu'il ne seroit jamais content qu'il ne vît son palais tout plein de petits Tarare.

Oh! pour les petits Tarare, dit le sultan, je m'y rends; j'avois eu toutes les peines du monde à résister à l'autre; mais je n'y peux plus tenir. Vous avez vaincu, Dinarzade; je vous dois la vie de votre sœur, je vous la donne, et je lui donne toute ma tendresse qu'elle mérite par ses attraits et son érudition; mais dont elle est encore plus digne par la beauté des récits dont elle m'endort depuis si long-temps. Allez, Dinarzade, allez chercher le visir, votre père; qu'il m'apporte au plus vîte mon sceptre et le sceau de l'empire, afin de confirmer par les solennités requises la promesse que je viens de vous en faire.

Dinarzade ne se le fit pas dire deux fois; elle revint avec le grand visir, qui pleuroit à chaudes larmes en scellant la grâce de sa fille. Cela

fait, il fit trois profondes révérences au pied du lit impérial, dont il leva respectueusement la couverture; la sultane se jeta du lit à terre, et, s'étant prosternée devant son seigneur, elle lui baisa le petit doigt du pied gauche, qu'il lui tendit le plus tendrement du monde; et, s'étant relevée, il lui mit trois fois son sceptre royal sur le bout du nez, selon l'usage du pays, en signe de grâce.

Ces cérémonies achevées, le visir et la sage Dinarzade, après avoir recouché l'impératrice, tirèrent les rideaux, et, s'imaginant que leur présence étoit désormais inutile, ouvroient la porte pour s'en aller, lorsque le sultan les ayant rappelés: Je ne me repens point, dit-il, de la grâce que je fais à la sultane; mais, comme je prétends que la justice soit inséparable de la clémence dans toutes mes actions, demain dès la pointe du jour je ferai pendre le traître qui révèle mes conseils. Dinarzade n'a pu savoir ce qui s'y est passé au sujet de Tarare que par son père ou par son amant; ainsi mon visir et le prince de Trébizonde tireront au sort, et le coupable ou le malheureux sera justement sacrifié selon les ordonnances de cet état. Le visir, qui connoissoit le naturel inhumain de son maître, devint plus pâle qu'un mort à cet arrêt; et, s'étant mis à deux genoux, il prenoit le ciel, la

terre, le grand prophète et son Alcoran à témoins de son innocence; mais la courageuse Dinarzade, loin de s'alarmer de ces menaces : Vous êtes bien plus prompt, seigneur, à prendre des résolutions de cruauté, que vous ne l'êtes à donner des marques de tendresse. Je devrois être intéressée plus qu'une autre à ce que vous venez de dire, s'il est vrai que le prince de Trébizonde ou le visir mon père soient coupables; cependant je les abandonne tous deux à votre colère, en cas que je ne vous fasse pas convenir avant la fin de mon récit, que c'est vous-même qui m'avez révélé ce beau secret de votre conseil, et que, si c'est un crime capital d'en avoir parlé, votre redoutable majesté mérite mieux d'être pendue que votre visir ou le prince que vous appelez mon amant. Le visir s'évanouissoit de frayeur à ce discours téméraire de sa fille; mais l'équitable sultan, revenant comme d'un profond songe, joignit d'abord les mains, ôta son bonnet de nuit, et demanda pardon à Mahomet, et ayant frotté trois fois le nez à Dinarzade de son sceptre royal, trois fois au visir, et trois fois à lui-même, il promit d'en faire le lendemain autant au beau Trébizonde; et, les cérémonies de cette amnistie générale achevées, il conjura la prudente Dinarzade de ne jamais révéler ce qui s'étoit passé entr'elle et lui au sujet de Tarare;

et, comme il n'étoit encore que minuit et trois quarts, il lui ordonna d'en achever l'histoire, ce qu'elle fit de cette manière :

Le conseil du calife fut sur le point de répéter les petits Tarare, comme il avoit fait le grand; mais ils se souvint qu'il l'avoit défendu dans un article de son premier traité.

Tandis que le calife court chez sa fille, Tarare ne peut se dispenser de guérir tous ceux qu'elle avoit blessés; le nombre en étoit grand; mais, comme l'effet du remède étoit prompt, il les eut bientôt expédiés; tout retentissoit d'acclamations et de cris d'allégresse, et dans une joie si universelle, il n'y avoit que la seule Fleur d'Épine de malheureuse.

Le bruit de l'arrivée de Tarare étant parvenu chez la sénéchale, elle se hâta d'en informer Fleur d'Épine; et cette nouvelle, qui dans un autre temps auroit mis le comble à sa joie, pensa la désespérer. Elle croyoit toujours que sa cruelle rivale et sa confidente étoient touchées de son malheur; elle se mit à genoux devant elles, pour les conjurer que Tarare ne la vît point dans l'état où elle étoit; elles lui en donnèrent leur parole; mais elles lui dirent qu'elle ne pouvoit se défendre de recevoir la visite du calife, qui, dès qu'il avoit recouvré la vue, avoit voulu contenter sa curiosité sur une personne qu'on

lui avoit peinte aussi belle que Luisante; et, en disant cela, les maudites bêtes se mirent, malgré qu'elle en eût, à la parer le mieux qu'il leur fut possible, afin qu'elle en parût plus défigurée.

La pauvre créature n'avoit que la peau et les os; un bleu pâle avoit pris la place du vif incarnat de son teint et de ses lèvres; ses yeux étoient éteints, et ses joues décharnées paroissoient plus ternies sous la coiffure brillante qu'on venoit de lui mettre.

Elles l'étendirent sur un riche canapé dans cet étalage, où à peine fut-elle, qu'elles entendirent monter son amant. On l'assura que c'étoit le calife, et les cruelles se retirèrent.

Fleur d'Épine fit un effort pour se redresser, afin de le recevoir avec plus de respect; mais, quand au lieu du calife elle vit entrer Tarare, elle fit un cri, et demeura penchée sur le dos du canapé, S'il fut surpris de cette action, il le fut bien plus d'une figure si extraordinaire; il ne laissa pas d'en approcher; et, dans le temps qu'elle reprenoit ses esprits, il lui demanda où étoit Fleur d'Épine; ce fut le coup mortel pour son cœur, ses forces l'abandonnèrent, et, au lieu de lui répondre, cachant son visage dans un des coins du canapé, elle s'abîma dans le désespoir et les larmes.

Tarare, ne comprenant rien ni à sa douleur ni à sa figure, sortit pour chercher Fleur d'Épine par toute la maison. La sénéchale et la More se tuoient de lui dire, en riant, qu'il en venoit; il fut impatienté d'une plaisanterie si hors de saison; mais il fut encore plus choqué de l'air agréable et content dont elles sembloient se moquer de lui; il les quitta brusquement, et s'étant rendu au palais, il y trouva bien une autre scène.

Le beau perroquet s'étoit sauvé pendant que Tarare accommodoit les yeux de Luisante; il la vit à terre qui s'arrachoit les cheveux.

Le calife et tous ses courtisans, montés sur des échelles, cherchoient au-dessus des lits et au haut des planchers tous les endroits où il pouvoit s'être fourré.

Tarare, qui n'y comprenoit rien, demandoit à chacun des nouvelles de Fleur d'Épine; chacun lui en demandoit du perroquet de la princesse; il les crut tous fous, et pensa le devenir. Dès que le calife l'aperçut, il courut vers lui; et, se persuadant que tout lui étoit possible, il le conjura de calmer le désespoir de Luisante, en lui rendant son perroquet.

Tarare, surpris de l'inquiétude du père, et de l'entêtement de la fille, ne pouvoit comprendre qu'on eût d'autre inquiétude que la sienne; et, au lieu de faire attention à ce que disoit le ca-

life, il lui dit qu'ayant répondu de Fleur d'Épine à la magicienne Serène, il n'en avoit obtenu le remède à tant de maux qu'à cette condition, qu'il falloit avant toutes choses revoir Fleur d'Épine, et qu'après cela il se faisoit fort de retrouver le perroquet.

Luisante entendit ces paroles de consolation, et les crut, dans la bouche d'un homme qui ne se vantoit de rien dont il ne pût venir à bout. Le calme qui revint dans son cœur, lui rendit ses attraits que la douleur avoit troublés. Elle commença de se souvenir de Tarare, de ce qu'il avoit fait pour elle, et de ce qu'elle lui avoit promis. Elle y rêva quelque temps, et le souvenir de son premier penchant, sa parole et sa reconnoissance s'étant offerts à la fois pour la déterminer, elle se mit à genoux devant le calife, son père, et lui demanda permission de s'acquitter de tant d'engagemens envers un homme qui avoit tout hasardé pour son service.

Quand le calife l'entendit, il fit un saut de joie qui étonna toute la cour; et, au lieu de répondre à sa fille, il pensa l'étouffer à force de la baiser, lui jura qu'elle lui auroit fait moins de plaisir par un choix qui eût ajouté à ses états quinze provinces comme Cachemire; et se retournant vers son nouveau gendre pour l'embrasser, en lui présentant la main de la plus belle

princesse du monde, il ne le trouva plus. Ce fut inutilement qu'on le fit chercher par tout le palais; il n'avoit pas plutôt imaginé la conclusion des réflexions que Luisante, après quelques regards, s'étoit mise à faire, que, s'étant perdu dans la foule, il étoit retourné chez la sénéchale; c'étoit là qu'il avoit laissé sa chère Fleur d'Épine, en partant pour aller chez Serène; et c'étoit là qu'il avoit résolu de la retrouver, ou de savoir ce qu'elle étoit devenue. Il l'y retrouva; mais, dieux! dans quel état!

Les réflexions qui avoient suspendu ses pleurs, après qu'il l'eut quittée, n'avoient garde de la remettre. Il lui avoit demandé à elle-même où étoit Fleur d'Épine : Dans quel affreux changement l'a-t-il trouvée la malheureuse Fleur d'Épine, disoit-elle! Mais, hélas! s'il m'avoit jamais aimée, son cœur m'auroit-il méconnue? Il ne m'a que trop reconnue! poursuivit-elle; je lui ai fait horreur, et je ne le verrai plus.

Un redoublement de douleur l'ayant saisie dans ce moment, elle avoit espéré que ce seroit le dernier de sa vie; et, comme elle avoit gardé sur elle les tablettes où Tarare avoit écrit des choses si tendres et si passionnées, elle y avoit voulu laisser le portrait de son cœur, en lui disant les derniers adieux; il n'y eut jamais rien de si touchant.

Ce qu'on dit dans cet état funeste attendrit d'ordinaire; et la pauvre Fleur d'Épine, qui suivoit les mouvemens d'un cœur sincère qui croit expirer, s'évanouit au dernier adieu qu'elle avoit écrit dans ses tablettes. Il les reconnut; mais ce ne fut qu'après avoir lu ce qu'elle venoit d'écrire qu'il la reconnut elle-même. Tout son sang se glaça dans ses veines à cette vue; il l'examina depuis la tête jusqu'aux pieds, sans pouvoir trouver rien d'elle dans cette étrange figure; il la crut morte; et, à la voir, on eût pu croire qu'il y avoit plus de quinze jours qu'elle l'étoit.

Sa tendresse prit la place de son étonnement; la compassion s'y joignit, en attendant le désespoir; et, portant sa bouche avec transport sur la main froide et décharnée de sa maîtresse, il l'arrosa d'un torrent de larmes.

Cette action retint une vie prête à s'échapper; elle ouvrit foiblement les yeux, et vit à ses pieds l'homme du monde qu'elle souhaitoit le plus ardemment, et qu'elle craignoit le plus de voir, celui seul qui pouvoit lui faire regretter la vie ou souhaiter la mort.

Les choses qu'ils se dirent auroient attendri ce qu'il y a de plus sauvage; il protestoit de tout son cœur qu'il ne l'aimoit pas moins qu'il avoit fait dans tout l'éclat de sa première fraîcheur; que si sa figure toute charmante avoit été le pre-

mier objet de son engagement, son esprit, sa douceur et toutes ses manières avoient fait une impression plus vive et plus durable dans son cœur que toutes celles des attraits les plus brillans, telle enfin que la mort seule pouvoit l'effacer.

Elle pleura de tendresse et de joie, lui serra la main pour la première fois de sa vie, parce qu'elle crut que ce seroit la dernière; et, si ce fut foiblement, ce fut au moins de tout son cœur; elle lui témoigna qu'après tant de marques sincères d'une constance si rare, elle mouroit contente, et crut le faire comme elle le disoit.

L'impertinente sénéchale arriva pour interrompre une conversation si touchante; toute sa jalousie se réveilla lorsqu'elle vit Tarare aux pieds d'une créature qu'elle avoit cru lui devoir faire peur. Elle revenoit de la cour; elle y avoit été informée du dessein de la princesse pour Tarare, et des transports du calife en publiant ce mariage; elle ne manqua pas de lui en faire son compliment en présence de la mourante Fleur d'Épine.

C'étoit bien pour l'achever; cependant ce mouvement soudain de jalousie, qui devoit l'accabler, ranima ce qui lui restoit de force; mais ce fut pour la livrer à de nouveaux supplices.

La princesse, accompagnée du calife, son pè-

re, et de toute la cour, arriva dans ce moment. Sa surprise fut extrême à l'aspect d'une figure comme celle auprès de laquelle Tarare étoit à genoux; mais l'étonnement de Fleur d'Épine fut encore plus grand à la vue d'une beauté qui lui parut surpasser tout ce qu'on lui en avoit dit. Ce fut alors que sa constance et ce qui lui restoit de force l'abandonnèrent à la fois; elle tint quelque temps les yeux attachés sur Luisante; elle les tourna ensuite vers son amant; et un moment après elle les ferma pour jamais.

Il en fit un cri qui fit tressaillir l'assemblée, et qui donna quelqu'émotion à la princesse.

Le calife s'en aperçut, et, pour la rassurer: Ce n'est rien, ma fille, que ce cri de douleur; vous verrez que cette carcasse qu'il regrette, étoit quelque vieille parente; et il faut bien donner quelque chose au sang; puis s'adressant à lui: Allons, Tarare, dit-il, qu'on se lève, et qu'on s'essuie les yeux; c'est se moquer de faire ici l'enfant pour une momie, quand on vient vous offrir le royaume de Cachemire avec la main de Luisante.

Je ne sais quelle réponse un autre auroit faite à une harangue comme celle-là; mais Tarare n'y répondant d'aucune manière, l'assemblée le crut mort aussi bien que Fleur d'Épine. On en étoit là, quand la More arriva; elle parut s'affliger de

la mort de Fleur d'Épine, et entra dans la douleur de Tarare; mais, voyant l'embarras du calife, elle lui conseilla de faire enlever le corps et de le faire incessamment brûler, s'il vouloit avoir quelque raison de Tarare. Les conseils de cette femme avoient été suivis comme des oracles depuis qu'elle gouvernoit la sénéchale; on n'eut garde de rejeter celui-là.

Ce fut en vain que les cris et toute la résistance de Tarare s'opposèrent à cette séparation. On l'arracha d'auprès de ce qu'il aimoit encore plus que sa vie; on éleva dans la cour du palais un bûcher où l'on étendit Fleur d'Épine, tandis qu'on entraînoit de force le désespéré Tarare.

Après quelques cérémonies lugubres, le calife, voulant honorer une personne pour qui son gendre prétendu s'étoit intéressé, fit distribuer des flambeaux composés de gommes précieuses, premièrement à sa fille et à son conseil, ensuite aux officiers de sa couronne et à ses courtisans; ensuite levant un moment celui qu'il tenoit, par dessus sa tête :

Plût aux dieux, dit-il, que mon fils Tarare fût témoin de la manière honorable dont je vais brûler le corps de celle qu'il regrette tant! Je m'assure que cela lui feroit plaisir.

A ces mots, il alloit mettre le feu aux quatre coins du bûcher, quand tout à coup on entendit

retentir l'air d'un bruit harmonieux ; et, quelques momens après, la redoutable Serène parut sur la jument Sonnante.

Sa présence causa dans l'assemblée des mouvemens fort différens ; elle suspendit l'empressement du roi ; elle frappa ses courtisans de respect pour une personne dont l'air avoit quelque chose d'auguste ; Luisante en poussoit des cris de joie, car son perroquet étoit sur le poing de la magicienne ; mais la sénéchale en fut si troublée qu'on l'eût vue changer de couleur, si celles de son visage eussent été naturelles ; pour sa confidente, ce fut en vain qu'elle tourna les yeux de tous côtés pour se sauver, elle sentit bientôt que cette espérance lui étoit interdite.

La savante Serène, mettant pied à terre, s'avança vers le bûcher ; elle tenoit dans sa main droite la baguette de vérité ; cette baguette étoit d'un or si brillant qu'elle éblouissoit la vue.

Elle fit semblant d'ignorer le sujet du spectacle qui s'offroit à ses yeux ; et, l'ayant demandé au calife. C'est, dit-il, la carcasse d'une certaine Fleur d'Épine que nous allions brûler.

Et que vous avoit-elle fait, lui dit-elle d'un ton sévère, que vous avoit-elle fait cette Fleur d'Épine, pour la brûler toute vive?

L'assemblée frémit d'étonnement ou de joie à ces paroles ; le calife lui ayant demandé pardon

d'avoir oublié que c'étoit sa fille, ne laissoit pas de soutenir qu'elle étoit morte, et, pour preuve de cela, qu'il avoit été sur le point de la brûler.

Serène, sans daigner lui répondre, ordonna qu'on descendît Fleur d'Épine du bûcher; et, l'ayant fait étendre sur un lit de repos qu'on apporta du palais, elle s'approcha d'elle, et se retournant vers le calife : Vous allez voir, dit-elle, qu'elle n'est pas morte; il y en a qui ne le savent que trop.

En achevant de parler, elle toucha Fleur d'Épine au front du bout de sa baguette, et, dans un instant, on la vit ranimée, et ses yeux s'ouvrirent; mais on lui vit l'étonnement d'une personne qui, sortant d'un long sommeil, se trouve dans des lieux inconnus.

L'auguste Serène parut surprise de l'affreux changement de sa figure; elle demanda Tarare; on le fit venir; car tout obéissoit dès qu'elle avoit parlé. Il ne fut pas plutôt arrivé, que le beau perroquet fit un grand cri et battit des ailes; Tarare le reconnut pour cet oiseau qu'il avoit rencontré en allant chercher la sorcière Dentue; mais, dans la douleur où il étoit encore abîmé, il n'y fit pas grande attention; il ignoroit ce qui venoit de se passer. Ce fut alors que Serène, le regardant avec indignation : Malheureux, lui dit-elle, comment oses-tu paroître devant mes yeux,

toi qui m'avois, au péril de ta vie, répondu de celle de ma chère Fleur d'Épine? C'étoit donc peu pour ta perfidie de consentir au venin cruel qui, après une langueur mortelle, l'avoit rendue effroyable! Tu l'abandonnes lâchement à d'impitoyables ennemis, et aux flammes toutes prêtes à dévorer ce qui restoit de l'innocente Fleur d'Épine; et tu ne l'abandonnes d'une manière si barbare, que pour signaler ta perfidie aux yeux pour qui tu l'as trahie!

Tarare fut aussi peu ému de cette longue tirade de reproches, que si on les eût adressés à quelqu'autre; il n'étoit rempli que de la mort de Fleur d'Epine, et son esprit apparemment étoit allé faire un tour où il croyoit trouver son ombre; mais la magicienne, qui ne l'éprouvoit que pour le faire triompher, lui adressant encore la parole: Va, dit-elle, recevoir le prix que les destinées te réservent, malgré la noirceur de ton infidélité; c'est une récompense que ton courage et ta fermeté méritent, pour avoir mis à fin la plus difficile et la plus téméraire des entreprises; et vous, princesse, dit-elle à Luisante, choisissez, ou plutôt prenez maintenant votre époux; Tarare ne vous fut pas indifférent, avant que d'avoir tant osé pour votre service; tout parle pour lui; je vous ordonne, de la part des destinées, de nommer votre époux.

Luisante regarda le beau perroquet, Tarare et Fleur d'Épine deux ou trois fois l'un après l'autre; et, après quelques momens de rêverie: Qu'il choisisse lui-même, dit-elle, entre Fleur d'Épine et Luisante.

Tarare tressaillit à ces paroles; et, comme s'il fût sorti de quelque songe, s'adressant à elle: Belle Luisante, lui dit-il, je ne suis pas digne d'une gloire où je n'aspire plus, et à laquelle je n'ai seulement pas songé depuis la première vue de l'infortunée Fleur d'Épine. Elle n'est plus, et mon cœur me reproche tous les momens que je survis à cette perte; je ne vivois que pour elle, et le seul choix qui me reste est de la suivre.... Et si elle vivoit, dit Serène? Ces trois mots le firent un peu revenir à lui; quelqu'ombre d'espérance s'insinua dans son cœur; il connoissoit le pouvoir de Serène; et se jetant à ses pieds: Si elle vivoit! s'écria-t-il. Qu'elle vive! et, s'il ne faut que ma vie pour racheter la sienne, que Tarare meure, et que la belle Fleur d'Épine revoiè la lumière du jour!

Quelqu'esprit qu'on ait, il est cent rencontres où l'on ne sait ce qu'on fait, quand on aime passionnément; mais il est de la bienséance d'avoir la raison égarée dans un sujet d'affliction pareil à celui qu'il croyoit avoir. Il étoit donc si sot dans cette occasion, qu'il seroit resté jus-

qu'à la fin du monde aux pieds de Serène, attendant la résurrection de sa maîtresse, sans deviner qu'elle n'étoit pas morte.

La tendre Fleur d'Épine, qui ne perdoit pas la moindre parole de cette conversation, étoit sur son lit de repos, qui s'évanouissoit presque de reconnoissance et de joie.

Serène crut qu'il étoit temps de donner quelque soulagement à la douleur d'un amant si tendre. Elle le releva malgré lui; car il s'obstinoit à demeurer à genoux comme un criminel qui demande sa grâce; et bannissant cette feinte sévérité dont elle avoit armé d'abord ses regards: Venez, lui dit-elle, venez revoir votre Fleur d'Épine; et, si votre constance est à l'épreuve du changement affreux de sa figure, vivez pour elle, comme elle vivra pour vous.

Tarare, dans les premiers transports de sa joie, dit et fit mille choses, en la voyant, qui auroient fait mourir de rire des gens qui ne connoissent point l'amour. Ensuite il protesta devant toute la cour, et en prit le ciel avec la terre à témoin, qu'il n'auroit jamais d'autre femme que Fleur d'Épine. Ce fut à elle à combattre cette résolution par des sentimens de générosité capables de le vaincre; elle se mit donc à protester qu'elle avoit tant de tendresse et de reconnoissance pour lui, qu'elle n'en vouloit

point; qu'elle auroit conscience de lui faire perdre la plus brillante fortune, et la plus belle princesse de l'univers, pour se donner à elle, quand même elle se verroit les foibles appas qu'elle avoit perdus; mais que, dans l'affreuse laideur dont elle étoit, elle aimoit mille fois mieux mourir que d'y consentir.

La divine Luisante et le calife, son père, jouoient un rôle assez médiocre pendant cette généreuse contestation; il s'en aperçut, et s'adressant à Serène : Voilà, dit-il, qui seroit le plus beau du monde, de part et d'autre, si ma fille n'y étoit intéressée; prétend-t-on, s'il vous plaît, que, belle et grande comme elle est, elle soit sans époux? ou faudra-t-il qu'elle s'amuse toute sa vie de cet oiseau que vous lui venez de rendre? C'est vraiment une belle ressource, pour une jeune princesse, qu'un perroquet!

Le bon prince étoit en train d'en dire bien d'autres, lorsque l'illustre Serène, imposant silence à toute l'assemblée, demanda l'attention particulière du calife, de son conseil et de sa cour. Il parut quelque chose de si grand dans l'air dont elle avoit parlé, que tout resta dans un silence respectueux; mais la femme more se mit à trembler depuis la tête jusqu'aux pieds.

Serène prit le perroquet que tenoit la princesse, et le mit à terre à quelque distance d'el-

le; ensuite elle lui toucha le haut de la tête du bout de sa baguette, et traçant un cercle assez spacieux autour de lui, on vit dans un instant une vapeur épaisse qui en déroboit la vue. Elle en fit de même autour du lit de repos, et toucha Fleur d'Épine au front; soudain on la vit enveloppée d'un semblable nuage.

Tandis qu'on étoit attentif à ce spectacle, Sonnante faisoit le manége autour des spectateurs, et l'agitation de ses sonnettes rendoit une harmonie tellement au-dessus de ce qu'elle avoit encore fait, qu'on en perdoit la respiration.

O que les enchantemens sont d'un grand secours pour le dénouement d'une intrigue, et la fin d'un conte! Tant que Sonnante galopa, les nuages qui enveloppoient Fleur d'Épine et le perroquet, subsistèrent. La magicienne, qui tenoit cette baguette éclatante, en frappa trois fois la terre; Sonnante s'arrêta, les nuages se dissipèrent, et à la place où l'on avoit posé le perroquet, on vit l'homme du monde le plus charmant et le plus beau.

Tarare le reconnut d'abord pour le prince Phénix, son frère; il en fit un cri d'étonnement; mais, au moment que l'autre venoit se jeter dans ses bras, s'étant retourné vers l'endroit où il avoit vu Fleur d'Épine, elle s'offrit à ses yeux, mille fois plus fraîche et plus belle qu'elle ne

lui avoit paru la première fois au bord du ruisseau, ni qu'elle ne lui avoit semblé lorsqu'il l'avoit considérée avec tant de plaisir tandis qu'elle dormoit.

Le peuple témoignoit son étonnement par des cris redoublés et confus, les courtisans par des exagérations, et le calife par des larmes de joie.

Luisante considéroit avec attention une métamorphose qui sembloit ne lui pas déplaire; et Phénix tenoit les yeux attachés sur les siens.

Mais le passionné Tarare, dans les transports d'une joie immodérée, en alloit donner mille marques aux pieds de Fleur d'Épine, si Serène ne l'eût arrêté dans le moment qu'il s'y jetoit; et, le prenant par la main, elle le plaça auprès de son frère; ce fut alors qu'ils s'embrassèrent le plus tendrement du monde; mais il fallut interrompre toutes ces amitiés pour Luisante, que la magicienne plaça vis-à-vis d'eux. Regardez bien ces frères, lui dit-elle; consultez les services de l'un; consultez les charmes de l'autre; mais sur tout consultez votre cœur sur une décision que votre destinée rend irrévocable; lequel de ces princes que vous preniez pour époux, vous ne sauriez faire un choix indigne, ni celui que vous choisirez ne peut refuser d'être à vous. Tarare, que la présence de Phénix

rassuroit un peu, ne laissa pas de trembler de peur que le diable ne la tentât de le nommer. Mais, comme il n'y avoit aucune comparaison de lui à Phénix pour la figure, Luisante ne balança point à choisir, et donna la main au plus beau.

Serène joignit celles de Fleur d'Épine et de Tarare; c'étoit toute la cérémonie des mariages de ces temps-là; et depuis qu'il y a eu des mariages au monde, jamais princes ne furent si bien mariés, et jamais mariées ne parurent si contentes.

Le calife, qui ne l'étoit guère moins, ordonna qu'on tirât tout le canon, qu'on fît des feux de joie à chaque coin de rue, des feux d'artifice sur la rivière et dans les places publiques, qu'on fît des largesses au peuple, et que le vin coulât de toutes les fontaines au lieu d'eau; à l'égard des magnifiques réjouissances de sa cour, il vouloit s'en charger lui-même; c'étoit le premier prince du monde pour ordonner un festin; mais, avant que de remonter au palais pour ces soins importans, Serène lui dit que la scène qu'elle venoit de commencer, n'étoit encore finie que par la récompense que méritoit la vertu; qu'elle sentoit bien qu'il y avoit quelque chose à faire pour la baguette de vérité.

On avoit pensé oublier la sénéchale et sa con-

fidente, tant l'allégresse publique remplissoit tous les cœurs; mais l'équitable Serène, qui n'oublioit rien, les toucha au front de son infaillible baguette; toute la métamorphose qu'en souffrit la sénéchale, fut de quatre doigts de fard qui lui tombèrent de chaque joue, autant du front, et deux fois autant de sa gorge; ce ne fut plus qu'une vieille ridée, qui faisoit mourir de rire dans la coiffure printannière qu'on lui avoit laissée.

Mais la figure entière de la femme more étant disparue, l'on vit celle de l'horrible Dentue, qui s'étoit cachée sous ce déguisement, animée par l'amour et la vengeance. Fleur d'Épine commençoit à ressentir les frayeurs qu'elle en avoit eues; mais Serène, finissant bientôt ses alarmes: Sire, dit-elle, s'adressant au calife, le sort de ces misérables est entre vos mains; c'est à vous à prononcer leur sentence.

Eh bien! dit-il, puisque cela est, je ne les ferai point languir: qu'on fasse venir mon grand prévôt, qu'on allume ce bûcher, qu'on y mette la sorcière; et la sénéchale aux Petites Maisons.

La douceur de Fleur d'Épine eut beau pencher vers la pitié, Tarare, qui se souvenoit des cruautés qu'elle avoit eues pour elle, et qui sentoit encore le soufflet qu'elle lui avoit injustement donné, fit confirmer la sentence de la mau-

dite Dentue, et personne n'eut regret à celle de la sénéchale.

Cette illustre et charmante troupe se rendit au palais pendant qu'on en faisoit l'exécution.

Le calife donna d'abord tous les ordres nécessaires pour l'appareil d'une fête qui devoit être la plus magnifique qu'il eût jamais donnée, quoiqu'il en eût fait voir de merveilleuses; et, tandis que tout étoit en mouvement pour l'exécution de ses volontés, voulant lui même faire les honneurs de sa cour à la respectable Serène, il lui faisoit voir les beautés d'un superbe sallon, achevé peu de temps après la naissance de Luisante. Il ne pouvoit sans doute occuper plus dignement l'attention de la savante magicienne; car à peine avoit-elle rien vu de si merveilleux ou de plus éclatant dans cette demeure inaccessible qu'elle s'étoit faite. Le calife, voyant qu'elle en témoignoit de l'admiration : N'allez pas croire, lui dit-il, que ce soit moi qui aie imaginé tout cela. Vous saurez que, pendant la grossesse de la feue reine, j'eus un songe dans lequel il me parut qu'elle accouchoit d'un méchant petit dragon, qui se mit à me manger le blanc des yeux dès qu'il fut au monde. Je consultai les savans sur un songe qui me donnoit beaucoup d'inquiétude : les uns dirent que j'aurois un fils qui me déposséderoit, après m'avoir fait crêver

les yeux; d'autres assurèrent qu'il ne feroit qu'obscurcir ma gloire, soit par les armes, soit par la vivacité d'un esprit qui devoit effacer les lumières du mien. Je ne fus en peine que de la première explication; enfin, celui qui se vantoit d'être le plus habile, m'assura que ce fils menaçoit la tranquillité de mes jours ou de mon état, à moins que je ne pusse élever ce bâtiment avant sa naissance; il m'en donna le dessein tel que vous le voyez, et il l'entreprit; mais, quelque diligence qu'il pût faire, la calife, mon épouse, accoucha de Luisante avant qu'il pût être achevé. Toutes mes alarmes cessèrent, quand, au lieu de ce maudit dragon de fils que m'annonçoient leurs prédictions, je me vis la plus jolie fille qui vînt jamais au monde : la vérité est qu'elle n'y vint que trop belle, comme nous avons éprouvé depuis; car, si vous et Tarare n'y eussiez mis la main, à l'heure que je vous parle, on ne verroit que des quinze-vingts dans ma cour. Mais vous qui savez tout, poursuivit-il, que vouloit dire cette interprétation d'un fils au lieu d'une fille? à quelle fin ce sallon avec tous ces ornemens? et enfin que vouloit dire mon songe? car il faut bien qu'il ait quelque rapport à Luisante, puisqu'il étoit question d'yeux.

Le voulez-vous savoir, dit Serène? En voici l'éclaircissement : Votre songe étoit purement un

songe, vos interprètes des imposteurs ou des ignorans, et celui qui vous a conseillé ce sallon, un architecte qui vouloit profiter de l'avis qu'il vous donnoit; mais allons rejoindre nos amans, ce sera là que vous apprendrez quelque chose de plus particulier sur ce que les yeux de Luisante ont eu de fatal pendant un temps.

Les deux frères ne s'étoient point ennuyés pendant tout ceci; ils étoient passionnément amoureux, et favorablement écoutés des deux plus charmantes personnes du monde; il est vrai que c'étoient des beautés différentes : celle de Luisante surprenoit davantage; mais celle de Fleur d'Épine étoit plus touchante; l'une éblouissoit, et l'autre s'insinuoit jusqu'au fond du cœur, à mesure que l'on examinoit mille charmes qui n'ont point de nom, et qu'on sent bien mieux qu'on ne peut exprimer.

Le beau Phénix, après avoir renouvelé ses caresses à un frère qu'il aimoit tendrément, étoit sur le point de satisfaire au désir qu'il avoit d'apprendre ses aventures depuis leur séparation, quand le calife les rejoignit avec l'illustre Serène.

Tarare les ayant suppliés de trouver bon que ce récit se fît en leur présence, Phénix le commença de cette manière :

HISTOIRE DE PHÉNIX.

En nous séparant, le prince Pinçon et moi, pour chercher les aventures.... Et qui est, s'il vous plaît, le prince Pinçon, dit le calife? Moi, sire, dit Tarare; et ce fut sans savoir pourquoi, que j'ai quitté ce nom pour prendre celui que je porte et que je suis résolu de porter toute ma vie, puisque, sous ce nom, je me suis fait connoître à la belle Fleur d'Épine.

Il leur apprit alors ce qu'ils ne savoient pas de ses aventures, jusqu'à cette séparation dont son frère venoit de parler; et Phénix reprenant la parole : Nous étions convenus, dit-il, comme il vient de vous dire, que celui qui n'auroit pas réussi dans le projet de s'établir, reviendroit se mettre en possession de nos états, en cas que l'autre eût fait fortune ailleurs; pour moi, j'y renonçai dès ce moment; et, fier des avantages que je croyois avoir, je ne songeai qu'à promener ma figure par le monde, pour la faire admirer; mais les cœurs qui se rendirent d'abord n'ayant pas de quoi m'engager, ni du côté des charmes, ni de celui de la fortune, je crus que je trouverois mieux mon compte en Circassie, pays de tout temps fameux pour les beautés.

Une reine le gouvernoit depuis la mort du roi, son époux, qui lui avoit laissé quatre filles, dont

l'aînée devoit régner quand elle en auroit atteint l'âge.

Ce fut sur cela que je formai le projet de mon établissement; mais la fortune, qui me réservoit un bien infiniment plus précieux, en disposa tout autrement; car, avant que d'y arriver, j'appris le désastre de la famille royale par une révolution toute surprenante.

Un certain petit prince s'étant prévalu de quelques prétentions mal fondées pour émouvoir un peuple inquiet et changeant, après avoir corrompu la fidélité des grands du royaume, avoit trouvé moyen de s'emparer de la souveraineté si soudainement, que la reine avoit à peine eu le temps de se sauver avec ses filles.

Je traversois ce royaume à la hâte, ne voulant point faire de séjour chez une nation si perfide; lorsqu'on m'arrêta par ordre du tyran, à qui tous les étrangers étoient suspects, comme il arrive d'ordinaire dans une usurpation mal affermie.

Lorsque je fus en sa présence, je ne lui cachai ni mon nom ni ma qualité; j'en reçus un accueil auquel je ne m'attendois pas; je ne sais ce qui prévint en ma faveur un prince qui ne devoit pas faire profession de générosité ni de courtoisie; mais enfin, après m'avoir retenu plus long-temps que je n'eusse voulu, dans une cour

où l'on me rendoit les mêmes honneurs qu'à lui, il fit ce qu'il put pour m'arrêter par celui de son alliance, en m'offrant sa fille unique, princesse qui paroissoit avoir autant de penchant pour le mariage, que sa figure en donnoit d'éloignement. Sa personne étoit toute contrefaite, et ses petits yeux m'avoient annoncé sa bonne volonté long-temps avant la proposition de son père; mais j'eus en horreur l'alliance d'un usurpateur; et, sans me vanter, ce fut avec assez de hauteur que je rejetai son offre, et que j'envoyai promener sa petite bossue.

Je sortois de la Circassie, lorsque le hasard me conduisit dans un vieux château, superbe à la vérité, mais que je crus d'abord inhabité; car je fus long-temps sans y rencontrer personne. Ceux qui demeuroient dans ce sombre séjour se renfermoient chacun dans son particulier, et sembloient s'éviter avec soin, lorsqu'ils en sortoient. Je fus surpris d'une coutume si sauvage; car il me parut qu'il n'auroit tenu qu'à eux de se désennuyer, en s'humanisant les uns avec les autres.

Je cherchois à qui parler pour m'en rendre raison, lorsque j'entrai dans un appartement assez propre; il n'y avoit pas une âme, cependant j'y vis une table, des cartes, des jetons et des chaises rangées autour.

Un moment après arrivèrent quatre pies, suivies chacune d'un sansonnet, qui leur portoit la queue; une corneille assez sérieuse les accompagnoit.

Les pies, après m'avoir salué fort civilement, se mirent à jouer, et la corneille à travailler.

Fleur d'Épine et Tarare, qui n'avoient cessé de se regarder pendant ce récit, se poussèrent à l'endroit des pies. Luisante, qui n'avoit pas ôté les yeux de dessus le beau Phénix depuis qu'il avoit commencé son récit, parut douter s'il parloit sérieusement. Serène sourit d'une aventure qui ne lui étoit pas inconnue; mais le calife se tenoit les côtés de rire. Oh! pour celui-là, disoit-il, mon gendre, vous êtes un peu voyageur; pour des pies à qui on porte la queue, et qui font la révérence, passe; mais des pies qui jouent aux cartes, on n'en a guère vu.

Phénix, après avoir protesté de la vérité de son récit: Je fus long-temps, poursuivit-il, à regarder un jeu, où apparemment il n'y a jamais eu que des pies qui aient joué; pour moi, je les aurois regardées jusqu'à ce moment sans y rien comprendre. Enfin, je vis tout à coup une petite pie assez éveillée, qui, après avoir dit un certain mot, dont je ne me souviens plus, sauta sur la table. Je ne sais comment j'ai pu oublier ce mot, car les autres pies s'égosillèrent à force de le ré-

péter; la sérieuse corneille le prononça gravement, et jusqu'aux petits sansonnets qui mouchoient les bougies, tout se mêloit de le répéter en concert; j'en fus tellement étourdi, que je les quittai brusquement, ne sachant pas trop bien si je rêvois, ou si tout ce que je venois de voir étoit réel.

Au sortir de ce royaume j'entendis parler de Cachemire. J'appris que dans le plus beau séjour de l'univers, étoit la plus belle princesse du monde.

Je ne songeai plus qu'à m'y rendre en diligence; on eut beau m'étaler tous les dangers où l'on s'exposoit auprès de ses yeux. Quel danger, disois-je, que celui d'en être épris, et de mourir en les adorant, si on ne peut trouver grâce devant eux? car je traitois de fable le poison mortel de ces regards éblouissans, dont on me faisoit une description si merveilleuse, et dont on contoit tant d'événemens tragiques. Ce n'est point à Phénix, disois-je (flatté d'une vanité ridicule); ce n'est point à Phénix que l'éclat excessif de la beauté doit être fatal; allons la chercher au travers de tous les périls chimériques qui l'environnent; et si ses charmes ont un poison si redoutable, qu'elle en partage au moins la fatalité en voyant Phénix. Je ne vous fais ici, belle Luisante, l'aveu d'une vanité si ridicule, que pour m'en punir par la honte que j'en ai.

L'intérêt secret qui m'entraînoit vers vous, me fit négliger les précautions que demandoient tous les périls dont on me menaça, si je faisois choix d'une mauvaise route. Je me moquai de tout ce qu'on me dit de celle où la sorcière Dentue avoit établi la scène de ses enchantemens; et, comme c'étoit la plus courte, je m'y embarquai témérairement, et m'en repentis bientôt.

Je ne vous parlerai point des avis qu'on me donnoit, à mesure que j'avançois dans ce chemin; je traversai des campagnes désertes, des rochers affreux; et, après mille incommodités, je m'enfournai dans un bois, où mille monstres s'offrirent à mon passage pour me boucher le chemin.

Je voulus faire le brave contre des griffons qui voltigeoient au-dessus de ma tête, tandis que des hydres et des léopards m'environnoient de tous côtés. Je mis l'épée à la main; je crus avoir blessé quelques-uns de mes ennemis; mais, après un long combat où mes forces s'épuisèrent, et où je m'aperçus qu'on aimoit mieux me prendre prisonnier que me tuer, je me sentis enlever sans savoir comment, et on me descendit au milieu d'un assez joli jardin, où la sorcière cueilloit quelques herbes.

De ces herbes elle avoit dessein de composer

quelque horrible sortilége ; car il y falloit mêler le sang tout chaud d'un homme nouvellement égorgé. C'est ce que j'ai su depuis pendant ma métamorphose ; et c'est pour cela que ces griffons me mirent tout en vie à ses pieds. Sa figure me parut horrible ; mais la mienne trouva grâce dans le cœur le plus impitoyable qui fut jamais ; je m'en aperçus, et je sus bientôt à quel prix je pouvois me racheter. Elle me dit que, si je voulois l'épouser, elle me rendroit maître d'un trésor inestimable, outre ceux de sa personne ; sinon, que je ne serois pas en vie quand les premiers rayons du soleil éclaireroient la terre ; et, pour me donner le temps de rêver à ce choix, elle me quitta sans attendre de réponse.

Je n'avois pas trop d'envie de mourir ; cependant ce parti me parut plus honnête et moins difficile à prendre que l'autre.

Si je refuse sa détestable main, disois-je, je vais faire ici une illustre fin ; et, si je l'accepte, ce sera un glorieux établissement que je me serai fait, après être venu de si loin le chercher; je me serai flatté du vain espoir de plaire à la divine Luisante, elle, dont aucun mortel n'a pû soutenir les regards; j'aurai aspiré même à la gloire d'être à elle, pour me voir à la fin réduit au choix d'être le mari d'une sorcière effroyable, ou de mourir obscurément dans une retraite affreuse, où

personne ne pourra s'imaginer que je sois venu.

Ces réflexions étoient désagréables de quelque manière qu'on les pût tourner ; cependant l'endroit où je les faisois me parut enchanté. J'y vis les plus beaux fruits du monde, et sur-tout des figues qui me parurent délicieuses ; c'étoit le fruit qui étoit alors le plus à mon goût ; j'en choisis une parmi les plus belles ; je ne l'eus pas plutôt cueillie, que j'oubliai mon inquiétude ; et, dès que je l'eus mangée, je m'endormis.

A mon réveil je me trouvai changé en oiseau ; la sorcière, dont les cris m'avoient éveillé, étoit auprès de moi, qui se désespéroit d'une métamorphose qui ne convenoit pas à ses desseins.

Elle soupçonna Fleur d'Épine d'y avoir contribué, sans s'imaginer pourtant de quelle manière, et elle jura qu'elle l'en puniroit ; j'entendois toutes ses plaintes et toutes ses menaces ; mais la vérité est, que cette aventure me paroissoit si surprenante, que je me flattois que c'étoit un songe, et j'attendois avec impatience qu'un favorable réveil me délivrât de ces horreurs. Je l'attendis en vain.

La sorcière me prit sur le poing, me fit toutes les caresses qu'on peut faire à un oiseau, et me dit qu'il falloit avoir patience ; que dans huit ou dix jours elle auroit achevé certaine composi-

tion qui me rendroit ma première forme; mais que je me gardasse bien de manger du sel, si par hasard j'en voyois; elle me laissa dans ce beau jardin après ce discours, et après y avoir cueilli beaucoup d'herbes qui m'étoient inconnues.

Jugez du désordre et de la consternation où cette aventure m'avoit mis; je voulus déplorer mon malheur; mais, au lieu de m'écrier : Infortuné Phénix! je me mis à dire : Perroquet mignon; et, pour toutes les plaintes et les exclamations que j'avois au bout de la langue, je dis toutes les impertinences qu'on apprend aux perroquets, et que les perroquets les plus importuns disent tout de suite; j'en fus si confus, que je résolus de ne plus rien dire.

Comme il m'étoit permis de voltiger par tout le jardin, je voyois souvent, du haut de quelque arbre, la maison de la sorcière; mais toutes les fois que je voulus voler de ce côté-là, mes ailes refusèrent de me soutenir, et je jugeai qu'il étoit inutile de tenter ce voyage à pied.

A l'égard de tous les autres lieux aux environs, il m'étoit permis d'y voler; ce fut dans une de ces promenades que je vis un jour une femme qui sortoit d'une méchante cabane couverte de paille; elle avoit un petit sac sous son bras; elle s'assit au bord d'un petit ruisseau, y lava quelques poissons qu'elle avoit dans un panier,

et se mit à les saler; je me souvins de la défense qu'on m'avoit faite ; je m'imaginai qu'on ne m'avoit défendu le sel que de peur que sa vertu ne me rendît ma première forme.

Je me mis à terre auprès de cette femme; ma beauté la charma; et comme je lui parus fort apprivoisé, quand elle eut couru quelque temps après moi, je m'élevai soudainement en l'air; et, ayant enlevé le sac de cette pauvre femme, je fus le cacher dans un buisson détourné; je regagnai promptement le jardin de la sorcière après cet exploit, n'osant rester plus long-temps dehors pour l'épreuve que je méditois; mais le lendemain, le soleil n'étoit pas encore levé que j'étois en campagne.

Ce fut ce jour que je vis mon cher frère; ma surprise, à cette rencontre, fut égale à ma joie; je mourois d'envie qu'il me prît; mais, au lieu de cela, il s'amusa à me considérer; je me hâtai d'essayer l'effet du sel que j'avois caché; mais il eut peur qu'il ne me fît mal; je voulus l'avertir du danger où il étoit si près de la sorcière, et je fis un éclat de rire au lieu de parler. Ce fut alors que, dans l'admiration de ma figure et de mon plumage, il prononça par hasard mon nom en voulant me flatter. Je voulus lui dire : Oui, mon cher frère, je suis Phénix; mais, au lieu de cela, je ne pus prononcer que Tarare, et je me

sentis contraint de m'envoler, quoique j'en fusse au désespoir.

Deux jours après, au milieu des inquiétudes où j'étois pour la destinée de Pinçon, j'entendis du jardin les hurlemens effroyables de la sorcière.

C'étoit vous, pour qui je craignois tant, mon cher frère, qui causiez son désespoir ; vous veniez d'enlever ses trésors et de désarmer sa fureur ; car la force de ses enchantemens consistoit dans sa jument et le chapeau dont vous étiez en possession. Ce fut alors qu'il me fut permis de voler vers sa demeure ; je ne pus y parvenir que dans le temps qu'elle revenoit de vous poursuivre. Je fus témoin de sa rage et de ses regrets, dans un vieux chêne auprès de l'écurie où je m'étois caché. Au moins, s'écria-t-elle, ai-je le plaisir d'être à moitié vengée de la trahison de l'infâme Fleur d'Épine ; le voleur qui l'a séduite pour me trahir, après l'avoir abusée, l'a laissée au lieu de Sonnante presqu'étouffée sous ce même foin où elle s'est abandonnée ; achevons-en la vengeance. A ces mots, elle entra dans l'écurie, où elle avoit été trompée par la coiffure de Fleur d'Épine que le misérable Dentillon portoit, sans pouvoir avertir sa mère que c'étoit lui ; Dentue, sans y regarder de plus près, mit le feu au foin, et ferma la porte de l'écurie en sortant, tant el-

le avoit peur que la misérable victime n'échappât.

Elle courut ensuite chez elle pour revoir les seules consolations qui lui restoient dans son malheur; mais elle n'avoit garde de les y trouver; car j'étois dans le chêne où je me tenois clos et couvert, tandis que j'entendois les hurlemens de son fils unique, à qui les flammes avoient rendu l'usage de la voix, en brûlant le foin dont on lui avoit rempli la bouche.

Cependant la sorcière, qui n'avoit rien trouvé chez elle, se doutant de quelque nouveau malheur, revint à l'écurie qu'elle trouva tout en feu; elle ne laissa pas d'en ouvrir la porte, et vit au travers des flammes et de la fumée, ses chères espérances qui finissoient leurs jours par le même genre de mort que le ciel avoit réservé pour la mère.

Le vilain crapaud fut grillé qu'il n'y manquoit rien.

Le cri qu'elle en poussa fut si terrible, que j'en frémis d'horreur, et le chêne où j'étois en fut ébranlé; il fut si violent, que cette longue dent qui lui sortoit de la bouche, sauta plus de cinquante pas loin d'elle, brisée en mille morceaux. Une autre n'auroit pas regretté cette perte; mais pour elle, sa furie en augmenta; c'en est fait, s'écria-t-elle; tous mes charmes m'aban-

donnent; recourons à l'artifice. Ce fut en achevant ces mots qu'elle courut à sa demeure, et que je sortis de mon trou pour me sauver pendant son absence. Je volai tant que je pus; à l'entrée de la nuit je rencontrai le buisson où j'avois caché mon sac de sel; je commençai d'espérer que la sorcière ne me trouveroit pas. Grâces au ciel, disois-je, me voilà délivré de la cruelle nécessité de choisir entre la mort et cette ragoûtante épouse; mais aussi me voilà perroquet pour le reste de mes jours.

Je ne vous dirai point tout ce que j'eus à souffrir avant que de parvenir au climat heureux qui devoit finir mes misères; je pensai mourir de faim dans des lieux déserts où je ne trouvois point de fruits; d'ailleurs, comme je n'étois point accoutumé à voler, je ne faisois que de très-petites traites; tous ceux qui me voyoient couroient après moi pour me prendre; je n'avois de retraite que le haut des arbres, où je n'étois pas trop en sûreté contre de maudits petits garçons qui m'attaquoient à coups de pierres, ou qui grimpoient après moi.

Je me remis enfin de toutes mes fatigues, dès que je fus dans ce séjour enchanté; l'infernale Dentue m'avoit suivi sans que je m'en fusse aperçu; je n'avois garde de la reconnoître sous la figure qu'elle avoit prise; elle arriva bientôt

après moi sur les confins de Cachemire; elle me côtoyoit partout sans faire semblant de rien; j'étois assez accoutumé à me voir admirer de tous ceux qui me voyoient; ainsi je ne fus point surpris de son attention; je savois me mettre hors d'atteinte, quand on m'approchoit de trop près.

Comme j'étois assez embarrassé de ce que je deviendrois, quoique je fusse dans un pays où cent millions de perroquets eussent pu vivre en rois, j'étois de temps en temps fort rêveur; elle s'en aperçut; et me regardant avec affection au haut de l'arbre où j'étois : Quel dommage, dit-elle, qu'un si beau perroquet soit égaré! Sans doute il est à quelque roi ou à quelque beauté qui se désespère, à l'heure qu'il est, de l'avoir perdu. Que sais-je s'il n'est pas à la plus belle des belles? mais, s'il avoit été à Luisante, jamais il n'auroit préféré sa liberté au plaisir de la voir. S'il n'étoit pas trop sauvage, continua-t-elle, voyant que je descendois de branche en branche pour l'écouter, s'il n'étoit pas trop sauvage, il se laisseroit prendre, et il seroit à la belle Luisante le plus beau présent que puisse fournir le royaume de son père, en lui donnant le plus bel oiseau du monde. Qu'il seroit heureux, continua la flatteuse sorcière, de faire les délices de ce qu'il y a de plus beau dans l'univers! et par-

mi les mortels, qui ne changeroit de condition avec un perroquet qui seroit chaque jour à portée de voir des trésors que des belles ne cachent point à des oiseaux ?

Qu'elle savoit bien à qui elle parloit, l'insinuante Dentue ! J'en étois si transporté, qu'elle n'eut qu'à me tendre le poing en achevant de parler ; j'y sautai le plus légèrement que je pus.

Il ne s'en fallut rien que cet empressement ne me fût aussi funeste qu'il étoit grand ; je vis ses regards changer dans le moment qu'elle m'eut en sa puissance ; ses yeux parurent étinceler ; elle me serra les pattes d'une main, et me porta deux fois l'autre au cou pour me le tordre. Je ne comprenois rien à ce transport ; mais je n'ai pas eu de peine à l'entendre, quand la baguette de Serène nous a fait voir l'horrible Dentue cachée sous cette figure.

Elle résista donc, heureusement pour moi, aux premiers mouvemens que la vengeance ou la fureur lui avoit inspirés. Il convenoit à ses desseins de m'épargner ; cependant, elle mit bon ordre que je ne pusse échapper jusqu'à notre arrivée dans cette cour. Ce jour fut le commencement de mon bonheur ; mes yeux de perroquet soutinrent l'éclat fatal de ceux de l'adorable Luisante ; et, par un charme qui m'étoit inconnu, des gens qui n'auroient osé la voir à cinquante

pas, n'avoient qu'à me prendre pour la regarder tout à leur aise. Je ne veux point ici parler des transports de joie que je sentois aux innocentes caresses qu'elle me faisoit. Mille occasions dont je tairai les circonstances, me tinrent ce que la sorcière m'avoit promis. Ce fut sous ma figure de perroquet que je fus trop payé, auprès de Luisante, des horreurs que la tendresse de la sorcière m'avoit inspirées. Enfin, j'ai commencé sous cette figure à plaire aux plus beaux yeux du monde; trop heureux si celle que j'ai reprise lui pouvoit être aussi agréable!

Le beau Phénix cessa de parler; et, quoique Luisante eût rougi plus d'une fois sur la fin de son discours, ses beaux yeux ne laissèrent pas de l'assurer qu'il ne perdroit rien à n'être plus perroquet.

Le calife trouva les aventures de son gendre assez divertissantes; il lui sut bon gré de n'avoir point voulu de la princesse bossue qu'on lui avoit offerte en Circassie. Mais, seigneur Phénix, lui dit-il, mettez la main à la conscience; si par bonheur on ne vous eût changé en perroquet, n'eussiez-vous pas plutôt épousé la sorcière, sa mère, sa grand'mère, et toutes les Dentue du monde, que de vous laisser égorger comme un sot? Pour moi, je suis peut-être aussi délicat qu'un autre; mais, après tout, il n'est que de

vivre. Ne parlons plus de ce que vous eussiez fait; j'espère au moins que le royaume de Cachemire que vous aurez, quand je n'en voudrai plus, et la main de Luisante que vous avez dès à présent, vous dédommageront un peu du refus que vous avez fait de l'infante de Circassie.

A l'égard de votre frère Pinçon, quoiqu'il ne soit pas si richement marié, il me paroît si content de sa femme et de sa belle-mère Serène, qu'il ne vous portera point d'envie; car, avec son savoir faire, ses petits états, et ce que Serène lui pourra laisser un jour, il ne laissera pas d'être à son aise.

La modeste Fleur d'Épine, qui, sans ambition, eût souhaité d'être héritière de l'univers, rougit de ce que le calife venoit de dire; elle n'eut point de honte qu'une personne aussi merveilleuse que Serène lui eût donné le jour; mais ce ne fut pas sans confusion pour elle qu'on venoit de marquer tous les avantages dont Luisante faisoit le bonheur de son époux, et que Tarare avoit tous refusés pour elle.

L'équitable Serène vit son embarras et connut sa pensée. Ce fut alors que demandant un peu d'audience à son tour : Calife de Cachemire, dit-elle, vous qui sans doute avez quelques obligations à Tarare, sachez qu'il n'aura pas lieu

d'envier l'établissement de son frère. Vous avez vu la préférence qu'il a faite de Fleur d'Épine mourante, de Fleur d'Épine effroyable, et, pour tout dire, de la mémoire de Fleur d'Épine, à la possession de Luisante dans tout l'éclat de sa gloire. Jugez si, dans l'état où vous la voyez maintenant, il ne doit pas être content de sa fortune; mais sachez que Serène n'est point sœur de l'infâme Dentue, ni Fleur d'Épine fille de Serène. Voici son histoire et la mienne.

HISTOIRE DE SERÈNE.

Entre le Tigre et l'Euphrate se trouve une vaste étendue de plaine, dont rien n'égale l'heureuse fertilité, si ce n'est le royaume de Cachemire : mon père en étoit souverain ; c'étoit de tous les mortels celui qui avoit le plus pénétré dans les secrets les moins pénétrables de la nature; mais, comme il se livroit tout entier à la spéculation, il négligea le gouvernement de ses états pour s'informer comment les étoiles se gouvernent là-haut.

Son pays, arrosé par les deux plus grands fleuves de l'univers, étoit si riche, que ses sujets le devinrent trop. Les plus puissans sentirent leur force, et connurent sa foiblesse. Chacun s'établit comme il voulut; tandis que leur prince, loin de s'en mettre en peine, parut ravi

d'être débarrassé d'un pays sans montagnes ; il lui en falloit pour se perfectionner dans des connoissances qui lui coûtoient tant. Il quitta donc ses états pour en chercher ; et, tandis que de montagne en montagne il s'entretenoit avec les mouvemens des cieux, on se mit paisiblement en possession de ce qu'il abandonnoit sur la terre.

Cette nouvelle ne l'émut point ; l'amour seul en fut capable, et ce ne fut pas le moindre effort de sa puissance, que de triompher d'un génie qui s'abîmoit dans les méditations abstraites de ce qu'il y a de plus relevé.

Je ne sais par quel hasard il quitta le sommet de ces montagnes pour descendre en Circassie ; mais ce fut là qu'un penchant plus vif que celui qui l'avoit entraîné jusqu'alors, lui donna du goût pour les beautés mortelles. Il devint amoureux ; et la plus belle des Circassiennes ne dédaigna pas la main d'un prince dépouillé de ses états.

Je ne sais si elle ne s'en repentit point ; car, au lieu de songer à son établissement, il se hâta de regrimper sur ses montagnes. Quelque choquée que fût son épouse d'un empressement qui ne devoit pas se mêler aux charmes nouveaux d'un mariage d'inclination, elle voulut le suivre ; et ce fut sur cette montagne que Tarare et Fleur

d'Épine ont passé pour venir ici, que mon père fixa ses spéculations errantes.

Il choisit pour sa retraite cette partie de la montagne que des rochers et des précipices rendent affreuse; ce fut là qu'il se mit à fouiller dans les entrailles de la terre, après avoir puisé dans les régions célestes tout ce que l'esprit humain est capable d'en apprendre.

Bientôt il eut atteint la perfection presqu'inaccessible de ce travail merveilleux, où les races suivantes virent tant d'esprits solides devenir visionnaires, et tant de solides trésors dissipés pour courir après un bien imaginaire.

L'accomplissement de cet ouvrage ne lui laissa rien à souhaiter; il convertissoit à son gré tous les métaux en or; et les puissances invisibles, répandues dans les airs, obéissoient à ses commandemens. Il se fit, par leur ministère, un palais dans le milieu de cette montagne, où les choses même du plus vil usage éclatoient par l'or, ou brilloient par les pierreries.

Ce fut dans cette nouvelle habitation que je vins au monde. L'année d'après, ma mère y mit au jour une seconde fille; j'eus l'inclination de mon père pour les sciences; ma sœur eut celle de ma mère avec sa beauté; mais, toute merveilleuse que fût la retraite où nous étions, ma mère, aussi bien que ma sœur, s'ennuyèrent de la solitu-

de; l'une vouloit revoir un pays qui lui avoit donné le jour; l'autre souhaitoit de faire un tour dans ces plaines délicieuses, situées entre le Tigre et l'Euphrate, que son père avoit abandonnées pour le désert où elle séchoit d'ennui.

Il s'en aperçut; et, malgré toutes les façons qu'elles firent pour ne le pas quitter, ma mère partit pour la Circassie, où ma sœur l'accompagna, beaucoup plus contente qu'elle ne le parut en nous disant adieu.

L'argent ne coûtoit rien à un homme qui possédoit le secret dont il étoit maître; et l'équipage magnifique avec lequel elles arrivèrent dans le pays de ma mère, étoit digne de la première fortune de son époux.

Le roi de Circassie n'eut pas plutôt vu ma sœur qu'il la trouva digne d'une préférence glorieuse sur toutes les Circassiennes. Les plus belles furent au désespoir de voir qu'une étrangère venoit leur enlever un cœur qu'elles s'étoient vainement disputé; les unes en séchèrent d'envie, les autres en crevèrent de dépit; mais ma pauvre mère en mourut de joie.

Mon père apprit ces deux nouvelles à la fois, et les reçut en vrai philosophe; pour moi, j'avoue que la joie de l'une m'aida à me consoler de la douleur de l'autre. Je ne songeai plus qu'à me perfectionner dans les sciences, où je faisois

assez de progrès, et dont je sentois augmenter le goût à mesure que je me sentois acquérir de nouvelles lumières.

Enfin mon père, après m'avoir communiqué toutes celles dont mon esprit étoit capable, voulut bien se laisser mourir, pour chercher dans l'autre monde ce qu'il n'avoit pu découvrir dans celui-ci; il se laissa, dis-je, mourir; car, avec les secrets qu'il avoit, il n'auroit tenu qu'à lui de vivre tant qu'il eût voulu.

J'héritai de ses trésors et d'une partie de ses connoissances; mais, de tous ses dons, cette baguette que vous voyez est infiniment le plus précieux; elle est composée de l'assemblage de toutes les vertus secrètes des minéraux et des talismans; par elle je commande aux élémens, je découvre la vérité de tout, une partie de l'avenir m'est présente, et je rappelle tout le passé. Mon père m'avoit défendu de monter jusqu'au haut de la montagne que nous habitions; cette curiosité, que je n'avois jamais eue avant, me vint tourmenter au moment qu'il me l'eut défendue; et, dès qu'il eut les yeux fermés, je la satisfis.

Ce fut de là que, contemplant avec étonnement les plaines enchantées du bienheureux Cachemire, je fis transporter ce que je voulus des trésors immenses dont mon père avoit enrichi les cavernes de cette montagne; et, de peur que

l'affluence de ceux qui viendroient me consulter, n'interrompît les heures de repos ou d'étude dont je voulois être la maîtresse, je rendis ma demeure inaccessible à tout ce que je ne voulois pas y recevoir.

J'y goûtai tout ce que la tranquillité d'esprit a de plus aimable pour les mortels; et, loin d'envier l'établissement de ma sœur sur le trône de Circassie, rien ne troubla la paix dont mon cœur jouissoit, que mon inquiétude pour elle.

Comme elle avoit eu trois filles de suite, je consultai mes livres sur leur destinée et la sienne; j'appris qu'elle n'auroit plus d'enfans, et que le roi son époux la laisseroit bientôt veuve et régente de ses états. Je trouvai dans l'horoscope de l'aînée de ses filles, qu'elle étoit menacée de quelque désastre; mais ce fut en vain que je mis tout en usage pour en savoir les particularités; je connus seulement qu'une puissance ennemie, presqu'égale à la mienne, la devoit persécuter. J'eus recours à ma baguette; et en ayant passé le bout sur une peau de parchemin que j'ouvris sur la table, elle y traça elle-même l'horrible figure de Dentue, elle décrivit la situation de sa demeure, ses sortiléges et ses inclinations. J'eus horreur d'apprendre que la plus horrible des créatures avoit encore plus de penchant à l'amour qu'à la haine ou à

la cruauté, que son art n'étoit employé qu'à faire tomber les hommes dans ses piéges, et que la mort étoit la seule ressource de ceux qui dédaignoient de s'en garantir par une complaisance encore plus funeste. Cependant je découvris avec douleur, que, tant qu'elle seroit maîtresse de la jument Sonnante et du chapeau lumineux, mon pouvoir ni mes enchantemens ne pourroient rien contre les siens.

J'appris par ma baguette, qu'elle avoit un fils à peu près de l'âge de l'aînée des filles de ma sœur, et je ne doutai point que son dessein ne fût d'enlever l'héritière de Circassie pour la donner à ce fils; c'est pourquoi je voulus la prendre sous ma protection. Ma sœur me l'envoya secrètement; mais cette précaution pensa la perdre; la sorcière trouva le moyen de l'enlever presque d'entre mes bras, dans le moment qu'elle venoit de m'être remise; j'avois eu beau la faire passer pour ma fille, la cruelle Dentue ne s'y laissa pas tromper, et toute ma vigilance fut inutile pour défendre la pauvre petite Fleur d'Épine contre l'inhumaine sorcière. Oui, calife de Cachemire, cette même Fleur d'Épine que vous voyez, et que vous aviez si hâte de brûler, est héritière du royaume de Circassie; elle me fut donc enlevée sans que je susse de quelle manière; mais, ni mon art ni toutes les puis-

sances du monde ne l'auroient pu délivrer de celle de la sorcière, si Tarare ne l'avoit entrepris; cette gloire étoit réservée par les destins à l'amant le plus ingénieux aussi bien qu'au plus fidèle. Je connus qu'il falloit ces deux qualités à celui qui enleveroit la jument et le chapeau de la sorcière; mais je ne savois où trouver un homme de ce caractère.

Dans ce temps-là Luisante vint au monde; et mes livres, que je consultai sur sa naissance, m'ayant appris ce que ce devoit être un jour que cette beauté, je fis répandre une contagion secrète sur l'éclat naissant de ses yeux, bien assurée qu'on auroit recours à moi pour y remédier, et fort résolue de ne le faire qu'à condition qu'on me livreroit Fleur d'Épine avec les trésors de la sorcière.

La curiosité de Tarare l'avoit heureusement conduit chez moi avant que de se rendre à la cour, et ce que je découvris de son esprit et de ses sentimens, me fit espérer que, s'il osoit tenter l'aventure, il ne seroit pas indigne d'y réussir. J'en eus encore meilleure opinion, lorsque je le vis revenir, à quelque temps de là, pour me consulter; je ne le vis point embarrassé des choses que je proposai pour prix du secours qu'on me demandoit, quoique j'en eusse étalé tout le danger; et lui ayant demandé s'il connoissoit

quelqu'un d'assez téméraire à votre cour pour rendre service à la belle Luisante à ce prix : Il ne faut, dit-il, que beaucoup d'ambition ou beaucoup d'amour pour l'entreprendre, et l'espérance seule d'en être avoué de vous suffit pour tout oser, sans autre motif que celui de la gloire.

Je ne vous dirai point la joie que me donna cette réponse d'un homme que je commençois à beaucoup estimer ; je ne doutai point que ce ne fût lui que les destinées avoient marqué pour le libérateur de Fleur d'Épine.

Je lui fis espérer que je ne lui serois pas contraire, s'il entreprenoit ce que je lui peignis encore plus dangereux que je n'avois fait : il n'en fut point ébranlé. Je lui tins parole ; et, quoiqu'il ne me fût pas permis de l'assister toujours, mon génie a souvent inspiré le sien dans l'exécution ; mais, après tout, c'est à son esprit, à sa fermeté, mais plus que tout à sa constance, que la gloire en est due.

Tandis qu'il étoit en chemin pour aller chez la sorcière, j'employai ma baguette pour satisfaire la curiosité que j'avois sur Fleur d'Épine ; elle m'en traça la figure et les souffrances dans les tristes occupations de sa vie ; je trouvai sa figure digne de récompenser ce qu'on entreprenoit pour elle ; je ne crus pas qu'il fût nécessaire de toucher le cœur de Tarare pour elle, si

son esprit et ses sentimens répondoient aux charmes de sa personne; mais j'avoue que j'inspirai des mouvemens favorables pour lui à Fleur d'Épine, qu'une première vue n'auroit pas attirés, mais qu'il n'auroit que trop mérités, sans mon secours, avec un peu de temps.

Ma joie fut extrême quand je les sus arrivés dans ce royaume; et, quoiqu'il y eût un peu de cruauté à rendre ma demeure inaccessible lorsqu'il y voulut mener Fleur d'Épine, je le fis pour éprouver sa constance pour elle jusqu'au bout, et pour connoître s'il en étoit digne. Vous avez vu triompher cette constance par des épreuves qui méritent qu'il règne sur le trône d'une princesse qui règne si parfaitement dans son cœur.

J'avois dès long-temps prévu la révolution qui devoit arriver en Circassie; mais, en la prévoyant, il ne me fut pas permis de la prévenir; tout ce que je pus faire fut de sauver la reine, ma sœur, et les trois filles qui lui restoient, dans l'extrémité qui les exposoit à la fureur du tyran; et, pour les dérober à sa poursuite, je leur choisis une retraite presqu'inconnue vers les confins du royaume.

Ce fut là que, craignant toujours la recherche qu'on en pouvoit faire, je fis un enchantement par lequel la reine paroissoit changée en cor-

neille, dès que le hasard y conduisoit quelqu'étranger; et ses filles, avec leurs compagnes, paroissoient changées en pies, sans qu'elles parussent les unes aux autres avoir changé de forme.

Voilà, princes, l'illusion qui vous a causé tant de surprise, lorsque le hasard vous a conduits l'un après l'autre où elles étoient.

Tandis que Tarare me cherchoit inutilement avec Fleur d'Épine, je savois sous quel déguisement Dentue étoit arrivée ici; je savois ses desseins; mais je savois que sa puissance étoit si bornée depuis qu'elle n'avoit plus la jument et le chapeau, qu'il me seroit facile de prévenir tous ses attentats contre sa vie.

Je livrai donc Fleur d'Épine pour un temps aux cruautés qui l'attendoient à son arrivée, par le moyen de l'impertinente sénéchale et de l'inhumaine Dentue. Fleur d'Épine ne devoit être qu'au plus fidèle des amans. Quelle plus grande épreuve de sa constance, que de l'exposer à ses yeux dans la laideur affreuse où les maléfices de la sorcière l'avoient réduite, dans le temps que la main de Luisante avec le trône de Cachemire lui seroient offerts.

Je ne le retins pas long-temps lorsqu'il revint avec le chapeau lumineux et la jument; je tins pourtant parole dans le remède que j'avois promis pour les beaux yeux qui causoient tant de

ravages; mais, quoique Tarare retournât auprès de sa chère Fleur d'Épine, je savois bien que, dans l'état où il la trouveroit, elle auroit besoin d'un secours plus puissant que le sien.

J'employai tous les génies que mon art soumet à mes volontés, pour veiller à la sûreté de sa vie jusqu'à mon arrivée, résolue de le suivre de bien près; je différai mon départ jusqu'à la dernière extrémité, et je pensai m'en repentir; car, dans le moment que je venois de monter sur Sonnante, le plus agréable et le plus désiré des obstacles vint s'opposer à mon départ.

Trois courriers de Circassie arrivèrent à une heure l'un de l'autre, qui m'apportèrent les nouvelles surprenantes du rétablissement de ma sœur. Le premier m'apprit que l'usurpateur avoit péri par un soulèvement aussi soudain que la révolution qui l'avoit placé sur le trône; l'autre confirma cette nouvelle, et ajouta que la populace émue n'avoit pas même épargné sa pauvre bossue de fille.

Le dernier, enfin, me fit un ample détail des acclamations, de l'allégresse et des transports d'impatience dont la reine et ses filles étoient attendues dans la capitale de Circassie, et ce dernier courrier m'étoit dépêché par elle-même, au devant de laquelle le conseil et les grands du royaume étoient allés.

Ainsi, seigneur, Tarare n'est pas si mal marié que vous l'avez cru; car, quelqu'empressement que Fleur d'Épine ait de voir régner un homme que l'amour parfait et l'inviolable fidélité en rendent digne, elle trouvera ses états paisibles à son arrivée, sa mère et ses sœurs moins tranquilles par l'impatience de recevoir une fille et une souveraine qu'elles avoient crue perdue; et tout le peuple, à son ordinaire, avide de changement, n'aura pas de peine à combler de souhaits et de bénédictions une reine faite comme Fleur d'Épine.

Le récit de Serène ne fut pas plutôt fini, que le calife s'étant embarrassé dans quelques complimens à Serène, et quelques excuses à Fleur d'Épine, on vint l'en dégager, en lui disant qu'on avoit servi.

Le festin fut le plus superbe qu'on verra jamais; mais il parut d'une ennuyeuse longueur à deux princes qui ne se repaissoient que de tendres regards.

Enfin l'heure tant souhaitée arriva; le dieu de l'hymen alluma tous ses flambeaux pour éclairer Phénix à l'appartement de Luisante, où le calife leur donna le bon soir; et, dans celui qu'on avoit préparé pour Fleur d'Épine, il ne tint qu'au plus fidèle des amans d'être le plus heureux de tous les hommes.

L'aurore étoit arrivée long-temps avant la fin de ce conte ; mais Dinarzade s'étoit moquée de son éclat naissant, et le sultan, moins pressé cette fois de prendre sa place au conseil, avoit trouvé bon que le soleil se levât avant lui. La sultane étoit, comme on a vu dans le commencement de ces récits, la plus belle sultane qui fut jamais ; il tournoit passionnément les yeux vers elle, tandis que le premier visir s'en alloit avec son sceptre ; on eût dit qu'il ne l'avoit jamais vue, tant il paroissoit éperdu en examinant tous les charmes de son visage ; et, considérant qu'avec toutes ses beautés elle avoit l'esprit orné de contes arabes, il se leva d'auprès d'elle, et prit sa robe de chambre pour lui marquer sa tendresse et ses empressemens.

Trop heureux, s'écria-t-il, trop heureux les bergers de nos campagnes, qui peuvent sans contrainte passer les jours à soupirer auprès de leurs bergères ! Quel plaisir d'employer tous les momens de la vie à regarder les beaux yeux qui m'éclairent ! Dinarzade, qui ne comprenoit rien à ces exclamations, ni à cette cérémonie, prit la liberté de lui demander ce qu'il vouloit dire avec ses bergers. Recouchez-vous, seigneur, dit-elle, au lieu de dire toutes ces pauvretés à une déesse à qui vous venez de faire baiser l'ongle de votre pied gauche ; et, à ces mots, elle vou-

lut lui ôter sa robe de chambre ; mais il n'y voulut jamais consentir qu'elle ne lui eût apporté son luth, dont il joua si long-temps, que la sultane n'en pouvoit plus d'ennui, et sa sœur d'impatience. Après ce galant exploit, il passa dans son appartement, et de son appartement au conseil, pour ordonner le magnifique appareil de cette grande journée, en attendant la bienheureuse nuit qui devoit mettre en sa possession la plus parfaite des beautés ; il attendit cette nuit avec impatience, comme on peut croire ; et, dès qu'elle fut venue, il se rendit à l'appartement de la sultane, suivi des officiers de la couronne ; mais, au lieu de leur donner le bon soir, après être déshabillé, il se tourna vers le prince de Trébizonde, pour lui ordonner de conter toutes les aventures qui lui étoient arrivées depuis celle de la pyramide et du cheval d'or, jusqu'à celle où, pour la première fois, il avoit vu les beaux yeux de Dinarzade au fond de la mer. L'amoureux prince auroit bien voulu se dispenser d'un récit qui devoit durer tout le reste de la nuit ; mais, comme il savoit que le sultan, son maître, n'entendoit pas raillerie, quand il étoit question de contes, il commença le sien comme on verra dans la suite de ce recueil.

FIN DU CONTE DE FLEUR D'ÉPINE.

LE BÉLIER,

CONTE.

A MADEMOISELLE ******.

MOI, qui n'appris rien de ma vie
Ni des neuf sœurs, ni d'Apollon,
Qui ne suis point de l'Hélicon,
Ni de la docte académie,
Pourrois-je vous rendre raison
Du nouveau nom de Pont-Alie,
Et satisfaire votre envie
Sur le sort de son autre nom?
De l'antique étymologie
Je ne connois point le jargon;
Cependant vous serez servie;
Et voici ce que Mabillon
En a recueilli d'un mémoire,
Que Scaliger et Casaubon
Auroient traité de fausse histoire.
Mais qu'importe de ces savans
Qui, sans choix et sans indulgence,
Jugent les morts et les vivans;
Et qui, critiquant l'ignorance
Par d'envieux raisonnemens,
Donnent aux lecteurs de bon sens
Un grand mépris pour leur science?
Après tout, pour ne point mentir,

Si ce mémoire est véritable,
Il porte tout l'air d'une fable,
Que j'aurois, pour vous divertir,
Essayé de rendre agréable.
Le tout n'en est point emprunté
Des récits des Schéhérazade;
Et, s'il ne paroît pas conté
Avec cette vivacité
Dont la sultane fait parade,
Au moins, dans sa naïveté,
La respectable vérité
N'y sera point en mascarade
Sous l'arabesque antiquité.
Avant cette histoire finie,
Vous verrez de l'enchantément;
D'une maîtresse et d'un amant
Vous verrez la peine infinie.
Une sirène, un renard blanc,
Parens d'un roi de Lombardie,
Y paroîtront par accident;
Vous y verrez même un géant.
Mais voilà tout; car sûrement
Vous n'y verrez aucun génie.

Déesses, qui des tourbillons,
Quand leur secours est nécessaire,
Savez faire vos postillons;
Qui régnez sur les Cupidons,
Et qui brillez plus que leur mère;
Vous qui, d'une course légère,
Plus prompte que les aquilons,
Voyez en un instant l'un et l'autre hémisphère;
Qui dansez la nuit aux chansons,

Sans fouler la tendre fougère,
Dans la retraite solitaire
De vos bois et de vos vallons,
Pour célébrer quelque mystère;
Qui, pour tirer de leurs prisons
Un pauvre amant et sa bergère,
Ou pour dissiper les soupçons
Nés d'une jalouse colère,
Dépêchez quelque messagère
Sur les ailes des papillons;
Vous qui présidez aux trophées
Que, dans les terres enchantées,
La chimère érige aux Amours;
Vous que le beau sexe a chantées,
Douces et gracieuses fées,
Accordez-nous votre secours,
Et favorisez un discours
Où vous êtes intéressées.

Au temps jadis certain héros,
Tout des plus fiers et des plus hauts,
Géant plus craint que le tonnerre
Parmi ses malheureux vassaux,
Dans ces lieux avoit une terre,
Quelques moulins, quelques ruisseaux,
Dont avoient pris le nom de guerre
Ses devanciers les Moulineaux.
Il vouloit de cet héritage,
Vieux patrimoine des géans,
Faire part à ses descendans;
Se flattant, par un mariage
Qu'il méditoit, en peu de temps
De laisser la vivante image

De sa taille et de son visage
Dans un nombreux recueil d'enfans.
De ce projet épouvantable
On vit pâlir mainte beauté:
Le parti n'étoit pas sortable;
Et comment l'auroit-il été?
Son visage étoit effroyable;
Il aimoit à coucher botté,
Soit en hiver, soit en été;
Et sa grandeur insoutenable
Cédoit à sa brutalité.
La voix des taureaux en furie
Étoit plus tendre que sa voix,
Avoit plus d'agrément cent fois,
Et cent fois plus de mélodie.
Il avoit pris dans son haras
Une machine faite en rosse,
Ou, pour mieux dire, un vrai colosse,
Qui le servoit en tout état,
Pour la charrette ou pour le bât,
Pour la selle ou pour le carrosse.
Il avoit de plus un Bélier,
Dont l'esprit étoit si capable,
Que cet animal singulier
Étoit son premier conseiller,
Régloit ses moulins et sa table,
Lui servoit souvent d'écuyer,
Et lui contoit toujours quelque petite fable,
Dont il savoit un millier.

Dans leur voisinage, un druïde
Avoit un palais de roman,
Et des jardins où l'œil avide,

Sans rechercher l'éloignement,
Trouvoit partout contentement,
Soit à voir le crystal liquide
S'élever jusqu'au firmament,
Soit à le voir, comme un torrent,
Précipiter son cours rapide,
Ou bien se perdre en murmurant.

Deux Cerbères à poil d'argent,
Chacun aux pieds d'une Euménide,
Sembloient écumer en grondant.
On voyoit là du grand Alcide
La figure en jaspe luisant;
Et Cléopâtre, en expirant,
Dans la superbe pyramide
Qui lui servit de monument,
Regarder d'un œil intrépide
La morsure de son serpent.

La source enfin du Nil, qu'on voyoit au Levant,
Formoit dans une grotte humide
Les ondes du fleuve naissant.
Mais de ces lieux tout l'ornement
Étoit certaine jeune Armide,
Faite par tel enchantement,
Que ses regards portoient, sans guide,
Au fond des cœurs l'embrâsement.
L'aimer pourtant étoit folie;
Car l'insensible nymphe Alie,
Bien loin de vouloir secourir,
Ne cherchoit qu'à faire mourir.
Tout l'art du druïde, son père,
Et ses enchantemens divers
S'étoient épuisés pour en faire

La merveille de l'univers.
Depuis ce temps-là chaque belle
A suivi ce brillant modèle;
Mais nos modernes déités,
Héritières de ses beautés
Et de sa fraîcheur immortelle,
Par malheur ont emprunté d'elle
Les rigueurs et les cruautés.

Mille amans (ciel ! quelle foiblesse!)
Sûrs de mourir, vouloient la voir;
La sage et prudente vieillesse
Y venoit languir sans espoir;
Et la florissante jeunesse
N'en avoit pas pour jusqu'au soir;
Rien n'échappoit à la tigresse;
Tous les lieux d'alentour étoient tendus de noir,
Et l'on voyoit périr sans cesse
Quelque amant sec, que la tendresse
Avoit réduit au désespoir.

Le Moulineau, fier de sa taille,
Traitoit de chétive canaille
Ceux qui par cette illustre fin
Avoient terminé leur destin,
Et, mettant sa cotte de maille,
Offroit à cet objet divin
Son cœur, ses moulins, et sa main,
Et son grand cheval de bataille,
Pour prendre l'air soir et matin;
En cas de refus, l'inhumain
Montroit un grand amas de paille,
Dont brûlant palais et jardin,
Il juroit de faire ripaille

Des lys, des roses, du jasmin
Qui formoient l'éclat de son teint,
Malgré ses remparts de rocaille,
Et son château de parchemin.
Mais la belle, d'un air serein
S'appuyant dessus sa muraille,
Pour l'irriter, l'appela nain.

Les flots d'une mer émue;
La foudre pendant la nuit,
Qui d'une chûte imprévue
Fracasse, abat et détruit
Quelque tour mal soutenue;
L'ours au désespoir réduit;
Cent chiens fessés dans la rue,
Et cent cochons que l'on tue,
Ne sont rien auprès du bruit
Dont sa voix frappa la nue.

Vous l'entendîtes tout à plein,
Meudon, Ruel et Saint-Germain,
Ce cri qui troubla l'air et l'onde;
Quand le dieu du fleuve prochain
Se retrancha dans sa grotte profonde;
Et vous, magnanime Pepin,
Qui de la France alors gouverniez le destin,
Cette alarme fut la seconde
Qui d'angoisse brouilla le teint
De votre mère à tresse blonde;
Vous en sonnâtes le tocsin;
Le sceptre, de frayeur, vous tomba de la main;
Et mille devins à la ronde,
Soutinrent que ce bruit soudain
Pronostiquoit la fin du monde.

Pour vous, séjour affreux du ténébreux Marly,
Que le Seigneur de la nature,
Malgré votre gloire future,
Tenoit encore enseveli
Dans l'horreur d'une nuit obscure,
Frappé du terrible hurlement,
Vous crûtes que le changement,
Dont le fameux Merlin vous tenoit dans l'attente,
S'alloit faire dans le moment;
Et que cette main triomphante,
Qui par vos agrémens aujourd'hui nous enchante,
Alloit dès lors chez vous loger superbement
Une cour auguste et brillante,
Dont sa présence est l'ornement.
Mais combien fûtes-vous surprise,
Nymphe, qui l'écoutiez de près!
Plus pâle que votre chemise,
Que devinrent vos fiers attraits?
Oui, malgré son premier courage,
Malgré son extrême fierté,
La belle en changea de visage,
Quand, de colère transporté,
Le géant lui tint ce langage:

Serpent formé par le dépit,
De qui la langue envenimée
Va de son aiguillon maudit
Obscurcissant ma renommée,
Je vous parois donc trop petit
Pour avoir part à votre lit!
Mais c'est trop épargner l'ingrate;
C'est trop, au mépris de mes vœux,
Encenser l'orgueil qui la flatte:

Que mon ressentiment éclate,
Et me venge par d'autres feux!
Il dit, et la paille allumée
Couvroit le château de fumée.
D'un côté, fagots et cotrets,
Ramassés des lieux les plus proches,
Faisoient devers le toit un funeste progrès :
Tandis que du glacis on faisoit les approches
A la faveur des mantelets.
Les assiégés dessus leurs parapets,
Armés de fourches et de broches,
Bravoient les flammes et les traits;
Et de frayeur tous les petits valets
Se mirent à sonner les cloches.
Le palais, attaqué de front,
Étoit investi par derrière,
Et la nymphe, à genoux, s'étoit mise en prière;
Mais son père, en charmes fécond,
Entoura le château d'une vaste rivière,
Gouffre impétueux et profond,
Plus large que le Négrepont.
Jusques aux confins de Bavière,
Le géant, d'un saut en arrière,
Se sauva sur le haut d'un mont,
Jurant d'une horrible manière
Contre les flots de cette onde sorcière;
Mais son Bélier fit un grand pont
Qui la traversoit toute entière.
Dès qu'il l'eut fait, il y sauta;
Son maître se mit à le suivre;
Et le druide ouvrit un livre,
Que vainement il feuilleta.

Il en feuilleta plus de mille,
Qu'il parcourut du haut en bas.
Le livre seul pour lors utile,
Par malheur, ne s'y trouva pas.
Son étonnement fut extrême,
Il en parut tout éperdu ;
Et d'effroi le visage blême,
Il s'écria : Tout est perdu!
L'ennemi cependant, triomphant par avance,
Marchoit en toute diligence.
Le géant allongeoit le cou ;
Et menaçant déjà de corde et de potence,
Crioit au druide : Vieux fou,
Qui vous mêlez de négromance,
Nous vous prendrons dans votre trou ;
Et cette fille d'importance,
Dont le cœur est si loup-garou,
Sera bientôt en ma puissance.
Bientôt, ou je me trompe fort,
Nous verrons sa beauté divine,
Qui, par un orgueilleux transport,
Méprisoit ma taille et ma mine,
Avec plaisir soumise au sort
Qu'un reste d'amour lui destine.
Pour toi, disoit-il au Bélier,
Je te donnerai son collier ;
Et, pour la choquer davantage,
(Car il faut bien l'humilier),
Le druide sera ton page.

Mais laissons là pour un moment
Les vains projets que le géant
Se mettoit dans la fantaisie,

Au profit de son confident.
Nous ferions même sagement,
Si nous quittions la poésie ;
Mais le moyen d'abandonner Alie
Au fort de son accablement !
De noirs chagrins environnée,
Tantôt du temps passé l'aimable souvenir,
Et tantôt l'affreux avenir
Qui menaçoit sa destinée,
Pour l'accabler sembloient s'unir.
De tous les maux la plus cruelle espèce,
Est celle que ressent un cœur
Éloigné par quelque malheur
Du seul objet de sa tendresse,
Pour se voir obsédé sans cesse
Du seul objet de son horreur.

La nymphe étoit dans cette peine ;
Car son cœur, qui, de jour en jour,
Sembloit ne respirer que haine,
En secret soupiroit d'amour.
De là, ses fiertés implacables ;
De là, tant de cris pitoyables
Des victimes de sa rigueur,
Tandis que l'unique vainqueur,
Qui faisoit tant de misérables,
Triomphoit au fond de son cœur.
Mais cette ardeur, jadis si chère,
Causoit alors tout son tourment ;
Car tandis que l'art de son père
Sembloit vaincu par le géant,
Le sort lui cachoit un amant
Qui, dans un temps si nécessaire,

Loin de marquer l'empressement
D'une flamme vive et sincère,
Ne se montroit pas seulement ;
Et ce lâche abandonnement
Mettoit le comble à sa misère.
Elle n'avoit aucun repos,
Du triste récit de ses peines
Elle entretenoit les échos.
Elle fatiguoit les fontaines,
Désespéroit tous les ruisseaux
Dont les rives étoient prochaines,
Et demandoit sans cesse aux plaines
Des nouvelles de son héros.
Lasse de parcourir les salles,
Et chaque sallon du palais,
Elle fut, sous un vieux cyprès,
Dans le cabinet des vestales,
S'abandonner à ses regrets.
Comme on savoit, au temps antique,
Soupirer au bruit des tambours
Et se tourmenter en musique,
Comme on fait encor de nos jours,
Quand on a besoin de secours ;
La belle ne put s'en défendre,
Et du fond du cœur soupira
Ce tendre rondeau d'opéra,
Sans croire qu'on la dût entendre :

Volage prince de Noisy,
Vous que mon cœur a mal choisi
Pour une constance éternelle,
Est-ce le temps d'être infidèle,
Quand un géant affreux, de sang tout cramoisi,

Me fait une guerre cruelle?
Volage prince de Noisy,
Ingrat que vainement j'appelle,
Que mon cœur vous a mal choisi!
A ces mots, d'un torrent de larmes,
Ressource des vœux opprimés,
La douleur inonda ses charmes,
Et ses yeux furent abîmés.
Trois fois l'éclat de son visage
En parut réduit aux abois,
Et son pouls s'arrêta trois fois,
Quand du fond d'un autre bocage,
Tout à coup sortit une voix.
Son âme entière, revenue
De ses premiers saisissemens,
Fut attentive aux chers accens
De cette voix jadis connue.
Cette voix disoit: Belle Alie,
Dont mon cœur asservi porte en tous lieux les traits,
Cessez par d'injustes regrets
De m'accuser de perfidie.
Pouvez-vous croire que j'oublie
Tant de tendresse et tant d'attraits?
Adorable et constante Alie,
Que mon cœur a si bien choisie,
Faites pour moi d'autres regrets;
Du destin malgré les arrêts,
Ce cœur partout vous a suivie.
Je vous aime plus que ma vie,
Et mille fois plus que jamais.
A ces mots, surprise, alarmée,
Mais d'un nouvel espoir charmée,

Elle parcourut à grands pas
Le lieu d'où cette voix aimée
Venoit de lui marquer, d'une ardeur animée,
Des mouvemens si pleins d'appas.
Que fais-tu ? montre toi, cher objet de ma flamme,
Dit-elle; montre toi, viens consoler mon âme.
Quoi ! d'un amant si cher et si tendre autrefois
Ne resteroit-il que la voix ?
Pourquoi d'une recherche vaine
Me fatiguer dans ce bosquet ?
Pourquoi te refuser au penchant qui m'entraîne ?
Pourquoi me fuir ? pourquoi redoubles-tu ma peine?
N'es-tu donc plus qu'un perroquet?
Alors d'une inutile quête
Le désespoir et le chagrin
Menèrent sa raison bon train,
Et l'amour lui tourna la tête.
Pleine de vapeurs et d'ennuis,
Elle se crut, avec son aventure,
Au beau milieu des Mille nuits;
Car c'étoit alors sa lecture.
Elle se crut soumise aux cruautés
D'un époux bizarre et sauvage
Qui, par un détestable usage,
Épousoit chaque jour de nouvelles beautés,
Pour les immoler à sa rage;
Et se couchant sous un épais feuillage,
Elle se crut à ses côtés.
Comme elle avoit dans la mémoire
Tout le récit de ces fatras,
Elle crut, malgré ses appas,
Qu'il falloit conter quelque histoire,

Pour se garantir du trépas.
Elle prit donc en fantaisie
De faire un détail des malheurs
Qui lui faisoient verser des pleurs,
En commençant ainsi l'histoire de sa vie:

Je suis fille de Pharabert,
Issu d'un petit-fils de France,
De qui le père, Dagobert,
En art magique très-expert,
Et politique à toute outrance,
Ordonna que, dès mon enfance,
On me mît dans un berceau vert;
Car il prévit que dans ce beau désert,
Heureux séjour de l'innocence,
Un certain comte Philibert
Feroit un jour sa résidence,
D'un enchanteur digne héros,
De qui l'âme en projets féconde,
Venant, après de longs travaux,
Fixer dans ces heureux hameaux
Sa course errante et vagabonde,
Renonceroit à tous ses maux;
Qu'une machine moins profonde
Que n'étoient les anciens tombeaux,
Mettroit son esprit en repos,
Par sa figure sans seconde,
Sur tous les dangers des cachots;
Et que, l'été, lorsque sur l'onde
Chacun prend le frais en bateaux,
De ses jardins, de ses canaux
Il feroit doucement la ronde
Dans un petit char sans chevaux,

Qui fut jadis à Rosemonde.
Ce fut pour lui que Dagobert,
Monsieur mon honoré grand-père,
D'un impénétrable mystère,
Dans ces beaux lieux mit à couvert
Un charme heureux et salutaire,
Et qui doit par lui seul être un jour découvert.
De mon enfance enfin le temps fuit et s'écoule,
Et le bruit de quelques appas,
Que je n'avois peut-être pas,
M'attira des amans en foule,
Et mille chagrins sur leurs pas.

A tous leurs vœux inaccessible,
Mon cœur, dans un repos paisible,
Méprisoit tous ces vains efforts,
Tandis qu'ils m'appeloient, dans leurs mourans transports
Ingrate, inhumaine, inflexible.
Mais ce cœur, si farouche alors,
N'est devenu que trop sensible!
Sur mes attraits et sur mes cruautés
On ne pouvoit alors se taire;
On offroit à mes yeux partout des libertés
Dont mes yeux ne savoient que faire.
Mais, hélas! le cruel Amour,
Choqué de tant d'indifférence,
Voulut signaler sa puissance,
Et de ma liberté triompher à son tour.
Dans un endroit obscur de la forêt prochaine
Coule un agréable ruisseau,
Qui dans un beau vallon va former de son eau
Cette merveilleuse fontaine
Où mon père, flatté d'une espérance vaine,

Avoit enfoncé mon berceau.
Jamais dans ce lieu solitaire,
A notre sexe consacré,
Aucun mortel n'étoit entré,
Et je m'y baignois d'ordinaire.
Or, dans cette fontaine un jour
Comme j'entrois à demi-nue,
Un homme s'offrit à ma vue,
Mille fois plus beau que le jour......
Mais je vois ouvrir la barrière
D'où le soleil vers l'orient
Sort pour commencer sa carrière;
Et sa brillante avant-courrière
Annonce son éclat naissant.
Adieu, ma chère Dinarzade;
Bientôt le sultan, mon seigneur,
Va sauter du lit sur l'estrade,
Pour commencer sa promenade.
Dès qu'il est jour, je lui fais peur;
Ce qui me reste est pourtant le meilleur
D'une histoire qui n'est pas fade;
Mais, victime de sa rigueur,
Demain, sur un lit de parade,
Pour la dernière fois, vous verrez votre sœur.
A cette dernière parole,
Un doux sommeil par ses pavots,
Interrompant les vains propos
D'une illusion si frivole,
La mit dans les bras du repos,
Quand son père, accablé de maux,
Cherchant en tous lieux son idole,
Arriva là tout à propos

Pour entendre ces derniers mots,
Et pour juger qu'elle étoit folle.

Esprit qui des lyriques sons,
Par une habitude facile,
Exercez les accords féconds;
Vous pour qui la rime docile
Se marie avec tous les tons
Du plus bizarre vaudeville;
Qui sur l'air le plus difficile,
Sans gêner vos expressions,
D'une veine heureuse et fertile,
Célébrez la cour et la ville,
Et savez tout mettre en chansons;
Venez sauver la belle Alie,
Venez décrire sa folie,
Venez, au défaut de Phébus,
Soutenir mon foible génie;
Car il languit et n'en peut plus.
Entrez tout frais dans la carrière
Qui me reste encore à fournir,
Et disposez de la matière
Que je vous offre pour finir.
Elle a besoin de votre lime;
Vous m'imposez la dure loi
D'un trop long conte que je rime:
N'aurez-vous point pitié de moi?
Non: je connois votre injustice;
Votre cœur est un vrai rocher
Qui ne se laisse point toucher,
Ni du plus assidu service,
Ni du plus violent supplice;
Il ne faut rien pour vous fâcher,

Et vous voulez que je finisse.

Mais changeons de style : il est temps
Que votre oreille se repose,
Et que les vulgaires accens
Qui chantoient les événemens,
Fassent place à la simple prose.
Le cheval ailé court les champs,
Se cabre, et prend le frein aux dents.
Lors, d'une main trop incertaine,
Un auteur, par de vains élans,
Au milieu des airs se promène;
Mais quand sous quelque espèce vaine
Réduit au trot, il bat des flancs,
Et bronche au milieu de la plaine,
Il est tout des plus fatigans.
Un lecteur, qui le souffre à peine,
S'endort sur ses pas chancelans,
Et, quels que soient leurs ornemens,
Dans un récit de longue haleine,
Les vers sont toujours ennuyans.
Chez l'importune poésie
D'un conte on ne voit point la fin;
Car, quoiqu'elle marche à grand train,
A chaque moment elle oublie
Ou ses lecteurs ou son dessein;
Et, sans se douter qu'elle ennuie,
Elle va, l'hyperbole en main,
Orner un palais, un jardin,
Ou relever en broderie
Tout ce qu'elle trouve en chemin.

Cela étant, comme j'ai l'honneur de vous le

dire, je vais, mademoiselle, en langage de véritable conte, tâcher de vous endormir par la fin de celui-ci. Vous vous souviendrez donc, s'il vous plaît, de l'étonnement du druïde, lorsqu'il vit le pont extraordinaire qu'on avoit bâti sur la rivière; mais, avant de passer outre, il est bon de vous avertir, qu'à l'égard de la largeur de cette rivière et de la longueur du pont, l'on vous a menti de sept ou huit cents lieues, tant pour la rareté du fait, que pour la commodité des rimes, et que le seigneur Moulineau, loin d'être aussi géant que vous pourriez vous l'imaginer, n'étoit tout au plus qu'une fois aussi grand et une fois aussi sot que notre ami B....

Le druïde, qui, pour mettre son château et sa fille hors d'insulte, les avoit environnés d'un large fossé plein d'eau, ne fut que surpris, quand il vit l'effet d'un enchantement contraire au sien; car il croyoit avoir de quoi se moquer de tous les ponts et de tous les géans du monde; il étoit seulement embarrassé à deviner qui pouvoit être l'auteur de ce pont. N'estimant pas assez son voisin Moulineau pour le croire enchanteur, il court à la hâte feuilleter ses livres pour s'éclaircir du fait, et pour renverser le pont en moins de temps qu'il n'avoit été élevé; mais, lorsque tous les livres qu'il ouvrit ne lui apprirent rien, il fut dans un grand embarras;

embarras qui se convertit en une affliction étrange, quand il vit qu'il cherchoit inutilement celui qui contenoit tous les secrets de son art. Il en avoit défendu la lecture à sa fille, à qui il n'avoit jamais rien défendu que cela, et, quelque soumise qu'elle eût toujours été à ses volontés, il eut peur que la curiosité pour une chose expressément défendue, ne l'eût emporté sur son obéissance. Ce fut dans ces alarmes qu'il la trouva en l'état où nous l'avons laissée. Il l'éveilla promptement pour lui demander des nouvelles de ce livre si nécessaire à ses desseins; mais ce fut pour lui en apprendre bien d'autres qu'Alie prit la parole. De la manière dont elle venoit de s'endormir, j'aurois juré qu'à son réveil, elle alloit s'adresser au druïde, en lui disant : Grand commandeur des croyans.... Mais son égarement changea d'objet; et se jetant à ses pieds : Mon père, dit-elle, je l'ai perdu, et, si vous ne me le rendez, vous me verrez mourir de désespoir; car il n'est plus temps de cacher ma foiblesse, ni de dissimuler mon crime. Oui, je l'ai perdu.... Quoi! s'écria le druïde, non-seulement, Alie, vous m'avez désobéi; mais vous avez perdu ce qui m'étoit le plus cher au monde après vous! De quelle manière, ajouta-t-il, avez-vous perdu ce livre, dont dépend le bonheur ou le malheur de nos destinées? Alie, sur-

prise, après avoir gardé un moment le silence : Mon cher père, lui dit-elle, puisque vous savez cette perte, vous savez aussi de quelle manière elle est arrivée. Hélas! il est vrai, s'écria-t-elle, en perdant ce livre fatal, j'ai perdu un autre trésor qui me devoit être mille fois plus précieux que la vie. En disant ces mots, elle quitta son père, et courut s'enfermer dans son appartement.

Le druïde n'étoit pas en état de suivre sa fille; il étoit si surpris et si confondu des deux aveux qu'elle venoit de lui faire, qu'il ne savoit où il en étoit. Tout lui faisoit croire que sa fille avoit eu plus d'une curiosité. Pour s'éclaircir de ce qu'il craignoit, il résolut de consulter son favori Poinçon. Or, ce Poinçon étoit un petit gnôme, fils d'une fée, ou, si vous voulez, d'une sylphide; car le druïde étoit le plus grand, le plus habile, ou plutôt le maître de tous les cabalistes. Il fut donc droit à la statue de Cléopâtre, et l'ayant touchée d'un talisman qu'il portoit en bague, elle s'entr'ouvrit, et le favori Poinçon en sortit. C'étoit la plus charmante petite créature du monde; il étoit habillé de plumes de perroquet de différentes couleurs, il portoit un chapeau pointu, retroussé d'un gros diamant, et un esclavage de perles et de rubis au lieu de carcan. Quoiqu'il n'eût qu'une coudée de haut,

jamais il n'y eut de taille si fine ni si noble, et son visage étoit du moins aussi beau et aussi aimable que celui de la belle Alie; mais tous ces avantages cédoient encore à la bonté de son cœur. Il fut effrayé de voir pour la première fois l'air sévère dont le reçut le druïde. Il se douta pourtant bien de ce qui pouvoit en être la cause. Il l'aborda en tremblant et versant des larmes: Viens, lui dit le druïde, viens me rendre compte de ta conduite. T'avois-je chargé du soin de veiller à la conservation de ma fille, pour l'abandonner aux caprices qui l'ont perdue et qui me déshonorent? Le pauvre Poinçon fut si pénétré de ce reproche, qu'il n'y a point de cœur qui ne se fendît, à voir l'effet de son affliction. Il se prosterna la face contre terre, et de ses petites mains embrassant, autant qu'il le put, les jambes de son maître vers la cheville du pied, il fut long-temps à les arroser de ses larmes, avant que de pouvoir parler. Il se releva enfin par ordre du druïde, et ayant tiré de sa poche un petit mouchoir brodé que sa mère lui avoit fait, il en essuya ses yeux, et se mit à dire: Mon seigneur et mon maître, je vais vous faire un aveu sincère de ma faute, dont j'ai un repentir aussi sensible que le méritent vos bontés. Après cet aveu, si vous ne me trouvez pas digne de grâce, tuez-moi tout d'un coup plutôt que de

me donner mille morts, comme vous faites par ces marques d'indignation. Je n'ai rien oublié des obligations que je vous ai. Vous m'avez dispensé de vivre sous la terre; vous m'avez revêtu d'une figure qui plaît; et me laissant toutes les connoissances qui sont données aux esprits de mon espèce, vous y en avez ajouté d'autres qui me mettent de beaucoup au-dessus de mes camarades; vous avez établi ma demeure dans les lieux agréables qui s'étendent bien loin sous la statue dont je viens de sortir; mais vous savez, mon souverain seigneur, que tous les bienfaits ne sont point exempts de leurs mortifications: car je ne suis visible que quand vous le voulez; l'usage de la parole m'est interdit sans votre permission; et, dans ces beaux appartemens que j'habite, je suis condamné à veiller jour et nuit pour la garde d'un trésor qu'il ne m'est pas permis de voir; de plus, je ne puis sortir de la statue que lorsqu'il vous plaît d'ouvrir cette demeure, charmante, il est vrai, mais qui m'est insupportable, puisqu'elle me sert de prison. Vous m'avez ordonné de suivre partout la belle Alie dans les temps de ma liberté, pour en éloigner tous les dangers et pour la garantir de tous les accidens imprévus qui pourroient troubler son repos. Vous savez avec quelle attention je l'ai fait dans les commencemens; j'ai obéi ponc-

tuellement à un ordre qui m'a bien coûté des larmes. Ce fut lorsque suivant ce ruisseau qui, sortant des cataractes du Nil, après avoir coulé bien long-temps dans des prairies couvertes de fleurs, forme la fontaine du berceau, j'y jetai avec empressement cette petite boule d'ivoire que vous m'aviez donnée, parce que je crus que la belle Alie s'y baigneroit; c'étoit pour augmenter ses attraits, quoique cela me parût impossible; mais je vis bientôt que vous aviez eu tout un autre dessein. La fête du gui sacré, où tous les habitans de la campagne ont accoutumé d'assister, ne fut pas plutôt arrivée, que votre fille y parut en habit de bergère; et, dès qu'elle y parut, tous les bergers distingués en devinrent amoureux, la suivirent ici, la virent souvent, et, après avoir déclaré leur passion, et éprouvé ses rigueurs par mille marques de ses mépris et de son aversion, ils lui firent leurs adieux par les plus tendres chansons, se mirent au lit, et moururent. . . . .

Peu de temps après il se fit un tournoi magnifique aux barrières de St.-Denis, où la fleur des chevaliers de notre bon roi Pepin devoit soutenir, contre tous venans, que la princesse Hermenegesilde, sa nièce, étoit la plus belle princesse de l'univers. Vous y envoyâtes la divine Alie, accompagnée de quatre sylphides qui

l'avoient parée, et qui lui servoient de dames d'honneur; quand le roi vit Alie, il fut ébloui de sa beauté; mais la princesse, sa nièce, qui étoit assise à ses pieds, rougit de dépit et de honte, en voyant Alie; ce n'étoit pas sans raison, car il n'y eut qu'un petit nombre d'anciens courtisans qui soutinrent pour sa beauté; les héros se déclarèrent pour Alie; le baron d'Argenteuil, le vidame de Gonesse, le châtelain de Vaugirard et le sénéchal de Poissy se mirent sur les rangs en sa faveur, et, ayant remporté l'honneur du tournoi, l'accompagnèrent jusqu'ici; vous les traitâtes aussi bien qu'elle les traita mal; pour moi, qui les aimois à cause qu'ils étoient jeunes, vaillans et bien faits, je ne doutai point qu'Alie ne se déclarât en faveur d'un d'entre eux, et que nous ne vissions bientôt un de ces seigneurs possesseur de tant de charmes. Mais que je me trompois! Tandis que pleins d'amour ils éprouvoient la haine d'Alie, et qu'ils se consumoient en regrets, le roi les avoit fait crier à son de trompe pour comparoître devant lui, et rendre raison de l'insulte qu'ils avoient faite à la première princesse du sang; et, comme ils n'avoient point paru, il les avoit tous quatre condamnés à être pendus; mais la cruelle Alie leur en épargna la honte, et les fit mourir de désespoir. J'en pleurai de douleur, sur-tout le vi-

comte de Gonesse, qui étoit un seigneur de grande espérance, et auquel il m'a paru que vous aviez quelque regret. Ce fut alors que je me repentis d'avoir jeté cette boule dans la fontaine du berceau, ne doutant point que ce ne fût ce qui causoit cette haine universelle qu'Alie avoit pour tous ses amans. Cependant, je m'aperçus que vous n'étiez pas content de ses effets, quoiqu'elle eût produit tant de morts si tragiques, et qu'il vous manquoit encore quelqu'autre victime, qui ne se présentoit point; je n'en doutai plus, quand vous m'ordonnâtes un jour de prendre la forme d'un chevreuil, et de rôder autour de la forêt de Noisy : j'obéis à regret, craignant que ce ne fût pour attirer quelque malheureux dans le piége fatal des beautés d'Alie. D'abord que je fus au milieu de la forêt, j'entendis un grand bruit de cors et de chiens; c'étoit un loup qu'on couroit : il me parut fort gros et fort insolent; car, quoiqu'on le pressât de près, dès qu'il me vit, il voulut me saisir en chemin faisant; mais je fis un petit saut en l'air, et il passa par-dessous moi; dès que les premiers chiens m'aperçurent, ils quittèrent la piste du loup pour suivre la mienne. Je m'étois fait fort joli pour un chevreuil, et j'allois comme le vent; je laissai approcher les chiens, comme j'avois fait le loup, et lorsqu'ils me croyoient tenir, je

fis trois bonds, et je les perdis de vue. Ils me suivirent à grand bruit; je les attendis encore; le maître étoit à leur queue, qui les fit rompre, d'abord qu'il me vit arrêté; je le laissai approcher; je vis bien qu'il ne me vouloit point de mal; je marchois seulement à petits pas pour l'éloigner de sa troupe; je crois qu'il connut mon dessein, car il renvoya tout son équipage. Quand je le vis seul, je me couchai sur l'herbe; alors il se mit à me considérer avec une grande attention, et, à ce qui me parut, avec quelque sorte de plaisir; pour moi, charmé de sa beauté, de sa taille et de son air plein de grâce, j'aurois passé toute ma vie à l'admirer. Après m'avoir longtemps regardé, il s'écria : Le joli petit animal! Que ne donnerois je point pour l'avoir dans ma ménagerie! Mon pauvre petit chevreuil, continua-t-il, tu y serois en repos et hors de tous les dangers qui te menacent dans les bois; si je n'avois peur de t'effaroucher, je mettrois pied à terre pour.... Il n'avoit pas achevé, que nous entendîmes le bruit d'une autre meute; à mesure qu'elle approchoit, on eût dit que c'étoit quelque taureau qui l'animoit : il ne s'en falloit guère, puisque c'étoit le géant Moulineau, qui, monté sur son grand cheval, faisoit trembler la terre sous lui, et remplissoit l'air de ses mugissemens. Dès qu'il m'eut aperçu, il anima tous

ses vilains chiens contre moi ; il me lança même un dard qui pensa fendre un arbre en deux derrière moi. Le beau chasseur en fut indigné ; et, lui ayant fait des reproches d'une action qu'il trouvoit barbare, le cruel Moulineau en fut si transporté de colère, qu'après l'avoir regardé avec fureur, il lui jeta un autre javelot gros comme une lance, mais qui lui passa par-dessus la tête; car, par bonheur, le géant est aussi mal-adroit qu'il est fort et brutal. Le beau chasseur mit l'épée à la main, et s'élançant vers lui, pendant qu'il étoit penché sur le cou de son énorme cheval par l'effort qu'il venoit de faire, il lui donna un si furieux revers sur le haut de la tête, qu'on entendit résonner le coup comme s'il fût tombé sur une enclume. Ce coup le renversa par terre, et sans connoissance, quoiqu'il ne fût pas blessé, et mit fin à un combat qui m'avoit saisi de frayeur pour mon généreux défenseur. Touché d'amitié et de reconnoissance, j'avoue que je ne pus me résoudre à le conduire à une mort certaine, en le menant à la fontaine du bonheur. Ainsi, voyant qu'il me suivoit, je me mis à courir; mais ce fut pour m'éloigner de cette fatale fontaine. Cependant, après avoir bien couru, je m'aperçus tout d'un coup que nous étions déjà sous les premiers de ces grands arbres, dont l'épais feuillage défend des rayons du soleil. La belle Alie se baignoit

dans ce moment; ce fut alors que, me souvenant de la mort de tant d'amans, qui n'avoient vu que son visage, je crus que mon cher défenseur n'en avoit que pour un moment, et je me mis à pleurer.

D'abord que votre fille vit un homme si près de la fontaine, elle fit un grand cri. Les sylphides, qui venoient de la déshabiller, se sauvèrent dans l'épaisseur du bois. Pour moi, désespéré de ma triste aventure, j'allai me cacher derrière un buisson, pour voir la tragique fin où je venois d'amener le plus aimable et le plus honnête homme du monde. Mais je ne fus pas longtemps dans cette cruelle peine. Après avoir regardé Alie quelque temps, je le vis s'approcher de la fontaine. Alie avoit toujours eu les yeux attachés sur lui depuis qu'elle étoit revenue de sa première surprise; mais ce n'étoit plus de ces regards mêlés d'aversion et de mépris, dont elle avoit tué tous ses amans. Cependant, il étoit aisé de juger que le beau chasseur la trouvoit du moins aussi charmante, et je ne me sentois pas de joie de voir qu'il ne s'en portoit pas plus mal. Il est vrai que j'avois un autre exemple dans le géant Moulineau, qui en étoit aussi amoureux qu'un brutal peut l'être; mais je m'étois toujours bien douté qu'il n'avoit pas l'esprit de mourir d'amour. Enfin le beau chasseur parla respec-

tueusement à Alie, et lui dit des choses très-passionnées pour une première fois. Les réponses qu'elle lui fit n'avoient rien de sauvage; et jamais je n'ai été si aise de voir deux personnes si charmantes faire sitôt connoissance. Si vous n'êtes pas la reine des dieux ou la mère des Amours, lui dit-il, apprenez-moi, je vous prie, qui est la mortelle qui a tant d'éclat et tant de majesté, pour n'adorer plus qu'elle sur la terre. Et vous, lui répondit Alie, si vous n'êtes pas un de ces Amours, dont vous venez de parler, qui pouvez-vous être? Mais qui que vous soyez, non-seulement je reçois vos hommages, mais je vous promets de n'en recevoir jamais d'autres, pourvu que vous ne soyez pas le prince de Noisy.

Malheureux! s'écria le druïde, en interrompant Poinçon, quel nom viens-tu de me faire entendre? Le prince de Noisy! cet homme que je déteste à l'égal du Bélier! Mais poursuis, et m'apprends tout ce qui a suivi cette fatale conversation. Elle fut suivie, reprit le fidèle Poinçon, de l'aveu que fit mon beau chasseur à Alie qu'il étoit le prince de Noisy. Cet aveu embarrassa Alie, et la fit rêver quelques momens; mais il ne la fit point changer de volonté. Et le moyen qu'elle en eût changé, quand le prince de Noisy lui juroit qu'il l'adoroit, et qu'il ne pouvoit plus vivre sans la voir! Elle lui dit qu'il vînt la

troisième nuit d'après ce jour au bord de cette fontaine ; qu'il cueillît une de ces fleurs jaunes qu'il voyoit ; et que, suivant le bord du ruisseau, il se rendît aux eaux du Nil où elle l'attendroit, et lui ordonna ensuite de se retirer. Il obéit, après lui avoir juré de l'adorer jusqu'au tombeau. Et toi, que faisois-tu, lui dit le druïde, pendant que tout cela se passoit ? Je m'applaudissois, répliqua Poinçon, d'avoir si heureusement exécuté vos volontés, en attirant auprès de votre fille celui que vous semblez souhaiter. Non, mon bon maître, je n'étois point coupable alors ; mais je vous ai offensé depuis : je vais vous dire comment.

Après avoir quitté ma figure de chevreuil, je venois avec empressement vous rendre compte de ce qui étoit arrivé. Lorsque je fus auprès de vous, je fus prévenu par les reproches que vous me fîtes de ma négligence, et de n'avoir pas livré votre mortel ennemi à toute votre colère, en l'exposant à la vue d'Alie. Il n'en fallut pas davantage pour me faire comprendre que, si vous saviez comment les choses s'étoient passées, vous nous tueriez tous trois, et ce fut cette crainte mortelle qui m'obligea à vous dire que je n'avois trouvé que le géant Moulineau qui m'avoit voulu tuer. Je vous promis que je ferois mieux une autre fois, et vous assurai

que je n'aurois point de repos que je ne vous eusse amené celui que vous vouliez si mal traiter. Vous pouvez vous souvenir avec quel empressement vous me l'ordonnâtes tout de nouveau. Comme je savois bien qu'il viendroit assez sans que je l'allasse chercher, deux jours après je me fis cerf; mais, au lieu d'aller agacer le prince de Noisy, qui ne songeoit à rien moins qu'à la chasse, je fus me présenter au géant, qui s'étoit mis en campagne avec son équipage. Je lui parus le cerf le plus grand et le plus superbe de toute la forêt; il me poursuivit à toute outrance, je résolus de le mener bon train; ma première station fut à Montmartre, au haut duquel je l'attendis; et, dès qu'il eut gagné l'endroit où j'étois, au grand regret de son éléphant de cheval, il prit haleine; j'étois arrêté, ses chiens me crurent aux abois; il les poussa contre moi, et je lui en tuai quatre en un moment. Je me lançai ensuite au bas de la montagne, il me suivit avec ardeur; je sautai par-dessus une carrière à moitié couverte de ronces, il s'y précipita avec sa bête, qui pensa se rompre le cou; il en fut tiré à grand'peine; et, voyant que je ne faisois que trotter devant lui, il voulut avoir sa revanche. Je le ramenai à Poissy, où je passai la rivière, il s'y jeta du bord le plus escarpé que j'avois exprès choisi; de sorte que, s'il y avoit

une rivière au monde capable de noyer un animal de cette taille, il n'en fût jamais revenu.

Enfin, après l'avoir mis au désespoir, je me perdis dans la forêt, et revins vous dire que je m'étois fait chasser par un jeune homme, le plus beau qui fût dans la nature; mais que toutes les fois que je l'avois voulu conduire vers la fontaine du berceau, il s'étoit arrêté pour prendre une autre route. Vous n'eûtes pas de peine à me croire; et, s'il vous en souvient, vous me dîtes qu'il ne falloit plus y songer, et que vous voyiez bien que l'enchanteur Merlin le protégeoit. Vous ne me renfermâtes pas ce jour là, parce que vous me commîtes la garde des jardins et du château pendant la nuit, ayant quelqu'autre commission à donner aux gardes ordinaires.

Je fus charmé de cette commission, par la curiosité que j'avois d'être témoin d'une entrevue qui devoit être bien agréable et bien tendre. Aussitôt que la nuit fut entièrement fermée, la belle Alie traversa le parterre, trouva le prince où elle croyoit l'attendre encore longtemps, et le ramena dans le jardin. Je les suivis pas à pas dans les lieux où ils se promenèrent, et mon invisibilité leur ôtant la contrainte que leur auroit donnée ma présence, j'entendis dire au prince de Noisy tout ce que l'amour le plus

respectueux et le plus tendre inspire dans ces occasions; et, à la belle Alie, tout ce que l'innocence dans un cœur extrêmement attendri permet de répondre! Après avoir donné les premiers momens à s'exprimer mutuellement sur la tendresse, Alie soupira; le prince se sentit troublé à ce soupir, il en demanda le sujet. Alie lui dit qu'elle craignoit de ne pouvoir vaincre en sa faveur les obstacles et les difficultés qui traverseroient infailliblement ses desseins. Elle lui parla des poursuites du géant et de ses menaces; mais elle lui dit qu'elle n'en faisoit aucun compte; que c'étoit un monstre pour qui elle n'avoit eu que de l'horreur et du mépris, sans lui faire seulement l'honneur de le haïr. Elle ajouta que, quoique vous l'aimassiez plus que votre vie, vous ne consentiriez jamais à son mariage, parce que vous aviez découvert, par son horoscope, qu'il lui seroit funeste, tant que le prince de Noisy resteroit parmi les hommes; que c'étoit pour cette raison que vous aviez armé son cœur d'une aversion qui avoit été fatale à tous ceux qui l'avoient aimée, pour servir d'exemple aux autres, et pour se délivrer de l'importunité des prétendans; qu'il étoit le seul objet de vos craintes et de vos persécutions, et qu'elle savoit que vous mettriez tout en usage pour le faire périr.

En achevant ces mots, les beaux yeux d'Alie furent baignés de larmes; le prince de Noisy se jeta à ses pieds et lui dit, qu'il n'étoit pas digne de la moindre de ses larmes, qu'il se tiendroit plus heureux de mourir en l'adorant, que de vivre pour toute autre. Ces tendres propos ne firent que redoubler ses pleurs et son affliction. Ils se séparèrent enfin, après s'être juré de s'aimer toujours. Quoiqu'ils se soient souvent revus depuis, je vous proteste par votre tête sacrée, que tous leurs rendez-vous se sont passés avec autant d'innocence que si vous y aviez été présent vous-même. Pour moi, qui sais qu'il n'y a rien de caché pour vous, quand il vous plaît, je vous croyois informé de tout ce qui se passoit, et je pensois que vous le souffriez pour quelque raison. Enfin, le dernier jour qu'ils se virent, Alie parut mille fois plus belle qu'à son ordinaire, parce qu'elle avoit la joie dans le cœur; ce fut dans les transports de cette joie qu'elle dit au prince de Noisy qu'elle avoit trouvé ce qui les devoit rendre heureux; mais qu'il falloit, quelque danger qu'il y eût pour l'un et pour l'autre, qu'il la suivît dans le château, pour être instruit de ce qu'il avoit à faire. Elle y entra, et lui ordonna de n'y entrer qu'une demi-heure après elle; mais cette demi-heure fut tellement raccourcie par l'impatience du prin-

ce de Noisy, qu'au bout de quelques minutes, il courut avec empressement vers la porte qui paroissoit ouverte. Cependant il ne put jamais entrer; tantôt elle se haussoit, tantôt elle se baissoit, tantôt elle se mettoit à sa droite, et tantôt à sa gauche; si bien qu'une demi-heure de plus que celle qu'on lui avoit prescrite, s'étoit passée dans cette vaine poursuite. Alie, impatiente, parut à une fenêtre, et voyant le prince, lui demanda pourquoi il n'entroit point. Quand elle eut appris l'obstacle qu'il trouvoit, elle voulut aller lui aider à le vaincre; mais la même chose lui arriva en dedans de la porte. Elle revint à la fenêtre, et, après lui avoir dit qu'il s'étoit trop pressé, elle lui ordonna de se tenir exactement sous la fenêtre jusqu'à son retour. Elle revint un moment après avec un livre. Elle dit à la hâte au prince de Noisy de ne l'ouvrir qu'à l'endroit où le feuillet étoit replié, et sur-tout de prendre garde qu'il ne touchât rien avant que de tomber entre ses mains. Alors elle le laissa doucement tomber, tandis qu'il haussoit les mains pour le recevoir; mais une bouffée de vent s'éleva soudainement, qui l'emporta à côté, et le fit tomber sur la tête d'un des chiens d'argent; dès qu'il l'eut touché, on entendit un long mugissement, et la terre trembla. Le prince ne laissa pas de ramasser son li-

vre, et de se sauver; mais, depuis ce jour, il n'a paru ni à mes yeux, ni à ceux d'Alie. Elle a pensé s'en désespérer, et vous auriez été touché vous-même, comme je l'ai été toutes les fois qu'elle s'est promenée seule dans les endroits où ils s'étoient vus; car, après l'avoir cent fois demandé à ces lieux, elle l'accusoit de perfidie, d'inconstance et de trahison, ou se mettoit à pleurer sa mort d'une manière à percer l'âme de douleur à tous ceux qui auroient pu l'entendre. Ce fut environ ce temps-là que vous conçûtes tant de haine pour le Bélier du géant, dont on vous a appris des choses si extraordinaires, et dont le ministère vous a donné tant de peines, et vous met dans l'embarras où vous êtes aujourd'hui.

Je vous ai déjà appris, continua le petit Poinçon, que quelques formes que j'aie prises, et quelqu'industrie que j'y aie employée, jamais je n'ai pu pénétrer jusqu'à la demeure du géant, pour exécuter vos ordres, ni pour vous informer de ce que ce peut être que ce Bélier si singulier; une puissance secrète me rendoit immobile, dès que j'en étois à une certaine distance, et il ne m'étoit plus permis que de revenir sur mes pas. Voilà, mon cher maître et souverain seigneur, l'aveu sincère des fautes que j'ai commises contre vous; je me soumets à toutes les

peines qu'il vous plaira de me faire souffrir pour les expier, pourvu que ce ne soit pas celle de votre disgrâce. Cependant, comme je vous ai offensé en vous cachant des choses que j'aurois dû vous dire, je vais vous en apprendre une qui vous sera peut-être de quelqu'utilité. Sachez donc que le prince de Noisy doit être quelque part ici autour; car, quoiqu'il n'ait point paru, il a aujourd'hui même parlé à Alie; quand je ne l'aurois pas reconnu à sa voix, les choses qu'il lui a dites ne me permettent pas d'en douter, et je m'imagine que c'est ce qui l'a mise dans l'état où vous l'avez trouvée.

Le pauvre petit Poinçon se tut après son récit; il se jeta encore tout plat à terre pour attendrir son maître, et pour en obtenir le pardon de sa faute. Le druïde, qui l'aimoit, lui ayant fait une réprimande sévère, mais d'un ton assez doux, lui pardonna. Il lui dit ensuite qu'il voyoit bien qu'il avoit plus d'un ennemi à craindre, qu'il ne connoissoit que trop qu'on en vouloit au trésor souterrain; et le renferma dans la statue pour y veiller avec plus d'application et de soin que jamais.

Tandis que ces choses se passoient au dedans du château, il faut un peu voir ce que les assiégeans faisoient au dehors. On vous a bien fait du bruit de l'appareil de leur attaque, et des a-

larmes d'Alie, quand elle les vit venir à l'assaut; mais il ne faut pas, s'il vous plaît, vous arrêter à tout cela; ce sont des voisins de la poësie, qui ne savent point parler autrement. Il est bien vrai que l'amoureux Moulineau avoit allumé quelques pailles au pied du mur d'où sa maîtresse l'avoit tant offensé, et cela dans l'espoir de s'en venger en l'étouffant; mais il est plus vrai encore qu'il avoit tourné le dos pour fuir, dès qu'il eut aperçu cette espèce d'inondation subite que le druïde répandit autour de son château; il est vrai cependant qu'il avoit repris courage à la vue du pont que son Bélier jeta sur ce petit torrent; et, si je ne me trompe, nous les avons laissés l'un et l'autre sur ce pont, dans le temps que le géant faisoit tant de menaces. Il crut la place à lui, lorsqu'il vit que le druïde avoit abandonné son poste pour aller à sa bibliothéque; mais son Bélier l'arrêta sur le pont comme il demandoit des échelles pour monter à l'assaut; il lui dit que le druïde ne s'étoit point retiré par crainte; qu'il falloit qu'il y eût quelque ruse de guerre cachée sous cette retraite; que, quand même il seroit au milieu de la place, il n'en seroit pas plus avancé; que tout y étoit plein de statues guerrières qu'il animoit à son gré, et qu'il y avoit sur-tout deux chiens d'argent à sa porte, dont le moindre étoit capa-

ble d'étrangler une armée, quand on le lâchoit; que son avis étoit donc de se retirer, et que, dès qu'ils seroient dans leurs quartiers, il faudroit tenir conseil sur ce qu'on auroit à faire.

Le géant, qui se laissoit volontiers gouverner, quand il étoit question de quelque péril, se rendit à sa demeure le plus promptement qu'il lui fut possible. On soupa avant de tenir conseil, et, après le souper, Moulineau ne voulut plus entendre parler d'affaires; car il avoit mangé comme trois loups et bu comme trois forts ivrognes; il se jeta donc dans un grand fauteuil, en s'adressant au Bélier.

A propos, lui dit-il, apprends-moi un peu comment toi, qui n'es qu'une bête, tu peux parler aussi bien et mieux que moi? Volontiers, lui répondit le Bélier. Vous savez que les âmes de tous les hommes passent, après leur mort, dans le corps de quelqu'animal, et retournent, après un certain temps, dans le corps de quelqu'autre homme. Vraiment, dit le géant, je n'avois garde de m'imaginer cela. Moi, par exemple, ajouta-t-il, quelle bête ai-je autrefois été? Vous avez été fourmi, dit le Bélier. Il n'eut pas plutôt lâché cette parole, que le géant, qui ne haïssoit rien tant que d'être comparé aux petites choses, se leva, et, mettant la main sur la garde de son cimeterre : Misérable roquet, s'écria-t-il, je ne

sais qui me tient que je ne te fasse voler la tête à dix lieues de moi. Le Bélier, qui ne le craignoit pas, ne laissa pas de faire semblant d'avoir peur, et, se mettant à deux genoux, baisa trois fois la terre en signe d'humiliation ; puis, voyant le géant un peu radouci par cette action, il se releva, en continuant ainsi :

Si votre grandeur savoit lire, elle verroit bientôt que je ne lui ai rien dit que de véritable; mais si le sort lui a fait autrefois l'affront de renfermer une si belle âme et un esprit si vaste dans une si petite créature, il réparera quelque jour cette injure, en vous faisant, aussitôt que vous serez mort, dromadaire, ensuite éléphant, et, après quelques années, baleine.

Le géant, charmé de l'éclat de ses destinées futures, donna sa main à baiser à son confident, se remit dans son fauteuil; et, pour éloigner tous les inconvéniens de la métempsycose, lui ordonna de lui remettre l'esprit par le récit de quelque conte agréable. Le Bélier, après avoir un peu rêvé, commença de cette manière :

Depuis les blessures du renard blanc, la reine n'avoit pas manqué de lui rendre visite.... Bélier, mon ami, lui dit le géant en l'interrompant, je ne comprends rien à tout cela. Si tu voulois commencer par le commencement, tu me ferois plaisir; car tous ces récits qui commencent par

le milieu, ne font qu'embrouiller l'imagination. Eh bien! dit le Bélier, je consens, contre la coutume, à mettre chaque chose à sa place; ainsi le commencement de mon histoire sera à la tête de mon récit.

HISTOIRE
DE PERTHARITE ET DE FÉRANDINE.

Il y avoit un roi de Lombardie, qui étoit l'homme le plus laid de son royaume, et dont la femme étoit la plus belle de l'univers; mais en récompense c'étoit le meilleur de tous les maris; et elle, la plus méchante de toutes les femmes. Bien loin de souffrir qu'il approchât d'elle, il n'osoit la regarder; cependant elle le grondoit sans cesse de ce qu'elle n'en avoit point d'enfans. Il avoit un fils et une fille d'un autre mariage, qui étoient l'objet de l'adoration de tout le royaume, et celui de la haine et des tyrannies de leur cruelle belle-mère. Quoiqu'elle n'eût pas le cœur tendre, elle étoit si jalouse de sa beauté, que, si par hasard elle entendoit parler de quelque jeune personne qui eût des appas, et qui osât les montrer avec applaudissement, aussitôt elle la faisoit enlever; aussi étoit-ce une chose à voir, que ses dames du palais pour l'excellence de leur laideur. Le roi, tout au contraire, qui étoit le plus disgracié par sa figure que

la nature eût jamais formé, ne se plaisoit qu'à voir dans sa cour les hommes les plus beaux et les mieux faits qu'il pût trouver; mais il avoit toutes les peines du monde à les y retenir, tant ils étoient ennuyés de voir les vilaines bêtes qui composoient celle de la reine.

Le roi, malgré les marques de mépris et de haine qu'il en recevoit tous les jours, en étoit si éperdument amoureux, qu'il lui laissoit faire tout ce qu'elle vouloit : elle étoit maîtresse absolue de son royaume et de ses sujets; et ce pouvoir injuste s'étendoit même jusque sur ses enfans. La princesse portoit cruellement la peine d'être aussi belle que sa jalouse marâtre; elle étoit reléguée dans une mansarde au haut du palais, où personne n'osoit lui aller faire sa cour. La reine avoit mis une furie auprès d'elle pour gouvernante; c'étoit une vieille bossue qui, après l'avoir grondée tout le jour, la réveilloit la nuit pour lui dire des injures; elle mettoit toute son industrie à lui gâter la taille par des habits faits exprès, et à lui perdre le teint. C'étoit la douceur même que cette adorable princesse; ainsi les larmes étoient sa seule ressource au milieu de tant de souffrances. Le prince étoit presqu'aussi maltraité par les officiers destinés à le servir, étant tous choisis par la reine à qui ils étoient dévoués entièrement; mais il s'en falloit

bien qu'il fût aussi endurant que la princesse, sa sœur, comme vous allez l'apprendre.

Le roi avoit un cousin qui étoit archiduc de Plaisance; ce prince étoit devenu fou pour avoir couché une nuit dans un château au milieu d'un bois où il s'étoit égaré en chassant. Dans ce château revenoient des esprits; il prétendoit en avoir vu de si extraordinaires, que la frayeur qu'il en avoit eue, lui avoit tourné la tête. Il avoit un fils et une fille qu'il aimoit passionnément, c'étoit avec raison; jamais il n'a été deux créatures si parfaites. Le prince s'appeloit Pertharite, et la princesse Férandine; ils se désespéroient de l'état où ils voyoient le meilleur père qui fut jamais. Ils envoyèrent consulter une fameuse magicienne qu'on prenoit pour une des Sibylles; elle demeuroit auprès du lac d'Averne, et s'appeloit la Mère aux gaînes, parce que l'antre où elle demeuroit, étoit toute tapissée de gaînes, où tous ceux qui venoient la consulter étoient obligés de porter un couteau qu'elle fourroit dans une de ces gaînes avant que de rendre sa réponse. Tout ce qu'elle dit à ceux qui l'avoient consultée sur la maladie de leur prince, fut que ses enfans n'avoient qu'à aller chercher l'esprit de leur père au même endroit où il l'avoit perdu. Les ministres avec tout le conseil s'y opposèrent; ils dirent que c'étoit

bien assez que leur prince fût fou, sans que le reste de sa famille se mît en état de le devenir; mais ils n'en furent pas les maîtres, et Pertharite s'obstina dans la résolution d'y aller seul pour tous les deux; sa sœur n'y voulut jamais consentir; et, après beaucoup d'efforts inutiles pour les retenir, le beau Pertharite et la charmante Férandine partirent. Toute la cour les accompagna jusqu'au château enchanté; ils y entrèrent seuls; mais on eut beau les attendre pendant quinze jours dans la forêt, ils ne revinrent point. Le désespoir que causa leur perte fut universel dans tous les états de Plaisance. On dit d'abord qu'il falloit aller brûler la Mère aux gaînes toute vive. La tentative eût été inutile; les sorcières de ce temps-là ne se laissoient pas brûler comme en ce temps-ci. Le président du conseil, homme sage et fort avisé, dit qu'il falloit plutôt lui envoyer toutes les personnes considérables avec chacune un couteau d'or, garni de pierreries, pour implorer son assistance. La beauté du présent parut la rendre favorable; les couteaux furent mis dans leurs gaînes; car elle en auroit eu encore de vides, quand on lui auroit apporté tous les couteaux de l'univers.

Bélier, mon ami, dit alors le géant, qu'est-ce que tous ces couteaux et ces gaînes font à ces gens de Lombardie, dont tu me parlois tantôt?

Si votre grandeur veut se donner un moment de patience, reprit le Bélier, elle va le savoir. La magicienne, après avoir serré son présent, ouvrit une vieille armoire d'où elle tira un peigne et un carcan. Le peigne étoit dans un étui, et le carcan, d'acier fort luisant, étoit fermé d'un petit cadenat d'or. Tenez, leur dit-elle, portez ces deux choses par toutes les cours du monde, jusqu'à ce que vous trouviez une dame assez belle pour ouvrir ce carcan, et un homme assez parfait pour tirer ce peigne de son étui; lorsque cela vous arrivera, vous n'aurez qu'à vous en retourner chez vous. Voilà, ajouta-t-elle, tout ce que je puis faire pour le salut de vos maîtres.

Toutes les personnes nommées pour parcourir toute la terre, du moins jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé ce qu'ils cherchoient, avoient déjà parcouru toute l'Italie, lorsqu'ils envoyèrent annoncer leur arrivée et le sujet de leur voyage au roi de Lombardie, qui tenoit alors sa cour dans la Mirandole, capitale de ses états. Il étoit déjà instruit du malheur du prince de Plaisance, et de la perte de Pertharite et de la belle Férandine. Il ne douta point que sa femme n'eût toute la beauté qu'il falloit pour ouvrir le carcan, et que, parmi cette florissante jeunesse qu'il avoit rassemblée dans sa cour, il ne se trouvât

quelqu'un qui eût assez de mérite pour tirer le peigne de son étui; mais il ne comprenoit pas quel remède cela pourroit apporter aux calamités de son parent. Il fit tout préparer pour la réception de ces ambassadeurs qui devoient arriver dans peu de jours. La reine ne s'occupa plus qu'à se baigner, se friser, et peut-être à se farder; car les femmes, occupées seulement de leur beauté, croient qu'elles ne sauroient trop faire pour la relever. La confiance qu'elle avoit en la sienne, ne l'empêchoit pas de sentir une vive inquiétude de l'effet que pouvoit produire celle de la princesse, quoiqu'on eût mis tout en usage pour la gâter. Sa gouvernante même, zélée ministre des mauvais desseins de la jalouse reine, courut toute la ville pour chercher quelqu'honnête médecin qui pût lui faire venir la petite vérole. Ne trouvant pas ce secours, elle fut tentée de lui crever un œil, et de soutenir que cela lui étoit arrivé par accident. Le prince, ayant résolu d'aller au devant des ambassadeurs, à quelque distance de la ville, fit avertir tous les jeunes seigneurs de se tenir prêts; il en étoit adoré; mais ils n'osoient lui faire leur cour, parce que la reine, qui gouvernoit avec un pouvoir proportionné à ses charmes et à la foiblesse que le roi avoit pour elle, le trouvoit mauvais. Le prince, dont l'esprit é-

toit déjà assez formé pour être politique, dissimuloit son ressentiment par respect pour un père qu'il aimoit tendrement.

Comme il alloit monter à cheval, un jeune seigneur s'approcha de lui, et, ayant les larmes aux yeux, lui dit de ne point monter le cheval qu'on lui présentoit, parce qu'il étoit le plus furieux et le plus vicieux de tous les chevaux; que son père, qui étoit un des premiers écuyers de la reine, l'avoit choisi exprès pour qu'il lui arrivât quelque malheur. Le prince lui dit à l'oreille de ne faire semblant de rien, et monta fièrement sur le cheval; mais il en pensa coûter cher au donneur d'avis, qu'il salua d'une horrible ruade, avant que le prince fût bien affermi dans les arçons. Il étoit le meilleur homme de cheval, et le plus accompli en toutes choses qu'on pût voir, excepté le beau Pertharite; et bien lui en prit, car le maudit animal se mit en fureur dès qu'il sentit l'air de la campagne; c'étoient des hennissemens, des haut-le-corps, des écarts et des ruades continuelles; le prince, qui l'avoit mis tout en sang, étoit lui-même tout en eau à force de le vouloir dompter; il croyoit en être venu à bout, lorsque, revenant assez tranquillement au milieu des ambassadeurs, et passant sur un pont de la ville, le cheval se cabra, et, franchissant tout d'un coup le parapet, se

précipita dans la rivière où il se noya ; mais le prince eut bientôt regagné le rivage, et, sans témoigner le moindre ressentiment, se retira dans son appartement pour y changer d'habit.

Le roi, la reine et toute la cour étoient dans une grande place sur des échafauds, où ils attendoient les ambassadeurs pour faire l'épreuve dont il étoit question. Le prince, qui s'étoit remis de son accident, y parut plus beau que le jour, et y fut reçu avec de grandes acclamations de tout le peuple.

Les ambassadeurs arrivèrent un moment après le prince ; la reine, dès qu'ils approchèrent, au lieu d'écouter leur compliment, dit au prince qu'il se moquoit de prendre si mal son temps pour se baigner, et lui demanda d'un ton railleur s'il avoit trouvé l'eau bonne. Toutes les guenons de sa cour, applaudissant à cette raillerie, ouvrirent de vilaines bouches, et firent de grands éclats de rire. La mauvaise plaisanterie de la reine continuoit, lorsqu'on vit arriver la princesse ; dès qu'elle parut, tout le peuple se mit à murmurer et à verser des larmes ; les courtisans frémirent d'indignation, sans oser le marquer ; et les ambassadeurs étonnés, ne savoient que penser en voyant cette princesse qu'ils avoient entendu souvent comparer à l'admirable Férandine. Elle étoit mal vêtue, encore plus mal coif-

fée; car on lui avoit coupé tout un côté de cheveux; et, pour la rendre plus ridicule, on lui avoit barbouillé le visage de jaune. Dans cet état, elle s'arrêtoit à tout moment, et ne pouvoit s'empêcher de pleurer de honte; mais sa gouvernante, pour la faire avancer, la poussoit très-rudement par derrière, et la força de se placer auprès de la reine, qui étoit dans le suprême éclat de sa beauté, et toute brillante de pierreries. On auroit cru que c'étoit assez du triomphe dont elle jouissoit; mais les dames du palais, pour le rendre plus complet, firent de grandes huées, quand la triste princesse fut obligée de se placer auprès d'elle.

Le roi, qui tenoit les yeux baissés, mouroit de honte et de compassion; et, n'ayant ni la force de marquer à la reine son juste ressentiment, ni celle de rester, dit, en s'adressant aux ambassadeurs, qu'il n'y avoit pas d'apparence que lui, qui étoit le plus laid de tous les hommes, dût prétendre à la gloire d'une aventure qui étoit destinée au plus charmant; et, ayant ordonné au prince, son fils, de tenir sa place, il se retira.

Le prince, sans perdre de temps, fit commencer les épreuves. On présenta, par son ordre, le peigne à l'écuyer de la reine; et, ne l'ayant pu tirer de son étui, il lui fit donner la question,

dans laquelle il avoua les mauvais desseins qu'il avoit de faire périr le prince. Le peuple, frappé d'horreur de ce crime, s'en rendit le maître, et le lapida, malgré le désir que le prince avoit de le sauver en faveur de son fils, et malgré la présence de la reine. Le carcan fut ensuite présenté à la gouvernante de la princesse, qui se mit en vain à genoux pour demander miséricorde; elle n'avoit garde de l'ouvrir, étant encore plus laide qu'elle n'étoit méchante. Le prince, sans écouter sa belle-mère, qui s'humilia devant lui pour obtenir sa grâce, ordonna qu'on la brûlât toute vive à l'autre bout de la ville, pour ne pas empuantir l'assemblée. Cette prompte justice fut suivie des acclamations de tout le peuple, excepté des dames de la reine, qui tenoient une misérable et chétive contenance.

Le prince, ayant imposé silence, dit qu'il falloit continuer les épreuves. Il ajouta que personne ne devoit craindre aucun châtiment pour n'y pas réussir; qu'il les avoit fait seulement commencer par ces deux misérables, pour avoir une occasion de leur faire avouer leurs crimes, et les en punir après.

Les ambassadeurs trouvèrent ce discours plein de sagesse et de prudence. La reine, qui n'avoit jamais entendu parler sur ce ton, en sa présence, étoit tout éperdue. Le prince commanda à

ses dames d'atour d'aller parer et habiller sa sœur, comme il convenoit à son âge et à son rang, et d'y employer tous leurs soins au péril de leur vie. On lui obéit; la princesse revint si belle et si brillante, qu'il ne paroissoit plus qu'on lui eût coupé la moitié des cheveux. Tous les hommes essayèrent inutilement de tirer le peigne de son étui; et c'étoit un plaisir de voir les huées continuelles du peuple, quand on présentoit le carcan aux dames de la reine. Elle le prit enfin elle-même, et l'ouvrit après quelques efforts; mais il se referma dans l'instant avec un bruit si épouvantable qu'elle tomba à la renverse, et fut emportée comme morte.

Il ne restoit plus que le prince et sa charmante sœur, et déja les tristes ambassadeurs comptoient de remporter leur peigne et leur carcan; mais le prince n'eut pas plutôt touché l'étui, que le peigne en sortit de lui-même; et le carcan s'ouvrit pour la princesse, sans se refermer. Mille cris de joie s'élevèrent en même temps, qui auroient continué long-temps sans un tremblement de terre qui ébranla toute la ville, auquel succéda un tourbillon mêlé de grêle et d'éclairs qui dispersa toute l'assemblée. Mais ce fut en vain qu'on chercha le prince et la princesse; ils avoient disparu au moment de cette aventure. Ce fut une désolation universelle par tout le royaume, quand

cette nouvelle s'y répandit. Le roi ne pouvoit s'en consoler; et les courtisans, après s'être mis en grand deüil, se dispersèrent pour aller les chercher par toute la terre. Mais ce qui surprendra bien plus votre grandeur, est que le désespoir de la reine effaça toutes ces autres afflictions. La haine qu'elle avoit eue pour le prince et pour la princesse, s'étoit changée en tendresse, et en tendresse si violente, qu'elle s'arrachoit les cheveux quand elle apprit qu'ils étoient perdus. Elle envoya prier le roi de la venir voir pour lui demander pardon; car, au lieu du mépris et de l'aversion qu'elle avoit toujours eus pour lui, son cœur l'adoroit, et son imagination le lui représentoit comme le plus aimable et le plus digne d'être aimé de tous les hommes. Mais le roi, qui ne doutoit point qu'elle n'eût fait périr ses enfans par quelque trahison, quoiqu'il eût la foiblesse de l'aimer toujours, bien loin de la punir, vouloit se punir lui-même de cette foiblesse, et fit vœu de ne la jamais voir.

Tandis que tout cela se passoit à la cour, voyons un peu ce qu'étoient devenus le prince et la princesse. C'est bien fait, dit le géant; car tu commençois à me lanterner l'esprit par toutes ces tracasseries et ces changemens d'humeur; et puis, pourquoi faire tant de bruit pour la perte de ces deux marmousets? car je m'imagine que

ce prince étoit quelque petit impertinent comme ce freluquet de Noisy. Oh ! que j'aurois de plaisir à lui fendre l'estomac et à lui arracher le cœur, si je le trouvois! Mais le crapaud, sans doute, est allé si loin depuis l'affront qu'il me fit, et sa trahison, qu'on ne sait ce qu'il est devenu. Ce qui me console est que tu me promets de me le faire voir quelque jour. Oui, je vous le promets, dit le Bélier, qui reprit ainsi son histoire :

Cet orage, qui avoit dispersé tout le monde le jour des épreuves, s'étant séparé en deux différens tourbillons, avoit enlevé le prince et sa sœur, pour les aller mettre bien loin de chez eux ; car ces sortes de voitures vont fort vîte. La princesse se trouva donc au milieu d'une forêt fort sauvage ; dès qu'elle eut repris ses esprits, elle s'aperçut du triste état où elle étoit ; et tous les malheurs qui pouvoient lui arriver dans ce désert, s'offrirent à son imagination. Elle eut beau promener ses yeux de tous côtés, elle ne vit que des arbres et des rochers ; et les seuls échos lui répondoient, quand elle appeloit son frère à son secours. Elle alloit donc errant à l'aventure par des sentiers difficiles, quand deux gros loups, qui cherchoient fortune, l'aperçurent, et vinrent à elle la gueule ouverte. Elle se crut dévorée ; et, après un grand cri, mettant la

main devant ses yeux pour ne pas voir l'horreur d'une telle mort, elle y porta le carcan sans y songer; dès que les loups le virent, ils firent un saut en arrière, et se mirent à fuir, comme s'ils avoient eu une meute de cent chiens à leurs trousses. Autant en firent certains ours qui la crurent tenir à quelques pas de là, et plus loin de nouveaux loups qui se sauvèrent encore plus promptement que les premiers, à l'aspect du carcan. Cela l'avoit menée à une grande route qui traversoit la forêt. Au milieu de cette route étoit une douzaine de bergers qui gardoient leurs troupeaux de moutons. Quand elle se vit dans des lieux moins affreux, elle doubla le pas pour joindre les bergers et pour implorer leur secours; mais, comme elle ouvroit la bouche pour leur parler, les moutons, voyant le carcan, se mirent à fuir par la forêt, et les bergers à courir après. Ce fut seulement alors qu'elle s'aperçut de la vertu de son carcan. Elle fut fâchée de ne l'avoir pas connue avant la déroute des moutons; cependant, elle se sentit extrêmement rassurée à cette connoissance. Elle se remit dans le plus épais du bois, pour tâcher de rejoindre quelqu'un des bergers; mais elle avoit beau courir et les appeler, ils fuyoient toujours devant elle. Fatiguée de cette poursuite et de tout le chemin qu'elle avoit fait à travers les ronces et

les rochers, elle suivit doucement une route moins ouverte que la première, et qui lui laissa voir un vieux château; cette vue la soutint, et lui donna de nouvelles forces, dans le temps même qu'elle succomboit de lassitude. Elle étoit assez près de ce château, lorsqu'un renard, plus blanc que la neige, traversa la route où elle étoit, et revint sur ses pas se mettre sur son passage. Il s'arrêta à sept ou huit pas d'elle, et se mit à la regarder avec une attention extrême; elle n'en eut pas moins à l'examiner; car il étoit impossible de le voir sans en être charmé.

Oh! s'écria le géant, le voilà donc arrivé ce renard blanc! j'en suis vraiment bien aise; car je le croyois perdu depuis le temps que tu m'embarasses l'esprit de tout autre chose, peut-être assez inutile. Eh bien! que firent-ils après s'être bien regardés? La princesse, répondit le Bélier, cacha vîte son carcan de peur d'effrayer le renard; elle n'auroit pas voulu pour toute chose le perdre de vue; car, avec cet air fin et spirituel que les renards ont dans la physionomie, il avoit une grâce singulière, et je ne sais quoi de noble dans les regards. Elle s'approcha de lui pour voir s'il se laisseroit prendre, ou du moins s'il voudroit la suivre à ce château; mais il ne voulut ni l'un ni l'autre, et se mit à courir tout d'un autre côté. Cependant, il n'alloit pas assez

vîte pour qu'elle le perdît de vue; enfin, après avoir passé le reste du jour à le suivre d'une constance bien au-dessus de ses forces, la pauvre princesse alloit tomber de lassitude, lorsqu'elle découvrit une espèce de petit palais, situé sur le bord d'un ruisseau, dans le lieu du monde le plus agréable. Le renard y étoit entré; la crainte et l'incertitude retinrent un moment la princesse; mais l'envie de suivre son aimable renard l'emporta sur tous les autres égards. Elle entra donc; et le renard blanc, qui étoit la politesse même, l'ayant reçue à la porte, prit le bas de sa jupe entre ses dents, et, malgré tout ce qu'elle put faire pour s'en défendre, la porta pendant qu'elle traversoit la cour pour se rendre au premier appartement du palais. Elle se jeta d'abord sur un canapé; car rien n'y manquoit; et, voyant son cher renard à ses pieds, qui la regardoit tendrement, elle oublia non-seulement ses dangers et ses fatigues passées, mais elle se seroit passée du reste de l'univers, pour ne bouger de là. Nous l'y laisserons, s'il vous plaît, pour retourner au prince, son frère. Si cela est, dit le seigneur Moulineau, je compte que je ne la reverrai plus, ni son renard blanc; car tu ne fais que tarabuster mon attention d'un endroit à un autre. N'y auroit-il pas moyen de finir ce qui les regarde, avant que d'aller courir après une au-

tre aventure ? Cela ne se peut, répondit le Bélier; mais il n'y a rien de si aisé que de finir ici le conte, pour peu qu'il vous ennuie. Le géant, qui n'avoit pas encore envie de dormir, ne le voulut pas, et le Bélier continua en ces termes :

Votre excellence aura la bonté de se souvenir que, tandis qu'un des tourbillons enlevoit la princesse de Lombardie pour la mettre au milieu d'un bois, l'autre avoit mis le prince, son frère, sur le bord de la mer. Il s'y promenoit à grands pas, l'esprit tout rempli de la nouveauté de son aventure, et du souvenir de ce qui s'étoit passé le même jour à la cour du roi, son père. Comme il n'y avoit vu que des objets dignes de sa haine et de son oubli, il ne se souvint que d'une sœur abandonnée, par la foiblesse d'un père, à toutes les cruautés d'une belle-mère plus animée que jamais contr'elle par l'avantage qu'elle venoit de remporter. Ses tristes pensées menèrent son imagination assez loin, et conduisirent ses pas au pied d'un rocher qui, s'élevant insensiblement du rivage, s'avançoit jusque dans la mer. Il monta jusqu'au haut, sans savoir ce qu'il faisoit. Comme il étoit assez élevé, la vue s'étendoit fort loin de tous côtés : derrière lui s'offroit un paysage qui paroissoit inculte et désert; mais, du côté de la mer, il vit en éloignement une île qui lui parut le plus délicieux séjour

de l'univers. Il ne se lassoit point de regarder. Il lui vint d'abord dans l'esprit que la princesse, sa sœur, pourroit bien y être. Un moment après il traita cette pensée de pure vision; cependant elle lui revenoit toujours. Le sommet du rocher étoit couvert de mousse et d'une herbe épaisse et touffue. Il se coucha sur l'herbe, appuya sa tête sur la mousse; et, la soutenant d'une de ses mains, il tournoit ses regards languissans du côté de l'île, et tomba dans une profonde rêverie. Enfin, excepté que son visage n'étoit pas baigné de larmes, il étoit à peu près dans la posture où l'amoureux prince de Noisy se mettoit tous les jours pour regarder le château du druïde, depuis la première rencontre qu'il fit de sa fille. Le géant, qui commençoit à s'endormir, s'éveillant à cet endroit : Quoi! s'écria-t-il, cette maudite marionette, après avoir eu l'insolence de m'offenser, aime encore Alie! Tiens, Bélier, mon ami, si jamais il revient, je le veux écorcher tout vif, remplir sa peau de paille, et l'envoyer à sa maîtresse. Ce sera bientôt, répliqua le Bélier; car je vous avertis qu'il n'a point d'aversion pour vous. Mais laissons là ce sujet que nous reprendrons une autre fois, et retournons au prince de Lombardie.

Il regardoit donc attentivement cette île, dont le terrain lui paroissoit tapissé d'une charmante

verdure et enrichi de mille arbres fleuris. Il ne quitta cet objet que lorsque les ténèbres de la nuit commencèrent à lui en dérober la vue. Il quitta ce rivage, et s'avança le plus qu'il put dans les terres, sans y trouver d'habitations. Il s'arrêta dans un bois, où il fit mauvaise chère, et passa la nuit comme il put. Dès que le jour parut, son premier dessein fut de chercher quelque chemin qui le ramenât à la cour de son père, ne doutant point que la princesse, sa sœur, n'eût besoin de sa présence; mais il ne put s'ôter de l'esprit qu'elle ne fût dans cette île. Cette imagination lui parut aussi ridicule que la première fois qu'elle s'étoit présentée à lui; cependant il revint au bord de la mer, s'y promena quelque temps; et, comme il avoit remonté sur son rocher pour mieux voir cette île agréable, il ne trouva plus le sentier qui l'y avoit conduit le jour précédent. Il tournoit au pied du rocher, pour en trouver quelqu'autre, quand il entendit de l'autre côté la plus belle voix du monde. Il jugea d'abord que c'étoit la voix d'une femme; il passa par des endroits dangereux et difficiles, pour parvenir où il entendoit toujours chanter; car ce rocher s'avançoit dans la mer. Enfin, après en avoir fait presque le tour, il descendit dans un terrain plus uni, et jugea qu'il n'étoit qu'à huit ou dix pas de la personne qui chan-

toit; cependant il ne la voyoit point; il lui parut qu'elle étoit cachée derrière un autre recoin du rocher. Il s'y avançoit avec beaucoup d'empressement, et avec le moins de bruit qui lui étoit possible, lorsqu'il vit auprès de l'endroit où il vouloit aller, la peau de quelque grand poisson, fraîchement étendue sur le sable. Cet objet lui donna de l'horreur; il fit quelque bruit en se tournant pour éviter cette vue désagréable; et dans le moment il entendit sauter quelque chose dans la mer. Cela le fit retourner; mais il ne vit plus cette peau. Alors il s'avança vers le lieu où il avoit entendu chanter; il n'y trouva personne; et sa surprise redoubla bien encore, quand il vit les plus beaux bains du monde : ils étoient pratiqués dans une grotte au pied du roc, que la nature seule n'avoit pas faite; car elle étoit partout revêtue de marbre, et les cuves où l'on se baignoit étoient d'ébène, doublées d'or. Il ne savoit que penser de toutes ces choses, quoiqu'il y rêvât jusqu'à la nuit. Il la passa, comme la précédente, ainsi que deux ou trois encore, au milieu d'un bois, couchant à l'air, et se nourrissant de fruits sauvages. Ce n'étoit pas là une vie fort délicieuse pour un jeune prince; mais c'étoit le moindre de ses chagrins. Il étoit revenu chaque jour au bord de la mer, sans y rien voir et sans y rien entendre. Le sentier qui

l'avoit d'abord conduit au haut du rocher, parut à la fin ; il y monta avec ardeur, et revit avec plaisir la belle île. A peine y fut-il, qu'il entendit chanter cette même belle voix qui l'avoit charmé. Aussitôt il descendit ; et, comme il étoit à trois pas de la grotte, il vit encore cette peau sanglante ; il en eut encore plus de peur que la première fois ; il fit le même bruit, et aussitôt il vit sauter un poisson monstrueux dans la mer, et ne revit plus la vilaine peau. Il trouva la grotte dans le même état que la première fois, hors que la cuve étoit encore pleine d'eau ; il y mit la main, et, l'ayant trouvée tiède, il ne douta point qu'on ne vînt de s'y baigner ; mais il ne pouvoit comprendre que ce fût ce poisson qui vînt se faire écorcher pour se mettre au bain, et qui chantoit si mélodieusement. Il revint à l'endroit d'où ce poisson avoit sauté dans la mer, et remarqua que la surface de l'eau en étoit encore marquée d'un grand sillon qui s'étendoit devers l'île. Le lendemain il se mit en embuscade derrière quelques rochers qui formoient l'entrée de la grotte, pour tâcher de découvrir ce que c'étoit que ce poisson. Il avoit les yeux attachés sur l'île, s'imaginant que c'étoit de cet endroit que cet animal devoit venir, lorsqu'il en vit sortir quelque chose de blanc, qu'il prit d'abord pour pour un petit bateau avec une voile. A mesure

que cela s'avançoit vers le rivage, sa curiosité augmentoit, et l'objet sembloit diminuer : cela le fit sortir de son embuscade, pour ne pas le perdre de vue. Quand cet objet flottant fut assez près du rivage, au lieu de venir droit à l'entrée de la grotte, il se détourna pour aborder plus loin. Il se mit tout au bord de la mer, et vit qu'au lieu de prendre terre, cette merveille ne fit que ranger la côte en s'avançant vers lui.

Dès que cela fut assez près du prince pour démêler ce que c'étoit, il vit la plus belle créature de l'univers dans une conque marine, qui, tenant d'une main le bout d'une grande voile blanche qui étoit attachée, par l'autre bout, à ce merveilleux charriot, le faisoit aller à son gré par le secours des zéphirs. Le prince se mit à genoux, ne doutant pas que ce ne fût la déesse Thétis qui se promenoit sur l'eau; rien ne ressembloit tant à tous les portraits qu'on fait d'elle et de son équipage; excepté que cette Thétis qu'il voyoit, n'étoit ni si blonde ni si nue qu'on représente d'ordinaire la déesse.

Le vent, tout à coup ralenti,
Lui fit voir, dans cette figure,
L'éclat dont brillera, dans la race future,
Une princesse de Conti.
De la princesse toute entière
Chaque attrait s'offrit à ses yeux;

Son air, sa grâce singulière,
La majesté de ses ayeux;
D'agrémens immortels la foule vagabonde,
Qui se répand sur tous ses traits;
La plus belle taille du monde;
Et le reste fait à peu près
Comme on peint, au sortir de l'onde,
Vénus dans les plus beaux portraits.

Le prince de Lombardie, toujours à genoux devant cette divinité, l'auroit regardée de cent mille yeux, s'il les avoit eus; elle étoit arrêtée vis-à-vis de lui, on ne sait pas bien pourquoi, si ce n'est que l'attention du prince et sa figure ne lui déplaisoient pas. A son égard, il sentit bientôt que c'étoit fait de sa liberté; car l'admiration et l'amour l'avoient saisi en même-temps, et cela d'une si grande force, qu'il en étoit tout éperdu, et qu'il en suoit à grosses gouttes. Il tira son mouchoir pour s'essuyer le visage, et, en le tirant, il fit tomber le peigne et son étui. Cette beauté ne l'eut pas plutôt aperçu, qu'elle fit un grand cri, et s'approcha comme pour mettre pied à terre; mais le prince, tout confus qu'une chose si peu convenable aux héros fût sortie de sa poche, se jeta promptement dessus, et le serra, tout indigné de l'affront qu'il en recevoit. Elle en fit un cri plus aigu et plus sensible que le premier, et lui tourna brusque-

ment le dos, vogua vers son île, et disparut à ses yeux. Il en fut sensiblement touché; tous ses désirs se tournèrent vers cette île; et ne voyant aucun bateau pour l'y conduire, il résolut de tenter l'aventure de Léandre; trop heureux d'en éprouver la fin, pourvu que les commencemens lui en pussent être aussi agréables. Il commençoit donc à se déshabiller pour cette épreuve, lorsqu'il entendit au haut du rocher des gémissemens, tels que font les chiens quand ils sont en affliction; il leva les yeux, et vit le renard blanc, qui, s'étant dressé sur les pattes de derrière, continuoit ses cris, et faisoit plusieurs gestes de ses pattes de devant vers l'île. Le prince le regardoit attentivement, pendant qu'un petit bateau, qui s'étoit détaché de l'île, aux cris et aux signes du renard blanc, venoit à pleine voile vers le rivage; le renard descendit, et, dès qu'il vit le prince, il fit deux ou trois sauts de joie, et se mit en devoir de lui baiser les mains, et de lui lécher les pieds; mais le prince, qui, dès cette première vue, l'aimoit et l'estimoit, ne le voulut jamais permettre.

Pendant ces honnêtetés de part et d'autre, le bateau étoit abordé; le renard blanc fit signe au prince de remettre ce qu'il avoit ôté de ses habits, et d'entrer avec lui dans le bateau. C'est ce qu'il souhaitoit ardemment; mais, avant que de

passer dans un lieu où il espéroit de revoir sa divinité; il se souvint de l'affront que son peigne lui avoit fait; il le tira de sa poche, de colère, et alloit le jeter dans la mer, quand le renard blanc fit un cri douloureux, et, sautant à sa manche, lui retint le bras de toute sa force, et ne voulut point lâcher prise que le prince n'eût remis le peigne et l'étui dans sa poche. Le bateau se mit à voguer dès qu'ils y furent, et il alloit de lui-même; mais il n'étoit encore qu'à vingt pas du rivage, quand on entendit un bruit de chevaux sur le même rivage. Un homme à cheval, que plusieurs autres sembloient poursuivre, s'avança jusqu'au bord de la mer, banda son arc, et d'une flèche qu'il y mit, perça le renard blanc de part en part. Il fit un grand soupir, et, tournant tristement les yeux sur le prince, il les ferma comme pour ne jamais plus les ouvrir. Le prince ne fut guère moins rempli d'affliction que si la flèche l'eût percé lui-même; et, sans rien consulter que sa douleur et son ressentiment, il se jeta à la mer pour aller venger la mort du pauvre renard. Il fut bientôt à bord; mais il ne trouva plus personne, et il perdit avec chagrin l'espoir de la vengeance, en perdant les traces du meurtrier, que des rochers, dont toute cette côte étoit bordée, dérobèrent à sa poursuite. Il revint au bord de la mer, pour

tâcher de regagner le bateau, et pour voir si le renard étoit encore en état d'être secouru; mais ce fut inutilement. Tout étoit disparu de dessus la mer comme de dessus la terre. Les espérances du prince avec toutes les flatteuses idées qu'il s'étoit formées d'un bonheur prochain, s'évanouirent en même temps, et il se trouva sur le bord de la mer sans autre compagnie que celle de la douleur et du désespoir.

A cet endroit du récit que faisoit le Bélier, le géant Moulineau se mit à bâiller, et, se sentant plus d'envie de dormir que d'apprendre le reste de cette histoire, il se déshabilla, se fit donner ses bottes, et se mit au lit.

Le Bélier ne manqua pas de se trouver au lever de son maître, et, après lui avoir fait sa cour par quelques louanges sur sa bonne mine et ses agrémens, il lui dit qu'il avoit fait le tour de la place ennemie pendant la nuit; que l'ayant examinée de fort près, à la faveur des ténèbres, elle lui paroissoit imprenable par la force, et qu'elle l'étoit encore plus par famine, parce que le druïde, qui commandoit aux élémens, trouveroit bien le moyen de subsister malgré tous leurs efforts, et qu'il voyoit bien qu'il se moquoit de tout ce qu'ils avoient fait jusque-là; que son avis étoit donc de tâcher de le surprendre avec sa fille. Par quel stratagême, dit le

géant? Le voici, répondit le Bélier : Que votre grandeur lui fasse savoir que vous êtes fâché de tout ce que le ressentiment vous a fait faire jusqu'à présent; que vous avez trop de tendresse pour sa fille, et trop de respect pour lui, pour vous obstiner à les vouloir vaincre par la voie des armes; que ne voulant plus devoir qu'à votre amour et à vos services une paix que vous désirez, vous allez retirer vos troupes, et le laisser en pleine liberté, à condition toutefois que pour les frais de la guerre, et pour récompenser mes services, la belle Alio, de ses mains blanches, voudra bien me dorer les deux cornes et les quatre pieds, du même or que le druïde, son père, garde sous la statue de Cléopâtre. Eh! qu'est-ce que cela me fera, dit le géant, que tu sois doré? Votre grandeur, qui a tant d'esprit, reprit le Bélier, ne voit-elle pas que, dès qu'on m'aura envoyé un passe-port, je me rendrai auprès du druïde, et que, comme la force de ses enchantemens dépend de sa vie, je prendrai mon temps pour lui donner de mes deux cornes dans le ventre, et que, l'ayant tué, rien ne me sera plus facile que de vous ouvrir une porte du château pour vous rendre maître de sa fille et de tous ses trésors? Le généreux Moulineau n'eut garde de s'opposer à un projet si plein de noirceur et d'infamie; il y

vouloit seulement faire quelque petit changement, pour que le Bélier n'en eût pas seul l'honneur. Il imagina donc que, pour mieux tromper le druïde, il falloit envoyer un hérault d'armes au lieu d'un trompette. Le Bélier parut en extase d'admiration à ce trait de prudence et de vivacité. La chose étant résolue suivant ce dernier avis, tandis que le hérault se préparoit, et qu'on lui faisoit ses dépêches, le géant pria son favori de reprendre l'histoire du renard blanc; ce qu'il fit de cette manière :

Le prince, resté seul au bord de la mer, comme je vous l'ai dit, n'avoit jamais eu la tête si remplie de différentes agitations, ni le cœur si pénétré de tendresse et d'affliction. Il ne pouvoit se résoudre à quitter un rivage sur lequel il avoit été témoin de tant d'événemens extraordinaires; le renard, la nymphe et le poisson occupoient ses pensées tour à tour, sans pouvoir comprendre ce qu'ils étoient. Il savoit seulement qu'on n'avoit jamais senti tant d'amour qu'il en sentoit pour cette nymphe, tant d'horreur qu'il en avoit du poisson, ni tant d'amitié que celle qu'il portoit à la mémoire de l'infortuné renard. L'approche de la nuit, et quelques éclairs qui menaçoient d'un prochain orage, interrompirent ses rêveries, et l'obligèrent de chercher un endroit qui pût le mettre à cou-

vert. Il n'en connoissoit point de plus commode que la grotte des bains; elle lui parut éclairée d'un grand nombre de lumières; et, quand il en fut près, il entendit la même voix qu'il y avoit déjà entendue deux fois; il se coula le plus doucement qu'il put jusqu'à l'entrée de la grotte; il s'arrêta tout court, tant il eut peur d'interrompre les accens de la plus belle voix qu'il eût jamais entendue; il étoit si près de celle qui chantoit, et tellement attentif aux paroles de son chant, qu'il n'en perdit pas un mot. Les voici:

Prince, pour qui je sens les traits d'un feu nouveau,
Si vous ne voulez pas qu'un mauvais sort l'éteigne,
Donnez-moi quelques coups de peigne
Quand vous me trouverez dans l'eau;
Et, quoique rien ne soit plus beau
Que mon éclat, quand je me baigne,
Si vous m'aimez, brûlez ma peau.

Des paroles si flatteuses pour son espoir, et cependant si obscures et si mystérieuses, augmentèrent tellement sa curiosité, qu'il entra brusquement dans la grotte, bien résolu pourtant, s'il y trouvoit la chanteuse, de n'exécuter que la moitié de ses volontés, et de ne faire que la peigner bien délicatement, et non pas de lui brûler la peau, qui devoit être la plus belle du monde, puisqu'elle le disoit. De plus, il avoit

un pressentiment que sa divinité de l'autre jour pourroit bien être cette même chanteuse.

On ne chanta plus, d'abord qu'il fut dans la grotte; elle étoit éclairée d'une infinité de lumières placées dans des gaînes d'ébène, garnies d'or, comme étoit la cuve, et toutes les bougies avoient chacune la forme d'un couteau sortant à moitié de la gaîne. Cette sorte d'illumination le surprit; mais il le fut bien plus, quand il vit la cuve enveloppée d'un pavillon de satin blanc, tout chamarré de gaînes en broderie d'or; il examinoit tout ce qu'il voyoit avec attention et étonnement, lorsqu'il entendit soupirer quelqu'un sous ce pavillon, et un moment après il entendit ces mots :

Prince, je suis celle que vous aimez et qui vous aime; faites tout ce que je vous dirai, quelque difficiles que les choses vous paroissent, et ne vous effrayez pas dans une aventure où vous me perdrez pour jamais, si, lorsque ce pavillon s'ouvrira, vous témoignez la moindre peur. Moi, peur! s'écria-t-il.... Dans le moment le pavillon s'ouvrit, et ce qui se présenta à ses regards pensa le faire évanouir; une tête de crocodile, la gueule ouverte, paroissoit hors du bain, et sembloit s'avancer vers lui. Il ne recula point; mais il suoit à grosses gouttes, et le cœur lui battoit. Cependant il regarda fixement

cette affreuse hure, qui, s'étant fermée, se retroussa pour faire voir sous elle le plus beau visage qui fut jamais, et qu'il reconnut pour être celui de la nymphe qu'il adoroit. Cette tête pourtant, qui s'élevoit au-dessus de celle de la nymphe, comme une espèce de rayon, composoit une assez vilaine coiffure, et lui serroit le front et les joues avec tant de justesse, qu'on ne voyoit pas un seul de ses cheveux. Il n'importe; toute l'horreur du prince se dissipa dès que ces beaux yeux se tournèrent vers lui; et, se mettant à genoux pour l'adorer plus respectueusement, il alloit parler, lorsque la nymphe lui dit : Que faites-vous, prince? les momens sont précieux; que ne me peignez-vous? La peigner, disoit-il en lui-même! eh! comment? La nymphe lui parut irritée de ce retardement; il prit donc son peigne; et, croyant le tirer d'abord de son étui, il sentit avec surprise qu'il n'en sortoit que petit à petit, et non sans beaucoup d'effort. Mais, à mesuré qu'il sortoit, la tête du crocodile se renversoit en arrière, et découvrit enfin les plus beaux cheveux de l'univers. Quand le peigne fut à moitié sorti, la tête disparut, et le prince vit alors la nymphe dans tous ses charmes; les transports de joie qu'il sentoit, lui donnèrent un nouvel empressement pour tirer son peigne, croyant bien qu'elle avoit besoin d'être

peignée après avoir porté cette vilaine tête. Il vit qu'à mesure que le peigne sortoit de l'étui, le reste de la nymphe sortoit de l'eau. Les lys, la neige et l'albâtre auroient paru jaunes auprès de ce qui s'offroit à ses yeux; mais cette blancheur éblouissante n'étoit rien encore en comparaison des grâces qui accompagnoient toutes ces beautés; elle avoit les épaules et la moitié des bras hors de l'eau; et c'étoit une chose à voir que les efforts que le prince faisoit contre son peigne en faveur du reste. Mais la nymphe prenant la parole : C'est assez, dit-elle, laissez-là votre peigne et son étui pour brûler vîte ma peau. Moi! s'écria-t-il, moi, brûler votre peau! Que la mienne, avec tout mon corps et avec tout l'univers, soit réduite en cendres plutôt que cette divine peau soit seulement égratignée par celui qui vous adore! Je ne doute point de votre amour, répondit la nymphe; mais ce n'est pas ici le temps d'en étaler la délicatesse : il n'est question que de m'obéir; si on vous prévient, vous me perdrez pour jamais; car apprenez que je ne puis être qu'à celui qui aura brûlé ma peau. Le prince ne pouvoit se résoudre à cette exécution; et, tandis que la pitié, l'amour et l'obéissance se disputoient dans son cœur, la nymphe lui dit adieu, le pavillon se referma sur elle, et toutes les lumières s'éteignirent.

Ce fut alors que le prince se repentit de n'avoir pas brûlé quelque petit endroit de cette belle peau, à laquelle il auroit fait un peu de mal, il est vrai, mais dont il auroit retiré un si grand bien. Il étoit résolu de réparer sa faute à la première occasion, et, pour empêcher qu'on ne le prévînt, il fut se camper à l'entrée de la grotte pour y attendre le jour. Un moment après qu'il y fut, une nouvelle lumière le frappa; il crut que c'étoit la grotte qui s'éclairoit de nouveau; mais c'étoit un feu qu'on avoit allumé sous les derniers arbres de la forêt qui s'étendoit vers le rivage; il couroit pour en prendre quelque tison, quand, au premier pas qu'il fit, il vit la peau du poisson; la même horreur le saisit à cette vue; et, indigné de rencontrer encore cet objet affreux, il le prit transporté de colère, en s'écriant: Pour toi, détestable peau, qui ressembles si peu à celle de la nymphe que j'adore, tu seras brûlée; et, courant de toutes ses forces vers l'endroit où il voyoit le feu, il vit une femme assise qui ne l'eut pas plutôt aperçu chargé de cet objet effrayant, qu'elle fit un grand cri, et se sauva toute éperdue dans le plus épais de la forêt.

Le prince jeta cette peau dans le feu; dès qu'elle y fut, il crut avoir fait sauter une mine chargée de cent milliers de poudre, tant le fra-

cas fut épouvantable. Après cet exploit, il se saisit d'un tison, et revint en toute diligence vers son poste ; son tison fut inutile ; il trouva toutes les bougies rallumées, vit la cuve encore pleine d'eau ; mais il ne vit plus ni le pavillon ni la nymphe ; il pensa s'en désespérer, ne doutant pas que quelqu'amant moins tendre, après l'avoir bien peignée et bien brûlée, ne l'eût emmenée pour sa récompense.

Il sortit comme un fou pour courir après, sans savoir de quel côté il alloit ; il parcourut toute la forêt sans que nul objet s'offrît à sa vue. Le jour commençoit à paroître, lorsqu'il se trouva à l'endroit où le feu avoit été allumé ; il voulut voir s'il ne restoit rien de cette affreuse peau qui avoit fait tant de bruit ; il n'en vit que la cendre. Mais quelle fut sa surprise, de retrouver le carcan à deux pas delà ! Cette vue lui donna de la joie, ne doutant point que la princesse sa sœur ne fût cette personne qui s'étoit sauvée dans le bois ; il courut avec empressement du côté où il l'avoit vue fuir, sans se mettre en peine du carcan ; et il la rencontra qui revenoit sur ses pas avec vivacité. Ce récit seroit trop long, si je vous disois la joie qu'ils eurent en se voyant, les caresses qu'ils se firent, et les tendres expressions qui marquoient leur amitié ; ils ne se lassoient point de se raconter toutes les inquié-

tudes qu'ils avoient eues l'un pour l'autre. Ils s'assirent au pied d'un grand arbre pour se conter tout ce qui leur étoit arrivé. Le prince, ayant fait le récit de ses aventures au sujet de la nymphe et de la grotte, oublia par bonheur ce qui lui étoit arrivé avec le renard blanc, et fit bien; car la princesse, ayant conté ses infortunes jusqu'à l'endroit où nous l'avons laissée, poursuivit ainsi:

O mon cher frère! si vous aviez connu les charmes de ce renard, il eût été impossible que vous ne l'eussiez aimé; ses soins et ses assiduités auprès de moi avoient quelque chose de surnaturel; il sembloit deviner mes pensées, tant il alloit à propos au devant de tous mes souhaits; je n'en faisois point, à la vérité, que celui de n'en être jamais séparée; j'en avois si peur, que mon premier soin avoit été de lui cacher mon carçan, qui faisoit fuir toutes les bêtes. Le petit palais où nous étions étoit embelli de jardins, de grottes et de fontaines. Le renard m'y conduisoit, quand il s'imaginoit que j'avois envie de me promener; et dans ces promenades, quoiqu'il ne pût me parler, il entendoit tout ce que je lui disois, et trouvoit le moyen de me faire comprendre qu'il étoit transporté de la bonne volonté que j'avois pour lui. Cependant, il sembloit me demander quelque chose par ses re-

gards et par des gestes supplians; j'étois au désespoir de ne pouvoir comprendre ce qu'il vouloit me dire; car je lui aurois donné ma vie; à la fin je fus éclaircie pour mon malheur. J'avois caché le carcan au milieu de quelque buisson, à l'extrémité du jardin; le renard blanc l'aperçut dans une de nos promenades, et, loin d'en avoir peur comme les autres bêtes, il me quitta pour sauter à corps perdu dessus; mais, dès qu'il l'eut touché, le carcan se referma avec le même bruit qu'il avoit fait entre les mains de la reine. A ce bruit, le pauvre renard fit un saut en arrière, et d'un autre, franchit la muraille du jardin, sans que je l'aie jamais revu depuis. Je fus reprendre ce maudit carcan que je désestois, et que j'aurois abandonné, si je ne m'étois souvenu qu'il m'étoit nécessaire dans le bois pour me garantir des autres bêtes. Je ne l'eus pas plutôt dans les mains, qu'il s'ouvrit; et, depuis ce jour fatal, quoique j'aie erré sans cesse par les bois, les rochers et les précipices avec des peines infinies, le plus grand de mes maux a toujours été de ne pouvoir retrouver mon fidèle et bien aimé renard. La nuit me surprit hier à l'endroit où j'avois allumé ce feu auprès duquel vous me vîntes effrayer avec cette horrible peau; et, dès que j'ai été remise de l'étonnement que me causa le fracas que j'entendis en m'éloignant du feu, je suis revenue

sur mes pas pour reprendre ce carcan que j'avois oublié dans ma frayeur.

En finissant ce récit, la princesse pria son frère de la ramener à cet endroit; mais ils eurent beau l'y chercher, il ne se trouva plus; elle n'en fut pas si affligée qu'elle l'auroit été avant la rencontre de son frère; sa présence la rassuroit contre les périls dont la vertu du carcan l'avoit garantie jusqu'alors; et, comptant sur la complaisance et l'amitié du prince pour elle : Mon cher frère, lui dit-elle, en lui serrant les mains et en pleurant, je vous avoue l'excès de ma folie; je ne puis plus vivre sans le renard blanc; et, si vous n'avez la bonté de m'accompagner pour le chercher par toute la terre, vous me verrez mourir de douleur.

Le prince de Lombardie avoit les larmes aux yeux en songeant au désespoir où tomberoit sa sœur, quand elle sauroit la triste destinée de ce pauvre renard; et, ne voulant pas lui donner ce chagrin, il lui tut ce qu'il savoit, et lui promit tout, pourvu qu'elle voulût lui accorder le reste de ce jour pour parcourir le rivage de la mer. La princesse y consentit à peine, tant elle étoit pressée de courir après le renard blanc. La grotte des bains fût le lieu qu'ils se marquèrent pour se retrouver, après qu'ils auroient visité tous les environs. En y entrant, la princesse fût étonnée

des merveilles qu'elle y vit, quoique son frère l'en eût prévenue; et, pendant qu'elle étoit occupée à les considérer, le prince grimpoit jusqu'au sommet du rocher, d'où portant, après y être arrivé, ses regards le plus loin que sa vue put s'étendre sur la terre et sur la mer, la terre ni la mer ne lui offrirent rien de ce qu'il cherchoit. Cet endroit sembloit fait exprès pour la rêverie; ce fut donc là que la tête du crocodile lui revenant dans l'esprit, et l'idée de la nymphe y succédant, il ne put s'empêcher de parler seul.

Qu'est-elle devenue, disoit-il, cette adorable figure que j'ai vue sous des formes si différentes? et que sont devenus ses sentimens si favorables, qu'elle a bien voulu ne me pas cacher? Quoi! pour ne l'avoir pas voulu brûler, elle disparoît! Mais, s'écria-t-il tout d'un coup, ne seroit-ce point cette horrible peau que j'ai brûlée, qu'elle a voulu dire? Cette pensée le fit revenir comme d'un songe; et, convaincu de sa première erreur : Oui, continua-t-il, c'est cette peau dont elle vouloit se défaire. Ma foi, dit le géant, je m'y serois mépris tout comme lui; d'où vient aussi que cette sotte grenouille ne lui disoit pas que c'étoit son autre peau? Mais achève ton conte; car, franchement, je commence à le trouver un peu long.

Le prince, dit le Bélier, persuadé entièrement par de nouvelles réflexions, qu'il avoit, sans y songer, fait une partie de ce que la nymphe lui avoit ordonné, ne pouvoit comprendre par quelle raison elle ne lui donnoit pas lieu de faire le reste. Par exemple, disoit-il, en prenant son peigne, et, le tirant aussi facilement que le jour des épreuves : Si cette reine de mon cœur étoit ici, je la peignerois mieux qu'elle ne l'a jamais été de ses jours. Il crut entendre quelques cris dans le bois comme il achevoit ces mots; et, s'étant retourné vers l'endroit d'où partoient ces cris, il vit une femme qui couroit de toute sa force à travers les arbres, pour se sauver d'un homme à cheval qui la poursuivoit; malgré la distance des lieux, il remarqua que cet homme avoit un arc à la main; et, ne doutant pas que ce ne fût le meurtrier du renard blanc, et que celle qu'il poursuivoit n'eût besoin d'un prompt secours, il courut dans le bois. Les cris de cette femme le guidoient, car il en avoit perdu la vue en descendant du rocher : le désir de la secourir et de venger le renard blanc, sembloit lui donner des ailes; mais, sans aller si vîte, il les auroit bientôt joints. La difficulté des chemins avoit fait tomber la femme, et cet homme avoit mis pied à terre, et la tenoit entre ses bras; il alloit la mettre sur son cheval, quand le prince

arriva. La beauté de cette personne l'éblouit d'abord; mais sa surprise fut extrême, lorsqu'il la reconnut pour être la reine, sa belle-mère; il ne savoit pas son heureux changement; et le souvenir de ses cruautés et de sa haine pour sa sœur et pour lui, pensa le faire repentir d'être sitôt arrivé. Cependant, comme il étoit généreux, il la dégagea de son ravisseur; et, mettant l'épée à la main, il alloit venger son injure et la mort de son ami le renard blanc, lorsque la reine le retint, en lui disant que c'étoit l'archiduc de Plaisance : il n'en douta pas, après l'avoir examiné; car c'étoit l'archiduc le plus sauvage qui fût au monde. Il avoit la barbe épaisse, les cheveux hérissés, les regards farouches, et ses habits en lambeaux. La reine se mit à genoux, embrassa ceux du prince, en lui demandant pardon de ses injustices, et le conjura de venir avec elle au secours du roi, son père, que ce maudit archiduc venoit de blesser d'une flèche qu'il lui avoit tirée. Le prince, transporté de colère à cette fâcheuse nouvelle, se retourna pour le tuer malgré sa folie; mais il avoit repris son cheval pendant le discours de la reine, et vraisemblablement étoit allé chercher à faire quelque nouvel exploit.

Tandis que la reine et le prince alloient à grands pas vers l'endroit où le roi étoit, elle con-

toit au prince comme son cœur avoit été soudainement changé pour toute la famille royale; que le roi, son époux, ne la voulant plus voir, avoit quitté sa cour pour chercher ses enfans; que, désespérée du départ de son mari, elle l'avoit suivi sans équipage et sans train; mais que ne pouvant les trouver tous trois, elle avoit consulté la Mère aux gaînes, qui l'avoit fait conduire à l'île des Gaînes, où elle avoit vu la plus belle princesse de l'univers, et la plus malheureuse, puisqu'elle étoit obligée, par enchantement, de prendre d'un jour à l'autre la figure d'un monstre marin; que, quand ce jour arrivoit, il se présentoit une grande peau devant elle, contre laquelle il lui étoit impossible de résister; que l'horreur qu'elle en avoit, lui donnoit mille morts, et que cependant elle étoit forcée de s'en envelopper et de se jeter dans la mer.

Le prince, transporté d'admiration et de joie, ne put s'empêcher d'embrasser la reine à cet endroit de son récit, et de l'assurer que celle dont elle parloit ne seroit plus importunée de cette affreuse peau; et, se mettant à genoux à son tour, il conjura la reine de le conduire à l'île où étoit cette adorable princesse. C'est pour vous y mener que je vous cherchois, répliqua-t-elle; mais vous ayant si heureusement trouvé, nous n'avons pourtant encore rien fait, si nous ne

trouvons la princesse, votre sœur; car de sa présence, aussi bien que de la vôtre, dépend le salut de la plus précieuse vie qui soit au monde. Et de quelle vie, dit le prince alarmé? De celle du renard blanc, reprit la reine, que nous ne trouverons peut-être plus en vie. A cette idée de la mort du renard blanc, la belle reine ne put retenir ses larmes. Hélas! poursuivit-elle, ce pauvre renard nous venoit voir de temps en temps, et nous charmoit par ses manières. Hier, il fit signe qu'on lui envoyât la chaloupe de l'île; j'étois au rivage pour l'attendre, la belle enchantée s'y promenoit avec moi; mais elle ne put rester jusqu'à son arrivée; car, s'étant éloignée comme pour rêver, elle fit un grand cri, et sur-le-champ s'élança dans la mer, sous la figure la plus hideuse qu'on puisse voir. Je la plaignis; mais j'eus bien d'autres sujets de m'affliger, quand la chaloupe aborda, et que je vis le pauvre renard blanc baigné dans son sang et aux derniers abois. A cette vue je fis mille cris douloureux, et l'ayant pris dans mes bras, je le portai doucement au palais des Gaînes, où il est servi comme dans celui du roi, votre père. Les chirurgiens jugèrent sa blessure mortelle; mais la gouvernante de l'île, qui s'intéresse pour lui, se mit à genoux devant la reine des oracles; j'y prêtai l'oreille, et j'entendis que, si je pouvois amener

le prince et la princesse de Lombardie dans vingt-quatre heures dans l'île, le renard blanc étoit sauvé; que je n'avois qu'à me mettre dans la chaloupe, qui me conduiroit à ce rivage où j'aurois de leurs nouvelles. J'abordai hier à l'entrée de la nuit; je parcourus la forêt pour vous trouver; mais quelle fut ma surprise d'y trouver le roi! J'en fus transportée de joie; il voulut d'abord me fuir. Voyant son dessein, je me jetai à ses pieds, et lui dis tant de choses pour l'assurer de mon repentir et de mon changement, qu'il céda à la tendresse qu'il a toujours eue pour moi; cependant, il me dit qu'il ne pouvoit rester où j'étois qu'il n'eût trouvé ses enfans. Alors je lui dis, que je vous cherchois tous deux, et qu'un oracle avoit dit que je vous trouverois; il me crut. Ensuite je lui appris ce que je viens de vous conter. Il m'apprit à son tour que l'archiduc, son parent, s'étant échappé depuis deux ou trois jours de ceux qui l'avoient en garde, couroit les champs, et tuoit à coups de flèche tout ce qu'il rencontroit. Ce matin, comme nous commencions à parcourir la forêt pour vous chercher, l'archiduc, qui par malheur nous suivoit, perça le roi d'un coup de flèche à l'épaule, et d'une autre qu'il avoit mise à son arc, m'alloit donner la mort; mais il se retint après m'avoir quelque temps considérée, et je jugeai qu'il vouloit me

faire tout autre traitement; car il vint droit à moi pour me saisir et me mettre sur son cheval. Cette frayeur me donna tant de force et de légèreté, qu'il me perdit bientôt de vue. Comme il avoit mis pied à terre, le temps qu'il perdoit à remonter à cheval m'avoit donné beaucoup d'avance sur lui; cependant, sans votre secours, j'étois en sa puissance.

Ce récit finit justement à l'endroit où le roi avoit été blessé; mais ils ne l'y trouvèrent plus; ce furent de nouvelles alarmes. La pitié d'une part, et le devoir de l'autre, vouloient que, laissant là toute autre inquiétude, ils se remissent à le chercher; mais l'amour, beaucoup plus pressant que tous les autres égards, s'y opposa. Ils souhaitèrent donc toutes sortes de prospérités au roi, en quelqu'endroit qu'il fût, et s'acheminèrent en toute diligence vers la grotte des bains, pour y prendre la princesse, et voguèrent ensuite vers l'île des Gaînes. En entrant dans la grotte, ils trouvèrent la princesse assise qui se désespéroit; elle tenoit la tête du roi, son père, sur ses genoux, et l'arrosoit de ses larmes; elle le croyoit mort; mais il n'étoit qu'évanoui. L'ardeur de courir après celui qui venoit de le blesser, et qui vouloit encore lui ravir sa femme, et de plus la perte de son sang l'avoient tellement affoibli, que tout ce qu'il avoit pu faire

avoit été de se traîner jusqu'à cette grotte pour y chercher du secours; sa foiblesse et sa surprise lui firent perdre le sentiment.

Votre grandeur aura la bonté de s'imaginer les douleurs, les cris et les plaintes du fils et de la femme, quand ils virent le roi dans cet état, pour que je ne vous en importune point. Ils le firent revenir de la manière qu'on fait ordinairement revenir dans les romans les héros et les divinités interdites, c'est-à-dire, avec force eau fraîche. On arrêta son sang avec des compresses de gaze; et ensuite, le soulevant de tous côtés, on le mena jusqu'à la chaloupe de l'île, qui eut la bonté de se venir ranger à l'endroit du rivage le plus prochain de la grotte. Dès qu'ils y furent placés, la princesse apprit de la bouche de sa belle-mère, la triste aventure de son cher renard. En apprenant ce malheur, son désespoir éclata de mille manières différentes; elle vouloit se jeter dans la mer, ou du moins s'évanouir d'affliction; mais on ne lui permit ni l'un ni l'autre, et l'on trouva moyen de tranquilliser un peu son esprit, en lui disant que, dès qu'elle arriveroit auprès du renard mourant, il se porteroit à merveille. Il n'y a rien de si doux pour un cœur amoureux, que de pouvoir rendre la vie à l'objet de sa tendresse. Quoique le bateau allât comme un trait, il lui sembloit immobile; son im-

patience fut enfin satisfaite ; ils abordèrent, mirent pied à terre, et bientôt se rendirent au palais. Nous les y laisserons, s'il vous plaît, pour nous transporter où l'archiduc.... Oh ! va te promener avec ton archiduc, dit le géant ; je te défends absolument de quitter ton île que tout ceci ne soit fini. Comme il vous plaira, reprit le Bélier ; il poursuivit ainsi :

Le renard blanc, couché sur un petit lit auprès d'un bon feu, tendoit à sa fin ; ses yeux étoient fermés, et tout son corps sans mouvement ; mais, au premier cri que fit la princesse, il ouvrit les yeux, et rappelant, dès qu'il la vit, le peu qui lui restoit de force, il la regarda d'une manière assez tendre pour un renard à l'agonie, et remua foiblement la queue. Elle se jeta toute plate à terre auprès de lui ; mais la gouvernante de l'île, qui ne l'avoit pas envoyé chercher pour se lamenter, la prit par les bras, et l'ayant relevée : Que faites-vous ? lui dit-elle ; il est question de guérir le renard, et non pas de le plaindre. Le roi de Lombardie, tout languissant qu'il étoit, avoit pris la même folie que tout le monde prenoit à la première vue de cette aimable bête ; et, pendant le discours de la gouvernante, il ne cessoit de pleurer et de tâter le pouls du malade. La gouvernante le fit emmener dans un appartement ; et, tandis qu'il é-

toit entre les mains des chirurgiens, s'adressant encoreà la princesse : Que tardez-vous, lui dit-elle, à secourir votre cher renard? Sa vie est entre vos mains; et, dès que vous lui aurez mis le carcan que vous avez, il se portera mieux que jamais; mais je vous avertis qu'il ne reste plus que quelques momens pour le sauver. Ce fut le comble du désespoir pour la princesse de savoir que le salut de son cher renard dépendoit d'un carcan qu'elle avoit perdu; dès qu'on le sut, ce fut une lamentation universelle; tous les assistans se mirent à crier : Le carcan est perdu! et mille voix, sortant tout à la fois de mille gaînes, dont la chambre étoit ornée, se joignirent à ce concert, et, sur des tons différens, crièrent : Le carcan est perdu!

Le roi de Lombardie, que les chirurgiens sondoient alors, leur demanda ce que c'étoit que cet horrible bruit qu'il entendoit; celui qui avoit pansé le renard de ses blessures en revenoit, et dit au roi ce que c'étoit. Voilà bien du bruit, lui dit le roi, pour un carcan. Tenez, ajouta-t-il brusquement, en voilà un que j'ai trouvé ce matin dans la forêt, je souhaite qu'il soit celui qu'on regrette; car, sans doute, il fera cesser ce bruit insupportable que je ne puis souffrir. On peut juger du mal que la sonde faisoit au roi, par la manière chagrine dont il en-

voyoit le carcan au secours de ce même renard qu'il avoit trouvé si aimable. Quand le chirurgien parut avec le carcan, le pauvre malade avoit le hoquet de la mort, et la princesse, qui vouloit se tuer, enrageoit de voir tant de gaînes sans trouver un seul couteau. Elle prit le carcan avec une vivacité qui ressembloit assez à la folie, le mit promptement au coup de son cher renard. Aussitôt il s'étendit, et s'étendit tellement, que ce ne fut plus un renard, mais bien le plus charmant de tous les hommes. Ce changement ne diminua rien de la tendresse de la princesse; aussi n'y perdoit-elle pas; et ravie de joie et d'admiration, elle étoit embarrassée de la contenance qu'elle devoit tenir devant celui qui, un moment avant, étoit ce cher renard qu'elle favorisoit de ses caresses innocentes, sans contrainte et sans scrupule. Confuse, et les yeux baissés, elle sortit de la chambre dans le moment qu'on portoit des habits au beau Pertharite; car, sans doute que votre grandeur sait depuis long-temps qu'il étoit ce renard blanc.

A peine le beau Pertharite fut-il habillé, qu'il courut chercher sa belle princesse. Quels furent leurs transports en se parlant, et sur-tout quels furent ceux de cette tendre princesse, en apprenant qui il étoit, et qu'elle en étoit adorée! Après avoir reçu les complimens de ceux

qui s'étoient intéressés à son malheur, il fut rendre ses devoirs au roi de Lombardie.

Le prince, qui n'étoit pas resté au palais, n'y voyant point sa belle nymphe, en étoit sorti d'abord, et ignoroit ce qui venoit de s'y passer; il y rentroit triste et abattu d'avoir parcouru inutilement toute l'île, lorsque le beau Pertharite en sortoit pour aller le chercher. Ils se virent, s'embrassèrent, et se dirent en peu de mots tout ce qui les regardoit l'un et l'autre. Pertharite se tournant vers la gouvernante de l'île, qui étoit présente au moment de sa rencontre avec le prince de Lombardie, la pria d'avoir pitié de l'inquiétude de ce prince, et des souffrances de Férandine. Hélas! reprit le prince, suspendez pour un moment la pitié qui vous intéresse pour Férandine; c'est la belle nymphe enchantée qu'il faut chercher pour la délivrer des maux effroyables qu'elle souffre. Ils sont encore plus grands que vous ne pensez, répartit la gouvernante; cependant son soulagement dépend de vous, si vous êtes encore en possession de votre peigne. Sur-le-champ il le tira de sa poche; et la gouvernante, l'ayant reconnu, lui dit : Eh bien! il faut peigner la nymphe dont vous désirez si ardemment le repos. Jurez-vous de le faire? Si je le jure, reprit-il! oui, je le jure. Qu'on me mène prompte-

ment à l'endroit où est cette malheureuse nymphe enchantée. Doucement, dit la gouvernante; et si, après l'avoir rétablie dans tout l'éclat de ses attraits et dans la douceur de son premier repos, elle veut vous contraindre elle-même à épouser la charmante Férandine, sœur de Pertharite, y consentirez-vous? Non, s'écria le passionné prince, et je mourrai plutôt. Mais, lui répliqua la gouvernante, si son repos est à ce prix, que ferez-vous? Courons, répondit-il, la délivrer de ses malheurs; qu'elle me doive sa tranquillité, je la paierai sans regret de ma vie. Venez donc, lui dit la gouvernante, venez la peigner, si vous osez! A ces mots elle le mena, suivi de tout le monde, jusqu'à la porte d'un sallon qui s'ouvrit au moment qu'il en approcha. Mais quelle fut sa surprise, quand il vit au milieu de ce sallon cette malheureuse nymphe assise dans un fauteuil, et paroissant tout embrâsée. Sa gorge et ses bras étoient à demi-découverts, et ce ne fut qu'à ces beautés qu'il la reconnut; car sa tête étoit enveloppée de flammes épaisses qui lui tenoient lieu de cheveux, son visage étoit tout enflé, et ses yeux étoient prêts à sortir de sa tête. Regardez, dit la gouvernante au prince, voilà l'état où vous avez mis cette nymphe que vous adorez, en la débarrassant de la tête du crocodile et de sa peau; allez la pei-

gner. Il ne se le fit pas dire deux fois, quoique l'aventure fût difficile à tenter. Il tira son peigne, et se jeta d'abord dans ce sallon. A peine eut-il porté la main dont il tenoit son peigne au milieu des flammes, qu'elles s'éteignirent, et que la nymphe, plus fraîche que l'aurore, et plus brillante que l'astre du jour, lui tendit la main; il se mit à genoux pour la baiser. Alors le beau Pertharite, entrant dans le sallon qui avoit repris sa fraîcheur naturelle, se jeta au cou de la nymphe, qui de son côté l'embrassoit tendrement. Le prince fut arrêté, dans les mouvemens de jalousie qui vouloient naître dans son cœur, par les doux noms de frère et de sœur qui frappèrent son oreille, et qui lui apprirent avec des transports de joie inconçevables, que sa divine nymphe étoit la charmante Férandine, dont il venoit de refuser la main, et qu'il se flattoit dans ce moment de posséder bientôt. Il ne pouvoit se persuader que son bonheur fût réel; son étonnement aussi ne pouvoit cesser, quand il pensoit que cette beauté céleste qu'il avoit adorée sous tant de formes différentes, étoit la célèbre Férandine, et que le beau Pertharite, sous la figure d'un renard, eût été si passionnément aimé de sa sœur.

Ces quatre amans, les plus parfaits et les plus heureux de l'univers, furent à l'appartement du

roi de Lombardie. La reine étoit auprès de lui, qui par ses empressemens et par ses soins, lui donnoit tous les témoignages d'une véritable tendresse : comme sa blessure étoit peu de chose, il fut bientôt guéri. Le beau Pertharite, pour le divertir, lui conta l'histoire de sa métamorphose, et de celle de Férandine.

Le jour que nous entrâmes dans le château de la forêt, lui dit-il, pour y chercher l'esprit de l'archiduc, mon père, nous fumes éblouis d'un nombre infini de spectres et de fantômes effroyables; après en avoir été tourmentés toute la nuit, au jour naissant, une femme d'une mine assez respectable, quoiqu'elle fût fort vieille et toute couverte de gaînes, parut à nos yeux, tenant un carcan d'une main, et un peigne de l'autre : Tenez, Pertharite, me dit-elle, mettez ce carcan; et vous, Férandine, ajouta-t-elle en s'adressant à ma sœur, peignez-vous de ce peigne, si vous voulez que votre père rentre dans son bon sens; et, pour vous consoler des malheurs qui pourront vous arriver à l'un et à l'autre, sachez que, quand on vous mettra ce carcan, tous vos malheurs finiront, et que vous aurez ce que votre cœur souhaitera; et vous, belle Férandine, la même chose vous arrivera, lorsqu'on aura brûlé votre peau, et qu'on vous aura peignée avec ce même peigne que je vous

donne. La Mère aux gaînes disparut à ces mots.

Cependant, pour sortir de ce château, et pour guérir l'archiduc, mon père, je me pressai de mettre ce carcan fatal. Je ne l'eus pas mis, que je me sentis transformé comme vous m'avez vu. Ma sœur fit un grand cri, dès qu'elle vit ce malheur. Comme la raison ne m'avoit pas abandonné dans ce funeste changement, je le sentis dans toute son horreur. Malgré ma douleur, je songeai d'abord à garantir Férandine du piége que la Mère aux gaînes nous avoit tendu. L'usage de la voix m'étant interdit, je lui fis signe de ne se pas peigner, en portant mes pattes à ma tête. Ce geste la trompa : elle crut que je la priois de se peigner ; et, espérant que le peigne seroit peut-être le contrepoison du carcan, elle s'en voulut peigner ; mais il n'eut pas touché ses cheveux, que je les vis tout en feu, comme on vient de les voir. Elle courut aussitôt vers la porte du château, en jetant son peigne, comme j'avois fait mon carcan, gagna ensuite la forêt, et ne cessa de courir qu'elle n'eût gagné le rivage opposé à cette île ; je la suivis partout, et je vis que, s'étant arrêtée dans la grotte aux bains, près la cuve pleine d'eau, elle se déshabilloit pour s'y jeter ; mais elle jeta, par malheur, sa vue sur cette vilaine peau ; et, quoiqu'elle fît

mille cris pour s'en éloigner, elle se sentit forcée par une puissance invincible de s'en envelopper et de se précipiter dans la mer. Je revenois tous les jours au même endroit, pour la pleurer, et pour tâcher de la revoir. J'étois un jour grimpé sur le rocher, où je faisois des cris et des lamentations vers le château de cette île, croyant bien que Férandine s'y étoit réfugiée, lorsque j'en vis venir une chaloupe; je me mis dedans, et elle me débarqua dans l'île. Je vis ma sœur dans un de ses bons jours: elle me conta comme la gouvernante l'avoit bien reçue, et la traitoit le plus humainement du monde; mais elle m'arracha des larmes quand elle me dit que, les jours où la peau se présentoit à ses yeux, elle étoit forcée de subir sa destinée, de sauter ensuite dans la mer, et de venir à la grotte des bains, où la peau la quittoit, pendant qu'elle se rafraîchissoit dans cette magnifique cuve. La gouvernante, qui sembla s'intéresser à notre malheur, me permit de venir de temps en temps voir Férandine; nous convînmes des signes que je ferois au haut du rocher. Je revins dans la forêt pour y chercher le remède à nos maux, c'est-à-dire, le peigne et le carcan; la fortune, ou plutôt les enchantemens de la Mère aux gaînes me conduisirent au petit palais, que j'ai toujours habité depuis.

La belle princesse de Lombardie vous a dit

de quelle manière j'eus le bonheur de la rencontrer; comme je me sentis forcé de la quitter, lorsque le carcan se referma; et elle vous a instruit de tout ce qui nous est arrivé depuis ce moment.

Ce récit jeta tout le monde dans un merveilleux étonnement. Dès qu'il fut achevé, la gouvernante de l'île prenant la parole : C'est maintenant à moi, dit-elle, à vous dire ce que c'est que la Mère aux gaînes, par quelle raison elle a exercé cette cruelle vengeance sur l'archiduc et sur sa charmante famille, et ce que veulent dire enfin toutes ces gaînes, et... Non! non! s'écria le géant; je n'en veux pas entendre parler; je suis si saoul de gaînes que je n'en puis plus. Je n'ai donc plus rien à vous apprendre, lui dit le Bélier; car vous savez comme tous les contes finissent. Eh! que sais-je comme celui-ci finira, reprit le géant? Achève-le donc, et achève-le promptement.

Le roi de Lombardie guérit de son extrême laideur, continua le Bélier, en guérissant de sa blessure; l'archiduc obtint la paix de la Mère aux gaînes avec le retour de sa raison; elle donna l'île enchantée, la grotte aux bains, et tout le pays à la ronde au beau Pertharite; il y établit sa résidence avec la princesse de Lombardie qu'il épousa; et tous les charmes de l'incomparable

Férandine furent le partage du prince de Lombardie.

Le Bélier ayant, heureusement pour les lecteurs aussi bien que pour le géant, mis fin à son récit, il fut question de dépêcher le hérault d'armes vers le druïde et sa fille.

Pendant que le Bélier amusoit le géant, son seigneur, le druïde s'occupoit à remettre l'esprit de sa fille; en calmant les mouvemens de son cœur. Il n'avoit qu'elle d'enfant, et, quand il en auroit eu cinquante, les cinquante ensemble n'auroient pas eu la moitié du mérite et des charmes d'Alie.

L'aveu sincère du petit Poinçon ne l'assuroit que trop que sa fille avoit quitté toutes ses rigueurs en faveur du prince de Noisy. Il aimoit donc Alie, comme un père opulent et spéculatif aime d'ordinaire une fille unique; il y avoit bien une heure qu'il perdoit son temps à vouloir lui prouver, par les raisonnemens les plus subtils et par les démonstrations les plus convaincantes, qu'elle devoit haïr le prince de Noisy, au lieu de l'aimer. Tout cela ne la persuadoit point, et son cœur auroit combattu dix ans contre sa raison avant que de se rendre. Le druïde, qui s'en aperçut, vit bien qu'il falloit s'y prendre d'une autre manière; et, prenant un air plus sérieux : Alie, lui dit-il, je voulois vous aider à

vous guérir doucement, pour épargner à votre cœur le coup sensible que je vais lui porter. Mais enfin vous me forcez à vous apprendre que celui que vous aimez n'est plus. Et moi, dit-elle, je vous assure que vous vous trompez; car il n'y a pas deux jours que le prince de Noisy m'a parlé dans ce jardin même. Alie, reprit le druïde, ne vous arrêtez pas aux visions qu'une douleur immodérée vous a fait croire réelles. Écoutez ce que je vais vous dire, et vous verrez que mon dessein n'est pas de vous tromper.

Je vous ai déjà dit de quelle manière la race des Pepin est en possession d'un trône que mon grand-père, votre bisayeul, croyoit lui appartenir; qu'après d'inutiles efforts pour rentrer dans ses droits, il trouva dans l'étude de la philosophie de quoi se consoler de l'injustice de la fortune; mais le progrès qu'il y fit ne fut rien auprès des connoissances que j'ai acquises dans les secrets les plus impénétrables de la nature; une application continuelle et des soins infatigables m'ont rendu maître des esprits dans les quatre élémens; et leurs intelligences, jointes à mes lumières, m'ont rendu savant dans l'avenir, et ne me laissent rien ignorer du passé. Cependant, comme il n'est point de puissance mortelle qui puisse être au-dessus des secours étrangers pour agir, je vois mon pouvoir tellement

borné par la perte de ce livre que je vous avois défendu de lire, que je suis réduit au malheureux état de céder à mes ennemis, et d'être inutilement instruit de leurs desseins contre moi, sans pouvoir prévenir leurs complots ni le malheur qui nous menace. Le plus grand de mes ennemis est l'enchanteur Merlin, et la mortelle ennemie de l'enchanteur est une femme immortelle, qu'on appelle vulgairement la Mère aux gaînes. Elle habitoit autrefois les environs du Mont Apennin; je vous conterai dans quelqu'autre temps tout ce qu'elle fit en Italie pour y attirer son ennemi Merlin, moins savant qu'elle, à la vérité, mais beaucoup plus subtil et plus artificieux. Ce fut par ses artifices qu'il sut se rendre maître du plus précieux de ses trésors; c'étoit un couteau dont les merveilleuses vertus le faisoient le principal appui de tous ses enchantemens; enfin, ce couteau étoit pour elle ce que mon livre étoit pour moi. Les regrets qu'elle en eut l'obligèrent, contre la douceur de son naturel, de faire beaucoup de mal à des innocens, pour retrouver le coupable. Elle établissoit partout des espèces de bureaux tout farcis de gaînes; elle exigeoit de tous ceux qui venoient implorer son secours une offrande de couteaux, dans l'espérance que celui qu'elle avoit perdu seroit à la fin remis dans quelqu'une de ses gaînes. La

magicienne, depuis quelques années, quittant l'Italie qu'elle avoit épuisée de couteaux, vint s'établir en France pour être plus près de Merlin, qu'elle soupçonnoit du vol, et qui triomphe depuis long-temps à la cour de Pepin. Elle a choisi Moulins pour sa résidence; c'est-là que les couteaux se rendent en foule de toutes parts; et, si mon art ne me trompe, ce lieu, dans les siècles à venir, fournira des couteaux à toute l'Europe. Cependant, le perfide Merlin ne jouit pas long-temps de sa proie; le fameux Dagobert, mon père, trouva le moyen de s'en emparer, et cette merveille qu'il m'a laissée, est encore en ma puissance. Merlin le sait; et, depuis qu'il en est certain, il n'y a sortes d'enchantemens, de stratagèmes et d'artifices qu'il n'ait mis en usage pour m'arracher ce précieux couteau. Ma puissance, beaucoup plus grande que la sienne avant la perte de mon livre, m'a garanti jusqu'à présent de toutes ses entreprises, et ces lieux que nous habitons étoient inaccessibles à tous ses attentats; mais je tremble que mon livre ne soit entre ses mains, et ne le rende maître de nos destinées.

Je commence à croire que ce Bélier implacable, dont la haine se déclare si hautement contre nous, est l'enchanteur Merlin, qui cherche à s'introduire dans cette demeure par toutes sor-

tes de voies. Le grand Dagobert, mon père, qui prévit votre naissance et les dangers qui vous menaçoient, fit préparer un berceau vert pour vous y mettre dès que vous seriez au monde; c'est ce berceau qui vous a garantie de mille malheurs, et qui doit vous en garantir tant qu'il ne tombera point en la puissance d'aucun homme; c'est pour cette raison qu'il est au fond de la fontaine, appelée la fontaine du berceau, et dont on n'approche pas impunément; car, si celui qui l'aura conquis vous doit posséder, celui qui osera l'entreprendre sans y réussir, en fera son tombeau. Le téméraire prince de Noisy, dont la destinée étoit de rendre la vôtre malheureuse, étoit bien capable de tenter une pareille aventure, au risque d'y succomber; mais il a péri d'une autre manière. Oui, ma fille, poursuivit le druïde, ce fantôme qui vous avoit troublé la raison, doit s'effacer de votre cœur; et, s'il est vrai que vous ayez entendu sa voix depuis peu, soyez sûre que ce n'est qu'une illusion produite par l'enchanteur Merlin, pour vous tendre quelque piége.

Il n'en fallut pas davantage pour interrompre l'attention que la belle Alie prêtoit au discours de son père : elle pâlit, pleura, s'arracha les cheveux, et, après tout ce qui accompagne un vrai désespoir, elle s'évanouit entre les bras de son

père. Revenue de cet évanouissement, elle voulut savoir de quelle mort son cher amant avoit fini ses jours, pour mourir de la même manière. Le druïde eut beau lui dire qu'il n'étoit pas question de mourir pour un homme dont la vie avoit été le seul obstacle à son bonheur; que son projet étoit de restituer à la Mère aux gaînes le larcin de leur ennemi, pour joindre ensuite toutes leurs forces contre lui; qu'après cette union le sort lui préparoit un établissement plein de gloire et de félicité; tout cela ne servit de rien, et le druïde fut contraint de céder aux empressemens d'une curiosité si bizarre. Il conduisit sa fille aux pieds de la statue de Cléopâtre, fit ouvrir la statue, et permit à l'aimable Poinçon d'en sortir et de se rendre visible; mais, quoiqu'il n'y eût rien qui méritât plus d'attention d'Alie que cette charmante petite figure, elle ne le regarda seulement pas; il fut au désespoir de ce mépris; car il aimoit la nymphe de tout son cœur, et ne cherchoit qu'à lui rendre quelque service. Le druïde confia à Poinçon le talisman qu'il portoit au doigt, et le chargea de rapporter en toute diligence ce qu'il trouveroit au milieu de l'or liquide, et des pierreries qu'il avoit si long-temps gardées sans les voir; il ne fut qu'un moment à revenir, et rapporta un couteau d'une médiocre grandeur. Il étoit éblouissant par l'éclat dont sa

lame brilloit; il étoit à deux tranchans, et la pointe en paroissoit fort aiguisée. Le druïde le prit des mains du petit Poinçon avec quelque sorte de respect, et le mettant entre celles de sa fille : Voilà, lui dit-il, l'oracle qui vous instruira de la destinée de celui que vous regrettez ; je veux que vous soyez convaincue par vous-même qu'il n'y a point de supercherie dans cette épreuve; appuyez doucement la pointe de ce couteau sur l'endroit le plus uni du piédestal de la statue ; les caractères qu'il y tracera, conduiront votre main et satisferont votre curiosité. Dès que la pointe du couteau toucha à la pierre, elle se mit à écrire avec rapidité, et puis tout à coup s'arrêta. Alors Alie lut ce qui étoit écrit; elle le relut trois ou quatre fois pour être plus certaine de son malheur, et pour s'affermir dans la résolution de n'y pas survivre. Les oracles parlent d'ordinaire en vers. Voici ceux du couteau :

La Seine vit près de Poissy,
Par une funeste aventure,
La fin, sans voir la sépulture,
Du pauvre prince de Noisy.
Vous, qui déplorez une perte
Que vous feriez bien d'oublier,
Puisqu'elle est enfin découverte,
Ne vous en prenez qu'au Bélier.

Le premier mouvement de la belle Alie fut

de se percer de ce même couteau qui venoit de lui apprendre la perte de ce qu'elle adoroit; mais son père la retint, et lui arracha le couteau. Après de vains efforts pour calmer son désespoir, il obtint enfin qu'elle traîneroit sa misérable vie jusqu'à ce qu'elle dût attraper le maudit Bélier Merlin, pour le faire périr dans des tourmens aussi longs que violens. Car je vous laisse à penser combien on trouve horrible et détestable le meurtrier de ce qu'on aime, et si la grandeur des supplices ne fait pas toute la douceur qu'on goûte dans une juste vengeance. Mais l'affaire étoit de se saisir du coupable. Le druïde dit à sa fille qu'il falloit des artifices bien imperceptibles pour le pouvoir séduire. Les difficultés qu'Alie voyoit à exécuter son dessein, redoubloient son impatience et son désespoir. Elle embrassoit les genoux de son père, et le conjuroit, par toute sa tendresse, de mettre tous ses secrets en usage pour hâter l'heureux moment de sa vengeance, lorsqu'ils entendirent des fanfares et des trompettes vers la porte du château. Le petit Poinçon fut détaché pour aller reconnoître ce que c'étoit. Un moment après, il vint annoncer au druïde le hérault d'armes du géant. Il fut résolu qu'on lui donneroit audience. On l'introduisit dans le sallon du palais, où le druïde le reçut, tandis que sa fille,

suivie du petit Poinçon, se mit en devoir d'attendrir les bosquets, les fontaines, et tout le marbre du jardin par ses plaintes douloureuses; mais tout fut insensible à sa douleur; il n'y eut que le tendre petit Poinçon qui lui tint compagnie, et qui mêla ses larmes à celles qu'elle donnoit au souvenir du prince de Noisy. Cette triste occupation fut enfin interrompue par le retour du Druïde.

La joie, l'étonnement et l'inquiétude étoient peintes à la fois sur le visage du druïde, quoiqu'il soit assez difficile de les peindre tous ensemble sur un même visage. Ma fille, s'écria-t-il, la fortune fait plus pour vous que je n'aurois espéré de mon art; l'ennemi prévient tous les piéges que j'aurois pu lui préparer; il vient enfin se livrer entre mes mains. Mais je ne reconnois que trop l'enchanteur Merlin dans les propositions du géant; il n'y a que lui seul qui puisse avoir la connoissance du trésor que nous gardons; il ne faut plus douter qu'il n'ait fait périr le prince de Noisy, pour s'emparer du livre dont cet infortuné n'a pu se prévaloir contre lui. Cet avantage suffiroit non-seulement pour le mettre à couvert de la vengeance que nous méditons, mais le mettroit en état de nous accabler, s'il n'étoit aveuglé par la grandeur de ses projets. Il ne vient ici, sous prétexte de se faire

dorer les cornes et les pieds, que pour se rendre maître d'un trésor dont dépendent nos destinées, et qui, depuis la perte du livre qu'il possède, est mon unique ressource; il se croit si bien caché sous cette figure de Bélier, qu'il s'imagine nous surprendre dans une vaine confiance. Il doit se rendre ici demain pour la cérémonie dont vous le devez honorer; car j'ai consenti sur-le-champ à toutes ses propositions, et demain vous serez instruite de la manière dont je prétends qu'il soit reçu.

Cette nouvelle suspendit la douleur d'Alie, pour faire place au flatteur espoir d'une vengeance prochaine; et, quoique le nom seul du Bélier la fît frémir d'horreur, elle ne souhaitoit rien tant que de le voir. Dès que le jour parut, elle fut trouver son père, qui, après avoir pris toutes les précautions qu'il crut nécessaires contre les desseins de l'enchanteur, mena sa fille à la statue de Cléopâtre. Le désespoir et la douleur l'avoient extrêmement abattue; pas un seul ornement ne soutenoit ses attraits, et cependant, pour vous montrer ce que c'étoit que sa beauté,

Ni la reine de Lombardie,
Ni l'amante du Renard blanc,
Qui toutes deux de l'Italie
Furent autrefois l'ornement,

N'eurent jamais rien d'approchant,
Ni d'égal aux charmes d'Alie.
Malgré tout son abattement,
Elle eût même de Férandine
Effacé la beauté divine;
Non quand, soumise à tant de maux,
Elle habitoit sa peau marine;
Mais quand, brillante sur les eaux,
Dans cette superbe machine,
On la prit pour Vénus sortant du sein des flots;
Tout cela n'est que bagatelle.
Mais, pour moi, qui de tous les goûts
Ai, comme vous savez, le goût le plus fidèle,
Je me serois mis à genoux
Pour rendre hommage à cette belle;
Car je l'aurois prise pour vous.

Cette belle donc se rendit avec son père au pied de la statue; tout y étoit préparé pour la scène qu'on avoit méditée. Un vase, enrichi de gros diamans, contenoit une liqueur encore plus précieuse, puisque c'étoit cet or liquide dont on avoit promis au Bélier de lui dorer les cornes et les pieds. Ce fut alors que le druïde donna les dernières instructions à sa fille; mais ce ne fut qu'après lui avoir mis sa bague à la main gauche, et dans la droite ce couteau redoutable de la magicienne. Alie, lui dit-il, après l'avoir armée, je vous quitte; car je ne suis plus à l'épreuve des enchantemens, depuis que

je n'ai plus le talisman que je vous laisse ; vous n'avez rien à craindre de Merlin, quelques efforts qu'il fasse pour vous nuire ; souvenez-vous seulement de ce que je vais vous dire. Dès que le Bélier paroîtra, cachez le couteau, et ne lui montrez que le vase que vous tiendrez ; il ne l'aura pas plutôt vu qu'il s'en approchera sans aucune défiance ; mais, comme il sait qu'il n'en peut être possesseur avant que d'en être touché, faites semblant de vouloir commencer par lui dorer les pieds avant que d'en venir aux cornes, faites-le coucher à vos pieds comme pour y travailler, et, quand vous le verrez à terre, de votre couteau coupez-lui vîte ce que vous pourrez de la laine qu'il a sur la tête ; s'il quitte alors sa forme de Bélier pour paroître sous celle de Merlin, comme il ne manquera pas de faire si c'est lui, tuez l'enchanteur avant qu'il puisse vous échapper ; et, s'il ne quitte point sa forme de Bélier, tuez-le de même, et vengez les maux qu'il vous a faits. Cette exécution faite, venez me trouver dans le palais le plus diligemment qu'il vous sera possible. Poinçon, que je rends invisible, restera auprès de vous. Le druïde embrassa sa fille, et se retira dans le sallon après ces instructions.

A peine y étoit-il qu'on entendit les fanfares des trompettes ; et, quelques momens après, le

Bélier ayant montré son passe-port, parut au milieu du jardin. Tout le sang d'Alie s'émut dans ses veines à l'aspect du meurtrier de son amant; l'impatience qu'elle sentoit de l'avoir à sa discrétion étoit si violente, qu'il falloit toute la confiance que le Bélier avoit, pour ne pas découvrir ses intentions.

Dès qu'il fut auprès d'Alie, il baissa la tête pour la saluer; elle crut qu'il lui présentoit les cornes pour être dorées de ses belles mains; cela la mit tout à fait hors d'elle-même, et lui donnant un coup de pied au milieu du front, elle lui dit : Couche-toi là, scélérat, si tu veux que je te touche. Le Bélier, qui ne s'attendoit peut-être pas à cette réception, ne laissa pas d'obéir, et se mit tout de son long à ses pieds. Ce fut alors qu'oubliant l'ordre que le druïde avoit mis dans ses instructions, elle voulut commencer par le plus sûr; et, lui ayant enfoncé le couteau justement à l'endroit du cœur, elle coupa ensuite le toupet de laine qu'elle devoit couper d'abord. Cette expédition faite, elle courut au palais pour apprendre à son père la mort du Bélier, et lui porter sa glorieuse dépouille. Mais quelles furent ses alarmes quand elle vit la surprise et l'horreur du druïde! Malheureuse! s'écria-t-il en reculant, quel sang viens-tu de répandre, puisque ce n'est ni celui du Bélier ni

celui de l'enchanteur ? Regarde les dépouilles que tu m'apportes. Alors, elle jeta les yeux sur la main dont elle croyoit tenir la laine du Bélier Merlin, et la trouva pleine de cheveux les plus beaux et les plus blonds qu'on eût jamais vus. En les regardant, une horreur secrète s'empara de son âme, et, laissant tomber les cheveux et le couteau, elle courut tout éperdue pour s'éclaircir de ce que cette aventure avoit de funeste. Son père eut beau l'appeler et courir après elle, jamais elle ne se fût arrêtée, sans le concert nouveau qui frappa tout à coup ses oreilles. Les statues du jardin, animées par quelqu'enchantement, sembloient unir leurs voix lugubres pour chanter :

Ah ! c'est Alie elle-même
Qui fait périr ce qu'elle aime !

Tous les oiseaux des bosquets les plus éloignés se rassemblèrent autour des statues pour leur répondre, et les échos des environs répétoient l'un après l'autre :

Ah ! c'est Alie elle-même
Qui fait périr ce qu'elle aime !

Et, par malheur, les statues, les oiseaux et les échos, qui disoient tous la même chose, ne disoient rien qui ne fût vrai.

La misérable Alie, se débarrassant des bras de son père qui l'avoit jointe, tandis qu'elle donnoit toute son attention à ce qu'elle entendoit, courut tout éperdue à la statue de Cléopâtre. Quel spectacle pour un cœur rempli de la tendresse la plus vive et la plus sincère qui fut jamais! Il n'étoit plus question de ce Bélier, objet de sa vengeance et de toute son horreur. Le beau prince de Noisy, tel et plus charmant encore que lorsqu'elle le vit à la fontaine du berceau, versoit son sang à gros bouillons, par l'affreuse plaie qu'elle venoit de lui faire; elle se précipita sur lui, et l'embrassa pour la première et dernière fois de sa vie. Son amant ouvrit foiblement les yeux, les tourna languissamment vers elle, et les referma pour jamais.

Je ne sais, mademoiselle, comment vous vous sentirez en lisant cet endroit; mais je sais bien que le savant M..... n'a jamais pu s'empêcher de pleurer en traduisant ces mémoires; la scène étoit attendrissante; car la belle Alie, appuyée contre le piédestal de la statue, tenoit entre ses bras le corps sanglant du plus charmant de tous les hommes et du plus fidèle de tous les amans, et versoit sur son visage et sur la blessure qu'elle venoit de lui faire, un torrent de larmes. Le druïde, le petit Poinçon, les sylphides et tous les oiseaux des environs as-

sistoient, en pleurant, à ce triste et funeste spectacle.

C'est ainsi que l'on peint la reine de Cythère
Arrosant de ses pleurs le mourant Adonis,
Lorsqu'une chasse téméraire
Les eut pour jamais désunis.
C'est ainsi que l'on peint une troupe légère
D'Amours autour d'eux réunis,
Brisant leurs armes de colère,
Poussant des regrets infinis,
Et pleurant autour de leur mère.

Si l'illustre et savant traducteur de ces antiquités avoit bien fait, il en seroit demeuré-là; car le héros de la pièce égorgé sous la figure du Bélier, et reconnu sous la sienne, le reste ne doit pas mériter une grande attention; cependant, pour satisfaire votre curiosité sur l'établissement du nom de Pont-Alie, il faut aller jusqu'à la fin de l'histoire.

Quoique le druïde fût pénétré de douleur, et confondu par l'étonnement que lui causoient tant d'événemens imprévus, il n'étoit pas homme à rester dans l'état où nous l'avons laissé. Son premier soin fut de retourner au palais; il y avoit laissé l'unique ressource qui lui restoit pour courir après sa fille. Il ordonna aux sylphides d'enlever le corps du prince de Noisy, et de le porter auprès de la fontaine du berceau où il vien-

droit les retrouver; ensuite il emmena Alie dans le cabinet des vestales, et ordonna au petit Poinçon de ne pas la quitter, de crainte que le désespoir ne la portât à quelque violence. Les ordres du druïde furent mal exécutés; car les Sylphides, timides et effrayées de se trouver seules avec ce corps pâle et défiguré, furent trouver le petit Poinçon auprès d'Alie, et le prièrent, tandis qu'elles restoient avec elle, de porter le prince de Noisy à la fontaine du berceau. Il semble que le changement dans l'exécution des ordres du druïde ne dût pas être d'aucune conséquence; cependant il pensa tout gâter, comme on verra dans la suite.

L'empressement du druïde n'étoit pas frivole; il avoit pour objet le couteau enchanté que sa fille avoit laissé tomber dans le sallon du palais; il n'avoit plus rien à craindre que la perte de ce trésor, et plus rien à espérer sans le secours qu'il en attendoit. Alie l'avoit par hasard laissé tomber sur la pointe, et dès que cette pointe étoit appuyée sur quelque chose de solide, elle écrivoit; il trouva donc une infinité de caractères, tracés sur les carreaux du sallon. Le couteau, teint du sang de l'infortuné prince de Noisy, marquoit distinctement tous les traits de l'écriture sur le marbre, et continuoit toujours à les marquer. Le druïde le saisit et l'arrêta; mais quoi-

que toutes les langues de l'univers lui fussent connues, jamais il ne put rien comprendre à ce que le couteau venoit d'écrire. Il n'y avoit que ces mots toujours répétés : CASIA, TUXIL, GRIMORINN, GRINA, NAXUN, CRADEL.

Il les relut mille fois, les retourna de toutes les façons, remit vingt fois la pointe du couteau sur les carreaux du marbre sans en pouvoir tirer autre chose que ce maudit CASIA, TUXIL, etc., qu'il recommençoit toujours. Il crut que le sang dont il étoit souillé, pouvoit bien être cause de cette langue diabolique contre laquelle toute sa science venoit d'échouer. Pour s'en éclaircir, il fut le laver dans la fontaine la plus prochaine ; mais l'eau ne faisoit que rendre ce sang plus vif, et sembloit l'incorporer à cette lame brillante. Il se rendit à la statue de Cléopâtre pour le remettre à sa place ordinaire ; mais, dès qu'il fut au milieu de cet or liquide, il reprit tout son éclat, et tout le sang disparut. Ce fut alors que le druïde crut qu'il s'expliqueroit plus clairement ; mais l'ayant appuyé près du même endroit de la statue où il avoit écrit la première fois, il y répéta encore les mêmes caractères que dans le sallon. Le druïde en eut tant de dépit, qu'il fut tenté de le briser contre la statue, ou de s'en frapper pour se punir de son ignorance. Cependant, comme il étoit vraiment philosophe, il prit un parti plus

raisonnable. Après l'avoir enfermé dans la statue, il fut confronter du grec, de l'hébreu, du syriaque, du chaldéen et du chinois avec les mots inconcevables qui lui donnoient tant d'inquiétude. Cette occupation dura jusque bien avant dans la nuit, et lui fit entièrement oublier nos amans infortunés. Nous ne ferions pas mal de le laisser où il est, pour nous rendre auprès de sa malheureuse fille.

Le cabinet des vestales, où les sylphides la gardoient, représentoit partout ce qui pouvoit avoir du rapport aux vierges de l'antiquité. On voyoit de leurs statues qui révéroient le feu sacré dont elles étoient dépositaires; d'autres, qui, par une mort glorieuse, se délivroient des poursuites et de la violence des mauvais empereurs; et d'autres enfin, qui, ayant succombé à des tentations de moindre éclat, étoient sur le point d'en subir le châtiment rigoureux.

A peine le druïde avoit-il quitté sa fille dans le cabinet des vestales, que cette tendre et désespérée amante s'étoit évanouie. En reprenant ses esprits, elle reprit aussi toute sa douleur: ce furent des cris et un redoublement de désespoir qu'il n'est pas possible d'exprimer; elle demandoit au ciel, à la terre et aux sylphides cet objet adoré dont elle avoit tranché les jours elle-même. Mais que devint-elle, lorsqu'en jetant les

yeux sur ses mains et sur ses habits, elle les vit ensanglantés du martyre de l'infortuné Bélier? A cette vue son désespoir étant parvenu au dernier excès, l'égarement vint à son secours, comme il avoit fait quelques jours auparavant. Elle se mit tout d'un coup à ouvrir de grands yeux, et se mettant dans l'esprit qu'elle étoit une vestale faussement accusée, qu'on alloit brûler toute vive, elle demanda des tablettes pour y faire le testament de son cœur, dont elle vouloit charger les sylphides pour le rendre à son cher amant. Les sylphides furent effrayées de son égarement; elles reculèrent quelques pas. Alors Alie s'écria : Non, vierges dénaturées, vous n'êtes pas dignes du précieux dépôt que vous refusez. Mais je le vois lui-même, ajouta-t-elle, en se levant avec précipitation; je vois cette ombre bien aimée qui vient recevoir mes derniers adieux. Il n'en fallut pas davantage pour se trouver en pleine liberté; ce qui me feroit croire que c'étoient plutôt des villageoises travesties en nymphes qui gardoient Alie, que de vraies sylphides; car elles se sauvèrent dès que leur maîtresse eut dit qu'elle voyoit l'ombre de son amant; et la belle Alie, toujours remplie de cette idée, couroit comme une insensée, croyant poursuivre le prince de Noisy, qu'elle appeloit à haute voix. Elle étoit parvenue jusqu'à la por-

te du jardin, et, quoique cette porte fût fermée, elle crut que son amant lui venoit d'échapper par là. Cet obstacle auroit terminé sa course, puisque tout l'art et toutes les forces du monde ne pouvoient faire ouvrir une porte que l'enchantement tenoit fermée, sans la bague qu'Alie avoit au doigt, et que son père lui avoit mise pour la garantir des supercheries de l'enchanteur Merlin. Elle porta par hasard la main sur la porte du jardin; dès que le talisman l'eut touchée, elle s'ouvrit, et la charmante Alie se mit à courir les champs.

Elle traversa ce pont qui lui avoit donné tant d'alarmes peu de temps auparavant, et le traversa sans savoir qu'il fût de la façon du pauvre Bélier: si elle l'avoit su, je ne sais ce qu'elle seroit devenue; car elle n'auroit pas manqué de s'y arrêter pour faire quelqu'exclamation; et, si par hasard elle l'eût touché de son talisman, adieu le pont et la nymphe; tout enchantement se détruisant dès qu'on y portoit la bague; mais, quand le malheur en veut, on n'évite un danger que pour tomber dans un plus grand.

Le géant Moulineau n'avoit pas manqué de se rendre auprès de la porte du jardin, pour y être introduit après la mort du druide, suivant ce qu'ils avoient concerté, son premier ministre et lui; et, tandis que la triste scène dont nous ve-

nons de parler se passoit au-dedans du jardin, il n'avoit cessé de rôder au-dehors; il ne comprenoit rien au long retardement d'une révolution qui le devoit mettre en possession de sa maîtresse et des trésors du druïde, et qui ne devoit coûter que quelques coups de cornes. Tantôt il s'imaginoit que le Bélier l'avoit trahi, et tantôt qu'il avoit été trahi lui-même. Mais enfin, la nuit étant venue pendant qu'il étoit agité de son impatience et de ses réflexions, il venoit de passer le pont pour regagner son quartier, lorsque la malheureuse Alie l'ayant aperçu parmi les ténèbres, le prit d'abord pour cette chère ombre qu'elle poursuivoit; et cette idée lui faisant redoubler sa course : Cher prince, dit-elle, arrête, et reçois les derniers soupirs de ta cruelle et de ton innocente meurtrière. L'amoureux Moulineau reconnut la voix qui frappoit son oreille; et, quoique ce fût cette même voix qui l'avoit appelé nain, il se détourna vîte vers ce visage dont l'éclat dissipoit les ombres de la nuit. Quelles furent ses pensées en voyant la belle Alie qui venoit, les bras ouverts, se précipiter dans les siens! Il imagina que le fidèle Bélier avoit égorgé le druïde, et que sa fille, libre désormais, s'abandonnoit, dès cette première occasion, au penchant qu'elle avoit toujours eu pour lui.

L'auteur de ces mémoires a eu tort d'interrompre cette aventure justement où nous en sommes, pour rentrer chez le druïde; l'heure étoit indue, les illusions mènent loin, et les géans sont avantageux. Tandis que celui-ci se sentoit tout transporté d'une fortune si peu espérée, le druïde ayant inutilement feuilleté ses antiques manuscrits, se souvint enfin de sa fille; mais, comme il la croyoit en sûreté sous la protection du vigilant Poinçon, il s'avançoit vers la fontaine du berceau, pour disposer du corps de l'infortuné prince de Noisy, selon qu'il avoit résolu; mais il ne fut pas plutôt au milieu du jardin, qu'il y vit les sylphides, dont les unes se cachoient dans les palissades, et les autres fuyoient à son approche; il les appeloit à haute voix, en leur demandant ce qu'elles avoient fait du prince de Noisy; mais cette question n'avoit garde de les faire revenir. Voyant qu'il n'en pouvoit rien tirer, il se rendit en toute diligence au bord de la fontaine, où il fut bien surpris de trouver le petit Poinçon, qui se désespéroit.

Que fais-tu dans ces lieux, lui dit le druïde, et qu'est devenue ma fille? Votre fille, répondit le désolé Poinçon, est en toute sûreté entre les mains des sylphides; mais pour le corps du prince de Noisy, dont je m'étois chargé, il est

perdu malgré tous mes soins; je pleurois auprès de lui, je déplorois sa cruelle destinée, et je compatissois au désespoir de la belle Alie, lorsque j'ai vu tout à coup auprès de moi l'homme de l'aspect le plus grand et le plus respectable, après vous, qui soit dans tout l'univers. Cet homme, après avoir donné des larmes à l'aventure dont je lui ai fait le récit en peu de mots, m'a dit qu'au lieu de donner des larmes inutiles au malheur de celui que je regrettois, il falloit lui rendre le seul devoir qui lui convenoit, qui étoit de plonger son corps dans la fontaine, pour le purger du sang dont il étoit souillé, avant que vous vinssiez le brûler. Je l'ai cru; mais le corps du prince de Noisy n'a pas eu plutôt touché l'eau, qu'il s'est abîmé jusqu'au fond de la fontaine, malgré tous mes efforts; et dans le même instant le berceau s'étant élevé jusqu'au-dessus de l'eau, cet homme l'a saisi, et a disparu à mes yeux. C'en est donc fait, cruel Merlin, s'écria le druïde, tu as vaincu! mais pour toi, scélérat! dit-il à Poinçon, qui mets le comble à mes malheurs, tremble de la punition que je te prépare! Le misérable Poinçon étoit plus mort que vif; cependant le druïde ne savoit pas encore tous ses malheurs. Il mena le coupable Poinçon à la statue de Cléopâtre, pour l'y renfermer; mais cette même statue qui

s'étoit ouverte sans le secours du talisman pour y enfermer le couteau, refusa de s'ouvrir pour y faire entrer Poinçon. Ce fut dans ce moment que le druïde s'aperçut qu'il avoit laissé sa bague au doigt de sa fille; il courut la chercher au cabinet des vestales, et vous jugez bien que ce fut inutilement. Nouvelles alarmes, nouveaux reproches et nouvelles menaces à l'infortuné Poinçon. Le druïde regagna son palais pour y chercher Alie; après de vaines recherches, il parcourut tout le jardin. Il commençoit à être aux abois, lorsque levant les yeux au ciel, comme on fait d'ordinaire dans les désastres imprévus, il crut y voir quelque nouvelle étoile. Il n'y a point d'astronome qui ne suspende la plus vive inquiétude pour une nouvelle découverte de ces régions. Il connut bientôt que c'étoit ou une comète ou quelqu'autre phénomène, et bientôt après il n'y connut plus rien. C'étoit une chose lumineuse, qui sembloit suspendue en l'air, et qui grossissoit à mesure que cela s'approchoit de la terre; il découvrit enfin que c'étoit un chariot tout environné de lumière, qui fit un grand circuit autour du jardin. Lorsqu'il ne fut plus qu'à la hauteur des palissades, il lui parut attelé de deux licornes qui portoient des flambeaux à l'extrémité de leurs cornes. Ce chariot, qui lui causoit un étonnement mer-

veilleux, vint enfin se poser au milieu du jardin. Comme il n'avoit pas un esprit à s'effrayer pour des prodiges, il s'approcha de ce chariot : tous ces flambeaux qu'il avoit vus en l'air, étoient autant de bougies placées dans des gaînes autour du chariot, et les cornes des animaux qui l'avoient traîné, n'étoient autre chose que deux grandes gaînes, portant chacune un flambeau allumé. Pendant que le druïde donnoit toute son attention à ce nouveau spectacle, le chariot s'ouvrit, et la Mère aux gaînes en sortit en lui présentant la main. C'étoit une femme de bonne mine, et qui portoit si bien son âge, qu'elle ne paroissoit pas avoir quarante ans, quoiqu'elle en eût bien quatre cents; elle avoit une andrienne de velours cramoisi, semée partout de gaînes en broderie d'or. Donnez, dit-elle au druïde, le soin de cette voiture à quelqu'un qui vous en réponde; elle pourroit vous être de quelque secours dans l'embarras où je sais que vous êtes. Je ne l'ai connu que par hasard aujourd'hui, et j'ai vu, en examinant mes livres, que ce que je cherche n'est pas loin d'ici. Il n'y a que sept minutes que je suis partie de Moulins; peut-être aurois-je prévenu le funeste accident qui vous est arrivé, si j'avois découvert plutôt ce que j'ai ignoré si long-temps; mais allons nous reposer dans votre palais. Le

druïde ayant appelé Poinçon, qui par respect se tenoit à l'écart, lui commanda d'un air sévère de conduire le chariot au cabinet des vestales, et de le garder. En entrant dans le sallon du palais, la Mère aux gaînes fut frappée des caractères que le couteau avoit tracés; elle en tressaillit, et, s'arrêtant tout court: Que vois-je? dit-elle, et par quelle aventure mon précieux couteau s'est-il échappé des mains du perfide Merlin, pour vous consoler de votre malheur dans un langage inconnu au reste des mortels? Le druïde émerveillé, sans pourtant lui révéler l'aventure de son couteau, la supplia de lui expliquer ces paroles, puisqu'elles sembloient le regarder. Voici, dit la Mère aux gaînes, leur explication:

> Ne craignez rien pour votre Alie,
> Tant que vous aurez son berceau.
> Gardez votre bélier de l'eau,
> Et je vous réponds de sa vie.

Le docte M... nous assure qu'à cette explication, le druïde devint plus pâle que la fraise de la Mère aux gaînes; cependant, qu'il ne voulut pas lui avouer ce qui en étoit. La magicienne, ayant remarqué le trouble du druïde, lui dit: Passons dans un autre lieu, où je pourrai plus commodément vous instruire de certaines cho-

ses qui sont sans doute échappées à cette connoissance universelle dont l'art et la nature vous ont comblé. A ces mots, le druïde la conduisit dans la salle des peintures.

C'étoit un lieu véritablement enchanté. Il y avoit fait peindre la représentation d'un ameublement où l'or brilloit partout au milieu des couleurs les plus vives; et tout cela si bien imité, qu'il n'y avoit personne qui ne l'eût prise pour une véritable tapisserie; des figures grotesques, des musiques barbares, des oiseaux de la Chine, et mille fleurs indiennes en faisoient les sujets. Les tableaux qu'on y voyoit ne représentoient ni le passé, ni le présent; cela n'étoit pas digne de l'art, ni de la science du druïde. Le plus bel ouvrage dont cette superbe salle paroissoit enrichie, étoit un jeune Auguste majestueux, qui dans les siècles futurs devoit réunir le vaste empire des Gaules sous sa domination, et dont la gloire devoit s'étendre jusqu'à de nouveaux climats. La Mère aux gaînes le reconnut, quoiqu'il ne dût naître que deux cents ans après; et, dès qu'elle eut donné quelques momens d'attention aux autres ornemens, elle s'assit sur un magnifique canapé, fit mettre le druïde auprès d'elle, et lui parla de cette manière:

HISTOIRE DE LA MÈRE AUX GAINES.

Quoique je sache que vous êtes instruit d'une partie des choses qui me regardent, je suis très-certaine que les plus essentielles et les plus particulières vous sont inconnues; c'est de quoi je vais vous entretenir le plus succinctement qu'il me sera possible.

Le druïde n'étoit guère en état de donner son attention au discours de la Mère aux gaînes; car l'explication qu'elle lui avoit donnée des caractères du sallon, et le désir de retrouver Alie, lui causoient une agitation intérieure que toute sa raison pouvoit à peine dissimuler; cependant, il écouta la magicienne avec une tranquillité apparente.

Je suis fille du premier souverain de la Gaule Armorique, continua-t-elle. En naissant, on m'appela Philoclée, nom bien différent de celui qu'une tradition populaire me fait porter depuis un siècle. Je naquis aussi belle qu'on peut l'être en naissant; mais cette beauté devint si merveilleuse dans la suite, que j'ai passé pour un miracle de beauté, et mon étoile, qui m'avoit favorisée de cet avantage, voulut encore me donner un esprit qui surpassoit l'éclat de tant de grâces; ce fut ce qui m'empêcha d'en être moi-même é-

blouie. Les adorateurs de mes appas ne me touchoient qu'autant que l'esprit et la science les distinguoient. Je fus long-temps sans en voir qui fussent dignes de mon choix; tout mon plaisir étoit la solitude, et tous mes amusemens la lecture. Mon père, le prince le plus magnifique de son siècle, étoit aussi le plus ignorant; cependant il avoit rassemblé à grands frais les livres les plus rares et les plus curieux de l'univers; mais il n'en avoit jamais lu un seul. Cette bibliothéque étoit mon séjour ordinaire; de ma lecture et du choix que j'en faisois, je tirai les premiers élémens de ces connoissances qui m'ont rendue si fameuse. Une application continuelle, jointe à la pénétration de mon génie, m'eurent bientôt rendue maîtresse des caractères les plus inconnus, et du sens le plus obscur des livres dont cette bibliothéque étoit remplie. Cependant, le plus précieux de tous ces volumes me parut long-temps impénétrable; il contenoit un nombre infini de plantes et de fleurs, tantôt entremêlées, tantôt rangées séparément, et quelquefois interrompues dans leurs arrangemens par les planètes et les constellations, sous les différentes figures dont les astronomes nous les représentent. Je ne doutai pas que ce ne fussent autant d'hiéroglyphes employés au lieu des différens caractères dont les autres livres étoient écrits. Je vins à bout d'un

langage si difficile et inconnu à tout autre, malgré le mystère et les énigmes qui l'enveloppoient. Je ne fus que trop récompensée de mon travail et de mes veilles, par les secrets que ce livre me révéla.

Mon père, qui ne me trouvoit de défaut que celui d'être trop attachée à la lecture, m'avoit souvent menacée de faire brûler tous ces livres. Un jour il vint m'arracher de sa bibliothéque pour me mener à une chasse à l'oiseau ; on me mit en habit de chasse. Je montai à cheval ; et, dans cet état, au milieu d'une suite brillante de l'un et de l'autre sexe, j'effaçois toutes les femmes et je charmois tous les hommes sans y faire la moindre attention.

Nous étions dans le milieu d'une vaste plaine que bordoit une rivière assez profonde. Dès que la chasse commença, mille cris s'élevèrent, et mon cheval effrayé m'emporta d'une course rapide droit à cette rivière. Il s'y précipita, et, l'ayant passée, il ne s'arrêta que dans le milieu d'un bois. Je mis pied à terre, j'attachai mon cheval au premier arbre ; et, charmée que cet accident m'eût éloignée d'une foule importune, je me promenai quelque temps ; et, trouvant un lieu propre à me reposer, je m'assis sur un gazon naissant, au pied d'un vieux chêne. Là je m'abandonnai à la rêverie ; elle me mena si loin,

que le jour commençoit à baisser, lorsque j'en fus tirée par un assez grand cri au haut de l'arbre contre lequel j'étois appuyée ; un gros hibou causoit ce bruit ; il tomboit de branche en branche ; et, s'étant embarrassé sur la dernière par une infinité de guenillons qui lui pendoient aux pieds, je crus que c'étoit de lui qu'on s'étoit servi pour la chasse. Les oiseaux de cette espèce sont d'ordinaire le jouet et la fable des autres oiseaux. Comme j'en faisois tout un autre cas, je le mis en liberté ; mais, au lieu de s'envoler, lorsque je l'eus débarrassé, il se mit à terre à deux pas de moi, et me regarda fixement. L'obscurité naissante commençoit à lui rendre l'usage de la vue que le grand jour lui avoit ôtée. Au lieu de me parler, comme je crus qu'il alloit faire, après m'avoir tant lorgnée, il fit un petit cri, battit des ailes et s'envola ; son vol ne fut pas rapide ; il se posa sur un autre chêne à dix pas de là, et fit un second cri : je m'en approchai ; mais le hibou disparut, et de l'endroit où je l'avois vu, il sortit un rayon de lumière. Plusieurs flambeaux parurent un moment après dans le bois, et une partie de ceux qui s'étoient répandus pour me chercher dans tous les environs, m'ayant trouvée, je regagnai la cour de mon père, bien avant dans la nuit.

Depuis ce jour, la bibliothéque me fut inter-

dite; tout ce que je pus obtenir fut d'en tirer un seul livre. Ce fut celui des hiéroglyphes; et, comme mon père crut que ce n'étoit que pour en regarder les images, il me fut permis de le faire porter aux promenades solitaires que j'allois chercher. Elles étoient d'ordinaire vers le bois où j'avois vu ce hibou; je m'y engageai un jour bien avant, après avoir laissé ceux qui m'accompagnoient, à l'entrée du bois, pour m'y promener avec plus de liberté; j'y voulus attendre le coucher du soleil, dans l'espérance de voir mon hibou. J'examinois avee soin tous les arbres, sans avoir pu reconnoître celui d'où j'avois vu sortir ce rayon de lumière; et, m'étant fatiguée dans cette recherche inutile, je me couchai sur l'herbe, et m'endormis d'un profond sommeil; il ne dura guère, et ce qui causa mon réveil, fut de me sentir presque dans les bras d'un homme, ou, pour mieux dire, d'une de ces figures humaines sous lesquelles on peint les satyres; il en avoit le visage, et, quoiqu'il n'en eût ni les cornes ni les pieds, son corps étoit hérissé d'un poil affreux. Mes efforts et mes cris auroient peut-être été inutiles pour m'en garantir, si le hibou le plus effroyable que jamais hibou puisse être, n'eût alarmé ce monstre; il s'éloigna de quelques pas, et leva les yeux pour voir d'où venoit ce cri; il vit comme

moi, quelque chose de lumineux, entre les griffes du hibou, qui, descendant à plomb sur lui, l'étendit à mes pieds. Je le crus frappé de la foudre; la terre étoit arrosée de son sang; et, quoique j'en eusse horreur, je ne laissai pas de m'en approcher; je ne pus résister à la curiosité de m'éclaircir de ce qui lui avoit porté le coup mortel; il étoit tombé à la renverse, et je vis le manche d'un couteau, dont toute la lame paroissoit enfoncée dans son cœur. Je ne l'eus pas plutôt retiré, que les endroits de cette lame qui n'étoient point souillés de sang, m'éblouirent par leur éclat. Dès que ce couteau fut en ma possession, je crus avoir le plus précieux de tous les trésors, et je ne me trompois pas. Je voulus en laver la lame dans l'eau claire qui sortoit d'un rocher à deux pas d'où j'étois; mais ce fut inutilement; l'eau ne faisoit que rendre la couleur du sang plus vive; ce prodige m'étonna, et mon étonnement redoubla encore par un nouveau prodige; j'en appuyai la pointe sur le rocher pour essayer si le sang ne s'effaceroit point; mais, dès que cette pointe toucha le rocher, le couteau sembla s'animer d'un mouvement auquel je cédai; et, suivant le mouvement de la main dont je le tenois, il forma des caractères communs; mais ce qu'il écrivit étoit dans le même langage que ce qui est écrit dans votre

sallon, et c'est ce langage que j'avois appris dans le livre dont je viens de vous parler. Voici ce qui étoit écrit sur le rocher :

Jeune beauté, qui n'aimez rien
De tout ce qu'à votre âge on aime;
Jeune beauté, gardez-moi bien,
Et je vous garderai de même.

Je me suis un peu étendue sur ces premières circonstances de ma vie, parce qu'elles ne vous étoient pas connues; je vais vous parler plus succinctement du reste.

J'avois deux trésors inestimables qui, m'élevant au-dessus des connoissances ordinaires, ne me laissoient de goût que pour les spéculations sublimes. Tout ce que j'avois essayé pour ôter le sang qui souilloit mon couteau, n'avoit pu le faire disparoître; je m'avisai un jour de le gratter avec la pointe d'un poinçon d'or; l'or se fondit, et, le sang s'effaçant jusqu'à la moindre tache, le couteau devint plus brillant que les astres du ciel. Je le consultois dans toutes mes difficultés, et je sortois toujours d'embarras par ce qu'il écrivoit. Je reconnois à présent que ce n'est que dans le temps qu'il est sanglant qu'il s'explique dans cette langue inconnue. J'ai souvent cru que c'étoit le couteau dont Apollon s'étoit servi pour écorcher Marsias, puisqu'il ren-

doit des oracles, et qu'il les rendoit toujours en vers. Mais finissons.

Je restai auprès de mon père sans jamais vouloir consentir aux engagemens pour lesquels on ne cessoit de me tourmenter, et j'y restois dans tout l'éclat de ma première fraîcheur, tandis que toutes les personnes de mon âge voyoient disparoître leurs charmes par le nombre des années; je m'aperçus qu'on s'ennuyoit d'une beauté que l'on voyoit depuis si long-temps, et, m'en trouvant ennuyée moi-même, je quittai mon climat natal, pour faire de nouvelles découvertes dans les terres étrangères. Je visitai l'Égypte, l'Afrique, la Perse et les Indes; plusieurs siècles s'étant écoulés pendant ces différens voyages et les longs séjours que j'ai faits dans ces régions reculées, je me déterminai enfin à revenir en Europe pour l'enrichir de tant de veilles et de tant de pénibles travaux. J'y trouvai la réputation du fameux Merlin partout répandue; le désir de savoir si les merveilles qu'on publioit de sa science étoient dignes de cette réputation, me fit passer en Angleterre; je pris la figure que vous me voyez pour ce voyage, et j'y trouvai Merlin égal à tout ce qu'on publioit à son avantage. Son extraction est illustre, puisqu'il descend, comme moi, d'un des premiers souverains de l'Armorique, dont la postérité s'est éta-

blie dans la province de Cornouaille, dont il avoit le duché.

La faveur du roi d'Angleterre donnoit un grand relief à Merlin; je l'en trouvai digne; je fus charmée de son esprit; mais je ne fus pas si contente de son caractère, quoiqu'il le cachât, autant qu'il lui étoit possible, par une grande apparence de sincérité qui couvroit un artifice qui alloit jusqu'à la supercherie. Je connus bientôt que les soins qu'il prenoit pour me paroître agréable et pour s'insinuer auprès de moi, avoient pour but son intérêt. Il me parloit souvent de cette merveilleuse Philoclée, dont quelque chronique de Bretagne faisoit mention, et qu'on croyoit encore, disoit-il, parmi les vivans. Il me parloit encore d'un glaive enchanté qui avoit rendu cette beauté fameuse immortelle; en me disant toutes ces choses, il me regardoit avec une extrême attention. Il n'en fallût pas davantage pour m'alarmer; j'eus recours à mon couteau, et mon couteau m'avertit que Merlin en vouloit au plus précieux de mes trésors. Toute ma science ne pouvant me rassurer contre les artifices d'un homme qui sembloit m'avoir découverte, je quittai l'Angleterre pour me réfugier au pied du mont Apennin; et, pour m'y cacher à sa poursuite et à tous ses projets, j'y pris cette forme d'extrême décrépitude, où

l'on m'a vue; mais toutes mes précautions furent inutiles; le perfide fit tant qu'il m'enleva mon couteau.

Vous savez une partie de ce qui m'est arrivé depuis; vous savez le sujet de ces gaînes universelles, qui m'ont fait donner le nom de la Mère aux gaînes; vous savez aussi ce qui m'attira en France. Je suis instruite de ce qui vous est arrivé depuis deux jours, et c'est pour vous offrir tout le secours de mon art joint au vôtre que je viens ici. Le perfide Merlin, chassé de l'Angleterre, non-seulement trouvé asile à la cour de Pepin; mais sa nouvelle faveur l'a mis en possession de la principauté de Noisy; c'est là qu'il a élevé son fils dans la même crainte de votre voisinage, que vous avez toujours eue du sien. Vous voyez que les astres se sont moqués de toutes les précautions que vous avez prises l'un et l'autre pour éloigner deux cœurs dont la tendresse devoit être si fatale à leur union; le livre dont je vous ai parlé, m'a instruite de toutes ces choses, et me promet la possession du trésor que Merlin m'a volé. Je sais le moyen de rappeler son fils des portes du trépas à la vie; et ce n'est qu'en lui rendant ce fils, que l'enchanteur se résoudra à me rendre mon couteau. C'est maintenant à vous à m'apprendre par quel hasard il a pu échapper de ses mains pour égorger

son fils, et pour tracer ensuite les caractères que j'ai lus sur le marbre de votre sallon.

Le druïde, pénétré de son affliction, ne pouvant plus se contraindre, et sentant de plus le besoin qu'il pouvoit avoir de la magicienne, se jeta alors à ses genoux, et, en les arrosant de ses larmes, il lui conta naturellement l'état présent des choses.

Quoi! s'écria la Mère aux gaînes, le prince de Noisy a disparu dans la fontaine? Le berceau d'Alie, en paroissant au-dessus de l'eau, a été enlevé par Merlin? car, n'en doutez point, c'est lui-même qui vous a fait le vol; et de plus votre fille est perdue? Que de malheurs, ajouta-t-elle! La perte d'Alie, qui vous est le plus sensible de tous, me fait trembler pour vous, puisque vous ne la retrouverez qu'en retrouvant son berceau; et comment l'espérer, votre plus cruel ennemi en étant possesseur? Et cet ennemi est Merlin, qui, malgré mes soins et mes précautions, m'enleva mon couteau. En disant ces mots, quelques larmes échappèrent à la magicienne, et, d'un ton pénétré de douleur, elle répéta ces vers que le couteau lui avoit tracés dans la forêt :

Jeune beauté, gardez-moi bien,
Et je vous garderai de même.

C'est ce que tu me recommandois, continua-

t-elle, précieux trésor que j'ai tant appréhendé de perdre, et dont j'ai regretté la perte avec des remords si cuisans, et qui ne finiront jamais. Hélas! que pouvois-je faire de plus pour te conserver? Que ne me gardois-tu de même, selon ta promesse, quand le chariot enchanté vint se présenter à mes yeux, dans les déserts de l'Apennin?

Le druïde, à ce redoublement de douleur que témoigna la Mère aux gaînes, crut ne pouvoir mieux prendre son temps pour lui apprendre que ce couteau, si précieux et si regretté, étoit en sa puissance, en lui offrant de le lui remettre entre les mains. Elle fut si transportée de ravissement à cette nouvelle, qu'elle pensa s'en évanouir. Le druïde la conduisit à la statue de Cléopâtre, oubliant qu'il n'avoit plus cette bague qui pouvoit seule la faire ouvrir. Il resta donc tout court vis-à-vis de la statue et de la magicienne, à qui il avoua qu'en perdant sa fille, il avoit aussi perdu son talisman qu'elle avoit au doigt; il lui apprit que cette bague étoit la seule clef qui pouvoit ouvrir la statue qui renfermoit son couteau. La magicienne, désespérée, résolut de mettre toute sa science en usage pour triompher des obstacles qui s'opposoient à son bonheur. Elle dit au druïde d'ordonner à Poinçon d'aller, sous toutes sortes de formes, cher-

cher Alie, tandis qu'elle s'occuperoit du soin de faire retrouver le berceau.

Revenons donc à la belle Alie, que nous avons laissée se jetant à corps perdu entre les bras du géant; cette situation m'auroit donné de l'inquiétude pour tout autre qu'Alie; mais grande étoit la vertu des talismans antiques, et plus grande encore la foi de ceux qui y croyoient. La charmante Alie, qui pensoit courir après l'ombre de son cher amant, s'étoit attendue à n'embrasser que l'air; mais quelle fut sa surprise de se trouver entre les bras d'un corps solide et raisonnablement épais! Sa frayeur lui rendit d'abord toute sa raison. Alors, voyant le danger où elle venoit de se jeter elle-même, elle fit mille cris et mille efforts pour se débarrasser du géant, qui, loin de lâcher sa proie, la porta dans son quartier, sans qu'elle eût seulement touché du pied à terre. Quel effroi s'empara de son âme quand elle se vit renfermée, et qu'elle vint à songer que dans un même jour elle avoit poignardé l'objet de toute sa tendresse, et qu'elle se trouvoit au pouvoir d'un monstre qu'elle détestoit. Le géant lui demanda pourquoi elle avoit tant fait de cris en nommant le prince de Noisy; elle lui dit que c'étoit pour l'avoir tué de sa propre main. Le géant voulut l'embrasser pour la remercier; mais s'étant défendue de cette

marque de sa reconnoissance, il lui demanda ce qu'étoit devenu son Bélier. Il est mort, lui répliqua-t-elle, c'est moi qui l'ai assassiné. Malheureux prince de Noisy! s'écria-t-elle, c'est moi qui, sous la.... Le Moulineau, transporté de fureur, sans donner à Alie le temps d'achever, et sans consulter son amour pour elle, lui donna un soufflet qui la renversa à ses pieds, et fut tenté de lui couper la tête, pour venger le meurtre qu'elle venoit d'avouer. Elle fut ravie d'être battue, tant elle craignoit un meilleur traitement. Malheureuse, lui dit le géant, en la relevant rudement, vois ce que te coûte ta perfidie! Sans l'aveu que tu viens de faire, je t'aurois dès cette nuit reçue tout botté dans mon lit; mais ne crois pas échapper à ma vengeance, s'il est vrai que tu aies tué mon Bélier; je vais t'enfermer dans sa chambre, et ensuite je m'informerai de la vérité. Tremble, si mon favori n'est plus! ton père sera ma première victime, et, quand je serai las de t'avoir fait servir à mes amusemens, je t'enterrerai toute vive.

Après avoir prononcé cette effroyable sentence, le géant renferma Alie dans la petite cabane de défunt le Bélier, où il lui donna le temps de faire des réflexions, tandis qu'il ronfla jusques au jour. Dès qu'il parut, le cruel Moulineau se mit en campagne, et la malheureuse Alie, qui

ne craignoit rien tant que l'exécution de l'arrêt prononcé contr'elle, songeoit par quel genre de mort elle pourroit prévenir ce malheur. Comme elle regardoit de tous côtés, elle vit le nom d'Alie gravé partout sur les murailles; elle ne douta point que ce ne fût de la façon du fidèle et délicat Bélier, et ce fut pour elle un nouvel accroissement à sa douleur, qui fut interrompue à la vue de ce livre qu'elle avoit jeté de la fenêtre du druïde au prince de Noisy pour le ramasser. Elle s'appuya de la main contre la porte de la cabane; dès que la bague l'eut touchée, cette porte s'ouvrit. Vous croyez bien que l'étonnement d'Alie fit place à l'empressement qu'elle eut de saisir une si heureuse occasion de se sauver, tenant son livre; mais elle se garda bien de tourner ses pas vers le jardin de son père, où elle savoit que le géant étoit allé; ce fut donc pour éviter sa rencontre, qu'elle prit un assez grand détour; et, après avoir marché assez long-temps, elle aperçut un bois où elle se jeta pour y attendre la nuit. Ce bois faisoit une partie de la forêt de Noisy. Dès qu'elle y fut assez avancée pour s'y croire en sûreté, elle se laissa tomber au pied du premier arbre, accablée de douleur, d'épouvante et de lassitude; elle se seroit donné moins de tourment, si elle avoit pu s'imaginer ce qui se passoit ailleurs.

Le petit Poinçon, ayant pris exactement la forme du Bélier, étoit sorti de chez le druïde environ en même temps que le géant sortoit de sa demeure ; ils ne manquèrent pas de se rencontrer, et, d'aussi loin que le seigneur Moulineau aperçut son cher favori, il se repentit du mauvais traitement qu'il avoit fait à la belle Alie : il courut à lui plein de joie, ne doutant pas qu'il ne le vînt chercher pour le mettre en possession du reste des trésors de son ennemi ; mais il fut fort surpris de voir que son favori le Bélier, au lieu de l'attendre, fuyoit d'un autre côté ; il eut beau l'appeler et le menacer en courant après, le Bélier fuyoit toujours. Cette fuite de l'un et cette poursuite de l'autre, par le terrain le plus difficile que le petit Poinçon pouvoit trouver, durèrent si long-temps, que le géant se rendit ; et, après un vaste détour, se voyant assez près de son quartier, il résolut d'aller prendre son grand cheval, pour avoir raison du déserteur qu'il avoit si long-temps et si inutilement poursuivi.

Dès que le géant eut lâché prise, le Bélier partit à toutes jambes ; et, après avoir parcouru tous les lieux à la ronde sans rien trouver, il parvint, avant le coucher du soleil, à cet endroit de la forêt de Noisy, que la pauvre Alie avoit pris pour sa retraite ; il la trouva dans le moment que, défaisant de la plus belle jambe du

monde la plus belle jarretière de l'univers, elle alloit étrangler au premier arbre la créature la plus charmante et la plus désolée qui fut jamais. La présence du Bélier prévint le funeste effet de son désespoir. Rien ne peut exprimer son étonnement et sa joie à cette vue. Est-ce toi? s'écria-t-elle, en l'embrassant; est-ce toi, mon cher prince? Est-ce toi que je revois sous cette figure odieuse qui m'a si cruellement abusée? Le petit Poinçon pleuroit, tandis qu'elle lui tâtoit le côté, pour chercher la blessure qu'elle lui avoit faite; il balançoit à se découvrir, s'affligeant de lui ôter la joie que lui causoit cette illusion; mais il fallut pourtant reprendre sa véritable forme; et voyant l'affliction que la tendre Alie en eut, il la conjura de se calmer, en lui disant qu'elle devoit beaucoup espérer du secours que lui promettoit la Mère aux gaînes, dont il lui apprit l'arrivée. Alie, se laissant aller aux discours flatteurs de Poinçon, prit le parti de le suivre pour se rendre chez son père.

Pendant qu'ils marchoient, l'aimable Poinçon, qui s'étoit chargé du livre pour en débarrasser Alie, lui dit: Ma belle maîtresse, si vous saviez la joie que vous allez causer au druïde, mon seigneur, en lui rapportant ce livre, vous en sentiriez moins de douleur; il est rempli des plus beaux secrets de la nature, et des plus jolies

histoires du monde ; je vais, pour vous faire trouver le chemin moins ennuyeux, et pour distraire votre affliction vous en conter une ; car mon maître me laissoit lire quelquefois pour lui ; il ne s'est jamais amusé à lire les contes dont il est rempli.

Il y avoit autrefois un druide en Basse-Bretagne, qui s'appeloit Gaspard le Savant ; il l'étoit à tel point qu'il avoit fait un gros livre où toute la science du monde étoit renfermée : il avoit aussi inventé un langage nouveau, composé de fleurs, de plantes, de planètes, et de je ne sais combien d'autres choses. Or ce Gaspard le Savant avoit un fils si beau qu'il devint amoureux de lui-même ; il n'avoit point de plus grand plaisir que celui de passer les journées entières à se mirer dans l'eau ; ce fut pour cela que son père l'appela Narcisse. Cependant, il étoit si affligé de la folie de son fils, qu'il le fit venir un jour dans son laboratoire, et, après l'avoir bien grondé de son impertinente coquetterie : Mon fils, lui dit-il, tu ne serois jamais bon à rien, si je te gardois auprès de moi : c'est pourquoi je vais te donner une commission qui te fera voir le monde ; mais c'est à condition que tu ne te verras jamais toi-même ; car, si jamais tu te regardes dans l'eau, tu deviendras si effroyable que tu auras horreur de ta figure ; et, si ce malheur ar-

rive, il n'y aura que celle qui pourra lire et entendre ce qui est écrit dans mon livre qui pourra te rendre cette beauté qui t'a tourné la tête, et que tu mépriseras alors pour en aimer une autre. De plus, en reprenant ta première beauté, toute ma science te sera communiquée, ainsi qu'à celle entre les mains de qui doit tomber mon livre, si elle peut comprendre un langage inventé par moi seul. Écoute ce que je vais te dire : Il y a dans le monde une forêt, et dans cette forêt il y a un arbre difficile à trouver, et dans cet arbre il y a une gaîne d'or, et d'un or qui ne se fondra point, comme fera tout autre or, en touchant le couteau que je vais te donner ; c'est cette gaîne qu'il faut que tu cherches, que tu trouves, et que tu me rapportes. A ces mots, il lui donna le couteau, l'embrassa tendrement, et le fit partir ; mais il ne l'eut pas plutôt perdu de vue, qu'il se repentit de l'avoir éloigné de lui ; et, agité des craintes que lui donnoient les périls qui menaçoient un fils chéri, il mourut peu de temps après le départ de Narcisse.

Narcisse, pour obéir aux ordres de son père, parcouroit tous les bois, et visitoit, mais inutilement, tous les arbres de ces bois pour trouver une gaîne à son couteau. L'histoire dit qu'il fut bien trois ans à faire vingt lieues, tant il s'a-

musoit à parcourir toutes les forêts qui se trouvoient sur son chemin. Au bout de ces trois années, il parvint à la cour du prince Koraliosmadée, qui régnoit pour lors en Bretagne; mais, comme ce n'étoit pas dans les cours des princes qu'il devoit trouver cette gaîne qu'il cherchoit, il n'en approcha qu'autant qu'il le falloit pour visiter les bois qui en étoient les plus proches; il en vit un fort agréable, presqu'entouré d'une rivière, dont l'onde étoit plus claire que le cristal; il falloit la passer pour aller dans la forêt; mais, en la traversant, la curiosité de voir si les fatigues de ses voyages n'avoient rien diminué de sa beauté, l'emporta sur toutes les menaces de son père, et il se pencha vers la surface de l'eau. Quelle fut sa surprise, lorsqu'au lieu d'y voir le visage du beau Narcisse, il y vit celui d'un gros hibou! Le cri d'horreur qu'il en fit l'effraya bien plus, puisque ce fut celui d'un vrai hibou; et, avant qu'il en pût faire un second, il le devint depuis les pieds jusqu'à la tête. Son jugement lui resta cependant; mais il en avoit si peu, que ce n'étoit pas la peine de le lui ôter. Il perdit la vue dans ce moment, et pensa s'en désespérer; il la recouvra dès que la nuit fut venue, et se réfugia dans le bois. Le malheureux Narcisse y menoit une triste vie, se cachant tout le jour dans le creux d'un arbre, et

passant les nuits à se nourrir de quelques souris, et à chercher la gaîne du couteau qu'il avoit toujours soigneusement gardé; il chercha tant qu'il trouva l'arbre par l'éclat dont brilloit au milieu des ténèbres cette merveilleuse gaîne; mais il ne put jamais parvenir à la tirer de l'arbre, ni à y mettre son couteau; il passoit une partie des nuits à se tourmenter pour venir à bout de l'un ou de l'autre; mais tout ce qu'il put faire fut de cacher son couteau dans le même arbre, tout auprès de la gaîne. Enfin, je ne me souviens plus par quel hasard une certaine princesse le tira d'un grand embarras; cette princesse étoit si belle qu'il en devint amoureux; elle se promenoit souvent dans ce bois; mais il avoit le malheur de ne la voir que lorsqu'elle y restoit jusqu'à la nuit. Ce fut pendant une de ces nuits, que, s'étant endormie auprès de l'arbre où étoit le hibou, qui contemploit sa beauté, un sauvage la réveilla par quelqu'insulte; l'amoureux hibou eut recours à son couteau, et la sauva je ne sais plus comment; mais en la sauvant il perdit son couteau, et cette beauté l'emporta. La perte de ce trésor auroit désespéré le hibou, s'il n'étoit resté entre les plus belles mains de l'univers. Cette charmante princesse en eut bientôt connu toutes les vertus: étant un jour restée jusqu'à la nuit dans ce bois, elle mit la pointe de

son couteau sur une pierre unie; le fidèle hibou s'étoit mis auprès d'elle sans qu'elle s'en fût aperçu; le couteau écrivit tout seul, comme il avoit coutume de faire; voici ce qu'il écrivit :

Belle princesse au beau couteau,
Plumez-en, plumez-en l'oiseau.

A peine cette charmante princesse avoit-elle été en possession du couteau, qu'elle avoit juré de suivre en tout ce qu'il lui traceroit de faire; voulant obéir aux ordres qu'elle en recevoit dans ce moment, elle tourna la tête pour chercher le Hibou; sa joie fut extrême de le voir à ses côtés; elle le saisit d'abord, et se mit à le plumer avec son couteau, non sans quelque remords de lui faire un si mauvais traitement, après le service qu'elle en avoit reçu. A mesure qu'elle le plumoit, le beau Narcisse reprenoit sa première figure. La princesse ne fut point effrayée de ce prodige, et l'histoire dit, que, quoiqu'il restât nu en lui ôtant ses plumes, elle ne lui en laissa pas une seule. Il se sentit tout d'un coup rempli de toute la science de feu Gaspard le Savant, son père; c'est pourquoi, demandant permission à la princesse de se rendre invisible, il lui promit de se rendre le lendemain sous un berceau, dans un des jardins du prince son père. Ce fut là qu'elle fut enchantée de cette beauté dont il ne

faisoit plus de cas; ce fut sous ce berceau heureux, secret témoin de leur bonheur, qu'ils se marièrent, et qu'ils se communiquèrent leur science et tous leurs secrets. Il lui donna celui de ne jamais paroître vieille, et de ne jamais mourir; il la fit jurer ensuite de ne se jamais défaire de son couteau, à la possession duquel leur bonheur commun étoit attaché, et de ne jamais parler ni de son aventure, ni de leur union. Ils menèrent long-temps la vie la plus heureuse du monde, sans qu'on s'en aperçût, par le secret que l'heureux Narcisse avoit de se rendre invisible. Il l'avertit qu'il étoit inutile de se tourmenter pour tirer la gaîne d'or de l'arbre où elle étoit, puisque ce miracle étoit réservé à un autre; que cependant la possession de ce couteau ne pouvoit être assurée que par celle de la gaîne. Je ne sais plus pour quelle raison ils quittèrent leur pays; mais, après avoir voyagé par tout le monde, Narcisse toujours invisible, et la princesse toujours aussi belle qu'il lui plaisoit de l'être, ils s'établirent quelque part au pied d'une montagne. Se promenant un jour, la princesse vit descendre du haut de cette montagne un chariot lumineux; de ce chariot sortit un enchanteur qui lui fit voir la gaîne de son couteau, et qui, se mettant à genoux devant elle, lui dit qu'il l'avoit long-temps cherchée pour lui don-

ner ce trésor, inutile dans toutes autres mains que dans les siennes. Il ajouta qu'il n'y avoit que lui qui pût y mettre le couteau. La princesse fut si charmée en recevant la gaîne d'or, que, sans songer au risque qu'elle pouvoit courir, elle donna son cher couteau pour l'y placer; mais l'enchanteur ne l'eut pas plutôt entre les mains qu'il disparut.

Je vous ennuyerois, ma belle maîtresse, si je vous disois le désespoir où tomba l'étonnée princesse de se voir dans les mains l'inutile gaîne du couteau qu'elle venoit de perdre. Mais que devint-elle, et quelle fut sa douleur, lorsque, revenant pour conter son aventure à son cher Narcisse, elle ne le trouva plus! Elle passa des temps infinis à le chercher par toute la terre, sans en avoir de nouvelles, non plus que de son couteau; car ce n'est qu'en le retrouvant qu'elle doit revoir son cher époux. Elle revint au même pays où elle avoit perdu tout ce qu'elle avoit de plus précieux. C'est dans ces lieux que, le désespoir ayant aigri la bonté de son naturel, elle se mit à faire tous les maux les plus affreux à deux amans, dont je vous conterai l'histoire, quand la fin de vos malheurs vous aura rendu l'esprit plus disposé à l'écouter.

Le petit Poinçon, en finissant son récit, s'aperçut qu'il s'étoit égaré dans la forêt; mais,

quelque chemin qu'il pût prendre pour retrouver celui des jardins du druïde, jamais il n'en put venir à bout : il fallut céder à une puissance invisible qui le conduisit, avec la belle Alie, jusqu'au milieu du palais de Noisy.

Ils y arrivèrent dans le temps que l'enchanteur Merlin ordonnoit l'appareil des derniers devoirs qu'il vouloit rendre à ce fils bien aimé; tout y étoit rempli de gémissemens. Le corps du beau prince, par une communication souterraine, étoit passé de la fontaine du berceau dans celle qui faisoit le principal ornement des jardins du palais de Noisy. Ce beau corps étoit étendu sur un amas de fleurs auprès du bûcher qu'on avoit élevé pour le brûler; et le berceau vert, orné de guirlandes de ces mêmes fleurs, étoit à ses pieds. Ce spectacle mit la tendre Alie hors d'elle-même; elle cacha pourtant son désespoir au petit Poinçon, pour qu'il ne l'empêchât pas de se jeter, comme elle le méditoit, au milieu des flammes qui devoient dévorer le corps de son amant. Poinçon, qui s'étoit vu entraîner malgré lui dans un autre lieu que celui qu'il cherchoit, s'étoit caché derrière une palissade avec Alie, ne pouvant obtenir d'elle de fuir ce triste et cruel spectacle. Tout étant prêt pour la cérémonie, l'inconsolable Merlin fit placer le corps du prince au haut du bûcher, environné de gommes et de

parfums les plus délicieux de l'Arabie ; il fit mettre le berceau vert à ses pieds ; et, haussant un flambeau qu'il tenoit, il leva les yeux au ciel, en disant : Inhumaine Alie, beauté funeste à mon repos, et encore plus funeste au plus fidèle des amans, viens assouvir ta cruauté par le plaisir de voir consumer la victime que tu as immolée à ta rage ! mais tremble, frémis des horreurs qui t'environneront partout, lorsque ton berceau sera réduit en cendres ! En achevant ces mots, il alloit mettre le feu au bûcher, et la malheureuse Alie partoit déjà pour s'y précipiter, quand des cris qu'on entendit en l'air firent lever les yeux à tout le monde. Merlin s'arrêta, et quelques momens après il vit descendre la Mère aux gaînes dans son char avec le druïde. Ah ! ma belle maîtresse, s'écria Poinçon, courons au-devant de la Mère aux gaînes. La voilà qui vient sans doute à votre secours avec monseigneur le druïde, votre père. Dès que la magicienne fut descendue de son char, elle ôta la bague du doigt d'Alie pour la donner au petit Poinçon, avec ordre d'aller chercher en toute diligence le couteau enchanté, sans oublier cet or précieux qui lui servoit de gaîne. Merlin, en voyant la Mère aux gaînes, sentit de la joie et de la crainte ; il savoit les justes reproches qu'il méritoit d'elle, et il savoit ce qu'elle pouvoit en sa faveur. Tan-

dis que la magicienne faisoit quelques plaintes à Merlin, et que Merlin lui faisoit beaucoup d'excuses, en la suppliant de faire céder la vengeance à la générosité, on vit arriver le petit Poinçon tout rayonnant de lumière par l'éclat de l'or et du couteau qu'il portoit. La Mère aux gaînes tressaillit et pensa s'évanouir de joie à cette vue. Elle le reçut des mains du druïde; alors élevant sa voix : Que l'on descende le prince du bûcher, dit-elle, il n'a point encore vu les sombres bords de l'Achéron : ce couteau ne fut jamais fatal qu'aux criminels et aux scélérats. Mais pourquoi allonger ce récit par des circonstances ennuyeuses au dénouement de l'histoire? Toutes les personnes intéressées à l'aventure avoient leur compte : la Mère aux gaînes son couteau, le druïde son livre, et Alie son berceau. Notre héros, qui n'étoit que dangereusement blessé, se trouvoit entre les mains de trois personnes, dont l'art étoit capable de ressusciter tous les héros morts depuis le grand Cyrus; et ces trois personnes unissant leur pouvoir en faveur du beau prince de Noisy, il est aisé de penser qu'il fut rendu à la belle Alie avec plus de charmes, plus d'agrémens et plus de tendresse que jamais. La naissante aurore éclaira cette espèce de résurrection; et le soleil, qui s'étoit couché la nuit précédente sur des lieux remplis de deuil et d'af-

fliction, les vit, à son retour, remplis de la joie la plus vive.

Ce fut au milieu de cette joie que le géant Moulineau, monté sur son cheval énorme, sonna trois fois du cor à la porte du château, pour demander sa prisonnière et son Bélier, ou pour défier au combat tous les habitans du château, au cas qu'on le refusât. L'amant d'Alie, qui vouloit se signaler à ses yeux, accepta le défi, et lui fit dire que le prince de Noisy, nouvellement arrivé d'un long voyage, lui donnoit un rendez-vous, à trois jours de là, sur le pont élevé par son Bélier, pour y vider leur querelle, et s'y disputer la gloire d'être à la charmante Alie.

Cette charmante Alie, dans les transports que lui causoit ce changement inopiné dans sa fortune, sentoit mille fois plus d'amour pour le prince de Noisy, sous sa figure naturelle, qu'elle n'avoit senti de haine pour lui sous celle de Bélier. Ce fut à lui, comme le prince le plus spirituel et le plus galant de son temps, à trouver des expressions dignes de lui en marquer sa reconnoissance, et capables de lui faire oublier ses malheurs passés. Alie, aussi curieuse que tendre, voulut savoir de son amant comment il étoit devenu Bélier : le prince lui dit que s'étant laissé aller à ses rêveries la nuit qu'elle lui avoit jeté le livre, elles l'avoient insensiblement

conduit jusqu'au bord de la Seine; que, le jour commençant à paroître, il avoit eu la curiosité de l'ouvrir; qu'il n'y avoit trouvé que les signes du zodiaque; que s'étant appliqué à considérer celui du Bélier, il n'avoit pu s'empêcher de lire ce qui étoit dessous; qu'à la troisième lecture de ces paroles mystérieuses, il s'étoit vu tout d'un coup transformé en Bélier; il est inutile, poursuivit-il, de vous parler de mon étonnement, et de mon désespoir; j'étois encore dans le premier mouvement de l'un et de l'autre, quand le géant arriva, dont la meute m'auroit étranglé, s'il n'eût par hasard trouvé quelque chose à ma figure qui lui plut. Je n'ai point quitté son service depuis ma métamorphose. Cependant ce livre, dont je déchiffrois tous les jours quelque chose malgré son obscurité, me faisoit espérer que je pourrois, par son secours, reprendre ma première figure; c'est par son moyen que j'ai su en un instant élever le pont; par son secours j'avois repris l'usage de la parole; par son secours encore je me rendis invisible le jour que je répondis aux regrets de la belle Alie, et c'est enfin par lui que j'avois su que l'or liquide dont le druïde étoit en possession me délivreroit de mon enchantement, aussitôt qu'on m'en auroit touché. Voilà, belle Alie, continua le prince, ce qui me détermina à aller chez le druïde

votre père, où je ne comptois pas vous présenter une victime ; aussi fus-je si consterné des marques d'indignation que vous me donnâtes avant de me frapper du couteau, que j'en reçus le coup avec assez d'indifférence.

La fin de ce récit renouvela les regrets et les douleurs d'Alie ; mais la présence de son cher prince l'eut bientôt consolée, sur-tout quand elle entendit Merlin et le druïde convenir ensemble qu'elle seroit unie au prince de Noisy dans trois jours.

Ce jour heureux étoit aussi celui qu'on avoit marqué pour le combat ; et, malgré les alarmes de la belle Alie, qui ne comprenoit pas trop comment un homme bien amoureux pouvoit se battre le jour même qu'il devoit posséder ce qu'il aimoit ; malgré, dis-je, toutes ses inquiétudes, le prince de Noisy tint sa parole.

Vous ne doutez pas, mademoiselle, que ce combat ne finît, comme finissent toujours les combats des géans avec les héros. Le seigneur Moulineau fut renversé à la première course, et culbutant de l'endroit le plus haut du pont jusqu'au fond du fossé, il se cassa le cou, sans être regretté des spectateurs. Jamais noces ne furent célébrées avec tant de magnificence, et jamais mariés ne furent si contens.

Voilà ce que le savant M.... a pu découvrir de

ces aventures; et voici ce qu'il ajoute sur le jugement du nom dont vous avez souhaité d'être informée :

Ce lieu, qui s'appeloit autrefois Pont d'Alie
Dans l'antique tradition,
De Moulineau prenant le nom,
Voyoit sa gloire ensevelie
Avec le géant, son patron;
Et, quoiqu'elle soit rétablie
Dans l'agrément du premier son,
Un reste de corruption,
Le fait appeler Pontalie.

FIN DU BÉLIER, CONTE.

LES QUATRE FACARDINS,

CONTE.

A M. L. C. D F.

A QUOI m'engagez-vous, adorable Sylvie?....
Ce vers est pris d'une chanson,
Où, sur le ton de l'élégie,
Certain élève d'Apollon
Demandoit autrefois la vie
A la Sapho de Pélisson.
Quant à moi, c'est avec raison
Que devant vous je m'humilie,
Et que je viens, en Jérémie,
Vous dire, sous un autre nom:
A quoi m'engagez-vous, adorable Sylvie?....

Faut-il, après le Renard blanc,
Après Fleur d'Épine la blonde,
Après Tarare, son amant,
Par un nouveau déchaînement,
Faire encor trotter à la ronde,
Et l'héritière d'Astracan,
Et le prince de Trébizonde?

Puisqu'il ne dépend que de vous
De me dispenser d'en écrire,
Je vous demande, à deux genoux,
De me sauver de la satire,
Et de m'épargner le courroux
De gens sensés, et las de lire
Des fables qui ne font plus rire.

Les contes ont eu, pour un temps,
Des lecteurs et des partisans;
La cour même en devint avide,
Et les plus célèbres romans
Pour les mœurs et les sentimens,
Depuis Cyrus jusqu'à Zayde,
Ont vu languir leurs ornemens,
Et cette lecture insipide
L'emporter sur leurs agrémens.

En vain des bords fameux d'Ithaque
Le sage et renommé Mentor
Vint nous enrichir du trésor
Que renferme son Télémaque;
En vain l'art de son précepteur
Étale avec délicatesse
Dans ce roman de rare espèce
Ce qu'ont d'utile ou de trompeur
La politique et la tendresse,
Et cette fatale douceur,
Tendre fille de la mollesse,
Dont s'enivre un héros vainqueur
Aux pieds d'une jeune maîtresse
Ou d'une habile enchanteresse,
Telles que les peint ce docteur,

Instruit de l'humaine foiblesse,
Et curieux imitateur
Du style et des fables de Grèce.
La vogue qu'il eut dura peu;
Et las de ne pouvoir comprendre
Les mystères qu'il met en jeu,
On courut au Palais les rendre,
Et l'on s'empressa d'y reprendre
Le Rameau d'or et l'Oiseau bleu.

Ensuite vinrent de Syrie
Volumes de contes sans fin,
Où l'on avoit mis à dessein
L'orientale allégorie,
Les énigmes et le génie
Du talmudiste et du rabbin,
Et ce bon goût de leur patrie,
Qui, loin de se perdre en chemin,
Parut, sortant de chez Barbin,
Plus arabe qu'en Arabie.

Mais enfin, grâces au bon sens,
Cette inondation subite
De califes et de sultans
Qui formoient sa nombreuse suite,
Désormais en tous lieux proscrite,
N'endort que les petits enfans.

Ce fut dans cette paix profonde
Que moi, misérable pécheur,
Je m'avisai d'être l'auteur
D'un fatras qu'on lut par le monde.
Je l'entrepris en badinant,
Et je fourrai dans cet ouvrage

Ce qu'a de plus impertinent
Des contes le vain étalage;
Mais je ne fus pas assez sage
Pour m'en tenir à ce fragment;
J'y joignis un second étage.
Pour marquer les absurdités
De ces récits mal inventés,
Un essai peut être excusable;
Mais dans ces essais répétés
L'écrivain lui-même est la fable
Des contes qu'il a critiqués.

Vous qui disposez de ma vie,
Qui la comblez d'heur ou d'ennuis,
Souffrez, de grâce, que j'oublie
Les engagemens où je suis.
En vain je fais l'apologie
Du conte de la nymphe Alie,
Et de la dernière des nuits,
S'il me faut faire autre folie,
Et coudre un nouveau supplément
Au dernier tome de Galland (*).

Je ne connois que trop la honte
De mettre au jour conte sur conte;
Cependant, si vous l'ordonnez,
Je vais, en dépit du scrupule,
Suivre les lois que vous donnez,
Et me livrer au ridicule
Des fatras que j'ai condamnés.

Nous avons laissé le prince de Trébizonde

(*) Auteur des Mille et une nuits.

sur le point de conter ses aventures par ordre, du sultan, son seigneur. Ce prince de Trébizonde étoit fait à peindre, vaillant, adroit, grand parleur et quelque peu gascon, comme on verra par la suite d'un récit qu'il commença de cette manière :

Ce n'est point à votre majesté sublime et toujours auguste qu'il faut conter des fables ; pour moi, qui fais profession d'une vérité scrupuleuse, je vais, à l'exemple de la sultane votre épouse, vous conter des aventures aussi véritables qu'elles paroîtroient fabuleuses, si tout autre que moi se vantoit de les avoir mises à fin.

Je ne vous parlerai de ma naissance que pour vous dire que ma mère, la plus superstitieuse princesse de son temps, s'étoit mis en tête que le bonheur ou le malheur de ma vie dépendoit du nom qu'on me donneroit ; et, ne voulant point de ceux que mes ancêtres avoient portés, elle étoit sur le point d'envoyer à l'oracle pour en demander un à sa fantaisie, lorsqu'un certain perroquet, dont elle faisoit grand cas, s'avisa de répéter deux ou trois fois *Facardin*. Il n'en fallut pas davantage pour la déterminer, et pour m'honorer de ce beau nom. Passons aux temps de ma vie qui sont marqués par les événemens dont vous me demandez le récit.

J'étois parti de votre cour quelques jours avant la révolution qui survint au sujet de la première impératrice, votre épouse; j'en appris la nouvelle à deux journées de mes états; et je prendrai la liberté de vous dire que j'y désapprouvai votre départ, comme j'ai fait la conduite de votre hautesse depuis son retour; car encore vaut-il mieux ne se point remarier, que de se précautionner contre les infidélités futures d'une épouse, en ne lui donnant pas le loisir d'être infidèle, c'est-à-dire, en lui faisant couper la tête dès le lendemain de ses noces.

Je ne fis de séjour à Trébizonde qu'autant qu'il en falloit pour contenir mes vassaux, vos sujets, dans leur obéissance; car tout étoit prêt à se soulever contre la cruauté d'un édit, sur lequel les peuples s'imaginoient que les autres souverains alloient se régler. J'assurai fort les miens que je n'étois pas venu pour en amener la mode. M'étant fait donner la liste des tournois publiés par le monde pour la présente année, avec un état des aventures les plus impraticables qui fussent dans l'univers, je partis, dans le dessein de rendre le nom bizarre qu'on m'avoit donné, aussi célèbre qu'il me paroissoit inouï; et certes je puis dire, sans me flatter, que je n'y ai pas mal réussi.

Je pris des mesures toutes différentes de cel-

les que prennent d'ordinaire les autres aventuriers; car, au lieu d'un écuyer pour porter mes armes, et pour conter mes exploits, je pris un secrétaire pour les écrire; et jamais pauvre secrétaire n'eut tant à travailler.

La fortune secondoit partout mon audace; les beautés cédoient à mon mérite, et leurs héros à ma valeur. Cependant je m'ennuyois d'être toujours aimé sans jamais pouvoir être amoureux; et, si je n'avois trouvé chaque jour quelque monstre à combattre, ou quelqu'enchantement à détruire pour m'amuser, je ne sais ce que je serois devenu.

Mon secrétaire avoit naturellement du bon sens, et, comme il s'étoit beaucoup formé l'esprit depuis qu'il étoit à mon service, il tâchoit de me consoler, en me faisant voir qu'il y avoit des malheurs encore plus grands dans la vie que celui dont je me plaignois. Fasse le ciel, disoit-il, que l'heureux Facardin ne les éprouve jamais, et que la fortune lui soit assez favorable pour l'éloigner du climat dangereux et des campagnes fertiles du royaume d'Astracan! Nous étions au milieu du jour et dans le milieu d'une forêt sombre et délicieuse, et j'étois sur le point de choisir l'arbre le plus épais pour m'asseoir sous son ombre, et pour apprendre de mon secrétaire ce que c'étoit que cet Astracan, lorsque je vis a-

vancer vers nous deux hommes montés sur de superbes chameaux. Dès que celui qui marchoit le premier fut auprès de nous, il attira toute mon attention par son air et par l'action que je lui vis faire. Sa taille étoit la plus noble et la plus aisée qu'on pût voir, et son visage étoit si charmant, que mon secrétaire même, accoutumé à me voir tous les jours, ne put s'empêcher de témoigner la surprise et l'admiration que lui causoit une figure si gracieuse. Nous eûmes tout le temps qu'il nous fallut pour l'examiner; car, s'étant arrêté vis-à-vis de nous sans nous voir, il prit son casque des mains de celui qui le suivoit, et, au lieu de s'en couvrir, comme je crus qu'il alloit faire, il poussa quelques soupirs, regarda tendrement un oiseau tout brillant d'or et de pierreries, que je pris pour un aigle, et qui de ses ailes étendues ombrageoit ce casque. Après avoir quelque temps contemplé cette figure, il la baisa respectueusement; et remettant le casque à son écuyer, il passa fort près de nous, toujours enseveli dans cette profonde rêverie qui l'avoit empêché de nous voir.

Ce fut alors que je fis réflexion à ce que mon secrétaire venoit de me dire, et je compris qu'un homme bien amoureux ne seroit pas sans inquiétude, s'il trouvoit en son chemin un rival fait comme cet étranger. Je ne pus vaincre la curio-

sité d'apprendre ce qu'il étoit ; et mon secrétaire, ayant civilement arrêté son écuyer pour s'en informer, revint tout effaré me dire qu'il s'appeloit Facardin.

Facardin! grands dieux! m'écriai-je avec étonnement. A cette exclamation, le beau chevalier, qui crut que je l'appelois, tourna la tête de son chameau pour m'aborder, et me demanda ce que je souhaitois de lui. Rien, lui dis-je, si ce n'est de savoir de vous s'il est possible que vous vous appeliez Facardin? Il n'est que trop vrai, me répondit-il; et plût au ciel qu'on ne m'eût pas été chercher ce maudit nom si loin pour me rendre malheureux, puisque je puis attribuer une partie des disgrâces qui me sont arrivées, à la fatalité secrète qui semble attachée à ce nom! Oseroit-on, lui dis-je, vous demander quelles sont ces disgrâces?

Les voici, me dit-il le plus honnêtement du monde : Je serois le plus constant de tous les hommes, si je n'étois aussi malheureux en amour, que j'y suis sensible depuis quelque temps; cependant je ne puis me plaindre d'avoir été trahi dans aucun commerce, puisque je n'ai jamais été aimé; il est vrai que la plus adorable des mortelles, et la seule qui m'ait jamais regardé sans aversion, a paru se radoucir en ma faveur; mais, hélas! ce fut en me mettant à une épreuve

dont le souvenir me transit d'horreur. N'en parlons plus, ajouta-t-il; et, pour revenir à ce que je vous disois, il est impossible que mes soins, ma complaisance et mes assiduités, au défaut des autres agrémens que je n'ai pas, pussent être partout rebutés, si ce nom bizarre ne me portoit malheur.

Quoi! dis-je, il seroit possible qu'un homme fait comme vous, eût inutilement offert l'hommage de son cœur; et qu'un homme d'autant d'esprit puisse s'imaginer que le nom que vous avez reçu en soit la cause! Il n'est que trop vrai, reprit-il; et, pour vous en convaincre, je n'aurois qu'à vous conter l'aventure qui m'est arrivée en Danemarck; mais un homme comme vous doit avoir bien autre chose à faire, qu'à donner son attention au récit des affronts que l'amour m'a faits. Je l'assurai fort que je n'avois rien de mieux à faire pour lors que de l'écouter; et pour lui donner quelque petite espérance de changement dans sa fortune: Seigneur, lui dis-je, mettez vous dans la tête qu'un nom est heureux ou malheureux, selon qu'il est bien ou mal porté. Je ne sais de quelles régions du monde vous venez; mais il faut que les beautés qui les habitent soient des chats sauvages, aux merveilles que vous me dites de leur fierté et de leurs rigueurs.

Je m'appelle Facardin comme vous; et, pour

vous montrer que le nom n'y fait rien, j'ai trouvé cent beautés en mon chemin, et quoiqu'il y en eût des plus rares dans ce nombre, pas une de ce nombre ne m'a coûté plus d'un soupir. Mon secrétaire vous en fera voir la liste, et vous en donnera l'adresse. Allez les voir, et m'en dites des nouvelles quand nous nous reverrons. Hélas! répondit le bel inconnu, quand vous les auriez trouvées plus douces que des agneaux, elles deviendroient de vraies tigresses pour moi, moi qui n'ai jamais inspiré que de l'aversion à toutes celles que j'ai vues, excepté la vieille du mont Atlas, qui auroit elle-même inspiré de l'aversion aux moins délicats, et aux plus susceptibles. C'est ce que je vais vous faire voir, puisque vous voulez bien me donner quelques momens d'audience.

Nous mîmes pied à terre à ces mots; et, tandis que nos gens cueilloient des grenades et quelques azeroles pour rafraîchir nos chameaux, ayant choisi dans l'épaisseur de la forêt un endroit commode pour nous asseoir, l'étranger Facardin me tint ce discours :

Comme j'ai fait vœu de ne me point découvrir, tant que je me verrai le cœur indignement susceptible des premières impressions, et que je serai le misérable rebut des beautés les plus susceptibles, dispensez-moi de vous parler de

ma naissance, et de vous dire les lieux d'où je suis parti pour me signaler par quelque renommée dans le monde; il suffira de vous dire que le premier objet de mes projets errans fut celui qui, selon les apparences, vous met en campagne, aussi bien que tant d'autres aventuriers, je veux dire le dessein de me rendre digne d'aspirer à la conquête de Mousseline la Sérieuse, princesse d'Astracan; mais quoique ce soit, comme vous savez, ou comme la renommée vous l'aura du moins appris, la plus parfaite de toutes les mortelles, ce fut moins la curiosité de la voir ou l'espoir de la posséder qui m'engagea, que les difficultés, ou pour mieux dire, l'impossibilité de l'aventure. Mon cœur dans cet heureux temps ne respiroit que la gloire, et j'étois de la dernière indolence pour l'amour.

Mes voyages jusqu'ici n'ont eu que deux événemens qui soient dignes de votre attention. Le premier est l'aventure de l'île des Lions, qui fit naître celle du mont Atlas; et voici ce que c'est que l'une et l'autre.

A deux journées de cette montagne fameuse, sur le sommet de laquelle les poëtes assurent que le ciel et tout l'attirail de ses étoiles se reposent, une vaste forêt s'étend jusqu'au rivage de la mer. Cette forêt est si peuplée de bêtes fauves, que c'est une merveille; on les y trouve par trou-

peaux, et ces troupeaux sont si nombreux, qu'on a de la peine en plusieurs endroits à se frayer un passage au travers de leur multitude. Au sortir de cette forêt, les habitans du pied de la montagne nous apprirent que les lions venoient autrefois de tous les déserts à la ronde chasser dans cette forêt, et qu'après l'avoir dépeuplée de cerfs, de daims et de chevreuils, ils alloient dépeuplant les campagnes voisines d'hommes, de femmes et de petits enfans; que le peuple dans cette extrême misère, ayant eu recours à l'enchanteur Caramoussal, qui habitoit le haut de la montagne, il avoit par ses enchantemens relégué tous les lions dans une île que je pourrois voir du rivage où la mer bat le pied du mont; que pendant l'exil des lions, les bêtes fauves étoient revenues, et qu'elles avoient tellement multiplié, que la désolation étoit presque aussi grande que du temps des lions, parce que ces vastes troupeaux que j'avois pu remarquer en passant la forêt, se répandoient partout, et ravageoient les blés de la campagne; que, pour remédier à ce désordre, on faisoit tous les ans trois ou quatre chasses dans l'île des Lions, moins pour les inquiéter ou pour leur nuire, que pour en prendre le plus qu'on pourroit, et les lâcher dans la forêt pour faire diversion. Ils ajoutèrent que le temps de la première de ces chasses arrivant dans

deux jours, il ne tiendroit qu'à moi d'en avoir le divertissement.

Pour tout autre que pour un aventurier, ce n'auroit pas été proposer une partie de plaisir, que d'inviter à la chasse aux lions; mais, pour moi, j'y consentis avec joie.

Le rivage opposé à l'île des Lions, étoit le rendez-vous des chasseurs. Cette île me parut d'une assez grande étendue, fort sauvage, et toute couverte de bois extrêmement épais. Je fus surpris de l'appareil de cette chasse; je m'étois attendu que je trouverois force chiens, et quantité de chasseurs armés de dards, de javelots, de flèches et d'épieux; mais, au lieu de tout cela, je ne trouvai sur le rivage que vingt hommes, et vingt jeunes filles assez bien faites; les hommes menoient chacun un cerf ou un daim en lesse; et chaque fille portoit un coq sur le poing; il y avoit des filets dans les chaloupes où nous nous embarquâmes. A mesure que nous approchions de l'île, nous entendions des rugissemens effroyables et des hurlemens si affreux, que mon écuyer, qui du reste est brave soldat, en parut un peu décontenancé, sans qu'aucune de nos nymphes en fût émue.

Le rivage étoit tout bordé de ces honnêtes lions, qui nous attendoient à la descente. J'étois en peine comment cette descente se feroit en

présence d'un détachement si redoutable; mais trois de nos chaloupes abordant avant les autres, lâchèrent trois cerfs, après lesquels tous les lions s'étant débandés, ils nous laissèrent l'accès libre et facile dans leurs terres. Dès que nous y fûmes, nous entrâmes dans le plus épais de la forêt, où pendant que les chasseurs tendoient leurs filets, les jeunes filles mirent des chaperons à leurs coqs, semblables à ceux qu'on met aux faucons.

A peine les filets furent-ils tendus, derrière lesquels on avoit posé les bêtes fauves, que nos lions revinrent tête baissée sur nous; ils étoient deux douzaines, tous lions de grand appétit, à ce qu'il me sembloit; mais, comme nous n'en voulions que deux ou trois à la fois, une des nymphes ôta vîtement le chaperon de son coq, et lui tira deux ou trois fois une plume de la queue. L'endroit de cette forêt où nous étions paroissoit si sombre, que le coq s'imagina voir la petite pointe du jour, et se mit à chanter de toute sa force pour le saluer; les lions en furent tellement effrayés, qu'ils disparurent tous dans un instant, excepté celui qui s'étoit embarrassé dans les filets. On l'embarqua dans une de nos chaloupes avec un des chasseurs, et avec cette même fille dont le coq venoit de chanter; quoique ce lion fut empêtré dans le filet, de manière qu'il n'y avoit pas de danger qu'il fît aucun

mal, on ne laissa pas d'embarquer un chevreuil dans la même chaloupe, pour l'amuser pendant le trajet.

Que vous dirai-je, seigneur? cette chasse, qui me paroissoit aussi nouvelle qu'elle étoit divertissante, dura jusqu'à ce que chaque chasseur eût ramené son lion, sa demoiselle et son coq. Je voulus rester le dernier, et me charger du poste d'honneur, parce que c'étoit le plus périlleux, et je me mis à l'arrière-garde. Je fis embarquer mon écuyer dans la dernière chaloupe qui partit, excepté celle qu'on m'avoit laissée.

Comme j'étois étranger, on m'avoit aussi laissé le coq le plus fier, et la fille la plus assurée, de peur d'accident. Cette fille commençoit à me donner des instructions sur notre retraite; mais moi, qui n'en pouvois plus de honte, de voir que les coqs remportoient toute la gloire de cette expédition, je la priai de ne point faire chanter son coq, que je ne me fusse éprouvé contre quelqu'un de ces lions; que s'ils venoient plusieurs sur moi pendant que je serois aux mains avec un de leurs compagnons, je lui dis qu'elle viendroit assez à temps à mon secours pour me dégager d'un combat inégal. Elle ne m'y parut pas fort disposée, je le vis à son air; et, sur le point qu'elle m'alloit répondre, les lions vinrent faire leur dernière charge.

Je m'avançai l'épée à la main, et fis quelques pas pour aller à leur rencontre.

Ils avoient à leur tête le plus formidable de tous les lions; ses yeux étoient étincelans, sa crinière toute hérissée; et, par hasard, ce lion se trouva sourd comme un pot; car la jeune fille, effrayée de son énorme grandeur, fit d'abord crier son coq, et le cri de ce coq étoit d'un enrouement si hideux et tellement aigu, que j'en eus la tête pénétrée de part en part.

Tous les lions, à la réserve de celui dont je parle, saisis de terreur panique, se culbutoient l'un par-dessus l'autre en fuyant.

Ma nymphe et son coq s'égosilloient à force de chanter et de se désespérer; et le vacarme qu'ils faisoient me parut plus importun que la présence du lion. Le commencement de notre combat méritoit, sans vanité, des spectateurs plus tranquilles et plus illustres que ceux que nous avions. Je lui avois déjà tiré du sang de plusieurs endroits; mais en revanche il m'avoit fait, dès la seconde passade, une égratignure qui, commençant auprès de l'oreille droite, descendoit en écharpe jusqu'à l'extrémité du talon gauche. Je n'avois point de bouclier, non plus que mon adversaire; mais il avoit une queue qui se faisoit encore plus sentir que ses griffes. Comme il se faisoit tard, je pris mon épée à deux mains

pour mettre fin à la dispute avant la nuit; mon ennemi, qui, selon toutes les apparences, avoit le même dessein, se dressa sur ses pieds de derrière, et ouvrit une gueule hors de toute mesure, de toute règle, de toute vraisemblance. La fille en fut si troublée qu'elle lâcha son coq; le lion me quitta pour courir après, et je quittai la fille pour courir après le lion. Je l'eus bientôt atteint; mais ce ne fut pas assez tôt pour sauver le pauvre coq qu'il avoit déjà pris, et qu'il avala en notre présence, comme on avaleroit un grain de cachou.

Cet affront m'anima d'un ressentiment nouveau ; j'en fus si transporté de colère que, sans m'apercevoir de l'état où le lion s'étoit mis, je lui coupai la patte droite, dont il se tuoit de me faire signe qu'il vouloit parlementer; la terre fut arrosée d'un ruisseau de sang qui couloit de cette plaie. J'étois toujours en garde, ne doutant pas que sa fureur ne lui fît redoubler ses efforts contre moi ; mais il ne songeoit à rien moins qu'à la vengeance; au contraire, s'appuyant contre un arbre pour se soutenir, il me regarda tristement, et me dit : Ah, Facardin!

Je commençois à m'attendrir, et j'étois sur le point de m'en approcher pour tâcher de le secourir, lorsque les cris de la fille m'appelèrent à son secours. Elle retenoit de toute sa force le

bateau qu'on nous avoit laissé; la corde s'en étoit détachée pendant notre combat; et s'en étant aperçu, comme c'étoit notre unique ressource, elle faisoit des efforts merveilleux pour l'empêcher de nous échapper. Dès que je fus auprès d'elle, voyant que je rattachois la chaloupe au rivage, au lieu de nous y embarquer, elle pensa se désespérer. Je lui dis que je mourrois plutôt que d'abandonner le pauvre lion qui m'avoit parlé dans l'état où je l'avois laissé; que je l'allois chercher pour le passer en terre ferme, et pour lui donner tous les secours dont il pourroit avoir besoin. Elle se désespéroit d'une proposition qui lui parut extravagante, et me conjuroit à deux genoux de ne la pas exposer avec moi, pour un vieux lion mort, à la fureur de tous les lions vivans de cette île; elle eut beau dire; je fus à l'endroit où je l'avois laissé; mais ce fut inutilement que je le cherchai partout à la ronde.

Je me rembarquai donc, assez honteux de ne pouvoir, comme les autres, ramener un lion; mais l'affliction de celle qui m'accompagnoit ne se peut exprimer; elle me dit qu'elle étoit déshonorée par la perte de son coq, que c'étoit un opprobre éternel pour sa famille, et qu'elle ne prétendoit pas survivre à cette infamie.

Tandis que je faisois mon possible pour la con-

soler d'un désespoir qui me parut assez bizarre, nous abordâmes au rivage du mont Atlas.

La nuit étoit presque fermée, je perdois beaucoup de sang, et je mourois de soif. Je m'étois attendu que mon écuyer, dont j'avois pris quelque soin, en le renvoyant malgré qu'il en eût, auroit à son tour quelqu'attention pour moi, et qu'il ne manqueroit pas de se trouver au pied du mont ou sur le rivage pour me recevoir; mais je n'y trouvai personne. La fille que j'avois ramenée, se désespérant de plus en plus, prit enfin le parti de grimper au haut de la montagne, pour implorer le secours de Caramoussal, ou pour se précipiter, disoit-elle, du lieu le plus convenable à son désespoir, en cas que le magicien ne lui fût pas favorable. Je la suivis le plus long-temps que je pus, pour la détourner au moins de ce dernier projet. Mais l'ayant perdue dans l'obscurité, qui m'en déroba la vue dans les sentiers détournés qu'elle suivit; après avoir long-temps erré parmi les pointes de rochers, toujours en montant, je m'assis enfin dans le lieu le plus uni que je pus trouver, résolu d'y passer la nuit. Je ne fus pas plutôt en repos, que je crus entendre de loin le bruit agréable de quelque ruisseau qui se précipitoit en cascade le long des rochers de cette solitude. Je me sentois une soif si pressante que, sans égard à ma foiblesse, et

moins encore aux dangers des précipices, je tournai mes pas vers l'endroit d'où venoit ce bruit. Je sentois bien que j'en approchois; mais il m'eût été difficile d'y parvenir, si, à force de me tourmenter et de regarder de tous côtés, je n'eusse vu au-dessus de l'endroit où j'étois un foible rayon de lumière. Je le pris pour guide, et, à mesure que j'en approchois, cette lumière sembloit augmenter, et je crus entendre comme un bruit de certains rouets dont les femmes se servent pour filer. Je ne me trompois pas, et, à la lueur de deux flambeaux fort gros et fort ardens, placés à chaque côté d'une misérable chaumière, je vis deux bras secs et décharnés avec deux mains assortissantes, qui, par deux ouvertures pratiquées dans la porte de cette chaumière, faisoient tourner la roue de cette machine, et filoient avec plus de grâce qu'il ne leur appartenoit. Après avoir quelque temps considéré cette discrète et mystérieuse façon de filer, je poussai la porte sans y frapper, dans le besoin extrême où j'étois de trouver quelque secours. La porte s'ouvrit sans effort, et je vis la fileuse, dont toute la personne étoit bien digne du rare échantillon que j'en avois vu : son visage n'étoit qu'un vieux parchemin qui sembloit collé sur une tête de mort; elle étoit nue jusqu'à la ceinture, et la plus sèche de toutes les carcasses

ne l'étoit pas tant que cette misérable nudité; j'en détournai la vue pour lui demander à boire. Rien ne vous manquera dans ces lieux, me dit-elle, pourvú que la patience ne vous manque pas, et que vous puissiez résister à votre envie, et vaincre votre aversion. A ces mots, m'embrassant avant que je pusse m'en apercevoir, elle me fit asseoir auprès d'elle; et, voyant mes habits tout sanglans, elle en tressaillit; et tout alarmée d'un péril où je ne croyois pas être: Vous étiez mort, dit-elle, si le secours que je vais vous donner, avoit été différé d'une heure. Elle me déshabilloit en me tenant ce discours, et visitant ma blessure depuis le haut jusqu'en bas, elle me serroit le plus affectueusement du monde entre ses vilains bras, et me baisoit de temps en temps les endroits qu'elle essuyoit. Elle s'aperçut du dégoût mortel que j'avois de ses tendresses et de ses faveurs; et, malgré ces marques d'aversion, n'ayant pas laissé de me frotter d'une essence qui parfumoit toute la cabane: Insensé, me dit-elle, si tu savois le trésor que tu rebutes, et que je vois bien que tu perdras, quels seroient tes empressemens et ta reconnoissance!

Je me trouvai tellement rafraîchi, tellement remis, et tellement soulagé de ce premier appareil, que je vis bien qu'il ne seroit pas nécessaire

d'en attendre un second pour être en parfaite santé. Il ne manquoit plus à mon bonheur que de pouvoir étancher ma soif, et de m'éloigner d'une telle hôtesse. Je la conjurai donc d'avoir pitié du premier et du plus pressant de mes besoins, puisque le secours qu'elle venoit de me donner seroit inutile, si elle me laissoit misérablement mourir de soif. Il faut donc vous mettre à une épreuve, me dit-elle, que je vois bien que vous serez incapable de soutenir; suivez-moi.

Elle eut toutes les peines du monde à se lever, tant elle étoit décrépite; et sa figure me donnoit tant d'aversion, que je n'eus pas le courage de la toucher pour lui aider à se soutenir. Elle étoit toute courbée; et, malgré le bâton qui lui servoit d'appui, je crus qu'elle ne pourroit jamais se traîner hors de cette première chambre, la plus piètre et la plus délabrée qui soit au monde; la seconde me parut un peu plus raisonnable; la troisième plus grande encore et fort ornée; mais la dernière chambre où je la suivis, étoit la plus magnifique et la mieux meublée qui soit dans l'univers; c'étoit plutôt la demeure fabuleuse de quelque fée que l'appartement d'une mortelle. Ce n'étoit partout que glaces, que peintures exquises et meubles précieux; une toilette galante et garnie de tous les bijoux les plus rares, d'un côté;

de l'autre, un lit en broderie de perles orientales et d'or de la Chine, sembloient n'attendre que la déesse qui devoit se présenter à l'un et à l'autre; car auprès de la toilette je vis un deshabillé qui me parut celui d'une impératrice de dix-huit ans.

Nous avions été long-temps à nous rendre à cet appartement; car, outre que la malheureuse vieille alloit fort lentement, elle avoit fermé la porte de chaque chambre avant de m'y laisser entrer, et, passant ses deux mains au-travers de chaque porte, elle se mettoit à filer pendant quelques momens, comme elle avoit fait la première fois. Ce retardement n'avoit fait qu'irriter ma soif; cependant j'en suspendis la violence pour donner toute mon attention aux objets qui s'offrirent dans cette dernière chambre.

La vieille interrompit cette attention; et me prenant par la main : Allons, dit-elle, allons à la fontaine; ce que vous regardez est fait pour allumer des feux, et vous ne cherchez que de l'eau pour les éteindre; suivez-moi, je vais vous mettre à même. Je ne me le fis pas dire davantage. Cette fontaine n'étoit qu'à cinquante pas du bel appartement; et c'étoit l'eau de cette fontaine dont j'avois entendu le bruit, et que j'avois inutilement cherchée.

Dès que je me vis à portée de me satisfaire, je courus, la bouche ouverte, au plus gros bouillon

qui sortoit des rochers; mais l'importune vieille me retenant par le bras : Écoute-moi, dit-elle, pour la dernière fois : si, sans céder au désir pressant d'étancher ta soif, tu peux te résoudre à me tenir une heure toute entière dans tes bras, sans toucher à la fontaine, je te ramenerai dans le lieu d'où nous venons, et tu seras le maître de me voir auprès de toi le reste de la nuit dans le beau lit que tu viens de voir. A cette proposition, voulant me regarder tendrement, elle tournoit sur moi de petits yeux éteints, qui ressembloient plutôt à ceux de quelque canne morte de maladie qu'à ceux d'une créature humaine.

Pour moi, dans l'indifférence où j'étois alors, et dans l'ardeur d'une soif démesurée, j'aurois préféré trois verres d'eau claire aux trois Grâces; c'est pourquoi, repoussant assez rudement la main dont elle me retenoit, je me précipitai vers la fontaine, et je me mis à avaler avec tant de rapidité, que j'eus peur de voir tarir le rocher avant que d'avoir étanché ma soif.

La vieille, à qui je n'avois pas jugé à propos de sacrifier ce plaisir, s'en étoit retournée pendant que j'avois bu; et, selon les apparences, elle s'en étoit allée de méchante humeur; ce fut de quoi je ne me mis pas beaucoup en peine. Je me trouvois dans une douce tranquillité; le sommeil s'offrit, et je l'acceptai sans aller plus loin.

Il étoit grand jour quand je m'éveillai ; je fus surpris de me trouver dans le lieu le plus effrayant qui fût dans l'univers ; je tournois de tous côtés les yeux sans pouvoir comprendre comment j'avois pu parvenir à ce désert, ni comment j'en pourrois sortir ; la fontaine où j'avois bu sortoit de la pointe d'un rocher qui sembloit détaché du reste de la montagne, et je me trouvois justement sur cette pointe. Je vis le haut de la chaumière et de ce palais enchanté que j'avois tant admiré pendant la nuit ; mais un précipice si profond le séparoit de l'endroit où j'étois, que les cheveux me dressoient à la tête, toutes les fois que j'y regardois. Tous les autres côtés étoient ceints de rochers escarpés qui, loin de m'offrir un passage, sembloient se pencher en avant pour tomber sur moi. Comme j'étois fort assuré que ce n'étoit point en me transportant au milieu des airs qu'on m'avoit mené dans ce lieu, je m'obstinai dans la recherche périlleuse de quelqu'issue ; j'en trouvai donc une, après en avoir désespéré. C'étoit l'entrée d'une caverne qui me parut fort obscure, fort profonde, et qui paroissoit plutôt la retraite de quelqu'ours, que le passage heureux de cette solitude à des lieux moins épouvantables ; je tentai pourtant l'aventure ; et, mettant l'épée à la main, je descendis long-temps dans cette caverne ténébreuse, sans

espérance d'y trouver d'autre sortie que celle qui lui servoit d'entrée; mais après mille difficultés, je sentis encore que le terrain s'élevoit; j'aperçus un foible rayon de lumière, qui me conduisit à l'endroit par où le jour pénétroit dans cet abîme souterrain. Cette autre embouchure étoit toute différente de celle par où j'y étois entré; c'étoit une grotte assez spacieuse, embellie de coquillages et de quelques bustes de marbre; un arc d'acier luisant et poli pendoit d'un côté de cette grotte; de l'autre, je vis un carquois enrichi d'or et de quelques pierreries, avec toutes ses flèches; une grande cage d'ébène, garnie d'ivoire, pendoit du plafond au milieu de cette grotte; j'étois si pressé de me tirer du mauvais pas où je m'étois engagé la veille, que je ne m'amusai point à faire des réflexions sur ce que je voyois; je sortis de cette grotte avec précipitation, et je faillis à passer par-dessus quelque chose de brillant qu'on avoit laissé tomber à deux pas de la porte; c'étoit un soulier dont la boucle étoit formée de quatre diamans, les plus parfaits et les plus brillans que j'eusse jamais vus; mais ce soulier étoit si bien fait, et sembloit si petit, que je ne songeai pas au prix inestimable de sa boucle. Comme j'avois lu dans nos poëtes que Pallas faisoit trembler la terre et qu'elle agitoit les forêts en marchant, et que l'immortelle Ju-

non ne faisoit qu'une enjambée du mont Ida jusqu'à l'île de Samos, je me doutois bien que je n'avois pas trouvé le soulier d'une déesse; mais je résolus, s'il étoit possible, de trouver la mortelle dont le pied pouvoit être digne d'un tel soulier.

Je l'emportai sans espoir d'en être long-temps en possession, ne doutant pas qu'il n'appartînt à celle dont je venois de voir l'équipage de chasse dans la grotte, ou bien à cette autre nymphe invisible dont j'avois vu la toilette dans un des appartemens de la vieille. J'étois en doute si je devois m'y rendre pour la chercher, ou si je devois rester auprès de cette grotte jusqu'à ce qu'on y vînt chercher ce que je venois de trouver, lorsque je fus entraîné loin de l'une et de l'autre par des gémissemens et des lamentations, qui sembloient partir d'un endroit beaucoup plus élevé. Comme c'étoient des cris de femme, j'y grimpai le plus promptement qu'il me fut possible; car depuis la rencontre de ce soulier, je me sentois le cœur merveilleusement attendri pour un sexe que je n'avois jusqu'alors regardé qu'avec indifférence. Celle qui se désespéroit, n'étoit autre que la nymphe au coq; dès qu'elle me vit, elle se mit à genoux devant moi, pour me prier de lui passer mon épée au travers du corps. Je n'avois garde de lui accorder cette grâce; car je

me sentois déjà quelque penchant pour elle. Je la relevai respectueusement, et voulant m'asseoir à ses pieds pour l'écouter, après l'avoir assurée que j'étois prêt à hasarder ma vie pour la tirer de l'embarras où je la voyois, elle me regarda depuis les pieds jusqu'à la tête, comme si jamais elle ne m'eût vu; et se tournant de côté: Mettez-vous donc plus loin, dit-elle; car vous me paroissez si désagréable, que je ne saurois vous souffrir auprès de moi. J'obéis avec soumission; et l'impertinente, détournant la tête pour ne me pas voir pendant qu'elle me parleroit, me parla de cette manière:

Avant que de vous apprendre le sujet d'un désespoir qui vous paroît peut-être ridicule, il faut vous apprendre que les coqs que vous avez vus, ne sont confiés qu'aux filles d'entre nous qui, comme moi, sont distinguées par la naissance ou par le mérite; il se fait dans notre province trois chasses solennelles chaque année, semblables à cette malheureuse chasse que vous vîtes hier; et les filles qui, par le chant de leurs coqs, ont ramené douze lions en quatre années, ont pour époux l'amant qui les a servies pendant ces quatre années. Elles voient leurs amans jour et nuit pendant ce temps; mais il y va de la vie de les favoriser avant la prise des douze lions; si le coq s'échappe, c'est signe qu'il y a eu quelque

petite foiblesse dans notre conduite ; ce qui n'est pourtant pas capital, en cas que le coq se retrouve ; mais, s'il ne se retrouve pas au bout de trois jours, c'est la preuve convaincante d'un commerce criminel ; et, sur cette preuve, la fille est enterrée toute vive. Voilà le sujet de mon désespoir ; mon coq ne reviendra plus, puisque ce maudit lion l'a dévoré devant mes yeux. Misérable que je suis ! que ne m'a-t-il aussi dévorée ! Que ne suis-je morte avant que d'avoir connu le plus aimable des hommes ! ou pourquoi tous les hommes que j'ai connus, n'étoient-ils pas aussi haïssables que vous ? Un autre se seroit révolté contre les duretés qu'elle me disoit en face ; mais plus j'en étois maltraité, plus je la trouvois merveilleuse ; et je cherchois des termes pour lui marquer mon désespoir et ma tendresse naissante, lorsque son amant parut inopinément. Je le reconnus pour un de nos chasseurs du jour précédent ; elle le reconnut aussi ; car elle courut à lui les bras ouverts, ravie, lui disoit-elle, de revoir encore une fois la lumière de ses chers yeux, avant qu'elle fût privée de celle du jour. Cet amant étoit fort camard, son teint étoit couleur d'ardoise, et les chers yeux dont elle parloit, étoient de ces yeux chinois qui ne savoient ce que c'étoit que de s'ouvrir. Après s'être embrassés le plus tendrement du monde en ma

présence, il lui dit que, s'étant douté de son malheur, il avoit fait provision d'une chaloupe qu'il tenoit toute prête au pied de la montagne, et qu'il l'enleveroit sans obstacle, pourvu que je voulusse bien, moi qui l'avois réduite à cette extrémité, les garantir, pour une heure seulement, du sauvage de la vieille. Et qui est le sauvage de la vieille, lui dis-je? Vous ne le saurez que trop tôt, me dit-il; car il cherche de tous côtés le soulier de sa dame, que je vous vois. En achevant de parler, il prit sa bien-aimée sous le bras, et se mit à descendre vers la mer d'une extrême vitesse. J'en eus d'abord quelqu'espèce de jalousie; mais, dès qu'ils eurent le dos tourné, je n'y songeai plus. Il m'étoit arrivé tant de choses en si peu de temps sur cette montagne, que je croyois rêver; cependant je n'étois pas encore au bout; car.... C'est bien vous qui rêvez, dit l'impatiente Dinarzade, en l'interrompant; on vous demande le récit de vos aventures particulières, que vous auriez dû conter très-succinctement dans la conjoncture où nous sommes; et, au lieu de cela, vous nous venez conter celles d'un autre, avec des circonstances aussi frivoles qu'elles sont ennuyeuses.... Eh! que t'importe, malheureuse que tu es, s'écria le sultan, quelles aventures il nous conte, pourvu qu'elles me plaisent, et que le récit en dure autant que la nuit?

Avons-nous quelque chose de mieux à faire que de leur donner audience? Poursuivez, Facardin, ajouta-t-il, et n'ayez pas égard à l'impatience de ces créatures, qui s'ennuient toujours quand elles ne parlent pas elles-mêmes.

Dinarzade haussa les épaules; la belle sultane, qui s'étoit mise entre deux draps mille nuits de suite pour des contes à dormir debout, leva les yeux au ciel; et Facardin de Trébizonde reprit ainsi son discours : J'ai, s'il m'en souvient, été interrompu dans cet endroit du récit de l'étranger, où il m'assura qu'il avoit cru rêver en songeant à la diversité des événemens qu'un si petit espace de temps avoit fait naître. Je redescendis, poursuivit-il, pour me rendre à l'entrée de la grotte d'où j'étois sorti le matin; mais, au lieu de prendre le sentier par où j'étois monté, j'en suivis un autre qui me conduisit par un pénible détour à la cabane de la vieille. La porte en étoit ouverte; j'y vis les rouets; mais ils ne tournoient plus. Je ne me sentois plus tant d'aversion pour une vieille dont la figure m'avoit si fort dégoûté; je résolus de rentrer chez elle, pour revoir les merveilles de ce bel appartement. Je tenois ce beau soulier dans ma main, et je ne cessois de le regarder ou de le baiser, comme j'aurois fait le portrait d'une maîtresse passionnément aimée.

Comme j'étois sur le point d'entrer dans la cabane, il en sortit une espèce de géant armé d'une puissante massue, et velu depuis les pieds jusqu'à la tête. Son abord me surprit; car il avoit beaucoup moins d'humanité dans le geste et moins d'affabilité dans le regard, que ce lion que j'avois combattu le jour précédent. La première chose qu'il fit, en me voyant, fut de prendre sa massue à deux mains, et de grincer les dents comme un ours; la seconde, fut de louer le ciel de ce que le voleur des deux souliers de sa dame tomboit entre ses mains; qu'il falloit bien que j'eusse volé le premier, puisque j'étois encore saisi de l'autre; et il m'assura qu'il auroit déjà arrosé la terre du peu de cervelle que les dieux m'avoient donné, si la vieille, sa souveraine, ne s'étoit réservé la punition de mes crimes par des tourmens tout nouveaux. Je crus que c'étoit la voix de quelque taureau qui me faisoit ce compliment; et, du même ton, il m'ordonna de lui livrer le soulier, et de le suivre. Je te l'ôterois, me dit-il, avec plus de facilité que je ne te le demande; mais il faut, suivant les ordonnances de ma souveraine, que ce soit la frayeur que tu as de moi qui te le fasse rendre, en te mettant à deux genoux en ma présence.

Si c'est là l'ordre de ta souveraine, lui dis-je, va-t-en l'assurer de ma part que, ni toi, ni tous

les loups-garoux de ta race ne me feroient point rendre un soulier que j'adore, et que je n'ai point volé. A ces mots, je mis l'épée à la main, voyant que ce dromadaire de sauvage levoit sa massue pour m'assommer.

Il étoit d'une force prodigieuse; mais, comme il n'étoit pas fort adroit, et que la fureur le transportoit, j'évitois des coups dont les moindres brisoient les rochers, et renversoient les chênes qui se trouvoient auprès de moi; cependant je lui tirois du sang à chaque fois qu'il me manquoit. Je crois que je serois sorti de ce combat sans en perdre, si ma destinée n'eût été soumise aux égratignures dans ces lieux de prodiges. Je ne m'étois pas aperçu que le monstre avoit un ongle au gros doigt du pied, qui pouvoit passer pour une des défenses du sanglier d'Érimanthe; mais je le sentis à la fin; car, m'étant baissé pour éviter un coup de massue qu'il fit semblant de me porter, il prit son temps pour me faire une estafilade qui ne cédoit guère à celle du lion. Cet affront me mit dans une telle colère, que je lui coupai d'un furieux revers la jambe du pied dont il venoit de me faire cette belle plaie; il tomba comme une tour, et fit trembler la terre par sa chûte. Je me jetai sur lui, dans le dessein de lui couper cette vilaine hure qui m'avoit tant déplu, lorsqu'une voix, qui sortoit de

la cabane, me cria : Vaillant chevalier, ne tuez pas mon sauvage. J'obéis; et, le laissant là, j'entrai dans le lieu d'où je crus que cette voix étoit sortie, résolu de présenter à la vieille le soulier qu'on n'avoit pu m'ôter de force, et de lui faire voir que je ne l'avois pas pris comme un voleur. Je m'imaginai qu'il étoit à sa fille ou à quelque nièce, dont j'avois vu l'appartement et les habits la nuit précédente.

Mais j'eus beau parcourir toutes les chambres de cette demeure, je n'y trouvai personne; et dans cette belle chambre où j'avois vu la toilette, je ne vis qu'une partie des habits que j'avois vus la première fois. Je revins sur mes pas pour tirer quelqu'éclaircissement du sauvage sur cet enchantement; mais je ne le trouvai plus. Quoique je perdisse beaucoup de sang, je n'en étois presque point affoibli; je me sentois seulement pressé d'une faim égale à la soif qui m'avoit attiré sur cette montagne; je voulus chercher de quoi la satisfaire où j'avois trouvé de quoi satisfaire ma soif; mais la porte se ferma sur moi, sans que tous mes efforts pussent l'ouvrir; mon unique ressource étoit la grotte; je la cherchai par mille sentiers rudes et détournés, sans pouvoir la découvrir; et peut-être ne l'aurois-je jamais trouvée, si l'odeur de quelques mets qu'on sembloit y préparer, ne m'y eût conduit. Je ne pouvois

suivre de guide plus agréable, dans l'état où j'étois; j'y parvins donc à la faveur de ce secours, et j'y parvins pour m'y confirmer de plus en plus, que j'étois au milieu d'un songe.

Je fus ébloui de la figure céleste que je vis dans cette grotte; c'étoit une nymphe, en habit de chasse; elle étoit à moitié couchée sur un riche canapé; et dans cette posture, je crus que la déesse des amours avoit emprunté les habits de Diane pour suivre quelque nouvel Adonis; sa gorge étoit découverte d'un côté, et ce côté découvert, valoit à mon gré tous les trésors que la terre, la mer, et toutes les beautés de l'univers peuvent cacher; sa jupe étoit ouverte et rattachée au-dessus du genou par une agrafe de diamans, pareils à ceux qui formoient la boucle de ce beau soulier; la jambe que cette ouverture laissoit voir, n'étoit pas la jambe d'une mortelle; elle me la présenta cette belle jambe, et tournant les yeux sur moi : Quoique mon cœur soit partagé, dit-elle, entre l'aversion que je me sens pour votre personne, et le cas que je fais de votre mérite, je veux vous offrir les moyens d'être heureux, et de contribuer à mon bonheur; vous tenez mon soulier, poursuivit-elle, et la témérité d'avoir osé le toucher, est en quelque sorte effacée par la valeur dont vous l'avez défendu; si vous l'aviez livré quand on vous l'a demandé,

c'étoit fait de vous, de vos espérances et des miennes; chaussez-moi, afin que vous soyez convaincu que ce soulier m'appartient. J'obéis avec un certain respect mêlé d'empressement; et pendant ce service que je lui rendois, j'étois si transporté, que je ne savois plus ce que je faisois. Après lui avoir mis ce soulier, avec la plus grande facilité du monde, elle m'ordonna de l'ôter, et me demanda ce que j'étois venu chercher dans cette grotte. Ce ne fut qu'alors que je m'en souvins, et je lui dis d'un air tendre et passionné, que je mourois de faim, comme si je lui eusse dit que je mourois d'amour. Eh, quoi! dit-elle, toujours des besoins ignobles! Vous entrez hier chez la vieille pour boire, et vous ne venez aujourd'hui chez moi que pour manger! Il n'importe; mais voyons, avant que de passer outre, si vous méritez le malheur que vous avez eu de boire, et si vous êtes digne de la gloire que vous aurez après avoir bien mangé? Voyons enfin si vous êtes digne de la fortune que vos destins semblent vous promettre? Prenez cet arc, et voyons de quelle manière vous vous y prendrez pour le tendre. Je le pris, ne doutant pas que je n'en vinsse à bout aussi facilement que j'avois fait de la chausser; mais ce ne fut qu'après des efforts qui me firent suer à grosses gouttes, que je réussis. Dès que j'eus fait, la corde de cet arc

rendit un son si harmonieux, que rien ne pouvoit l'égaler, que le son que fit entendre dans ce moment la belle cage en s'ouvrant; il en sortit quelque gros oiseau que je ne vis pas; mais il en sortit d'un vol si bruyant, que j'en tressaillis; la nymphe, surprise de l'aventure que j'avois mise à fin, me regarda depuis la tête jusqu'aux pieds; mais, détournant aussitôt les yeux, comme de quelqu'objet d'horreur : Prenez une des flèches de ce carquois, me dit-elle, sortez de la grotte, levez les yeux, et tâchez de percer de cette flèche ce que vous verrez en l'air. Je sortis, et crus voir une mouche bien loin au-dessus de ma tête; comme, après avoir bien regardé, je n'y voyois autre chose, je décochai la flèche de toute ma force; je la perdis bientôt de vue; et, dans le temps que je la croyois dans la moyenne région des airs, tant elle fut long-temps à redescendre, je la vis tomber à mes pids avec un gros coq qu'elle perçoit de part en part.

La nymphe accourut, retira sa flèche, et lâcha le coq, qui, prenant l'essor comme si de rien n'étoit, se perdit dans les airs.

Après cet exploit, la belle chasseresse me regardant avec quelque sorte de respect, quoiqu'avec la même aversion : Oui, dit-elle, vous méritez que je vous charge du soin de ma délivrance; mais, s'il faut que je vous la doive, com-

ment pourrai-je me résoudre à passer mes jours avec un homme si peu aimable et si digne d'être aimé? Prenez mon soulier; gardez-le bien; parcourez toute la terre, et ne vous rendez auprès de moi que quand vous aurez trouvé un pied à qui vous puissiez le chausser, une femme qui veuille de vous, ou bien un coq qui vole aussi haut que celui que vous venez de voir. Quand vous m'aurez amené une de ces trois merveilles, il ne vous restera plus que d'avoir les bonnes grâces de la vieille pour avoir les miennes; sans cette dernière condition et l'une ou l'autre des premières, je serai toujours malheureuse, et vous ne serez jamais heureux. Mais, avant que de vous éloigner de moi pour chercher ces aventures, il faut tenter la première. Il vous souvient, je crois, que, quelque prière qu'on vous ait pu faire la nuit passée de ne point boire, vous n'avez pas laissé de le faire; c'est pourquoi, quelqu'horreur que vous puissiez avoir de ce qu'on va servir devant vous, mangez-en sans que je vous l'ordonne.

Je ne demandois pas mieux, ne croyant pas qu'avec la faim extrême qui me dévoroit, on pût rien servir chez une personne si délicate, si propre et si charmante qui pût me dégoûter; mais je pensai m'évanouir lorsque je vis le plat qu'on me présenta. Vous ne devineriez jamais, sei-

gneur chevalier, le détestable ragoût que c'étoit; c'est pourquoi je ferai bien de vous dire qu'on me servit la jambe du sauvage, sans oublier le pied et l'affreux ongle dont il étoit garni.

Les cheveux m'en dressèrent à la tête, le cœur me souleva, et j'allois sortir pour ne plus voir cet objet odieux, lorsque la nymphe, sans me parler, fit un grand soupir, et me jeta quelques regards de pitié mêlés d'indignation; cela me détermina; je fermai les yeux, j'arrachai à belles mains un morceau de cette chair, que je mangeai à belles dents. Je voulus me retirer après cet affront, lui protestant que je n'aurois plus besoin de manger de plus de quatre jours. Elle me parut toute radoucie; ses regards s'arrêtèrent sur les miens, et j'en fus si transporté que je mangeai encore un morceau. Elle s'approcha de moi, et me dit, en s'appuyant contre mon épaule, qu'elle ne me prieroit pas d'achever; mais que je n'avois rien fait sans cela. Le charme fait son effet, disoit-elle, en me regardant tendrement. Le premier enchantement va se dissiper, je le sens par mon cœur; si vous persévérez jusqu'à la fin, vous n'aurez pas loin à aller pour trouver une personne qui vous aime; mais, si vous quittez ce lieu; si votre repas est interrompu avant que d'être achevé, vous serez plus désagréable que jamais. Toutes ces paroles

m'entroient dans le cœur, et me montoient à la tête, que c'étoit une merveille; elles animoient mon courage; mais elles n'augmentoient point mon appétit. Cependant, quoiqu'il y eût à manger devant moi pour dix personnes affamées, je résolus de n'y rien laisser, puisque telle étoit la condition de cette épreuve; et je me mis en devoir de tout avaler, ou de crever noblement aux yeux de ma divinité. Ce fut au fort de cette magnanime résolution que mon maudit écuyer, qui, selon les apparences, me cherchoit depuis long-temps, fit retentir les rochers d'alentour du nom de Facardin. La nymphe en pâlit; et, voyant que c'étoit moi qu'on cherchoit, elle se jeta dans le passage souterrain de la grotte, et me laissa plus confondu, plus surpris et plus désolé que je ne puis vous le dire. Je l'avois vue se radoucir pour moi; la blessure que le sauvage m'avoit faite s'étant guérie pendant que je mangeois sa jambe, la présence de la plus belle créature de l'univers, appuyée contre moi, m'avoit soutenu contre le dégoût de cette épreuve; les choses qu'elle m'avoit dites me remplissoient de force et d'espérance, et je ne comprenois pas trop comment sa bonne volonté pour moi s'étoit changée tout-à-coup, pour avoir seulement entendu mon nom. Je quittai l'horrible repas que j'avois commencé; je courus à l'entrée du

passage souterrain par lequel elle venoit de se sauver; mais, dès que je me présentai pour la suivre, un vent impétueux, non-seulement m'en défendit l'accès, mais m'accueillit avec tant de violence, qu'il m'enleva de terre, et me porta hors de la grotte; la porte se referma d'elle-même dès que j'en fus dehors. Cette porte avoit deux trous comme la porte de la vieille; deux bras, plus beaux que le jour et plus blancs que la neige, passèrent par ces deux trous; un rouet d'ébène, garni d'or, se plaça vis-à-vis; et la filerie recommença de plus belle. Je ne doutai plus que la divinité que je venois de voir, ne fût la fille de la vieille, et que l'amusement de filer ne fût extrêmement du goût de cette famille enchantée. Je m'avançois pour m'aller mettre à deux genoux devant la nymphe dont je ne voyois que les bras, pour la conjurer de m'ouvrir la porte et de me recevoir à miséricorde, lorsque mon écuyer, m'ayant enfin découvert, se remit à brailler plus fort que jamais en m'appelant par mon nom. Les belles mains se retirèrent aussitôt, le rouet disparut; et de la grotte, dont la porte s'ouvrit avec fureur, le même vent sortit, et nous poussa tous deux en roulant jusqu'à cet endroit de la montagne d'où j'avois vu, pendant la nuit, la première lueur qui m'avoit conduit à la demeure de la vieille.

Ce fut là qu'après être un peu revenus de notre étourdissement, mon écuyer me dit que je l'avois échappé belle, et me conjura de descendre au plus vîte, et de me sauver, tandis que je le pouvois encore. Et comment vous êtes-vous avisé, poursuivit-il, de grimper sur cette maudite montagne, toute farcie de sorciers et d'enchantemens, pour vous dérober à la poursuite de tout le peuple? Je vous attendis sur le rivage jusque bien avant dans la nuit; et, croyant que vous auriez pu débarquer en quelqu'autre endroit pendant que je vous attendois inutilement dans celui-là, je gagnai le prochain hameau pour vous y chercher. Ce fut là que j'appris de belles nouvelles; car on me dit que vous aviez séduit ou forcé la fille qu'on vous avoit laissée; que son coq étoit perdu; qu'on vous avoit vus débarquer ensemble; et que vous aviez tous deux gagné le haut de la montagne, pour vous dérober aux poursuites de la justice; mais que tous les habitans de la campagne se mettroient en armes le lendemain pour vous prendre l'un et l'autre, et que vous n'échapperiez pas à leur vengeance. En effet, la populace des lieux circonvoisins s'est assemblée à la pointe du jour; le conseil s'est tenu; les troupes se sont mises en marche; et se répandant de tous côtés, une partie de cette multitude s'est mise à investir le pied de la mon-

tagne pour vous boucher le passage, tandis que l'autre montoit en se dispersant par tous les sentiers pour vous prendre. Je vous ai cru perdu, mon cher maître; on m'avoit saisi, de peur que je ne fusse vous donner l'alarme; et l'on m'assuroit qu'on me feroit l'honneur de partager avec vous le supplice qu'on vous destinoit. Je ne pouvois me consoler de voir qu'un homme aussi sage et aussi retenu que vous aviez toujours été sur ces sortes de foiblesses, se fût misérablement perdu pour une maudite guenon de campagne et son coq de pailler. Au milieu de ces douloureuses réflexions, des cris soudains, qui s'élevèrent au pied de la montagne du côté de la mer, achevèrent de me désespérer; car le bruit se répandit partout qu'on vous avoit surpris, justement comme vous vous alliez embarquer avec votre nouvelle maîtresse, pour vous sauver. Mais quelle fut ma joie, lorsque je vis la prisonnière! C'étoit un de nos chasseurs d'hier qu'on ramenoit avec cette fille; leur sentence fut prononcée sans autre forme de procès, et quoiqu'ils niassent le fait; l'amant qui devoit être l'exécuteur, fit une fosse, dans laquelle il mit sa maîtresse jusqu'au cou, après s'être tendrement embrassés. Cette fosse fut comblée de terre autour d'elle; et, comme on ne lui voyoit plus que la tête que bientôt on ne devoit plus

voir, on entendit chanter un coq au milieu des airs.

Toute la populace éleva les yeux; on entendit un second cri, mais on ne vit rien; à la fin pourtant, un des plus apparens de cette assemblée tira de sa poche une lunette astronomique, et soutint que c'étoit un moucheron qui contrefaisoit le coq; l'amant soutint que c'étoit le coq de sa maîtresse, et jura par le grand Caramoussal qu'il le reconnoissoit à sa voix. Pendant cette dispute, un véritable coq, qui s'étoit guindé plus haut que jamais oiseau de son espèce n'avoit fait, descendit des cieux, et vint se poster sur la tête qu'on alloit ensevelir sous la terre; les cris redoublés que poussoit toute l'assemblée ne l'effrayèrent pas; il garda son poste, tandis que tout le peuple se tuoit de dire que cette espèce de prodige étoit une preuve convaincante de l'innocence de l'accusée; mais, comme on s'approcha d'elle pour la déterrer, le coq alongea le cou, battit des ailes, chanta trois fois, et s'étant élevé comme auroit fait un faucon, dans un instant on le perdit de vue. Cela fit juger aux principaux des spectateurs qu'il y avoit eu quelque chose à redire à la bonté qu'elle avoit eue pour son amant; mais, comme le coq, en battant des ailes sur sa tête, lui avoit crevé l'œil gauche, on jugea que c'étoit la punition de quelques tendres

indulgences, et on la déclara pleinement justifiée du crime capital. On l'a donc délivrée sur-le-champ, et de la fosse, et de toutes ses appréhensions; le peuple l'est allé conduire chez ses parens; et tandis qu'on met le premier appareil à son œil, je viens ici vous conjurer de vous sauver, et de vous éloigner d'un pays où les montagnes sont pleines d'enchantemens; les îles, de lions; et le continent, de coqs et d'habitans qui ne valent guère mieux.

Je connus la vérité de son récit par les choses qui m'étoient arrivées au haut de la montagne; je suivis donc son conseil, et nous sortîmes sans obstacle de ce lieu de prodiges et d'événemens incompréhensibles. Plus je repassois dans mon esprit ce que j'y avois vu, moins je pouvois me persuader que tout cela fût réel; ce lion qui m'avoit parlé, cette vieille qui m'avoit témoigné tant de bonne volonté, cette fille qui m'avoit pris en aversion, la divinité qui m'avoit prescrit des choses impossibles, l'eau que j'avois bue si avidement, et le repas que j'avois commencé avec tant d'horreur, me paroissoient autant d'illusions; cependant, je me trouvois en possession du précieux soulier, et c'étoit assez pour m'assurer que tout le reste étoit véritable. A la première ville de conséquence qui s'offrit sur mon chemin, je fis faire le casque que vous voyez; et sur ce cas-

que, le coq enrichi de pierreries, qui bat des ailes et qui paroît chanter, renferme le soulier merveilleux que je vais vous montrer.

A ces mots, le courtois étranger, ayant ouvert le coq, en tira cette merveille qu'il m'avoit tant vantée, et que renfermoit la figure d'un coq que j'avois d'abord pris pour un aigle. Je vous avouerai, très-illustre empereur, que j'en fus saisi d'étonnement; c'est un chef-d'œuvre que ce soulier, pour sa forme, pour sa grâce, et pour sa petitesse; sa vue seule me donna de l'émotion, quoique je fusse persuadé que c'étoit plutôt un ouvrage fait à plaisir, que pour l'usage de qui que ce pût être. Le bel étranger eut beau protester qu'il l'avoit chaussé à la belle chasseresse, je n'en crus rien; enfin, après l'avoir tenu longtemps entre mes mains, après l'avoir tourné de tous les côtés, et après l'avoir baisé, avec la permission de celui qui me le montroit, il fut remis dans le cimier du casque; et Facardin de la Montagne reprenant son histoire : Je ne veux point, seigneur, dit-il, vous amuser par le récit frivole des aventures qui me sont arrivées depuis; ce seroit vous faire un détail ennuyeux des mépris, des insultes et des affronts que j'ai essuyés partout où j'ai offert mes vœux. Je ne voyois point de femmes que je ne crusse dignes de ma tendresse, et pas une de ces femmes ne me

voyoit sans croire ma tendresse indigne d'elle. Les beautés qui n'étoient plus dans la première jeunesse me préféroient leurs écuyers, et les autres me quittoient pour le mien. Cependant, pas une ne refusa l'épreuve du soulier, et pas une n'y put mettre le bout du pied. Il ne me restoit donc aucune espérance que dans la rencontre d'un coq qui s'élevât aussi haut que celui de la belle chasseresse, c'est-à-dire, d'un coq qui volât comme un aigle, et c'est ce qui me paroissoit aussi difficile à trouver qu'une femme qui pût m'aimer, ou qu'un pied qui convînt au beau soulier.

J'avois déjà parcouru les provinces de l'Afrique et de l'Asie dans ces recherches inutiles, et j'étois sur le point de m'embarquer au port de Sidon pour passer en Europe, lorsque les ambassadeurs de Fortimbras à la grand'bouche, roi de Danemarck, y débarquèrent; ils me dirent qu'ils alloient faire un tour vers la Bactriane, pour y chercher une bouche de la taille de celle du roi leur maître; mais qu'ils croyoient leur voyage inutile, quelqu'assurance qu'on leur donnât du contraire; et pour m'en convaincre, ils ouvrirent une cassette d'or, dont ils tirèrent la mesure de cette bouche royale, et cette mesure étoit la mesure d'un pied géométrique. Je leur dis que j'avois beaucoup voyagé, sans avoir

vu de bouche, dans tous mes voyages, qui pût en approcher; mais je les suppliai de me dire ce que le roi, leur maître, prétendoit faire d'une autre bouche aussi énorme que la sienne, quand même il seroit possible d'en trouver. Ils me dirent que cette curiosité lui étoit venue par une aventure fort bizarre qu'ils n'avoient pas le temps de me conter; et sur cela le chef de l'ambassade, qui me parut un homme de conséquence, poussa deux ou trois grands soupirs, et se mit à pleurer. Les autres lui tinrent compagnie, et j'avois déjà les larmes aux yeux, aussi bien que mon écuyer, sans savoir pourtant de quoi ces vénérables ambassadeurs pleuroient, lorsque le premier se mit à dire : Ah, ma chère patrie! je puis bien te dire adieu pour jamais, puisque l'espérance de te revoir nous est interdite, à moins que nous ne puissions retourner vers tes heureux rivages avec deux choses qu'on nous envoie chercher, et que toute la terre ne sauroit nous fournir.

Comme je ne doutai point que la grande bouche ne fût une de ces deux choses, je les priai de m'apprendre ce que c'étoit que l'autre. Ils me dirent que l'invincible Fortimbras, leur maître, avoit une fille qui s'appeloit Sapinelle de Jutlande; qu'il aimoit cette fille à la folie, parce que c'étoit la plus belle princesse qui fût dans l'univers; qu'il y avoit deux ans qu'elle étoit devenue

presque folle ; que le roi son père, qui ne lui refusoit rien, avoit, à sa prière, fait pendre tous les cordonniers de Danemarck, parce que pas un de ces cordonniers n'avoit pu lui faire des souliers assez petits pour le plus beau de tous les pieds, dont la nature l'a pourvue ; que les cordonniers des pays étrangers, informés de sa méchante humeur et du sort de leurs confrères, avoient tous refusé de travailler pour elle ; qu'à la fin le roi, son père, cédant à la tendresse qu'il a pour elle, avoit fait publier par tous ses états que quiconque chausseroit la belle Sapinelle, sa fille, l'auroit pour sa peine, à condition toutefois qu'il seroit pendu, comme les autres cordonniers, s'il l'entreprenoit sans en venir à bout ; et nous, misérables ministres d'un maître absolu et d'une maîtresse visionnaire, nous avons dans nos instructions de trouver ce petit soulier avec cette grande bouche, ou de ne jamais remettre le pied dans les plaines fertiles de notre bienheureuse patrie. Voilà, me dirent-ils, les deux belles commissions dont nous sommes chargés ; jugez si c'est avec raison que nous renonçons à l'espoir de revoir notre terre natale.

Le bon ambassadeur pleuroit comme un enfant, en faisant cette réflexion ; son récit m'en fit faire quelques-unes à mon tour ; je rêvai quelque temps aux conditions de l'édit dont il venoit de

parler; je lui demandai, si par hasard on présentoit à cette Sapinelle un soulier qui lui fût trop petit, ce qui en arriveroit. Car, quoique je m'imagine, lui dis-je, que c'est une marionnette pour la taille, on peut aisément faire un soulier si petit qu'une marionnette n'y mettroit pas le pied. Le chef de l'ambassade parut indigné de la comparaison; et me regardant d'un air de mépris : Jeune homme, me dit-il, quand vous aurez un peu vu le monde, vous apprendrez à ne pas profaner, par le nom de marionnette, des beautés dont la réputation n'est ignorée que de vous et de vos pareils. Si jamais la fortune vous conduit aux pieds de la princesse de Danemarck, vous verrez quels pieds ce sont, et vous avouerez que sa taille ne cède au monde qu'à celle de Mousseline la Sérieuse. Ce n'est donc pas tant la petitesse d'un pied qui paroît proportionné à cette taille avantageuse, que le tour, la grâce et la conformation inouie de ce beau pied, qui fait qu'il n'y a point eu, jusqu'à présent, de soulier qui pût y convenir. Mais supposé, seigneur ambassadeur, lui dis-je, qu'ayant trouvé chaussure à la forme, à la figure, aux grâces et à la conformation inouie de ce pied, on ne voulût pas épouser votre infante, selon l'édit du roi son père, qu'en arriveroit-il encore? Si par un cas impossible, répondit mon Danois, il se trouvoit quel-

qu'un assez stupide, assez bête, assez imbécille d'entendement, et assez dénué de goût pour renoncer à la possession légitime de Sapinelle de Jutlande, en ce cas, la belle Sapinelle de Jutlande s'est obligée par serment, son honneur sauf et toutes ses dépendances, d'accorder à celui qui l'aura chaussée à sa fantaisie ce qu'il lui demandera. Vous sentez bien pourquoi je faisois tant de questions. Cette dernière réponse me détermina; car mon esprit s'étoit rempli de difficultés d'abord; la belle chasseresse régnoit toujours dans mon cœur; cependant il ne laissoit pas d'être épris de tous les objets qui se présentoient chemin faisant; mais je les oubliois au premier moment d'absence, pour me rendre tout entier au souvenir de ses charmes; la princesse dont on venoit de parler offroit sa main, en récompense d'un succès dont elle désespéroit; d'un autre côté, la mort étoit la récompense du téméraire qui ne réussiroit pas. J'avois cherché partout un pied digne du plus beau soulier du monde; la princesse de Danemarck soupiroit après un soulier digne du plus beau pied de l'univers qu'elle croyoit avoir : si, d'un côté, je craignois que la facilité de mon penchant ne me fît tout oublier auprès d'une princesse qu'on me peignoit si belle, de l'autre, l'aversion que tout le sexe sembloit avoir pour ma personne, me rassuroit

contre ma propre foiblesse. J'avois erré par le monde sans trouver une femme qui voulût de ma tendresse, et sans ne rencontrer que des coqs de basse-cour qui ne savoient ce que c'étoit de s'élever d'un vol rapide au milieu des airs; je résolus donc sur-le-champ de m'embarquer dans un des vaisseaux de l'ambassade, de chausser l'infante Sapinelle, et de la mener en triomphe aux pieds de la nymphe à l'arc d'acier. Les ambassadeurs, qui étoient les meilleures gens du monde, firent ce qu'ils purent pour me détourner d'une résolution téméraire, et me mirent devant les yeux l'impossibilité de l'aventure, et tous les inconvéniens qu'il y auroit à me voir pendre à la fleur de mon âge, comme je ne pouvois manquer de l'être, si je touchois en vain le pied de la divine Sapinelle. Je ne leur avois rien dit du soulier; et le chef de l'ambassade, qui pleuroit volontiers, avoit les larmes aux yeux en me voyant embarquer.

Je mis à la voile, et le vent me fut si favorable, que le septième mois après mon embarquement, je mis pied à terre au rivage heureux de Scandinavie. Je traversai ces provinces immenses et stériles en moins de quatre mois, et je me rendis à la cour de Fortimbras à la grand'bouche; ce fut là que m'arrivèrent des aventures beaucoup plus dignes de votre attention que

celles que je viens de vous conter, comme vous allez voir par le récit suivant.

Le bel étranger en étoit à cet endroit de son histoire, lorsque la suite en fut interrompue par un bruit soudain de trompettes, de clairons, de timbales, de fifres, de tambours, de cornemuses et de flageolets, dont la forêt retentit inopinément ; nous tournâmes les yeux de toutes parts, et nous les arrêtâmes long-temps sur l'endroit d'où ce bruit sembloit venir ; mais ce fut inutilement ; plus ce concert extraordinaire approchoit, plus notre surprise augmenta, ne voyant rien partout à la ronde qui pût le causer ; mais mon secrétaire et l'écuyer de l'inconnu, qui, dans l'étonnement de ce prodige, étoient montés sur des arbres pour voir de plus loin, accoururent tout effarés, et nous dirent qu'un gros d'Arabes, que quelques collines nous avoient d'abord caché, sembloit s'étendre de toutes parts pour nous envelopper. En achevant de nous donner cet avis, nous montâmes sur nos chameaux qu'ils nous présentèrent, et nous marchâmes fièrement vers les premiers de cette troupe que nous commencions à apercevoir ; mais nous ne fûmes pas long-temps à découvrir que ce n'étoient point des Arabes, et que ceux que nous voyions ne songeoient à rien moins qu'à nous envelopper. Cependant le spectacle

nous surprit; car, autant que notre vue put s'étendre du côté d'où ces avant-coureurs étoient venus, nous vîmes un nombreux cortége de chevaux, d'éléphans et de chameaux chargés de litières, de palanquins et de bagage. Cet attirail étoit escorté de soldats, et d'un grand nombre d'esclaves tous couverts de toile peinte; et les couleurs de cette toile étoient si vives et si variées, que nous crûmes voir un parterre mouvant, émaillé de toutes les fleurs du printemps le plus fleuri. Nous nous étions arrêtés pour voir passer ce merveilleux convoi, dans le milieu duquel un palanquin, tout brillant d'or et des peintures les plus rares, attira toute notre attention.

Ce palanquin étoit fermé de tous côtés; quatre esclaves d'une taille beaucoup au-dessus de la taille ordinaire, le portoient sur leurs épaules; et quatre satrapes à cheval portoient chacun un parasol pour le garantir de l'ardeur du soleil; ces quatre satrapes, les esclaves et les parasols étoient ornés de toile peinte, mais de toile si fine, si magnifiquement peinte et si richement brodée, que mon secrétaire, qui s'y connoît mieux qu'homme du monde, m'a juré plusieurs fois depuis, qu'elle valoit au moins deux talens l'aune. Autour de ce palanquin étoient tous ceux qui avoient formé le concert que nous avions entendu si long-temps avant que de rien

voir. Ce concert recommença par malheur, dès que le palanquin fut vis-à-vis de nous, et nous connûmes, dès qu'il commença, qu'il falloit être accoutumé à l'entendre de près pour y pouvoir durer; cette musique soudaine nous fit tressaillir l'un et l'autre; mais elle parut si effroyable à nos chameaux, qu'ils nous emportèrent, après toutes les extravagances qu'une terreur soudaine fait faire à leurs semblables dans ces occasions; tous les efforts que nous fîmes pour les retenir, ne servoient qu'à redoubler leurs inquiétudes, et l'impétuosité dont ils nous emportoient; le mien et celui de mon secrétaire, qui n'avoient pas voulu se quitter, tournant le dos au concert, se jetèrent comme des forcenés tout au travers de l'arrière-garde qui suivoit en biaisant, et passèrent sur le ventre à tout ce qui se trouvoit en leur chemin. Le désordre et les cris de ceux qui se voyoient assaillis à l'improviste, augmentoient encore la fureur de ces maudits animaux, qui ne ralentirent jamais la violence de leur course jusqu'à la première rivière; ils s'y arrêtèrent un moment pour prendre haleine; mais le souvenir de leur alarme étant revenu dans le même instant, ils se précipitèrent au milieu de l'eau, sans nous donner la moindre connoissance de leur projet; et tout ce que nous pûmes faire, dans cette surprise, fut de nous tenir ferme, et de ga-

gner le rivage opposé d'une rivière fort rapide et fort profonde. Nous étions à plus de quinze stades de la forêt où nous venions de causer tant de désordre; j'aurois bien voulu retourner sur mes pas, tant pour satisfaire la curiosité que m'avoit donnée le commencement de cette aventure, que pour savoir ce qu'étoit devenu le beau Facardin, qui ne paroissoit point, de quelque côté que nous pussions tourner la vue pour le chercher; mais mon secrétaire m'ayant représenté le péril et la difficulté du passage de la rivière, l'approche de la nuit, la distance des lieux, et le nouveau vacarme que feroient nos chameaux encore tout éperdus, si l'horreur du charivari recommençoit à notre arrivée, il fallut céder; et me laissant conduire vers une habitation rustique qui paroissoit dans l'éloignement, j'y passai la nuit avec impatience; et, dès que le jour parut, je me mis en campagne, pour savoir ce que c'étoit que cette apparition de triomphe, cette décoration de toile peinte, et sur-tout pour retrouver, à quelque prix que ce fût, Facardin et son soulier, et pour être instruit du reste de leurs aventures; mais un orage épouvantable, qui avoit duré pendant toute la nuit, grossissant tout à coup tous les torrens qui tomboient des montagnes voisines, avoit tellement fait déborder la rivière que nous avions traver-

sée, qu'il fut inutile d'en tenter le passage, ou d'attendre que les eaux se fussent retirées. Les gens chez qui nous avions logé, nous assurèrent que toutes les plaines d'alentour seroient inondées plus d'un mois durant. Voilà l'aventure qui me sépara du charmant étranger, dont je n'ai jamais pu, depuis ce jour, avoir la moindre nouvelle, quelque peine que je me sois donnée partout pour en apprendre. Dinarzade, après un soupir de soulagement, tel qu'on fait d'ordinaire au sortir d'une grande oppression ou d'un long ennui, joignant ses deux mains par-dessus sa tête : Mille grâces, s'écria-t-elle, aux satrapes couverts de toile peinte, au palanquin doré, aux gens qui le portoient, aux parasols qui le défendoient du soleil, et sur-tout aux cornemuses, aux fifres, aux timbales et aux flageolets, qui, donnant l'épouvante à vos chameaux, vous séparèrent de cet autre Facardin; et que béni soit à jamais le débordement de la rivière qui vous empêcha de le rejoindre! car, sans tout cela, vous auriez eu de quoi nous fatiguer autant que vous avez fait par le commencement de ces aventures, en nous contant encore celles qui lui sont arrivées auprès de Sapinelle de Jutlande.

De bonne foi, seigneur Facardin, dites à peu près combien il vous faudra d'années pour nous

faire le récit de vos voyages, ou pour nous dire ce que contient le recueil de votre secrétaire, puisque, depuis le temps que vous abusez de la patience du sultan, vous n'avez encore parlé que des fortunes d'un autre?

Le sultan, qui, par habitude, se faisoit frotter la plante des pieds par son grand chambellan pendant tout le commencement de cette histoire, par bonheur n'entendit pas ce que sa belle-sœur venoit de dire, à cause d'un léger assoupissement qui l'avoit saisi; sans cet assoupissement, il est à croire qu'elle n'en eût pas été quitte pour une simple réprimande; et Facardin, pour empêcher qu'il ne s'aperçût qu'on l'avoit interrompu, continua de cette manière: Comme votre majesté, toujours auguste et victorieuse, sembloit être distraite par quelques réflexions sérieuses et politiques pendant certains endroits de mon récit, je vais répéter ce que j'ai dit pendant ces momens de rêverie, pour vous remettre au fil de l'histoire. Il n'est pas nécessaire, dit le sultan; il ne m'en est pas échappé le moindre mot; et, pour vous le faire voir, pendant que je méditois sur le repos de mes peuples et sur la prospérité de mon état, vous contiez comme les éléphans, les brancards, les parasols et toute la toile peinte avoient pris le frein aux dents, et s'étoient précipités dans la mer,

d'abord que vous, vos écuyers et vos chameaux commençâtes à jouer de la flûte et de vos cornemuses.

Justement, reprit Dinarzade; le prince de Trébizonde n'a qu'à poursuivre son histoire; et s'il prend un jour envie à votre hautesse de la raconter dans le goût de cet échantillon, ce sera la plus curieuse histoire du monde. Taisez-vous donc, lui dit le sultan, afin que j'y donne toute mon attention; et vous, Facardin, poursuivez. J'avois un regret extrême, dit Facardin, de n'avoir pu prendre congé de l'étranger, tant pour l'estime que j'avois pour lui, que pour le dessein que j'avois eu de le prier de changer de nom, afin que les exploits dont je prétendois rendre le mien célèbre, ne fussent pas confondus entre les deux seuls Facardins qui fussent dans l'univers; mais je ne fus pas long-temps à reconnoître que cette précaution m'eût été très-inutile.

Il y a des esprits indolens et spéculatifs qui passeroient des heures entières sans parler, principalement quand ils sont seuls; mais pour moi, qui n'ai jamais su ce que c'étoit que cette ridicule oisiveté d'imagination qui fait rêver à tous les objets qui se présentent en voyageant, sans ouvrir la bouche pour en raisonner, je me parlois à moi-même, quand je n'avois personne à qui parler; je répétois quelques scènes de co-

médie; je chantois; je sifflois; enfin je mettois en usage tout ce que l'esprit et les avantages de la naissance fournissent pour se désennuyer, plutôt que de m'amuser à bâtir des châteaux en l'air, comme font les misérables songe-creux dont je parle. Mon secrétaire n'étoit pas, à la vérité, de cette espèce de rêveurs; mais il s'arrêtoit à chaque bout de champ pour des baguenauderies qui ne valoient guère mieux; et, tirant une grande pancarte toute griffonnée de ses observations, il alloit crayonnant les fleuves, les montagnes, les rivages, les châteaux, les moulins et jusqu'aux colombiers qui se trouvoient sur notre route. Un jour que j'en étois plus impatienté qu'à l'ordinaire : Jasmin, lui dis-je, est-il possible qu'avec cette barbe qui vous pend jusqu'à la ceinture, vous soyez éternellement à lanterner avec votre chiffon de journal, au lieu de vous tenir auprès de moi pour répondre à mes questions? Serrez-moi ce fatras, pour me faire voir, dans l'état que vous avez des aventures périlleuses, l'aventure la plus à portée de nous, afin que je l'aille chercher; car je suis las d'errer au hasard, comme je fais depuis trois semaines. Nous étions auprès d'un pont, qu'il commençoit à dessiner, dans le temps que je lui tenois ce discours; il eut de la peine à quitter son ouvrage pour m'obéir; il s'y disposoit pour-

tant avant que de passer la rivière, quand nos chameaux se mirent à renifler et à trembler de frayeur. Un moment après nous entendîmes accorder quelques instrumens, et aussitôt nous vîmes paroître à l'autre bout du pont une demi-douzaine de personnages habillés de toile peinte, qui, nous ayant vus les premiers, accordoient des instrumens de différente espèce pour nous faire honneur. Dès que nous connûmes que c'étoient des musiciens pareils à ceux de la forêt, nous leur fîmes signe de ne pas commencer la sérénade dont ils nous vouloient honorer. Ils virent bien par le trépignement de nos montures, que c'étoit en leur faveur que nous faisions cette prière; et, passant de notre côté en chancelant à chaque pas, car ils étoient tous ivres, l'embarras de nos chameaux leur parut si divertissant, qu'ils voulurent l'augmenter par un petit prélude. Dès les premiers accords de ce prélude, le chameau de mon secrétaire, se souvenant de la manière dont il s'étoit sauvé la première fois, se précipita dans la rivière sans marchander; et, tandis que son maître lui tenoit le cou étroitement embrassé pour gagner l'autre bord, les mémoires curieux de nos voyages, qu'il n'avoit pas eu le loisir de serrer, flottèrent au milieu de l'eau. Pour mon chameau, que le chef des musiciens avoit saisi par la bride, et

que les autres environnèrent de tous côtés, de peur qu'il ne suivît son compagnon, voyant qu'il ne pouvoit s'échapper, il se mit à deux genoux, tremblant comme la feuille, ferma les yeux, ne pouvant se boucher les oreilles, et poussa des cris si douloureux, que je ne pus m'empêcher d'en rire, principalement quand j'entendis ceux de l'autre chameau qui, par amitié pour son compagnon, lui répondoit de l'autre côté de la rivière.

Je mis pied à terre; et celui qui retenoit encore mon chameau par la bride, ayant fait partir ses compagnons, de peur de quelque nouvelle alarme, conduisit mon chameau de l'autre côté du pont, et me fit beaucoup d'excuses de l'insolence de ces ivrognes. Il me dit qu'ils étoient de la bande de plusieurs autres musiciens que je n'avois apparemment pas rencontrés, parce que de l'humeur dont il voyoit nos chameaux, ils seroient morts d'angoisse s'ils avoient entendu l'autre concert, ayant ordre de jouer de tous leurs instrumens, dès qu'ils verroient quelqu'étranger. Il ajouta qu'il étoit resté derrière, pour ramasser ces coquins, qui s'étoient écartés pour boire à tous les cabarets de la route, et qu'il alloit regagner le convoi de la princesse. Et quelle princesse, lui dis-je? C'est Mousseline la Sérieuse, me dit-il, qui s'en retourne au royaume de son père, pour rire. Comment! pour rire, lui dis-

je! C'est, dit-il, qu'il y a trois mois qu'elle voyage pour rire, et c'est pour rire qu'elle retourne au royaume d'Astracan. Mais je suis bien simple, poursuivit-il, de vous rendre raison d'une chose que vous savez mieux que moi. A ces mots il partit à toutes jambes pour rejoindre ses compagnons; j'eus beau l'appeler pour satisfaire ma curiosité; jamais il ne tourna la tête, et jamais mon secrétaire ne voulut consentir que je montasse sur mon chameau pour courir après, protestant qu'il aimoit mieux mourir, que de se trouver à la merci de cette implacable musique. Nous nous en éloignâmes donc en toute diligence; lui, regrettant la perte de ses remarques; et moi celle d'un éclaircissement que je souhaitois sur ce qu'on avoit commencé à me dire de l'infante d'Astracan. Il n'auroit tenu qu'à moi d'y rêver jusqu'à la nuit; car mon secrétaire étoit resté bien loin derrière moi pour faire le bel-esprit, ou pour repasser dans sa mémoire l'abrégé du journal qu'il avoit perdu; mais, ne pouvant souffrir le silence où sa rêverie me réduisoit, je l'attendis; et dès qu'il fut auprès de moi: Jasmin, lui dis-je, cherchez-moi parmi vos papiers la liste des lieux où l'enchantement et les périls auront de quoi m'exercer, afin que je me rende, comme je l'ai déjà dit, à ceux qui sont le plus près d'ici. Cherchez-les vous-même, me

dit-il, d'un air assez chagrin, puisque toutes mes listes, tous mes journaux et tous mes papiers suivent le courant de la rivière, tandis que je suis votre altesse sur un sorcier de chameau qui me fera désespérer de ma vie, et sur lequel il m'est du tout impossible de faire mon salut, tant il me donne occasion de le maudire, et notre grand prophète qui l'a mis au monde : suivez donc, seigneur, ces papiers, qui ne sont, à proprement parler, que des commentaires de nos belles actions ; pour moi, je ne suis pas assez sot pour me noyer en les repêchant. Mais à quoi bon courir après les aventures, dans l'équipage où vous êtes? ne voyez-vous pas que, quelque brave que vous soyez, il ne faudroit qu'une vielle pour vous faire fuir jusqu'au bout du monde sur cette maudite monture? Laissez donc là, s'il vous plaît, la démangeaison de gloire qui vous tourmente, jusqu'à ce que vous soyez en état d'en acquérir ; Nous sommes à trois journées du golfe Persique; c'est dans la ville enrichie du commerce de cette mer, que l'on trouve les plus beaux chevaux du monde ; et c'est là que je conseille à votre altesse de se défaire de ces désastreux chameaux, pour nous monter à la façon des héros errans, au lieu de trotter par le monde comme des marchands arméniens, ou des pélerins de la Mecque.

Je suivis son conseil ; et le troisième jour, sans avoir fait aucune mauvaise rencontre, c'est-à-dire, sans avoir trouvé de musique en chemin, nous découvrîmes le rivage de la Mer Rouge ; le soleil étoit sur le point de se coucher, et je regardois avec plaisir la variété brillante dont ses rayons peignoient la surface des flots ; on eût dit que c'étoit quelque tapis de pourpre qu'on avoit étendu dessus ; car la couleur de cette mer et celle de la lumière qui s'y répandoit, faisoient un mélange éclatant. Mon secrétaire, qui ne s'éloignoit plus de moi, me demanda si je savois pourquoi ce que je regardois s'appeloit la Mer Rouge. Je lui dis que c'étoit à cause de sa couleur. Au contraire, me dit-il, c'est qu'elle n'est non plus rouge que vous. Au resté, il ne faut pas vous imaginer qu'elle soit venue au monde, faite comme elle est ; et puisque nous avons encore pour une heure de chemin d'ici à la ville de Florispahan, capitale de l'Arabie Pétrée ; je vais vous conter tout cela :

Vous saurez donc, s'il vous plaît, qu'à cette extrémité de la Mer Rouge qui regarde les Indes, on trouve d'un côté les confins de la Bactriane, et de l'autre le royaume d'Ophir. Les premiers rois d'Ophir avoient toujours été en guerre avec les premiers rois de la Bactriane, et cela pour un sujet assez léger ; ce qui arrive d'ordinaire à des

princes voisins comme ceux-ci, qui ne sont séparés que par un trajet de cinq ou six cents lieues de mer; or, après que ces puissans rois se furent bien désolés depuis quinze cents ans, de père en fils, par des guerres continuelles, ceux qui règnent encore de nos jours se sont avisés de faire la paix par l'alliance de leurs enfans.

Le roi d'Ophir n'avoit qu'un fils, et celui de Bactriane n'avoit qu'une fille. Cette fille étoit ce qu'on appelle la beauté même; et le prince d'Ophir étoit un chef-d'œuvre d'agrément et de bonne mine; mais froid comme glace à l'égard du beau sexe. Cependant les plénipotentiaires de part et d'autre, ayant fait leur devoir, le traité fut bientôt conclu. Celui de Bactriane, grand politique d'ailleurs, n'avoit presque point de nez; mais en récompense il avoit la plus épouvantable bouche qu'on verra jamais. Celui d'Ophir.... Non... Attendez un peu que je me remette cette circonstance. Celui d'Ophir; oui, justement, c'est celui d'Ophir; car celui de Bactriane, au contraire, avoit une bouche dans laquelle un enfant d'un an eût à peine mis le bout du doigt, lors même qu'il bâilloit; mais en récompense son nez étoit le plus ample et le plus fertile en bourgeons, que jamais plénipotentiaire ait porté. Le ministre bactrien porta les articles de la paix avec le portrait de l'infante sa maîtresse à la cour

d'Ophir; mais ce fut inutilement: le prince ne voulut pas seulement regarder le portrait, et partit secrètement de la cour environ à minuit trois quarts; mais ce qui arriva dans l'autre cour vous fera dresser les cheveux à la tête. Or, avant que d'en venir à cette catastrophe, il est bon que vous sachiez qu'à deux stades et demie de Fourchimène, capitale de toute la Bactriane, on voit un petit bois fort obscur; que dans ce bois est un temple encore plus obscur (écoutez bien ceci, s'il vous plaît); qu'au haut de ce temple est un pinacle qui s'élève jusqu'aux cieux; et que tout au haut de ce pinacle est une cage; et dans cette cage un coq qui rend des oracles; souvenez-vous, s'il vous plaît, de toutes ces circonstances. Comme le ministre du roi d'Ophir n'étoit pas encore arrivé, et que toute la cour de Bactriane l'attendoit avec impatience, à cause des feux d'artifice qu'on avoit préparés pour la publication du mariage, la belle Primerose, qui, comme une princesse jeune et bien élevée, aimoit fort la figure des hommes jeunes et bien faits, importuna tant la reine, sa mère, qu'elles furent toutes deux *incognito* consulter l'oracle du coq, pour savoir au juste à quelle heure le prince d'Ophir arriveroit, ne doutant pas, comme elles avoient appris par les nouvelles à la main, qu'il n'arrivât galamment lui-même, sous

le nom de plénipotentiaire du roi son père, pour rendre l'ambassade encore plus touchante. La princesse donc, s'ennuyant d'être toute coiffée, toute frisée et toute parfumée, comme elle faisoit depuis trois nuits pour n'être pas surprise, s'étoit rendue à la petite écurie vers l'entrée de la nuit, sans filles d'honneur et sans dames du palais, lorsqu'on vint avertir la reine que l'ambassadeur d'Ophir étoit arrivé dans une chaise de poste. Cette particularité d'impatience amoureuse les confirma dans l'opinion que c'étoit le beau prince en personne; ainsi le chariot qu'on avoit préparé pour aller à l'oracle, les ramena au palais. La princesse, qui par l'excès de sa beauté prétendoit remercier le prince de l'excès de son empressement, ne cessoit de se mordre les lèvres, d'aiguiser ses regards et de tarabuster ses cheveux, en attendant qu'on le menât à l'audience; mais elle pensa s'évanouir, lorsque le véritable ambassadeur y parut. Elle avoit si fortement dans la tête que c'étoit le prince déguisé sous le caractère du ministre, que, quand, au lieu de la plus charmante figure du monde, elle vit ce nez de pélican au-dessus d'une bouche qui sembloit faite par un vilebrequin, elle dit tout haut que le prince d'Ophir avoit beau faire la petite bouche, que la princesse des Bactriens n'étoit pas pour son nez. Elle ne se contenta pas

de ce transport d'indignation ; elle se mit à genoux devant toute l'assemblée, et levant les yeux au ciel : Que Mahomet n'ait jamais pitié de mon âme, s'écria-t-elle, et que son Alcoran me serve de poison, si jamais j'épouse le prince d'Ophir, jusqu'à ce que je sois assez vieille et assez effroyable pour lui donner autant d'aversion, que j'en ai pour sa figure ! Dès qu'elle eut achevé cette imprécation, elle baisa la terre, ce qui, chez les Bactriens, est la confirmation d'un serment solennel. Le pauvre ambassadeur, qui n'avoit pas encore commencé sa harangue, fut tellement surpris de l'horreur que l'on témoignoit pour le plus beau prince du monde, qu'il remit dans sa poche le chalumeau d'or qu'il avoit pris pour mettre dans sa bouche et pour faire son compliment, et sortit de l'audience, comme il y étoit entré ; mais il en sortit si transporté de colère, qu'en montant dans son palanquin, on crut que son nez ne sortiroit jamais de la ville sans y mettre le feu, tant il paroissoit enflammé. La princesse, de son côté, s'étant échappée des bras du roi son père et de la reine sa mère, donna un soufflet à tour de bras à sa gouvernante, qui lui faisoit des remontrances ; monta, jambe de-çà, jambe de-là, sur le cheval d'un officier des gardes, et ne cessa de galopper qu'elle ne se fût rendue dans le bois ; elle

y mit pied à terre; mais, comme elle s'alloit jeter dans le temple.....

J'écoutois avec attention le récit de mon secrétaire, lorsqu'il fut interrompu par quelque chose de brillant qui parut sur la mer assez loin de nous; le soleil se plongeoit au sein des ondes; et ses derniers rayons, se répandant sur cet objet, nous firent croire d'abord que c'étoit un amas d'or qui flottoit vers le rivage où nous étions; mais, à mesure qu'il avançoit, nous découvrions des banderoles flottantes, et nous reconnûmes enfin que c'étoit une chaloupe, tout éclatante de l'or dont elle étoit couverte depuis le haut de son mât jusqu'à la surface de l'eau; deux nains fort noirs et fort difformes en étoient les conducteurs. Dès qu'elle eut joint le rivage, une espèce de nymphe, plus parée que le ciel et plus laide que l'enfer, en sortit. Tandis que je m'étonnois comment on pouvoit être si jeune et si détestable, elle vint se jeter à mes pieds, et m'ayant embrassé les genoux avant que je pusse m'en défendre : Invincible chevalier, me dit-elle, venez sauver la plus précieuse vie qui fut jamais, et, sans vous arrêter à la difficulté de l'entreprise, jurez-moi que, quelles que puissent être les conditions du combat, vous viendrez avec moi vous y exposer pour la délivrance de la beauté la plus parfaite qui soit dans l'univers. Elle fit semblant

de pleurer à ces mots : je la relevai pour me sauver de l'horrible grimace qu'elle commençoit à faire; et j'avois la bouche ouverte pour jurer, lorsque le prudent secrétaire mettant sa main dessus : Attendez, seigneur, me dit-il, que je la questionne un peu, avant de vous engager. Alors ôtant sa calotte, et secouant sa longue barbe : Ou je ne m'appelle pas Jasmin, poursuivit-il, ou vous venez de la roche de cristal: n'est-il pas vrai, demoiselle ma mie? Taisez-vous, petit Amour, lui dit-elle; ce n'est pas vers vous qu'on m'envoie, c'est vers votre maître. Oui, beau chevalier, c'est vers vous, poursuivit-elle en me regardant. La plus charmante des mortelles vient de se mettre au bain, et ce sera pour la dernière fois, à moins que vous n'ayez la bonté de l'en voir sortir : jurez-moi donc que vous le ferez en dépit de votre page Jasmin; jurez-le moi; et qu'ainsi la rosée du matin vous soit toujours en aide, que celle du soir vous flatte tendrement les joues, et que les paroles de votre bien-aimée soient aussi favorables à votre cœur, que le chant du coq l'est à l'oreille qui ne peut dormir la nuit! Je n'avois garde de refuser les prospérités que me promettoient tant d'agréables souhaits : ainsi je prêtai le serment qu'on me proposoit, et je jurai, quoi qu'il en pût arriver; premièrement, de voir sortir la dame dont

on parloit, de son bain; et de faire mon possible ensuite pour la délivrer. Mon secrétaire n'eut pas plutôt entendu le serment que je venois de faire, qu'il s'arracha les cheveux, se chiffonna la barbe, et poussant des cris douloureux : Misérable prince! s'écria-t-il, quelle maudite étoile vous a conduit en ces lieux, pour un engagement qui va vous perdre ou vous déshonorer pour jamais! Sachez qu'il n'y a qu'un satyre, ou le fils de quelque Cantharide qui osât seulement regarder l'aventure que vous avez témérairement juré d'entreprendre, et que je jurerois bien que vous ne mettrez jamais à fin; mais je sais le moyen de vous dégager du serment que vous venez de faire. A ces mots il tira son poignard, et courut à l'ambassadrice, dans le dessein de lui percer le cœur. Il ne me fut pas difficile de prévenir l'effet de son emportement, ni de trouver des paroles pour lui reprocher ce transport indigne; tout cela ne l'en fit point repentir, et voyant que je m'embarquois sans lui, car telle étoit la loi de cette entreprise, voyant, dis-je, que je lui défendois absolument de m'accompagner : Que la mer, s'écria-t-il, puisse engloutir le bateau doré, les deux nains qui le gouvernent, la guenon pretintaillée qui s'y met, et le malheureux Facardin qui la suit!

La nymphe n'eut pas plutôt entendu mon

nom, qu'elle me regarda deux ou trois fois avec beaucoup d'étonnement, et me demanda s'il étoit bien vrai que je fusse Facardin. Pourquoi non, lui dis-je? A cette réponse se tournant vers mon secrétaire qui pleuroit encore sur le rivage : Vénérable Jasmin, lui dit-elle, ne mentez point: est-ce là véritablement Facardin? Il le jura, dans l'espérance que c'étoit pour mon bien qu'elle le demandoit. Voguons donc, s'écria-t-elle, puisque nous avons l'invincible Facardin; mais, si c'est lui, qu'a-t-il fait de la moitié de sa personne?

Comme je n'entendois rien à tout cela, je n'y fis aucune réponse, et, la chaloupe dorée voguant d'une vitesse incroyable, nous perdîmes de vue le rivage où l'inconsolable Jasmin se désespéroit, et quinze minutes après nous en découvrîmes un autre.

C'étoit un rocher d'une vaste étendue, qui s'élevoit au milieu de la mer. Il me parut transparent; dès que nous y fûmes débarqués, je connus qu'il étoit tout de cristal. Une femme plus âgée, plus magnifiquement habillée et beaucoup plus laide que celle du bateau, nous vint recevoir. Dès que notre demoiselle la vit : Réjouissez-vous, s'écria-t-elle; je vous amène ce que notre divine maîtresse cherche depuis longtemps; je vous amène le grand Facardin. Le grand diable! répondit l'autre. Il faut que tu sois

folle, ma pauvre Harpiane, pour croire que ce marmouset soit l'indomptable Facardin; mais il n'importe; nous verrons de quoi ce jeune téméraire est capable; et, puisqu'il n'a pas l'air de suffire aux seules approches de l'aventure, nous aurons la consolation de le voir écorcher, tandis qu'on brûlera l'infortunée Cristalline. A-t-il juré? Oui, lui dit la première chouette, et même de si bonne grâce, que j'ai quelque regret à sa destinée. Qu'on le désarme donc, dit l'autre, tandis que j'irai l'annoncer à la charmante Cristalline. Doucement, s'il vous plaît, mesdames les laidrons, leur dis-je; sachez que je vous aurai plutôt fendu le grouin à toutes deux, que vous n'aurez le temps de prononcer encore une fois le mot de désarmer.

Je mis l'épée à la main à ces mots; et les voyant tout éperdues d'un procédé si brusque: Qu'on me conduise, leur dis-je, vers cette Cristalline que j'ai si sottement juré de secourir, afin que je ne perde point de temps à la délivrer d'un péril qui paroît si pressant; il seroit vraiment fort à propos de me laisser désarmer dans le temps qu'on m'envoie chercher pour combattre!

Chevalier, mes amours, dit celle qui nous étoit venue recevoir, faites ce qu'on vous dit; aussi bien seroit-il inutile de résister; laissez ici

vos armes; et je vous jure par le grand Ali, fondateur des turbans verts, que, s'il se présente un seul ennemi qui soit armé contre vous, on vous rendra vos armes. Je me laissai persuader; et, ne retenant que mon épée, dont je ne voulus jamais me défaire, je suivis ces deux créatures. Nous rencontrâmes en chemin une infinité de figures qui me parurent fort étonnantes : c'étoient des hommes habillés et coiffés en demoiselles, qui, portant chacun une quenouille avec son fuseau, filoient de toute leur force en nous voyant passer. Je demandai ce que c'étoit que cette indigne mascarade de tant de visages guerriers travestis en fileuses. Elles me dirent que j'étois bien malheureux de ne pouvoir plus espérer d'en être; que tous ces hommes étoient autant d'aventuriers qui, ayant juré, comme moi, de tenter la même aventure, avoient mieux aimé passer leur vie dans cet état, que de l'entreprendre au hasard d'être écorchés tout vifs, s'ils ne la mettoient pas à fin; mais que, comme nous étions au dernier jour de l'année qu'on avoit donnée pour cela, le dernier qui s'offriroit, après avoir juré, n'auroit plus de choix à faire que celui d'entreprendre la délivrance de leur souveraine, ou d'être écorché tout vif, en cas qu'il le refusât, ou qu'il ne pût la mettre à fin après s'y être engagé.

Ne peut-on pas savoir, leur dis-je, de quelle nature est cette aventure périlleuse? C'est à notre belle maîtresse à vous en informer, répondirent-elles, en vous présentant. Il eût été difficile de se soutenir, ou du moins de marcher, dans une île toute de cristal, si l'on n'avoit répandu de la poudre de diamant sur toutes les routes; et, comme la nuit étoit entièrement fermée, je n'aurois pu distinguer les objets, si l'on n'avoit, par un travail infini, creusé le rocher en cent mille endroits, pour y mettre des caisses d'où sortoient de gros orangers, aux branches desquels pendoient de vastes chandeliers de cristal, et un million de bougies allumées qui éclairoient tout le rocher comme en plein jour.

Nous étions sous la zône torride, à quatre doigts tout au plus de la ligne équinoxiale. Le soleil avoit dardé ses rayons à plomb durant toute la journée sur ce prodigieux amas de cristal; l'air en étoit échauffé, comme vous pouvez croire, les vents sembloient s'être tous couchés avec le crépuscule; ainsi je n'eus pas grand'peine à me trouver tout en eau, lorsque nous parvînmes à l'extrémité du rocher. Sur le penchant de cette extrémité je vis un pavillon carré; mes deux guides me convièrent de m'y reposer; je le trouvai garni de toutes sortes de rafraîchissemens; je pris celui du bain le premier, à la sol-

licitation de mes conductrices, qui m'aidèrent à me déshabiller; mais qui ne purent me persuader de leur confier mon épée, comme je fis mes habits. Elles se tuoient de me dire qu'on ne s'étoit jamais baigné l'épée à la main; tout cela ne servit de rien; non-seulement je m'y mis, mais j'en sortis dans cette posture. On me jeta sur les épaules une robe de chambre magnifique; et, tandis que je mangeois ce qu'on avoit servi devant moi, et que je buvois d'un vin frais et délicieux, on emporta mes habits, et le jour parut.

On me pria tout de nouveau de me défaire de ce grand vilain cimeterre, qui ne convenoit point aux lieux où je devois m'éprouver, et sans me vouloir rendre mes habits, on me dit qu'il étoit temps de partir. Il ne me faudroit plus, leur dis-je, qu'un battant-l'œil, une quenouille au lieu de mon épée, et un peignoir sur les épaules, pour être dans l'équipage des misérables que je viens de rencontrer. Enfin, voyant que je n'entendois point raison sur l'épée qu'elles avoient tant d'envie de m'ôter, elles me conduisirent, dans l'état où j'étois, jusqu'au bout du pont, sur lequel on passoit de la roche de cristal à la plus délicieuse prairie qu'on pût voir.

Ce fut là que les deux demoiselles me quittèrent. Dès que j'eus passé le pont, deux petits Mores, plus défigurés que ceux de la chaloupe,

le fermèrent d'une barrière de bronze, et m'ayant fait la révérence, me demandèrent mon épée. Je leur dis que j'étois tellement importuné de cette proposition, que je les pourfendrois depuis la tête jusqu'au nombril, s'ils m'en parloient encore. Ils furent si troublés de cette menace, qu'ils se mirent à courir comme des chèvres au travers de la prairie : je les suivis au petit pas, jusqu'auprès d'un palais qui ne pouvoit manquer d'être transparent, puisqu'il étoit formé des plus fines et des plus magnifiques glaces de miroir qui soient dans le reste du monde. A côté de ce palais, on avoit tendu, par le moyen d'un nombre infini de chevilles d'or et de cordons de pourpre, le plus superbe des pavillons; car j'ai su depuis que c'étoit celui de l'infortuné Darius, dont j'ai l'honneur de descendre en droite ligne.

Ce pavillon, ouvert par-devant, me laissa voir un lit plus magnifique et plus galant, s'il est possible, que celui dans lequel reposent à présent les appas de la divine Scheherazade, votre épouse. Ces objets ne m'auroient pas donné la moindre idée d'une aventure périlleuse, si je ne les avois pas trouvés vilainement situés : car, à la droite du palais transparent, se présentoit un bûcher, auquel il ne manquoit que d'être allumé pour y brûler quelque criminel; et l'on

voyoit, à la gauche du pavillon, une espèce d'autel, aux quatre coins duquel on avoit mis des anneaux pour attacher la victime, et des couteaux pour l'égorger. Quoique je ne me sois jamais seulement figuré ce que c'étoit que la peur, j'avoue qu'une légère idée d'inquiétude me passa par la tête comme une vapeur, lorsque je me souvins de ce que l'on m'avoit dit au rocher de cristal : cependant, comme je ne voyois personne dans le pavillon, quoique le lit y fût tout prêt à recevoir quelqu'un, je m'approchai du petit palais, et ce fut là que j'eus la première connoissance de la bizarre entreprise où je m'étois engagé. L'endroit où le hasard me conduisit d'abord, étoit justement l'appartement des bains. Je n'eus que faire d'en chercher la porte; je vis très-distinctement ce qui s'y passoit; et quatre Moresses plus noires, plus camardes et plus deshabillées qu'elles ne le sont au fin fond de la Guinée, étoient rangées autour de la cuve où, selon toutes les apparences, leur maîtresse n'attendoit que mon arrivée pour commencer l'aventure : car, dès qu'on m'eut aperçu, ces quatre dames d'atour se mirent en haie du côté où j'étois, et la merveilleuse Cristalline sortit du bain, presque aussi nue qu'on peut l'être, sans l'être tout à fait. Elle fut quelque temps dans cet état au milieu de ces quatre vieilles taupes,

avant qu'on pût lui donner de quoi se couvrir. Je connus l'artifice; mais, quoique je fusse persuadé de l'avantage que son éclat recevoit par l'opposition de ces figures affreuses, j'avoue que je fus frappé de la blancheur dont toute sa personne m'éblouit, et je ne comptai pour rien le péril de l'entreprise, dans l'espoir qu'une beauté si rare auroit quelque reconnoissance pour le service que je prétendois lui rendre.

Je ne sais de quelle manière elle et ses suivantes disparurent pendant que je faisois ce beau raisonnement; mais, quelques momens après, une de ces Moresses vint dire que la céleste Cristalline, sa maîtresse, cette divinité que j'avois eu le bonheur de voir au sortir de son bain, m'attendoit dans son lit, où elle venoit de se mettre, dans l'espérance que je voudrois bien lui sauver la vie par cette généreuse complaisance. Je ne savois comment me persuader qu'on ne se moquoit pas de moi, par une proposition si cavalière et si flatteuse en même temps: Finisse l'aventure comme elle pourra, disois-je en moi-même, pourvu qu'elle commence comme cette honnête messagère veut me le faire entendre. Je la suivis avec empressement; car elle marchoit à grands pas: je me doutois bien qu'on me menoit au pavillon de Darius; et, dès que j'y fus introduit, je le vis environné d'une troupe de

gens armés qui se postèrent tout autour. Cela fait, la nymphe Cristalline me pria de m'asseoir un moment au chevet de son lit. Dès que j'y fus, elle prit une sonnette d'or, et dès qu'elle eut sonné, parut un vieillard dont la barbe étoit d'environ trois pieds plus longue que celle de mon secrétaire ; dans sa gauche il tenoit une faulx, et dans sa droite une pendule qu'il posa sur une table, de l'autre côté du chevet ; et il se retira. Dès qu'il fut sorti, parurent deux autres figures encore plus extraordinaires : l'une étoit une espèce de grand-prêtre, vénérable par son habillement, mais de l'aspect le plus féroce qu'on ait jamais vu, et qui, parmi ses vêtemens sacerdotaux, avoit un grand couteau de boucher passé dans sa ceinture, sans compter une barbe plus longue encore que la première ; l'autre étoit un serrurier, autant que je le pus juger par un marteau, des cloux et une lime dont il étoit muni. Il portoit de plus une sorte de clavier, qui, au lieu de clefs, étoit tout farci de bagues de différentes espèces ; il passa ce clavier dans un anneau qui sortoit du milieu d'une plaque d'or enfoncée dans la terre. La déesse du lit, que je n'avois pas eu le temps de regarder, à cause de toute cette momerie, me pria de faire la première épreuve, c'est-à-dire, de lui apporter une de ces bagues ; que cela fait, l'aventure étoit

finie, elle libre, et moi maître de sa personne et de tous ses trésors. Ce fût à ces mots que je tournai les yeux sur elle ; mais j'en étois trop près pour la trouver aussi merveilleuse que la première fois : malgré tout l'art qui soutenoit quelques restes de beauté, son visage me parut fort flétri. Je ne sais si elle crut que ma surprise venoit de ce que je la croyois fardée ; car elle affecta de se laisser voir la gorge et les bras, pour me prouver qu'elle ne l'étoit pas ; et ce fut justement ce qui me persuada qu'elle l'étoit depuis la tête jusqu'aux pieds, et, dès ce moment, je fus aussi dégoûté de ses charmes, que j'en avois été surpris en la voyant sortir du bain. Cependant, comme il étoit question de tenter l'aventure, et qu'elle ne consistoit qu'à lui mettre une bague au doigt, je me levois pour aller vers le clavier, lorsque cet archi-prêtre, à longue barbe, me voyant armé : Mon petit ami, me dit-il en langue arabesque, où avez-vous appris à paroître devant des dames couchées, l'épée à la main ? Qu'on se mette tout à l'heure à deux genoux, et qu'on me rende cette inutile flamberge. Il seroit impossible, magnanime empereur, de vous faire comprendre la fureur où cette insolence me mit. Cependant comme je la voulus modérer, de peur de quelque indécence : Monsieur l'abbé, lui dis-je, quoique ce que vous

venez de dire soit le refrain de toute la canaille dont ces lieux sont habités, je vous avertis que, s'il sort du buisson qui vous couvre toute la face une autre parole comme celles que vous venez de proférer, votre tête ne servira plus qu'à balayer les ordures de ces lieux. Après ce compliment, je lui fis siffler deux ou trois fois mon épée autour des oreilles, et je vis bien que tout ce qui me parloit dans ces îles, n'ayant qu'un même langage, prenoit le même parti lorsque j'y répondois; car mon grand-prêtre s'enfuit, après avoir fait le plongeon chaque fois que mon épée lui passoit par-dessus la tête, et le serrurier le suivit de fort près.

Dès que je me vis seul, je voulus finir l'aventure en portant une bague à la fée Cristalline; car je croyois qu'il n'y avoit qu'à se baisser, comme on dit, pour en prendre. Mais j'eus beau m'évertuer et les tirer l'une après l'autre d'une force que les dieux n'ont accordée qu'à peu d'hommes; jamais je n'en pus ébranler une seule. Le dépit d'une résistance où je ne m'étois pas attendu, me fit redoubler mes efforts à plusieurs reprises, mais toujours inutilement.

Cette aventure me fit souvenir d'Alexandre au sujet du nœud gordien, et je sortois pour ramener le serrurier, ou pour lui prendre une de ses limes, lorsque la nymphe me pria de me re-

mettre auprès d'elle; et dès que j'y fus : Ce ne sont pas de pareils efforts, me dit-elle, d'où dépendent mon salut et le vôtre. Vous voyez que toute la puissance de l'univers ne peut dégager une de ces bagues du clavier, de la manière que vous l'avez voulu faire; cependant il en est une qui les fera sortir l'une après l'autre, avec autant de facilité, que si le clavier étoit ouvert : reprenez haleine avant que je vous en instruise, et tandis que vous respirerez, remarquez bien ce que vous verrez dans ce pavillon.

Je tournai les yeux de toutes parts, et j'y vis, outre la pendule et le clavier, une armoire de cristal et deux rouets à filer : alors la dame du lit, voyant que je lui prêtois attention, me parla de cette manière :

Je suis née avec tous les sentimens de sagesse et de vertu qu'on a besoin d'inspirer aux autres, mais avec une curiosité qu'il ne m'a jamais été possible de vaincre; une mère, qui me vouloit conserver dans toute la pureté de mon innocence, ne laissoit point approcher d'homme des lieux où j'étois élevée; ma curiosité naturelle n'eut plus pour objet que la présence d'une créature dont je ne connoissois que le nom; on eut beau me peindre cette créature comme un monstre affreux qui me dévoreroit dès la première vue, ma curiosité n'en fit qu'augmenter; et je

n'eus pas plutôt atteint l'âge de douze ans, qu'elle devint si vive, que je résolus de m'échapper et de voir un homme à quelque prix que ce fût. Je sortis du lit, lorsque je crus toute la maison ensevelie dans un profond sommeil; je sautai de la fenêtre dans le jardin; du jardin je grimpai sur la muraille; je la franchis au hasard de me tuer, et tout cela pour chercher une bête qui devoit me dévorer. Je courois au travers des champs comme une folle, de peur qu'on ne courût après moi pour me ramener; et dès que je me crus assez loin, je m'assis auprès d'un buisson pour m'y reposer en attendant le jour.

Sous ce même buisson, un jeune pèlerin, que la nuit avoit apparemment surpris, s'étoit aussi refugié.

Je ne m'en aperçus que quand l'aube du jour me fit distinguer les objets; il s'éveilla dans le même temps, et parut aussi surpris, que je le fus d'abord de voir quelqu'un si près de moi. J'étois alors d'une innocence si parfaite, malgré toute ma curiosité, que je crus que c'étoit une fille de mon âge, mais de quelque pays étranger, à cause qu'elle étoit coiffée tout différemment, et que ses habits étoient beaucoup plus courts que les miens; du reste, quoique je fusse alors tout aussi belle que vous me voyez, son visage me parut encore plus beau que le mien. Nous fûmes quel-

que temps à nous regarder sans rien dire ; à la fin prenant la parole : Bel étranger, me dit-il, si vous entendez la langue que je vous parle, je vous prie de m'enseigner où je pourrai trouver une femme ; mon père, qui demeure dans le lieu de toute la province le plus désert et le plus rempli de bêtes sauvages, m'ayant élevé dès mon enfance dans l'exercice de la chasse, me permettoit de les poursuivre toutes, et de combattre les loups, les sangliers et les ours ; mais il me défendoit de m'éprouver contre la plus dangereuse de toutes les bêtes, qu'on appelle la femme, qu'il m'assuroit être pleine de venin, et contre laquelle il étoit impossible de se défendre. Je lui demandai comment cette bête étoit faite, afin de pouvoir l'éviter ; il ne voulut pas me le dire. Je le priai d'en faire venir une toute jeune, pour tâcher de l'apprivoiser dans la maison ; mais il n'en voulut rien faire ; et tant de refus ayant augmenté le désir extrême que j'avois de voir un de ces dragons, il y a bien un mois que je me suis dérobé de chez mon père, et que je parcours en vain les bois les plus sombres et les déserts les plus affreux, pour trouver une de ces bêtes ; ainsi comme je vois par votre habillement que vous êtes d'un autre pays, si par hasard il s'y trouve des femmes, je vous conjure encore une fois de m'en montrer quelqu'une. Et

n'en êtes-vous pas une vous-même? lui dis-je tout étonnée. Non, dit-il, n'ayez point peur; et, quand même il en viendroit quelqu'une ici, vous voyez cet arc et ces flèches; je sais si bien m'en servir, que je vous en garantirois. Mais, si vous n'êtes pas une femme, lui dis-je, que pouvez-vous être? Je suis un homme, comme vous, répondit-il. Que vous dirai-je, seigneur chevalier? Après beaucoup d'étonnement et de questions de part et d'autre, nous nous rapprochâmes; nos premières alarmes cessèrent; nous trouvâmes ce que nous cherchions; et, sans qu'il me dévorât ou que je l'empoisonnasse, notre curiosité fut satisfaite.

Nous fûmes si contens de cette découverte, et si choqués de la supercherie de nos parens, que nous résolûmes de ne plus nous quitter pour retourner chez eux. Nous nous cachâmes pendant quelques jours dans l'épaisseur des forêts, persuadés que l'on ne manqueroit pas de me chercher partout à la ronde; car nous ne craignions rien tant que d'être séparés; et je comptai pour rien, pendant les premiers jours, de ne vivre que de la chasse de celui qui m'accompagnoit, et de n'avoir point d'autre retraite pendant la nuit que les arbres et les rochers.

Mais, comme mon penchant à la curiosité n'étoit point éteint, pour avoir satisfait la pre-

mière, elle se réveilla dans cette solitude; l'ennui me prit; je m'imaginai que tous les hommes n'étoient pas renfermés dans le premier que j'avois rencontré; que, quoiqu'il fût beau comme le jour, il s'en pourroit trouver par le monde qui seroient encore plus mon fait que celui-là; et, dès que je me le fus mis dans la tête, je résolus d'en avoir le cœur net. Je lui proposai donc de sortir des bois, pour voir un peu ce qui se passoit ailleurs; il ne demandoit pas mieux; et nous marchâmes tant que nous arrivâmes au bord de la mer. Il n'avoit jamais vu ce vaste élément, non plus que moi; vous savez que c'est un objet qui surprend toujours la première fois qu'il s'offre, et nous étions tous deux fort attentifs à le considérer, lorsque la surface en fut troublée par une espèce de bouillonnement, qui parut aussi loin que la vue pouvoit s'étendre de l'endroit où nous étions; il en sortit une vapeur épaisse qui, s'élevant d'abord jusqu'au ciel, s'épaissit encore en redescendant, et formant un nuage obscur, fut poussée par un vent subit, droit à l'endroit d'où nous le regardions; j'en fus enveloppée comme d'un manteau qui, me serrant de plus en plus, m'enleva de terre au milieu des cris de mon amant, qu'on laissa là. Je sentis qu'on me transportoit d'un mouvement rapide; mais c'etoit la moindre de mes inquiétudes; je suis naturellement har-

die, et je n'étois en peine que du brouillard qui me cachoit, à ce que je croyois, mille choses dignes de ma curiosité. Dans ce moment il se dissipa; la mer s'entrouvrit, et je fus engloutie, sans autre mal que celui de me trouver au milieu d'une grotte spacieuse, ornée de tous les différens coquillages que la mer produit, et qui paroissoit enrichie de tout le corail et des plus belles perles qui soient dans son sein. A peine eus-je le temps de me reconnoître et de revenir de ma surprise, que je vis auprès de moi la fidèle Harpiane, qui est cette fille qui vous est allée chercher dans la chaloupe d'or, et qui des rives de Florispahan vous a conduit au rocher de cristal.

Elle étoit à peu près vêtue comme les suivantes de Thétis, c'est-à-dire presque point; cela ne lui étoit pas trop avantageux; car elle étoit encore plus laide que vous ne la voyez à présent; elle me dit, après une grande révérence, que j'étois la bien venue, et que le souverain de cet empire l'avoit envoyée pour me servir, pour me faire voir les merveilles de l'abîme, et pour me conduire ensuite dans les lieux où j'étois attendue. Elle me conduisit, en disant cela, par une grande galerie de cristal, dont la voûte étoit soutenue d'un rang de colonnes revêtues de nacre de perle et de branches de corail. Quand nous

fûmes au bout, elle me demanda si je ne voulois pas voir le magasin des naufrages avant que de monter. Je ne savois ce que cela vouloit dire; elle s'en aperçut, et me dit que nous étions sur la Mer Rouge; que cette mer étant le canal par où les trésors des Indes se communiquent par une navigation continuelle au reste de l'univers, il arrivoit souvent que ceux qui par de longs travaux s'étoient enrichis des dépouilles de la terre, en portoient le tribut au fond de la mer, où l'on recueilloit avec soin, en les rangeant avec ordre, les divers présens que les tempêtes faisoient au plus avide des élémens.

Je n'eus garde de refuser cette proposition, moi qui ne pouvois rien refuser à ma curiosité. Nous entrâmes donc dans une salle où je ne vis que monceaux d'or, d'argent et de pierreries; mais cette salle me parut d'une si vaste étendue, que je ne comprenois pas comment la terre avoit pu fournir les trésors immenses dont elle étoit remplie. Après avoir admiré toutes ces choses, on me conduisit dans un magasin encore plus digne de ma curiosité. C'étoit une salle moins large, mais plus longue que la première; on y voyoit, d'un côté, des statues d'or, d'argent et de marbre, avec des ameublemens de toute façon, et des armes de toutes les espèces, toutes enrichies ou précieuses par leur ouvrage; de

l'autre côté de cette salle, on voyoit une rangée d'armoires à perte de vue; sur chacune de ces armoires étoit le portrait d'un homme et d'une femme, avec une inscription au-dessous. Les coiffures, les habillemens et les draperies de ces portraits étoient de différentes nations; j'examinois les premiers avec tant d'attention, que la nymphe Harpiane me dit que l'impatience qu'on avoit de me voir ailleurs, ne me permettoit pas de faire là tant de séjour qu'il en auroit fallu pour l'examen du reste; elle ajouta que dans chaque armoire étoient les habits de ceux dont on avoit mis les portraits et l'histoire au dehors; que c'étoient tous les personnages illustres de l'un et l'autre sexe que différens naufrages avoient fait périr; qu'on avoit fait peindre les plus distigués de tant de malheureux; qu'on en avoit ranimé les uns, et pris les portraits des autres après leur mort. Par exemple, ajouta-t-elle, il y a vingt-deux ans que je me noyai à la suite de la sultane Fatime, favorite du grand-seigneur, qui portoit de riches offrandes à la Mecque; qu'en arriva-t-il? On nous ranima toutes deux; elle pour son extrême beauté; moi pour la servir. Le souverain de ces lieux en étoit passionnément amoureux; cependant tout son art et toute sa puissance ne la purent sauver; elle mourut, au bout de six mois, de la petite véro-

le, qui est le seul mal dont on ne guérit point à sa cour. Tenez, voilà son portrait, ajouta-t-elle, et dans cette même armoire sont ses habits; elle l'ouvrit pour me les montrer; il n'y avoit rien de plus magnifique ni de plus galant; et tandis que je les regardois avec attention, m'ayant examinée à son tour : C'est justement votre fait, me dit-elle; les habits que vous portez ne sont pas dignes d'une taille comme la vôtre; ceux de la sultane y conviendront beaucoup mieux; on diroit même qu'ils sont faits pour vous; je viens de prendre la mesure de votre personne d'un seul regard, et je ne m'y trompe jamais.

Je consentis à la proposition, et, dès que je fus travestie, ma nouvelle dame d'atour me trouva si charmante, qu'elle me pressa de monter dans des lieux dont je me verrois bientôt après la maîtresse, et dont j'allois être enchantée.

Vous y verrez le génie des génies, poursuivit-elle, et vous l'y verrez à vos pieds. N'y verrai-je point quelqu'homme? lui dis-je en l'interrompant. Cette question la surprit; mais elle n'eut pas le temps d'y répondre : celui dont elle venoit de me parler, ce génie des génies, vint lui-même y satisfaire. L'impatience qu'il avoit de voir sa nouvelle proie le transporta, je ne sais de quelle manière, dans l'endroit où nous étions,

au lieu de nous attendre comme il convenoit à sa dignité; sa présence me surprit sans m'effrayer. Quoiqu'il fût tout autrement fait que le pélerin du buisson, je connus que c'étoit un homme; il s'en falloit bien qu'il fût aussi beau que le premier; mais en récompense il s'en falloit plus de la moitié que le premier fût aussi grand; ainsi considérant en moi-même que l'homme dont on m'avoit fait si peur, étant un animal si excellent de lui-même, plus il étoit élevé, plus il devoit être merveilleux, après les premiers complimens, je consentis à la proposition qu'il me fit d'être à lui, tant j'étois simple, comme je vous ai dit, sur l'apparence des choses.

Après cette cérémonie, l'unique de notre mariage, il me donna la main ou plutôt la patte, car elle étoit velue jusqu'au bout des doigts: nous montâmes par un magnifique degré, et nous montâmes tant que nous nous trouvâmes au milieu du rocher de cristal, ce même rocher que vous avez traversé pour venir ici; de ce rocher je fus conduite à cette île, et ce fut sous le pavillon où nous sommes que notre mariage s'accomplit; j'en fus bientôt dégoûtée: car la nation des génies est fort bizarre, cruelle, et mal bâtie; du reste, sorcière à toute outrance. Quoique le mien fût aussi volage naturellement, qu'il étoit naturellement amoureux, il devint si

constant pour moi, que j'en pensai mourir de chagrin ; à cette constance se joignit une jalousie démesurée, mais en même temps d'une espèce toute nouvelle. Il vouloit qu'on me regardât pour m'admirer ; mais il étoit furieux lorsqu'il soupçonnoit qu'on avoit pris du goût pour moi. J'étois un trésor qu'il vouloit garder pour lui seul ; cependant il n'étoit pas content qu'il n'y eût que lui seul qui connût combien le trésor qu'il possédoit étoit rare. Je passai fort tristement plusieurs années avec un animal qui me contraignoit par ses visions, et qui me dégoûtoit par ses empressemens. Harpiane étoit ma seule consolation ; elle me conseilla de bien cacher une aversion dont son seigneur et le mien pourroit s'apercevoir, tout grossier qu'il étoit ; et me dit qu'il falloit plutôt, par un redoublement de complaisance, lui laisser croire que j'étois folle de sa personne et de ses agrémens, pour le mieux tromper quand l'occasion s'en présenteroit. Je suivis son conseil, et je m'établis si parfaitement dans la confiance du génie, mon époux, qu'il me révéloit insensiblement tous ses secrets, entre lesquels il me dit qu'il n'y avoit que trois génies dans l'univers qui fussent aussi puissans que lui ; qu'ils étoient tous trois ses ennemis, et qu'ils avoient chacun un rouet qu'il falloit mettre entre les mains des trois

plus belles princesses du monde, pour les rendre ses esclaves, et que les ayant en sa puissance, d'abord qu'elles auroient assez long-temps filé pour faire une corde qui pût atteindre du sommet de la montagne la plus haute jusqu'à la mer, il auroit gagné son procès ; mais que jusqu'alors il couroit risque de perdre ce qui faisoit la force de tous ses enchantemens, quoique ce mystère fût si bien caché, que personne au monde n'en avoit la moindre connoissance. Dès qu'il m'en eut parlé, je le flattai tant, et lui fis tant de caresses, que je fus maîtresse d'un secret qu'il avoit si bien caché jusqu'alors. Il fit sortir du petit doigt d'un de ses pieds un ongle effroyable, qu'il savoit cacher quand il vouloit, comme font les lions, et me dit que, tant que cet ongle ne seroit pas séparé de son corps, il seroit invincible ; et que, quand même on pourroit l'en séparer, il sauroit l'y rejoindre, à moins qu'on n'avalât la partie séparée jusqu'à cet ongle, avant qu'il y pût mettre ordre. Il me dit de plus, car il étoit en train de tout dire, tant il fut charmé de mes caresses ; il me dit donc qu'il avoit l'art de se rendre si nécessaire, que ceux chez qui il s'insinuoit, ne pouvoient se passer de ses services ; que par ce moyen il s'étoit emparé de deux des rouets dont il étoit question ; mais que ce n'étoit rien faire, à moins que de se mettre en

possession du troisième, qui étoit le plus difficile de tous à conquérir. Je lui marquai tant de reconnoissance après cette découverte, qu'il ne savoit quelle fête me faire; mais voyant que l'air se troubloit, et que les vents commençoient à siffler, il me fit transporter avec lui tout au haut de la roche de cristal, pour me donner le divertissement de quelque naufrage qu'il jugea que l'orage prochain devoit causer. Il me dit que c'étoit de ce poste élevé qu'il m'avoit vue la première fois, et qu'il m'avoit fait enlever du bord de la mer; et me mit en main une lunette d'approche qui n'étoit guère plus longue que le doigt, et cependant elle étoit si merveilleuse, qu'on voyoit à cinquante lieues les moindres objets comme s'ils étoient présens. Dès que j'y mis l'œil, je vis un navire en pleine mer, dont tout l'équipage paroissoit effrayé de la tempête qui le menaçoit, à la réserve d'un seul homme; le visage de cet homme étoit aussi beau que celui de mon petit pélerin, et sa taille presqu'aussi avantageuse que celle de mon grand benêt de génie. L'orage devint tout à coup si violent, que le vaisseau fut englouti par les flots conjurés avec les vents sans qu'un seul homme s'en sauvât, excepté celui que j'avois remarqué, qui par des efforts incroyables disputoit sa vie contre la fureur des vagues ennemies. J'en sentis je ne sais quelle

compassion qui me mit toute hors de moi; le génie crut que c'étoit l'excès du divertissement que j'avois eu qui me transportoit, et m'en sut bon gré; il me dit que je n'avois encore rien vu, et qu'il m'alloit bien autrement réjouir; cela dit, il me fit mettre auprès de lui dans une roulette qui parut tout à coup. Ce ne fut pas sans inquiétude que je vis ébranler cette machine pour se précipiter avec nous, d'un lieu que je crus le plus élevé de la terre, dans un abîme que je n'osois regarder. Je n'eus pas le temps d'y faire de longues réflexions; car dans un instant je me trouvai dans la galerie de cristal, où nous entrâmes par l'endroit qu'il m'y avoit jetée la première fois. De cette galerie on voyoit distinctement tout ce qui se passoit jusqu'à la surface de la mer lorsqu'elle n'étoit point agitée; mais il me fut impossible d'y rien démêler alors: quelque temps après on nous vint dire que cette tempête n'avoit rien produit qu'un vaisseau de transport avec dix ou douze matelots, quelques vivres en fond de cale, avec un beau cheval. Le génie mon époux ayant vu ces misérables, dit que ce n'étoit pas la peine de ranimer des coquins comme cela, me demanda pardon d'un spectacle si chétif; et, pour m'en dédommager, me fit voir en détail ce que je n'avois vu qu'en gros la première fois. C'étoit ce qu'il falloit à ma curiosité naturelle, et je pris un

plaisir extrême à lire les histoires, après avoir examiné les portraits et les différens habits de ceux dont on avoit renfermé les dépouilles dans ces armoires. Le génie, charmé de l'attention avec laquelle j'examinois toutes ces choses, eût voulu multiplier ses trésors et ses raretés pour mon amusement; car, quoiqu'il fût jaloux à toute outrance, il n'étoit point contraignant; au contraire, c'étoit le génie du monde le plus commode dans tout ce qui n'intéressoit point sa tendresse.

Il m'avoit laissé la fidèle Harpiane, pour m'expliquer les faits qui pourroient en avoir besoin, et j'étois bien aise de prolonger la revue des armoires et de leur friperie pendant son absence; c'étoit rarement qu'il me quittoit de vue, et ce n'étoit que pour me préparer quelque divertissement de galanterie, qui me surprenoit quelquefois, mais qui ne me plaisoit jamais.

Je mourois d'envie que la mer nous envoyât mort ou vif ce malheureux, qui seul s'étoit sauvé du naufrage pour quelques momens, et j'avois un désir extrême de voir de près un homme qui m'avoit paru si charmant de loin; car je vous ai dit à quel point je suis curieuse; mais c'étoit inutilement que je levois, à chaque instant, la vue vers la surface des ondes; le calme qui les avoit applanies, ne m'y laissa rien voir, et ceux

qui parcouroient, partout à la ronde, les abîmes où nous étions, n'y trouvèrent rien que les misérables débris du vaisseau qui venoit de périr.

La fête que le génie me donna dans ces lieux, nous y retint toute la nuit. Le lendemain il me donna le divertissement d'une pêche aux dauphins, sur les bords de l'île de cristal : rien n'étoit plus agréable à voir que cette pêche.

On embarqua, dans la chaloupe dorée, le plus excellent concert de voix et d'instrumens qui soit peut-être dans l'univers. Dès que tout cela fut en pleine mer, ce concert harmonieux se fit entendre : les dauphins, qui sont les poissons du monde les plus curieux, s'assemblèrent de toutes parts autour de la brillante chaloupe, pour la considérer de près; et, comme ils ont encore plus de goût pour la musique que pour les objets d'éclat, ils suivoient le concert dans un merveilleux silence, sans s'apercevoir, tant ils étoient attentifs, que la chaloupe les conduisoit insensiblement dans une vaste enceinte de filets, qu'on avoit tendus le long du rivage.

Cependant l'aventure ne leur fut pas extrêmement fatale, puisqu'il n'en coûta que la liberté aux plus beaux, que le génie faisoit mettre dans de superbes réservoirs, dans lesquels il se plaisoit à faire élever ces illustres poissons.

Au troisième voyage que fit la chaloupe, un des pêcheurs nous vint dire qu'il croyoit qu'on avoit pris le roi des dauphins, de la pesanteur dont ils sentoient les filets, et de l'agréable variété dont ses écailles brilloient au travers des flots; mais quelle fut ma surprise, quand, au lieu de ce magnifique poisson, je vis tirer, du milieu des filets, ce même homme que j'avois vu dans le navire, avant la tempête, et que j'avois vu nager si long-temps après! Les armes dont il étoit encore couvert, étoient émaillées d'or, d'azur, et d'un nombre infini de pierreries de différentes couleurs.

Le génie, mon époux, qui ne savoit ce que c'étoit que la générosité, commanda d'abord aux pêcheurs de le dépouiller de ses belles armes, et de le rejeter dans la mer. Je cherchai partout des yeux ma confidente Harpiane, pour la conjurer de détourner l'exécution de cet ordre, par le pouvoir qu'elle avoit sur l'esprit du génie; mais je ne la vis point, et, comme j'allois en parler moi-même, on nous avertit que cet homme avoit encore quelques restes de vie, et le génie, qui vouloit apprendre son histoire, pour la faire écrire sur l'armoire dans laquelle on mettroit son équipage, ordonna de le secourir : c'étoit me donner la vie que de lui sauver la sienne, tant la pitié m'intéressoit pour lui. Le

secours qu'on lui donna fut si prompt, qu'il ouvrit les yeux, reprit ses esprits, et fut debout en moins d'une heure.

Il parut surpris de la figure du génie; mais il n'en parut point effrayé : il comprit d'abord que tout ce qu'il voyoit dans ces lieux enchantés étoit au pouvoir de cette figure. Il tourna les yeux sur moi; mais il ne les y tint qu'un moment, jugeant bien que nous étions l'un et l'autre en la puissance de celui qui nous éclairoit de si près. Je ne sais comment il se trouva de ce regard; mais je m'en trouvai tout à fait gâtée. Il fit un compliment à mon époux sur le secours qu'il en avoit reçu, qui, sans avoir rien de bas ou de servile, étoit plein de reconnoissance et d'insinuation. Il en parut tout radouci : pour moi, j'y trouvai tant d'esprit, que j'en pensai tomber à la renverse. Après cela, sans attendre qu'on l'interrogeât, il nous dit que le désir de s'éprouver dans une aventure fameuse, que personne n'ignoroit, l'avoit obligé de s'embarquer au port de Florispahan, pour se rendre auprès de Mousseline la Sérieuse, moins pour ses beaux yeux, que pour la gloire que cette aventure offroit au milieu de tant de périls; que le quatrième jour de sa navigation, une tempête effroyable avoit fait périr son navire, avec tous ses gens, sans pouvoir s'imaginer de quelle manière

les flots l'avoient mis assez près de ces rives hospitalières pour y pouvoir être secouru; qu'au reste, il n'auroit aucun regret d'avoir fait naufrage, puisque ce petit malheur l'avoit jeté dans les états du prince le plus magnifique et le mieux fait de l'univers, si ce n'étoit qu'il y voyoit une femme, qui étoit la chose du monde pour laquelle il avoit le plus d'aversion. Ce discours et ces manières ne pouvoient manquer de plaire à mon génie, qui étoit l'animal du monde le plus avide de louanges, et le plus susceptible de jalousie; et, dès ce moment, il prit tant de goût à sa conversation, qu'il ne pouvoit plus se passer de lui. Il affectoit de m'éviter partout, et, bien loin de me regarder, lorsque le génie, qui ne me quittoit que rarement, le faisoit venir où j'étois, il me tournoit toujours le dos, sans jamais m'adresser la parole. Cela me mettoit au désespoir; car plus je m'étois imaginé par toutes ces impolitesses, qu'il me haïssoit, plus je voulois lui plaire. Le génie mouroit de rire, voyant la contrainte où ma présence le mettoit; il lui faisoit même la guerre de son aversion pour un sexe qui faisoit tout le bonheur des hommes, et se tuoit de lui dire que, s'il vouloit seulement me regarder un moment entre deux yeux, il étoit persuadé que son aversion s'apprivoiseroit. Il n'en falloit pas davantage pour

le faire sortir des lieux où j'étois, comme si on lui eût proposé quelque chose d'horrible. A la fin on l'importuna tant qu'il voulut bien me regarder, à la charge qu'on ne lui en parleroit plus. Je faisois des façons aussi de mon côté, tant pour marquer un véritable dépit à l'étranger, que pour me parer d'une feinte délicatesse en présence de mon époux; si bien qu'il fut obligé de se mettre derrière moi pour me tenir la tête à deux mains, de peur que je n'évitasse les regards de son nouveau favori. Oh! que j'y aurois perdu, si je les avois évités! car, tandis que ce baudet de génie se tourmentoit le corps et l'âme pour faire lorgner sa femme, les yeux du charmant étranger faisoient leur devoir, et m'apprirent qu'on mouroit d'amour pour moi, et que toutes ces marques d'aversion n'étoient qu'un jeu joué. Cette première scène finie, celui qui l'avoit imaginée triomphoit, et demandoit à l'étranger comment il s'en trouvoit. Si mal, dit-il, que, si cela m'arrivoit plus souvent, j'en deviendrois fou, et peut-être même que mes emportemens n'épargneroient pas la déesse, votre épouse, dans ces premiers transports. Je crus entendre ces menaces, et, dès ce moment, je me sentis un désir violent de me voir la proie des emportemens dont on m'avoit menacée; et tout cela par curiosité. Cependant le génie, fort

étonné que l'insensibilité de son cœur, au lieu de céder à cette épreuve, n'eût fait que se changer en fureur, lui dit qu'il n'en vouloit pas avoir le démenti, qu'il étoit résolu de lui faire voir qu'une femme faite comme j'étois, n'étoit pas une créature contre laquelle il fût permis de se gendarmer; et que, puisque les charmes de mon visage n'y avoient rien fait, il falloit que ceux de ma personne depuis les pieds jusqu'à la tête en vinssent à bout. Jugez, seigneur, si l'extravagance d'un jaloux peut aller plus loin. Notre charmant hôte fit semblant de changer de couleur à cette proposition, et ne manqua pas de demander son congé, plutôt que de se voir exposé chaque jour à des complaisances dont il se connoissoit incapable; le sot génie, dans le dessein de le tromper, l'assura qu'on le laisseroit en repos, et qu'il ne seroit plus question de moi ni de mes appas, puisque sa prévention lui donnoit tant d'horreur pour une chose dont il n'auroit prié que lui seul dans l'univers. Mais tout cela, comme j'ai dit, n'étoit que pour le tromper plus finement; et voici comme il s'y prit :

Il fit faire une armoire de cristal semblable à celle que vous voyez; il la plaça dans le magasin des naufrages parmi les autres, après l'avoir couverte d'un rideau de taffetas vert en broderie d'or; cela fait, il me communiqua son dessein,

qui étoit de m'y renfermer toute nue; de manière pourtant qu'il n'y eût que lui seul qui pût l'ouvrir, de peur d'accident. Je mourois d'envie de communiquer ce beau projet à l'étranger; mais je n'en pus venir à bout, obsédée comme j'étois par mon éternel génie; mais, comme l'étranger avoit plus d'esprit et de pénétration que tous les étrangers du monde, je ne doute pas qu'il n'eût deviné quelque chose de ce qu'on avoit prémédité pour le surprendre; et vous l'allez voir.

Tout étant disposé pour cette nouvelle scène, le génie s'avisa, pour l'amener plus naturellement, de demander à son illustre hôte, s'il n'avoit point fait provision d'armes pour son expédition, selon l'usage des autres aventuriers; l'autre lui dit qu'il se souvenoit bien qu'il étoit armé le jour de son naufrage; mais qu'il ne savoit ce que ses armes étoient devenues, à la réserve de son épée, qu'on avoit eu la bonté de lui laisser. Eh bien! dit le génie, je vous ferai demain voir le seul endroit que vous n'ayez pas encore vu depuis que vous êtes ici; peut-être aurez-vous des nouvelles de vos armes dans ce lieu, du moins y verrez-vous quelque chose d'assez digne de votre attention; je vous y laisserai seul, de peur que ma présence ne vous obligeât à précipiter l'examen de plusieurs raretés qu'il est bon de

visiter à loisir; car je gage que vous n'avez jamais rien vu de plus curieux que ce que renferment les armoires de ceux dont vous verrez les portraits et les noms au dehors. Et moi, dit l'étranger, je gage que de tous ces noms il n'y en a pas un qui soit si curieux que le mien. Et qu'a-t-il, dit mon génie, pour être si curieux? La grâce de la nouveauté, répondit-il, puisque je m'appelle Facardin, et qu'il n'y a pas un autre nom de cette espèce dans l'univers. Oh! pour celui là, je vous l'accorde, dit le génie; mais, mon ami Facardin, puisque Facardin y a, vous tomberez d'accord du reste.

Le lendemain mon jaloux m'enferma lui-même dans l'armoire de cristal, dans l'état où je vous ai dit, après m'avoir bien exagéré la surprise où seroit l'étranger, et le plaisir que j'aurois de voir son étonnement. Mais je fus au désespoir de voir que cette armoire étoit inutilement transparente, puisqu'elle ne se pouvoit ouvrir, ni par dedans, ni par dehors; le rideau fut tiré pardessus, et le génie se pressa de faire conduire son hôte dans la salle où j'étois renfermée, après en être fidèlement sorti lui-même selon sa promesse.

Le cœur me battoit d'impatience, malgré la douleur où j'étois de me voir renfermée sans ressource, principalement quand je songeois que le

beau Facardin pourroit bien oublier mon armoire, en examinant les autres, ou ne se pas aviser de tirer le rideau qui la cachoit; mais je ne fus pas trop long-temps dans cette inquiétude; il y vint tout d'abord, et, pour ne pas perdre le temps que mon animal s'imagina qu'il donnoit à la visite du reste, il tira mon rideau, et parut si charmé de la manière dont on m'exposoit à ses yeux, qu'après quelques légers efforts pour me délivrer plus paisiblement, il mit cette prison fragile en mille morceaux de deux coups d'épée.

Comme il ne prétendoit pas m'avoir rendu ce service en vain, et que j'avois le cœur rempli d'une honnête reconnoissance, toute sa curiosité se borna à la visite des merveilles dont on avoit à toute force voulu lui donner la connoissance; et la mienne en fut si satisfaite, que je crus que le mérite de tous les pélerins et de tous les génies de la terre étoit renfermé dans le seul Facardin qui fût au monde. Nous convînmes des rôles que nous devions jouer pour rendre raison de la ruine de mon armoire, et pour la conduite que nous devions tenir ensuite; mais cette dernière précaution fut bien inutile, comme vous allez voir. Le charmant étranger tira ses belles armes de l'endroit où je lui dis qu'elles étoient, et s'en étant couvert, je crus voir le dieu Mars qui, sortant de chez la belle Vénus, empor-

toit tous les charmes de son fils; il étoit presqu'aussi grand que le génie, comme je vous ai dit; mais cette taille avantageuse ne gâtoit rien dans une figure toute gracieuse. Il sortit de la salle des armoires l'épée à la main; le génie, qui revenoit, fut surpris de le voir tout armé; mais il le fut encore plus, lorsque se plaignant à lui de la supercherie qu'on lui avoit faite, il lui dit qu'après avoir tiré le rideau vert, il avoit été tellement indigné de voir une statue de femme sans habits, que dans les premiers mouvemens de sa colère il avoit mis sa niche en pièces, et qu'il croyoit même cette statue fort endommagée du coup d'épée qu'il venoit de lui donner. Il n'en fallut pas davantage pour alarmer mon amoureux génie, qui, sans lui répondre, courut à mon secours. J'étois toute plate à terre, où je faisois semblant d'être évanouie lorsqu'il arriva; mais voyant que je n'avois aucune blessure, ses alarmes cessèrent; et lorsque j'eus la bonté de revenir de mon évanouissement, il se tenoit les côtés de rire, au récit que je lui fis de la fureur où s'étoit mis l'étranger, et de l'horrible frayeur où m'avoit mise un emportement si brutal; il ne fut pourtant pas content de ce qu'il ne s'étoit pas donné le temps d'examiner tous les charmes dont j'étois pourvue avant que de casser mon armoire; car la grande folie de mon époux étoit que

tout le monde connût le prix d'un trésor dont lui seul étoit en possession; et je connus à sa mine qu'il étoit résolu de nous remettre ensemble par quelque nouveau stratagême; mais la fortune en disposa tout autrement; le charmant Facardin ne se trouva plus depuis ce jour ni dans l'île où nous sommes, ni dans le rocher de cristal, quoiqu'on les parcourût, un mois durant, l'un et l'autre pour le chercher.

J'en tombai dans un chagrin si violent, que je n'en étois pas connoissable; le mérite de celui dont je regrettois l'absence, étoit bien capable de produire cet effet; cependant la curiosité me parut y avoit encore plus de part, et je ne pouvois me consoler de n'avoir pu satisfaire l'envie que j'avois de savoir si cet étranger seroit aussi charmant dans une seconde entrevue, qu'il m'avoit paru dans la première. Comme la complaisance de mon génie ne s'épuisoit point pour moi, l'ennui dont j'étois lui fit de la peine; il se mit donc en tête qu'il falloit changer d'air pour me remettre, et voyager pour me divertir. Je fus charmée du projet; mais je ne fus pas contente des précautions qu'il prit pour l'exécuter; car il fit faire une armoire de cristal semblable à la première, et c'est justement celle que vous voyez; il m'y enferma tout habillée, me chargea sur son épaule, et commença ses voyages

par le fond de la mer : nous en sortions pour nous reposer et nous rafraîchir dans les endroits les plus délicieux de son rivage. Il ne manquoit pas de me tirer de mon étui dans ces occasions, et de s'endormir, la tête sur mes genoux, d'un sommeil si profond, que j'avois toutes les peines du monde à le réveiller, quand il étoit question de partir. J'avois espéré que pendant mes voyages la fortune pourroit me donner des nouvelles de l'excellent Facardin ; mais, comme rien ne l'offroit à mon impatience, et que j'étois outrée de servir partout de chevet à ce mâtin de génie qui ne faisoit que ronfler, ma curiosité naturelle vint à mon secours ; elle me demanda comment je pourrois faire pour tromper un jaloux qui me portoit sur son dos bien empaquetée quand il ne dormoit pas, et qui ne dormoit jamais que sur moi ; je lui répondis qu'il falloit voir. Pour cet effet, je m'exerçai d'abord à me tirer de dessous lui sans l'éveiller ; et voyant qu'il n'y avoit rien de plus facile, et que je me promenois des heures entières sans qu'il songeât à remuer de l'endroit où je posois sa vilaine tête, je fis l'autre épreuve à la première occasion qui s'en présenta. Je trouvai cela si plaisant, tant pour la rareté du fait que pour la vengeance, que ma curiosité, toujours fertile en nouvelles idées, me persuada de ne point cesser que je

n'eusse porté ces innocentes épreuves jusqu'à la centième infidélité, m'assurant que je me divertirois extrêmement aux différentes excuses et aux indignes frayeurs de tous ceux que la présence du génie épouvanteroit. J'avois sur moi ce clavier que vous voyez si chargé de bagues, et ce sont celles des personnes qui m'ont assistée dans mes infidélités, et dont aucun ne s'y est porté que de la plus mauvaise grâce du monde; mais sur-tout les deux derniers, qui me parurent les coquins les plus lâches et les plus effrayés qui fussent dans l'univers.

Comment dites-vous cela, Trébizonde mon ami? dit le sultan en l'interrompant. Seigneur, poursuivit l'autre, je disois que la vertueuse Cristalline, ayant mené ses aventures jusqu'à la quatre-vingt-dix-huitième, me conta que les deux qui fournirent les deux dernières bagues, étoient des misérables qui mouroient de peur. Elle en a menti, dit le sultan; mais poursuivez votre histoire; nous en parlerons une autre fois.

Le prince de Trébizonde, pour obéir à son souverain, dit que la nymphe du rocher poursuivit ainsi:

Mon clavier ayant le nombre accompli de bagues que j'avois résolu d'y mettre, je m'ennuyai de tromper un jaloux si stupide, et je résolus de donner quelqu'autre amusement à ma curiosité;

mais la fortune, qui m'avoit favorisée jusqu'alors, me tourna le dos lorsque j'y songeois le moins.

Nous étions de retour depuis quatre mois et quelques minutes; je ne fus pas fâchée de me voir dans une prison moins étroite que celle que j'avois eue pendant mes voyages. Le rocher d'argent, le pavillon où nous sommes, et le palais des naufrages, étoient des lieux qui dans leur variété m'offroient partout des agrémens singuliers; mais de toutes ces habitations, la salle des armoires étoit celle que le souvenir du merveilleux Facardin me rendoit la plus agréable. Je m'y étois un jour renfermée avec Harpiane pour en parler; cette fille ne l'avoit jamais vu; mais, comme elle étoit dans mes intérêts, elle mouroit d'impatience de le voir, aux merveilles que je lui contois, et de sa taille, et de la gentillesse de son procédé.

Nous ne savions comment faire pour en avoir des nouvelles; car, quelqu'esprit qu'elle eût, et quelques expédiens que me fournît ma curiosité, nous ne pûmes jamais en venir à bout, environnées comme nous étions de la mer.

Si vous aviez une épée, me disoit-elle, je vous l'irois chercher moi-même. Et pourquoi faut-il une épée, lui dis-je? C'est, me répondit-elle, que la chaloupe dorée est le seul bâtiment qui soit en

ces lieux, et que cette chaloupe est immobile, excepté lorsque le génie la touche lui-même, ou lorsqu'on y peut entrer l'épée à la main. Comme nous n'avions ni l'un ni l'autre de ces moyens, nous n'y songeâmes plus.

Je ne sais ce que j'avois prétendu faire des bagues dont j'avois fait un si beau recueil; mais je les avois toujours sur moi sans avoir jamais songé à les examiner. Cette malheureuse curiosité me prit un jour, et le génie me surprit au milieu de cette occupation.

J'en fus toute troublée; cet embarras lui fut suspect; il fut étonné de ce grand nombre de bagues, et me demanda où je les avois prises. Comme je le vis tout changé en me faisant cette question, je vis bien que c'étoit la jalousie en propre personne qui m'interrogeoit par sa bouche; et, comme il n'y a pas au monde de bête si vilaine et si terrible en même temps qu'un jaloux quand il interroge, je me jetai toute plate à ses genoux, pour lui demander pardon d'un crime que je n'avois pas commis, afin de cacher celui dont j'étois coupable; je lui dis donc que j'avois volé ces bagues dans les armoires des noyés. Ce fut ce qui redoubla ses soupçons; car il avoit lui-même recueilli toutes ces bagues qu'il avoit renfermées ailleurs, et le nombre de ces bagues ne montoit pas à plus de quinze ou vingt,

au lieu qu'il en trouva cent bien comptées au clavier qu'il m'arracha. Il les examina toutes l'une après l'autre, sans trouver celle qu'il sembloit chercher; et voyant que je ne savois plus ce que je disois pour m'excuser après ce premier mensonge, il devina si bien toutes les circonstances de mes transgressions, qu'il prononça ma sentence sur-le-champ; il me condamna donc à être brûlée toute vive au bout d'un an, si je ne trouvois, avant ce terme, quelqu'aventurier qui pût, dans une seule nuit, retirer de mon clavier toutes les bagues qu'on y avoit mises pendant l'année de nos voyages; que tous les efforts humains ne les en pouvoient faire sortir que l'une après l'autre, et que ce n'étoit que la manière dont je les avois acquises qui pût les ébranler de l'endroit où l'on prendroit soin de les attacher avant ces épreuves.

Voilà l'arrêt du monstre, ses ministres furent chargés de l'exécution : il disparut depuis ce jour pour je ne sais quelle expédition dont il ne me souvient plus; et, depuis ce jour, la plupart de ceux que la chaloupe dorée a conduits ici, ont lâchement refusé de tenter une aventure où, par un léger service, il est question de me sauver la vie. J'avois toujours espéré que, parmi ceux dont Harpiane alloit partout implorer le secours, l'invincible Facardin pourroit se trou-

ver, persuadée qu'il mettroit à fin cette aventure; mais c'est inutilement que je m'en suis flattée; la fortune le refuse à tous mes vœux : elle ne m'a, jusqu'à ce jour, présenté que des malheureux, qui ont mieux aimé choisir l'habillement et l'occupation où vous les avez vus, pour le reste de leur vie, que de regarder seulement l'aventure dont il est question, après m'avoir vue sortir du bain. On vous a sans doute instruit du reste des conditions, et de tout ce qui peut y avoir quelque rapport; le temps presse; vous savez en quoi consiste cette aventure : il ne reste plus qu'à voir ce que le cœur vous en dit, afin de faire mettre la pendule sur la minute que vous vous mettrez au lit; douze heures qu'on vous donne sont autant qu'il en faut, pour me sauver la vie, à un homme fait comme vous. Tel fut le récit des aventures de la modeste Cristalline; telle fut la proposition qu'elle me fit en finissant son histoire; et voici ma réponse mot pour mot : J'ai juré de faire mon possible pour vous délivrer, ou pour vous secourir; mais je n'ai pas juré de faire l'amour, au lieu de faire la guerre. Il me seroit aussi facile, sans vanité, de mettre fin à l'aventure, de la manière qu'on propose, que par la voie des armes; mais, comme la gloire m'invite à l'une, et que votre personne, toute merveilleuse que vous la croyez,

ne m'invite point du tout à l'autre, je vais me frayer un passage, les armes à la main, au travers de votre écorcheur, de votre horloger, de votre serrurier et de vos femmes mores, de votre entremetteuse Harpiane, de son autre compagne, et finalement au travers de toute la canaille qui file dans ces lieux. Voyez donc le parti qu'il vous plaira de prendre : si c'est celui de me suivre, je vous garantirai du supplice qu'on vous prépare, au péril de ma vie; si c'est, au contraire, celui de rester ici pour me trahir, je vous déclare que vous serez la première à qui je couperai la tête, si l'on m'attaque. La dame couchée parut plus morte que vive à cette menace; elle sauta de son lit à terre, m'embrassa les genoux, et me dit qu'elle ne demandoit pas mieux que de me suivre par tout le monde; mais elle me conjura d'écouter l'avis qu'elle avoit à me donner pour faciliter mon entreprise. A ces mots elle prit une robe de chambre, se remit au lit, et me dit qu'elle alloit sonner trois fois, à trois différentes reprises; qu'à la première, celui qui régloit la pendule, ne manqueroit pas de venir pour la mettre sur l'heure où devoit commencer l'épreuve; que, la seconde fois qu'elle sonneroit, le serrurier viendroit voir combien on avoit ôté de bagues du clavier; qu'à la troisième, je verrois accourir le sacrifi-

cateur à la grande barbe, pour me délivrer, si je m'en étois rendu digne par l'accomplissement des épreuves, ou pour me livrer entre les mains de ses ministres, en attendant qu'il m'écorchât, au cas que j'eusse entrepris l'aventure sans l'achever; que ces trois personnages étoient les principaux, les plus dangereux, les plus cruels de tous ceux que le génie, son époux, avoit laissés pour la garder et pour exécuter ses ordres; que les ayant attirés dans l'endroit où nous étions, l'un après l'autre, comme elle venoit de dire, j'en disposerois à ma volonté : Cependant, poursuivit-elle, comme vous avez suffisamment éprouvé que le clavier enchanté ne se peut ouvrir par la force, peut être pourriez-vous douter qu'on en pût venir à bout par les voies de la douceur; c'est pourquoi votre curiosité peut se satisfaire sur ce point, avant que d'en venir à l'autre extrémité. Sonnez, sonnez, madame Cristalline, lui dis-je : je ne suis pas né si curieux que vous.

Oh! que c'étoit bien parler! dit le sultan; je crois que j'aurois fait tout comme vous; car plus les femmes sont curieuses, plus il leur faut faire voir qu'on est exempt de cette foiblesse; mais poursuivez : car ce récit me paroît si divertissant, que je passerois ma vie à vous écouter. Vous étiez donc en robe de chambre, en bon-

net de nuit, en mules, et l'épée à la main, au chevet de la nymphe de cristal, quand vous lui dites de sonner ; car vous voyez que je me souviens de tout. Eh bien! après? Après, dit le prince de Trébizonde, je me levai dans l'équipage que votre prudente altesse vient de dire, et m'étant posté justement auprès de la porte du pavillon, de manière que ces messieurs ne pouvoient me voir qu'ils ne fussent entrés, la dame curieuse sonna ; l'homme à la pendule ne manqua pas d'entrer, et je ne manquai pas de lui couper la tête ; j'en fis autant au serrurier, et comme je faisois signe à la nymphe de sonner le sacrificateur, elle leva la main droite, et me parlant des doigts de cette même main, elle me dit que les deux officiers que je venois d'expédier, devoient, selon les fonctions de leurs charges, entrer l'un après l'autre en peu de temps, l'un pour régler l'heure, l'autre pour compter les bagues qui sortiroient du clavier, et qu'ils avoient le privilége de rester dans le pavillon, depuis le commencement de l'épreuve jusqu'à la fin ; mais que c'étoit une moquerie de sonner le troisième sitôt, puisqu'il n'y avoit point d'apparence qu'il pût croire qu'on eût mis fin à l'aventure en si peu de temps, et encore moins, qu'on se pressât de le faire venir, ne l'ayant pas achevée ; qu'elle me conseilloit donc

d'attendre encore trois ou quatre heures, pendant lesquelles nous aurions tout le temps qu'il nous faudroit pour faire une ouverture au derrière du pavillon, par laquelle il nous seroit moins difficile de nous sauver pendant l'obscurité de la nuit, que par la porte, toujours environnée d'une infinité de gens armés. Après ce discours, elle baissa la main dont elle venoit de m'entretenir.

Comme je tenois mon épée de la main droite, je lui fis réponse de la gauche; car je parle aussi facilement de l'une que de l'autre; je lui répondis donc que Facardin de Trébizonde n'avoit pas coutume de sortir par la porte de derrière pour éviter le péril; que je n'avois que faire de son ouverture pour me tirer d'affaire; et que, si elle n'avoit la bonté de sonner tout-à-l'heure pour faire venir son bourreau de pontife, j'étois résolu de l'aller chercher pour l'envoyer après ses deux compagnons. Je n'eus pas plutôt cessé de parler, c'est-à-dire, de remuer les doigts, que les siens reprirent la parole, pour me dire que, puisque telle étoit ma résolution, elle me conjuroit au moins de prendre un de ces rouets, et de le mettre à mon bras gauche pour me servir de bouclier, d'autant que les satellites qui s'opposeroient à mon passage, avoient tant de vénération pour ces machines, qu'ils perdroient

plutôt la vie que de se hasarder à les briser, tant elles étoient précieuses au génie, leur souverain maître. Ce conseil ne me déplut pas tant que les deux premiers; et, dès que je me fus saisi du premier rouet, la vertueuse Cristalline sauta du lit à terre, prit l'autre, et me conseilla de sortir, au lieu d'attendre l'ennemi, parce que nous pourrions le prendre au dépourvu, ne songeant à rien moins qu'à cette téméraire sortie.

Elle n'en fut pas dédite; nous sortîmes à l'improviste du pavillon de Darius : l'étonnement des gens armés qui l'environnoient fut tel, que j'en tuai cinq ou six avant qu'ils eussent le temps de se reconnoître; le reste se mit en fuite avec des hurlemens épouvantables. Je les poursuivis un peu trop chaudement; car le sacrificateur, que j'avois laissé derrière, tandis que je le cherchois en avant, quitta l'autel qu'il m'avoit fait préparer, et me suivit avec une douzaine de ses ministres, qui portoient chacun une grosse chaîne pour m'enchaîner. Cristalline m'en avertit par un grand cri, qui me fit retourner : on n'osoit approcher d'elle à cause qu'elle se couvroit du respectable rouet, et que, par-dessus cette protection, elle filoit, lorsqu'elle etoit trop pressée, ce que les plus déterminés de nos ennemis n'osoient regarder sans se prosterner le visage contre terre : ce fut dans une de ces hu-

miliations que je coupai la tête au maudit grand-prêtre, sans respecter ni sa longue barbe, ni son caractère. Après cet exploit, le reste fut plutôt une déroute qu'un combat : je tuai tout ce que je pus joindre sans m'amuser à faire des prisonniers, et traversant le rocher de cristal sans le moindre obstacle, je fis entrer l'épouse du génie dans la chaloupe dorée; je m'y mis après elle, et, dès que j'y fus, la chaloupe se mit à voguer comme une folle, sans nous demander où nous voulions aller. Je ne célerai point à votre hautesse, que ma joie fut si grande d'avoir mis fin à cette aventure, que je ne me souvins de mes armes que lorsque nous fûmes en pleine mer. Ce m'étoit une espèce de reproche de les laisser dans ce lieu par une retraite précipitée, et ne voulant pas que le génie, à son retour, les érigeât en trophée, je voulus faire retourner la chaloupe d'où nous étions partis; mais la chaloupe n'en voulut rien faire; et, malgré tous mes efforts, nous abordâmes à un rivage où nous trouvâmes bonne compagnie, comme vous verrez dans la suite de ce récit.

Je vous ai dit le désespoir où j'avois été de ne pouvoir retourner au rocher de cristal, pour y reprendre mes armes : ce fut tout autre chose, lorsque je vis que la chaloupe voguoit tout droit à ce rivage; il étoit bordé d'un nombre

infini de peuple; des gens à cheval superbement armés s'y promenoient, et je voyois dans l'éloignement des tentes et des pavillons tendus au milieu d'une prairie, bordée, toutau tour, de grands arbres, dont le feuillage sembloit y former une ombre délicieuse.

Ce peuple et ces chevaliers, surpris du spectacle que nous leur offrions, étoient accourus jusqu'au bord de la mer, d'où, nous contemplant avec des lunettes d'approche, ils marquoient leur étonnement à mesure que nous approchions du rivage. J'étois tellement outré de me voir contraint de débarquer au milieu de cette assemblée, avec une demoiselle presqu'en chemise; moi, l'épée à la main, en robe de chambre, en mules, et n'ayant, pour tout équipage dans notre vaisseau, que deux rouets à filer, que je fus tenté de me jeter de cette maudite chaloupe au beau milieu de la mer, pour ne pas aborder en cet état. Il fallut pourtant aborder; j'étois dans une confusion à faire pitié; j'avois la tête baissée; je n'osois lever les yeux, et je ne savois où me cacher; mais la dame Cristalline n'étoit pas si décontenancée; elle ne fut pas plutôt débarquée avec son rouet, qu'elle se mit à filer, et, quoiqu'on ne portât pas le même respect à cette filerie qu'on avoit fait dans l'île du pavillon, tout ce qui nous avoit

vus débarquer, ne laissa pas de s'assembler autour d'elle.

Je m'étois attendu qu'on nous recevroit avec des éclats de rire, et force huées de moquerie; mais, voyant tout le contraire, je levai les yeux, et je fus surpris de voir que tous les hommes de distinction étoient dans un équipage pour le moins aussi ridicule et tout aussi bizarre que le mien, quoique ce fut de différentes manières.

Trois de ceux que j'avois vus à cheval mirent pied à terre pour me recevoir; et deux de ces trois firent pousser un cri d'étonnement à Cristalline, et bientôt après la jetèrent dans des éclats de rire à n'en pouvoir plus; je lui tins compagnie. Celui qui m'aborda le premier, me dit civilement que ce n'étoit rien faire que de ne pas filer moi-même; c'étoit l'homme le plus grand et le mieux fait que j'eusse jamais vu. Il portoit une marmite de cuisine sur la tête au lieu de casque, et une grande broche lui pendoit au côté en guise d'épée; du reste ses armes étoient toutes brillantes d'or, d'azur et de pierreries. Cet habillement et le sérieux dont il me parla, auroient fait rire un criminel sur la roue. Je ne vous demande point, dit-il, d'où vous venez; la chaloupe dorée, la princesse que voilà, et votre épée teinte encore du sang d'un ennemi redoutable, me font assez connoître qu'il faut que vous

soyez un des plus vaillans hommes du monde en guerre comme en amour; je vous en fais mon compliment; mais, dans l'aventure que vous venez tenter, ce n'est pas assez d'être héros, il faut être plaisant; ainsi je vous conseille de prendre le rouet des mains de votre compagne, et de filer un peu vous-même devant nous. Je ne savois de quelle manière prendre cette raillerie, lorsque celle qu'il appeloit ma compagne, courut à lui les bras ouverts, en lui disant: Ah! mon cher et bien-aimé Facardin, la fortune enfin vous rend à toute l'impatience de ma première curiosité! Cristalline la curieuse, dit-il, en la repoussant, d'autres temps, d'autres soins; il n'est pas à présent question de vous; quel climat du monde n'est pas instruit des conditions d'un enchantement que ce redoutable chevalier vient de rompre, et quelle curiosité dans l'univers n'en seroit pas satisfaite?

La bonne Cristalline parut un peu mortifiée de cette réception; mais elle n'en perdit pas courage; elle courut avec le même empressement vers l'autre; mais ce fut avec le même succès; il ne daigna pas seulement la regarder, et la repoussant encore plus rudement que n'avoit fait le premier, il se tourna vers moi pour me parler; il étoit plus beau que le jour, et voici comme il s'étoit mis:

Son front étoit ceint d'une lisière de cuir en forme de diadême; de cette lisière s'élevoit un nombre infini de plumes flottantes; il portoit une cuirasse d'acier luisant, dessous cette cuirasse un tablier de cuir assez crasseux; il tenoit d'une main une alêne, de l'autre la forme d'un soulier; et au bout d'une espèce de chaîne, composée d'un petit cordon tout poissé, pendoit un chausse-pied tout des plus vulgaires. Dans le temps qu'il ouvroit la bouche pour me parler, le troisième vint me faire la révérence. Je vis bien que ce troisième n'étoit pas de la connoissance de la nymphe Cristalline; car sa curiosité n'eut rien à lui dire; cependant sa figure et son habillement étoient assez dignes de la curiosité de toute autre.

Il étoit d'une taille très-médiocre, pour ne pas dire très-petite; il portoit un casque qui représentoit parfaitement la tête d'un coq, dont la crête lui servoit de cimier; à chaque bras il avoit une espèce de bouclier couvert de plumes; et croisant ces deux boucliers sur son dos, on eût juré que c'étoient les ailes d'un coq; sa cuirasse, couverte aussi des mêmes plumes, formoit l'estomac de l'oiseau; une touffe épaisse de longues plumes retroussées sembloit s'élever de son échine; et chaque jambe étoit armée d'un éperon doré, au-dessus de la cheville du pied; et

pour que rien ne manquât à la ressemblance de ce qu'il vouloit représenter, il battit trois fois de ces boucliers déguisés en ailes, et trois fois imita si parfaitement le chant du coq, qu'il n'y a point de poule au monde qui ne s'y fût méprise.

Comme je ne pouvois m'imaginer ce que tout cela vouloit dire, je prévins les questions qu'ils étoient sur le point de me faire, pour les supplier de me dire en quel endroit de la terre nous étions; ce que tant de figures si différemment travesties pouvoient signifier; et pourquoi il leur avoit pris en fantaisie, à eux trois particulièrement, de s'habiller en emblêmes.

Il n'est pas vraisemblable, me dit le grand Facardin, que vous en ignoriez le sujet, puisque de la manière que vous voilà mis vous-même, vous ne vous rendez ici que pour le même dessein. Nous étions les derniers venus avant votre arrivée; c'est à nous à vous demander si vous voulez vous engager dans l'aventure, soit que vous la sachiez, ou quelle vous soit inconnue; si vous y consentez, vous serez des nôtres; sinon, vous aurez tout ce qui peut vous être nécessaire pour continuer votre route ailleurs. Je leur dis que je ne demandois pas mieux que de me signaler avec eux dans quelqu'entreprise que ce pût être, et je leur en donnai ma parole. Puisque cela est, dit celui qui portoit le chausse-pied en

médaille, c'est à moi, comme au dernier venu des trois, à vous recevoir, à vous conduire, à vous informer de quoi il est question dans ces lieux, et à commencer à vous rendre compte le premier des aventures qui m'ont conduit ici; mais ce ne sera, s'il vous plaît, qu'après vous avoir conduit à l'un des pavillons que vous voyez sous ces arbres, pour vous rafraîchir et pour vous reposer. Peu de gens ignorent l'enchantement du rocher de cristal; vous avez mis à fin l'aventure du clavier, en délivrant madame que voilà; venez vous remettre de vos fatigues; et, tandis qu'elle filera auprès de vous, je lui dirai des nouvelles du génie, son époux, qui ne laisseront pas de la surprendre.

Ce compliment fini, messieurs les trois chevaliers demandèrent leurs chevaux, et m'en firent présenter un richement enharnaché. Le coq monta le premier; et je pensai mourir de rire quand je le vis à cheval sous cette figure, et qu'après avoir battu des ailes, il se remit à chanter; car son cheval, tout éperdu de ces deux actions, fit des sauts, des bonds et des trépignemens si merveilleux, que la nymphe Cristalline, qu'on avoit mise en croupe derrière moi, suivant la rubrique de ces lieux, en eut des vapeurs si considérables à force de rire, que nous eûmes toutes les peines du monde à la faire re-

venir. Dès qu'elle eut repris connoissance : Belle dame, lui dit le coq, je vous suis infiniment obligé; mais j'ai bien peur que tout cela ne réussisse pas, quand il en sera question. Pour vous, valeureux chevalier, me dit-il, je vous conseille de prendre le rouet de ses mains, et de filer à votre ordinaire. A mon ordinaire! lui dis-je; tenez-moi pour un traître et pour un infame, si de ma vie j'ai filé. Il n'importe, dit celui qui devoit être mon maître de cérémonies et qui portoit le tablier de cuir; il est bon de s'exercer.

Cela dit, il ordonna qu'on fît venir le reste de mon équipage, c'est-à-dire l'autre rouet, et que l'on conduisît la chaloupe dorée, par l'embouchure du fleuve prochain, jusqu'aux bords où l'on avoit tendu les pavillons.

Dès que nous commençâmes à marcher, nous recommençâmes à nous examiner, les étrangers et moi, depuis les pieds jusqu'à la tête. J'avois la bouche ouverte pour leur demander tout de nouveau par quel hasard ils portoient encore leur déguisement du dernier carnaval, lorsque le chevalier de l'alêne, devinant ma pensée : Je vois bien, dit-il, que ce n'est point un dessein prémédité qui vous a fait débarquer ici, dans l'équipage où vous êtes : il n'en est pas de même à notre égard; et, puisque vous paroissez surpris de nos armes et de nos habillemens,

vous ignorez apparemment l'aventure à laquelle vous venez de vous engager. Je vais vous en informer, vous instruire de toutes ses particularités, et mettre devant vos yeux les périls et la récompense qu'elle promet.

Le roi d'Astracan, un des plus puissans princes de l'Asie, soit pour l'étendue de ses états, soit pour les mines d'or et d'argent qu'ils contiennent, soit enfin pour les manufactures de toile peinte qui le rendent fameux, se croyoit le plus malheureux de tous les hommes, au milieu de tant de grandeurs et de prospérités, parce qu'il n'avoit point d'enfans pour hériter de lui. La reine sa femme étoit belle, jeune et bien faite, d'une taille avantageuse, et d'une santé si vive, qu'on auroit juré qu'elle n'étoit point cause de l'affliction du roi. Comme elle en étoit éperdument aimée, il n'eut garde de s'en prendre à elle, ou de s'offenser de ce qu'elle rioit depuis le matin jusqu'au soir de son inquiétude, et de toutes les peines qu'il prenoit pour se donner un successeur; car tous les temples et tous leurs ministres n'en pouvoient plus à force d'offrir des vœux et des sacrifices pour une bénédiction si ardemment désirée. Le roi même, qui se croyoit seul coupable de son malheur, ne cessoit de se baigner, de se purger, d'aller aux eaux, et enfin de faire tout ce qu'on prescrit aux

femmes pour attirer la fécondité. La reine en mouroit de rire, comme des vœux, des offrandes et des sacrifices que l'on prodiguoit partout inutilement; cependant on ne trouvoit pas mauvais que, dans une consternation si générale, elle fût la seule qui parût insulter à la douleur publique. La pauvre princesse ne le faisoit point par malice, et le seul défaut qu'elle eût, étoit d'être la plus grande ricaneuse du siècle; tout la faisoit rire, et rien ne la divertissoit. Le roi, son époux, avoit eu plusieurs guerres avec les princes voisins sur ce sujet; car, dès qu'ils envoyoient faire part de quelque nouvelle funeste, comme de la mort d'un fils unique, elle répondoit aux ambassadeurs avec leurs manteaux traînans, par des éclats de rire dont ils étoient si scandalisés, qu'ils sortoient de l'audience pour faire de grandes dépêches à leur maîtres, toutes remplies de plaintes et d'indignation, de ce que le droit des gens et la majesté des souverains étoient violés en leurs personnes. Cette maladie ne faisant que croître et embellir, le roi résolut, par l'avis de son conseil, qu'elle iroit en pélerinage à l'oracle fameux du coq; mais qu'elle partiroit, comme on fait dans ces occasions, avec une suite très-médiocre; et d'antant que le temple de cet oracle est aux portes de Fourchimène, capitale du royaume de Bactriane, elle

s'y rendit en déguisant son nom et sa qualité, pour éviter les cérémonies et la magnificence des réceptions.

Le roi, qui la suivoit *incognito*, voulut lui-même exposer le sujet du voyage à la prêtresse du temple; et, tandis qu'il la consultoit sur les nécessités de la reine, elle se tenoit les côtés de rire. La prêtresse en fut indignée; cependant, après quelques gambades et quelques contorsions, voici l'oracle qu'elle prononça de la part du coq :

Ce que le pélerin désire,
Au pélerin arrivera:
La pélerine accouchera;
Mais rira bien, dans la saison de rire,
Celui pour qui l'enfant rira.

Le commencement de cette réponse n'étoit point obscur; mais la fin embarrassoit un peu les conjectures et les raisonnemens des spéculatifs. Cependant l'oracle tint parole, et la tint si bien, que la reine, au bout de neuf mois, mit au monde un fils et une fille plus beaux l'un que l'autre, et tous deux plus beaux que tous les enfans du monde ne le sont en naissant; mais il en coûta la vie à la pauvre reine, qui mourut de rire en accouchant. Le roi ne s'en consola que par les enfans qu'elle lui laissoit, et par la douceur de pouvoir respirer dans son palais, sans être éternelle-

ment étourdi par des éclats de rire immodérés. Mais son destin n'étoit pas de jouir long-temps d'un bonheur tranquille; au bout de six mois le feu prit, au milieu de la nuit, à l'appartement de ses chères espérances. Il y courut à la première alarme; et, quoique tout s'empressât, à son exemple, et que l'on courût au travers des flammes pour sauver ses enfans, l'embrâsement fut si prompt et si terrible, qu'on ne put jamais en retirer que sa fille : la plupart des officiers de sa maison, qui, pour marquer leur zèle, étoient restés jusqu'à l'extrémité dans les feux et la fumée, revinrent à moitié grillés sans avoir pu sauver le petit prince.

Cette perte mit tout l'état dans une désolation extrême, et le roi refusoit absolument de s'en consoler; mais le temps, qui console de tout, effaçoit insensiblement sa douleur, en augmentant les attraits de la princesse sa fille; c'étoit la vivante image de la reine sa mère, hors qu'elle étoit plus grande, mieux prise dans sa taille, plus blanche, plus blonde, que ses yeux étoient mille fois plus brillans, et qu'elle est à présent, s'il en faut croire ceux qui l'ont vue, mille fois plus belle que toutes les beautés de l'univers; mais, hélas! poursuivit-il avec un grand soupir, il s'en faut bien que ceux qui en parlent de cette manière, aient vu toutes les beautés de la terre.

Après cette réflexion, il resta quelques momens enseveli dans une profonde rêverie, dont il sortit enfin pour reprendre ainsi son discours :

Le roi, plus ébloui de ses charmes que tout son peuple et toute sa cour, ne cessoit de se mirer dans son ouvrage; et, la jugeant digne de toutes les couronnes du monde, n'eut garde de songer à de secondes noces pour lui ôter la sienne; mais, comme son étoile ne permettoit pas qu'il jouît d'un bonheur parfait dans sa famille, cette princesse si merveilleuse, dont les regards étoient armés de traits et de feu, dont toute la personne et les moindres mouvemens étoient accompagnés d'une grâce toute vive et tout animée, n'avoit jamais ouvert la bouche pour rire ou pour parler; et ce n'étoit que lorsqu'elle bâilloit, ce qui lui arrivoit assez souvent, qu'on voyoit les gencives les plus vermeilles et les dents les plus blanches qu'on verra jamais. Le bon roi, qui, pendant l'enfance de sa fille, n'avoit cessé de louer le ciel de ce qu'elle n'avoit pas le défaut de sa mère, eût donné la moitié de son royaume, lorsqu'elle fut devenue grande, pour la voir rire tout le jour et toute la nuit, tant il étoit ennuyé d'un sérieux qui lui paroissoit encore plus insupportable. On n'épargna rien pour lui faire rompre un silence qui désoloit tout le monde, et pour la tirer d'un sérieux

qui sembloit la désespérer elle-même ; car on voyoit bien par ses manières qu'elle se divertissoit de tout, sans que rien la fît rire ; tous les philosophes, tous les chimistes, tous les siffleurs de sansonnets, tous les maîtres de langue et les précepteurs de tous les perroquets à qui l'on enseignoit à parler, perdoient leur temps auprès d'elle ; il en étoit de même à l'égard de son sérieux ; on avoit rassemblé tous les bouffons et tous les plaisans, tant bons que mauvais, du royaume ; on avoit même fait venir la plus excellente troupe des comédiens de la Chine, qui sont les meilleurs de l'univers pour la farce, sans que tout cela l'eût seulement fait sourire.

Cependant, comme les malheurs qui paroissent sans remède sont quelquefois suivis d'un désastre encore plus funeste, il survint un accident, qui rendit bientôt le roi, la cour et toute la province au moins aussi sérieux qu'étoit la belle princesse ; elle aimoit toutes sortes de divertissemens, et sur-tout celui de la chasse ; une superbe maison située dans le milieu d'une forêt délicieuse, et distante d'une petite journée de la capitale, étoit le séjour qu'elle avoit choisi pour cet exercice ; elle étoit plus ferme à cheval qu'une Amazone, plus belle en habit de chasse que Diane elle-même, et sans comparaison plus adroite.

Un jour que l'ardeur de la chasse l'avoit emportée plus loin qu'à l'ordinaire, et qu'elle étoit fatiguée à force de tuer ou de poursuivre les hôtes des bois, elle se trouva sur le bord d'un fleuve qui passe au travers de la forêt, et justement le même par l'embouchure duquel votre chaloupe doit nous joindre au rivage où nous allons. Les eaux de ce fleuve sont pour le moins aussi claires que celles de la rivière où le grand Alexandre pensa perdre la vie ; mais il s'en faut bien qu'elles soient aussi dangereuses. Comme on en connoissoit les qualités, on ne s'opposa point à l'envie que la princesse eut de se rafraîchir : elle s'y jeta donc encore toute couverte de sueur et de poussière, sans attendre qu'on y eût tendu le magnifique pavillon de toile peinte brodée d'or et d'argent, qu'on avoit coutume d'y dresser dans ces occasions. Tous les hommes de sa suite s'étoient retirés bien loin avant qu'elle fût déshabillée ; mais deux dames et quatre filles d'honneur qui, par ordre du roi, son père, ne la quittoient jamais, parce que c'étoient les plus éternelles parleuses du royaume, s'étant jetées dans le fleuve et s'étant rangées auprès d'elle, les bords de la rivière, les bois et les rochers d'alentour furent bientôt étourdis du caquet le plus immodéré qui fut jamais. Pour moi, je suis persuadé qu'au lieu d'apprendre à parler, à force de les

entendre, selon l'intention du roi, la pauvre princesse, excédée de leur flux de bouche, avoit fait vœu d'être muette toute sa vie pour ne leur pas ressembler; quoi qu'il en soit, il fallut bientôt lui refaire un nouveau train; car, tandis que la divine princesse rafraîchissoit le plus beau corps du monde dans l'eau la plus claire et la plus délicieuse qui fut jamais, ces babillardes se mirent à la louer en parlant toutes à la fois; l'une disoit qu'il falloit que le dieu de ce fleuve fût le plus sot poisson du monde de voir la beauté la plus parfaite de l'univers dans son lit, sans donner le moindre signe de vie; une autre s'écrioit que le bon Jupiter étoit apparemment bien vielli, puisqu'il ne se servoit d'aucune métamorphose pour rendre ses hommages à une mortelle plus charmante que toutes les déesses; lui qui s'étoit transformé en cygne et en taureau pour des créatures qui n'auroient paru que comme des servantes de cuisine, auprès d'une beauté qui brilloit de cent mille appas au travers de la simple mousseline dont elle étoit couverte. On ne sait si ce fut le dieu du fleuve, étourdi de leur caquet, ou ceux de l'olympe indignés de leur insolence, qui voulurent les en punir; mais, quoi qu'il en soit, elles virent que les flots se soulevoient tout à coup, et comme elles tâchoient de gagner le rivage de peur de se noyer, elles virent der-

rière elles un monstre dont l'énorme grandeur remplissoit tout l'espace qu'il y avoit entre l'une et l'autre rive; ce fut en vain qu'elles s'efforçoient de grimper sur les bords de la rivière, quoique l'eau commençât à les égaler; elles furent entraînées par la rapidité du courant, et bientôt englouties comme des grenouilles dans la vaste gueule du crocodile qui les suivoit de près.

La princesse, qui avoit vu la fin tragique de ses dames et de ses filles d'honneur, eut moins envie de rire que jamais, d'autant que le monstre, après s'être amusé à se faire curer les dents par un certain poisson qui le suit partout pour cela, venoit tout droit à elle. Son premier dessein fut de franchir les bords du fleuve à la faveur des flots qui les avoient déjà franchis, et de prendre son arc et ses flèches pour se défendre, et pour attaquer le crocodile; mais, voyant que tous les hommes qui s'étoient retirés par respect avant qu'elle se mît dans l'eau, s'étoient rassemblés aux cris des malheureuses quand elle en voulut sortir, sa pudeur ne jugea pas à propos de s'exposer à leurs regards, couverte d'une gaze mouillée. Dans cette extrémité, s'étant défaite de cette chemise qui l'auroit empêchée de nager avec liberté, elle fit tous ses efforts pour se sauver du crocodile; mais, comme il n'étoit qu'à dix pas d'elle, elle n'espéroit pas lui pouvoir

échapper, lorsqu'ayant aperçu sa chemise qui flottoit sur l'eau, il s'en saisit; et, comme s'il eût été content de cette précieuse dépouille, il cessa de poursuivre la belle princesse, et disparut aussi subitement qu'on l'avoit vu paroître.

La rivière, qui s'étoit débordée pendant qu'il l'occupoit, rentra dans son lit; cela fit juger qu'il n'y reviendroit plus, du moins pour cette fois. La princesse, qui se trouvoit nue, ne laissoit voir que sa tête au-dessus de l'eau. Tout ce qui lui restoit de sa suite n'étoit composé que de ces hommes accourus aux cris des pauvres dames que le crocodile avoit dévorées; elle leur fit signe de dresser un de ses superbes pavillons à quelque distance du fleuve; dès que cela fut fait, elle leur fit encore signe de se retirer, pour lui laisser la liberté de sortir de l'eau. Elle eut bientôt gagné le pavillon; et, s'étant couverte de tous ses habits, à la réserve de sa chemise, elle prit ses armes, et, ayant joint sa suite, qui s'étoit retirée par ses ordres, elle monta à cheval, et, tandis qu'elle se rendoit au magnifique palais d'où elle étoit partie le matin, plusieurs courriers furent dépêchés à la cour pour informer le roi de son aventure. Il n'attendit pas le lendemain pour partir; toute sa cour le suivit; et, dès la pointe du jour, il se rendit auprès d'une fille qu'il aimoit plus que sa vie, et que le danger où

elle s'étoit trouvée, sembloit lui rendre plus chère que jamais. Il pleuroit de joie en l'embrassant; ensuite il s'évanouissoit de frayeur au récit qu'on lui faisoit du crocodile. Il ramena la princesse le jour même, de peur qu'il ne s'avisât de faire une seconde visite, et qu'il ne trouvât moyen de sortir de l'eau, pour faire le même ravage sur la terre. Les réjouissances que l'on fit dans la ville pour le retour de la princesse et pour sa délivrance, ne furent pas universelles: ceux que l'intérêt du sang, ou celui de la tendresse, animoit pour les beautés que le monstre avoit dévorées, étoient inconsolables de leur perte; et sur-tout les amans, qui ne cessoient de demander au roi la permission de parcourir les bords et les environs du fleuve jusqu'à son embouchure, pour venger la mort de leurs divinités par celle de ce maudit crocodile. Il y consentit enfin, dès qu'il eut résolu d'envoyer des ingénieurs à l'embouchure de la rivière, pour la fermer par quelqu'ouvrage aux approches du monstre, avec ordre pourtant de suivre toujours les rives du fleuve en descendant vers la mer, afin de ne pas l'y enfermer, au lieu de lui en défendre l'entrée. Les aventuriers servant d'escorte aux ingénieurs, s'étant séparés en deux troupes, marchèrent sur les deux bords de la rivière, depuis l'endroit où le crocodile avoit

paru la première fois, et maudissoient la fortune de ce qu'ils étoient déjà parvenus à la moitié du cours de la rivière, sans avoir de nouvelles de ce qu'ils cherchoient, lorsque ceux qui suivoient la rive droite rencontrèrent un marais qui les obligeoit à prendre un assez grand détour. Tandis qu'ils s'y disposoient, ils virent ceux qui marchoient sur le rivage opposé se précipiter au milieu du fleuve ; ils virent flotter un linge, et, ne doutant pas que leurs compagnons n'eussent vu le monstre, ils se jetèrent aussitôt dans la rivière après eux, et le perfide crocodile, qui s'étoit mis en embuscade dans les roseaux du marais, se jeta sur eux, et les traita tous comme il avoit fait leurs parentés ou leurs maîtresses.

Les ingénieurs avec leurs ouvriers, de qui l'affaire n'étoit pas de se signaler par des actions de valeur ou de témérité, revinrent sur leurs pas; et, sans eux, on n'auroit jamais rien appris de la destinée des pauvres aventuriers.

Pendant qu'on déploroit leur perte, comme ils avoient fait celle de leurs défuntes maîtresses, on apprit que ce maudit crocodile ne gardoit plus aucune mesure dans les ravages qu'il faisoit; il avoit désolé l'une et l'autre rive de la rivière, en dévorant le bétail et les pasteurs, qui, n'ayant rien su de l'aventure, y conduisoient leurs trou-

peaux pour les y abreuver à l'ordinaire. Bientôt après, on vit diminuer dans la ville cette abondance de vivres, et cette profusion des choses les plus rares et les plus singulières qui servent au luxe et à la magnificence des capitales, et que la rivière y conduisoit de toutes les régions du monde: le monstre, caché, comme on a dit, dans l'épaisseur des roseaux où il s'étoit posté, d'un seul saut du marais dans la rivière, abîmoit tous les bâtimens qui la remontoient avec leurs marchandises; et les misérables qui les conduisoient devenoient sa proie. On ne sait s'il avoit entendu dire que les femmes sont naturellement plus tendres que les hommes; mais il est constant qu'il avoit tout une autre avidité pour le beau sexe qu'il n'avoit pour le nôtre.

Le roi d'Astracan étoit tellement accablé de tant de malheurs annoncés coup sur coup, qu'il ne savoit plus ce qu'il faisoit; cependant il ne savoit pas encore tous ses malheurs.

La belle princesse, qui, à son retour, de trois cent soixante-quatorze douzaines de chemises que sa feue dame d'atour avoit eues en garde, n'en trouva point, ne put jamais en faire faire une seule qui lui convînt. Après avoir épuisé les magasins de la ville et des environs de mousseline, de toute sorte de toile et de linge, elle fut réduite à se passer de chemise, ce qui étoit la

chose du monde qui lui faisoit le plus de peine. Toutes les chemises neuves qu'elle avoit essayées paroissoient comme ensorcelées; car celles qu'elle avoit portées le jour, lui avoient ôté toute envie de boire et de manger; et celles qu'elle avoit mises la nuit, toute envie de dormir.

Le roi, plus touché du chagrin de sa fille que de tous ses autres malheurs, crut qu'elle n'avoit rien de mieux à faire, dans cette extrémité, que d'envoyer de riches présens, par les grands officiers de la couronne, vers l'oracle du coq.

Ils furent bien reçus de la prêtresse du temple, et leurs présens encore mieux; mais elle leur dit qu'il y avoit déjà quelque temps que le coq étoit allé rendre visite au grand Caramoussal; et que c'étoit aux environs du mont Atlas qu'ils auroient satisfaction sur ce qu'ils étoient venus chercher aux environs de Fourchimène.

Quoique le roi leur maître fût affligé de ce retardement, il ne perdit pas courage; et ne donnant que le temps qu'il falloit pour les préparatifs, il dépêcha les mêmes ambassadeurs avec trois cents éléphans chargés de la plus magnifique toile peinte, et des plus beaux linges qui fussent dans tous ses états; et, pour rendre la chose encore plus touchante aux yeux de l'enchan-

teur Caramoussal, il y joignit sa musique de campagne, quoique cette musique, au rapport de ceux qui l'ont entendue, soit beaucoup plus propre à faire devenir fou, qu'à divertir ceux qui n'y sont point accoutumés.

Le prince de Trébizonde alloit lui dire qu'il en savoit quelque chose; mais l'autre ne lui en donna pas le temps, et poursuivant son récit :

Les satrapes d'Astracan, s'étant, dit-il, mis en chemin avec leur toile peinte et leurs guenons, après avoir côtoyé la Chersonèse Taurique et traversé l'une et l'autre Arménie, se rendirent enfin à une forêt où ils pensèrent perdre une partie des présens dont ils étoient chargés; je vous ai dit que trois cents éléphans portoient chacun un vaste ballot de la plus riche toile peinte qui fût dans l'univers, et qu'au haut de chacun de ces ballots on avoit mis un singe; je ne sais ce que le roi leur maître prétendoit que le sage Caramoussal fît de trois cents singes; mais quoi qu'il en soit, il leur avoit recommandé sur toutes choses de n'en pas perdre un seul.

La forêt qu'il falloit traverser pour se rendre où ils vouloient aller, étoit si farcie de toutes sortes de bêtes fauves, qu'il fallut avoir recours à leur musique pour s'y faire un passage; dès qu'elle se fit entendre, on les vit fuir tout éperdues, et disparoître en un moment plus effrayées

que si toutes les meutes et tous les piqueurs du monde eussent été à leurs trousses; cependant cet heureux succès pensa leur être funeste quelque temps après; car il ne furent pas plutôt au milieu de ce bois, formé de pommiers, de noyers et d'amandiers, que tous leurs singes, qui du haut de leurs éléphans n'avoient qu'un saut à faire pour se percher au haut des arbres, le firent dans un moment, à la réserve d'un seul.

Ce singe étoit le plus beau, le plus noble en ses manières, et le mieux fait de tous les singes, mais si triste, que les satrapes pleurèrent plus d'une fois pendant le voyage, de la douleur qui sembloit l'accabler; car, bien loin de gambader et de faire toutes les bouffonneries que faisoient ses compagnons, il passoit la plus grande partie du temps à lire; et quand il étoit interrompu par quelqu'accident, on le voyoit tantôt, la tête appuyée sur une de ses mains, s'ensevelir dans une profonde rêverie, et tantôt, les bras croisés, lever les yeux aux ciel, pousser de longs soupirs, et répandre des larmes en si grande abondance, qu'il étoit impossible à ceux qui l'observoient, de ne lui pas tenir compagnie.

Il s'étoit donc remis à lire sur son éléphant, tandis que les autres déchaînés par la forêt, faisoient un tintamarre et un vacarme à désespérer tous les environs. La caravane des ambassadeurs

fut obligée de s'arrêter trois jours entiers dans ce bois, avant que de pouvoir les rassembler; car ils ne quittèrent les arbres pour rejoindre la compagnie, que lorsqu'ils furent excédés de toutes sortes de fruits; encore n'en revinrent-ils pas tous; car, à quelques jours de-là, il en mourut trois d'une indigestion d'amandes, et trois autres d'un dévoiement, causé par les pommes vertes dont ils s'étoient crevés. Tout ce que purent faire les envoyés du roi, fut de les écorcher, et d'en remplir les peaux de paille, pour qu'il ne manquât rien au nombre, lorsqu'ils auroient l'honneur de les présenter au célèbre Caramoussal.

Dès qu'ils furent au pied de la montagne, ils envoyèrent donner avis de leur arrivée par un courrier, et savoir en même temps de l'enchanteur, si son plaisir étoit qu'ils se missent en chemin, avec tout leur équipage, pour se rendre à sa demeure, ou bien s'il aimoit mieux qu'ils fissent camper leur caravane aux environs, en attendant qu'il ordonnât de quelle manière il vouloit qu'ils lui fissent voir les présens dont ils étoient chargés.

Le courrier revint au bout de trois jours, et leur dit que Caramoussal n'étoit plus à l'endroit qu'il habitoit d'ordinaire; que s'étant retiré tout au sommet du mont Atlas, il n'y avoit que

leurs singes qui pussent grimper jusque-là; qu'il avoit cru devoir les en avertir, afin qu'ils prissent leur parti.

Celui qu'ils prirent à cette nouvelle, fut de laisser leurs présens et leur suite sous une sûre garde au pied de la montagne, et de gagner, du mieux qu'ils pourroient, l'endroit où l'on venoit d'apprendre qu'il s'étoit retiré.

Ils marchèrent quinze jours durant, toujours en montant par la route la plus pénible qui fut jamais, sans rien trouver que des rochers et des précipices. Enfin, après avoir maudit plus d'une fois le crocodile qui leur donnoit tant de peine, et la préférence dont on les avoit honorés pour cet illustre emploi, les objets qui s'offrirent à leurs yeux, et la route même, leur parurent moins effroyables, quoiqu'ils montassent toujours; ils trouvèrent de petits vallons arrosés de ruisseaux agréables, dont les bords étoient embellis de fleurs champêtres; ils virent des oiseaux d'une espèce toute nouvelle, à mesure qu'ils montoient, et de petits pavillons répandus par-ci, par-là: ce fut à six cents stades plus haut qu'ils n'eurent plus à monter et qu'ils ne virent que le ciel au-dessus d'eux, qu'ils rencontrèrent le fameux Caramoussal.

Il sortit d'un pavillon plus grand que ceux qu'ils avoient vus en montant, qui, d'un côté,

étoit ombragé d'un nombre infini d'orangers, et de l'autre environné de plusieurs machines qui soutenoient des astrolabes, des télescopes, et tous les instrumens dont on se sert pour observer le cours des astres. Lorsqu'il sortit de ce pavillon, il étoit accompagné d'un homme qui portoit son bras en écharpe. Comme ils étoient en peine lequel des deux étoit celui qu'ils cherchoient, il s'avança vers eux, et leur demanda civilement ce que les satrapes du grand roi d'Astracan souhaitoient de Caramoussal. A ces mots, ils se prosternèrent devant lui, comme ils auroient fait devant quelque divinité; car sa présence leur inspira tout un autre respect, que cette vénération que sa renommée, partout répandue, sembloit exiger : ils s'étoient attendus à voir la figure hideuse d'un enchanteur, ou tout au moins quelque vieillard à longue barbe, tout courbé par son extrême décrépitude; mais ils furent bien étonnés de voir un grand homme, qui, quoique sur le retour de son âge, avoit l'air auguste, le port majestueux, et qui étoit vêtu le plus noblement du monde.

Il les releva d'abord. Ils exposèrent leur commission, les circonstances des malheurs sur lesquels ils venoient le consulter, et lui firent le dénombrement des présens qu'ils lui apportoient.

Après les avoir paisiblement écoutés, il les conduisit, avant que de leur répondre, vers un endroit de la montagne dont on découvroit toute la mer, et dont on auroit pu découvrir toute la terre, si la vue des hommes en étoit capable. Ils furent épouvantés de la prodigieuse élévation où ils se virent : les îles qui s'élevoient dans la mer, leur parurent comme des petites taches noires, et les plus gros vaisseaux comme des atômes flottans. Ce fut alors que prenant la parole, il leur tint ce discours : Je ne suis rien moins que ce que croient la plupart de ceux qui ne me connoissent que par une réputation que je ne mérite pas. Il est bien vrai qu'une connoissance acquise par de longues méditations, une spéculation continuelle, et peut-être la proximité des corps célestes, m'ont donné de grandes lumières dans tout ce que l'astrologie a de plus infaillible; je dirai même que la plupart des oracles ont moins de certitude dans leurs réponses, qu'il n'y en a dans mes conjectures et mes prédictions. Pour celui du coq d'où l'on vous a renvoyés vers moi, ou plutôt qu'on vous a conseillé de chercher en ces lieux, il n'est plus question désormais de sa divinité; d'autres soins etd'autres emplois l'occupent.

Considérez, poursuivit-il, la distance qu'il y a de l'endroit où nous sommes jusqu'aux flots

qui se brisent contre le pied de la montagne. Si le roi, votre maître, pouvoit rassembler trois rouets qui sont dispersés par le monde, il ne lui seroit pas impossible, par le moyen de ces trois rouets, de faire une corde qui, du sommet du mont Atlas où nous sommes, pût atteindre jusqu'à la surface de la mer. Cet ouvrage achevé, tous ses souhaits seroient accomplis; le monstre disparoîtroit pour jamais; la princesse sa fille riroit, parleroit, et les mêmes rouets lui fileroient une chemise plus fine que celle qu'elle a perdue, sans qu'elle lui ôtât l'appétit pendant le jour, ni le repos pendant la nuit; mais, comme il est impossible que le roi d'Astracan soit jamais en possession de ces rouets enchantés tous trois ensemble, voici ce que je lui conseillerois de faire pour sauver ses états d'une entière désolation, et pour donner à la plus belle princesse de l'univers ce qui lui manque pour être la plus heureuse et la plus accomplie : Qu'il fasse publier par toutes les régions de la terre, que quiconque fera rire la princesse, ou vaincra le crocodile en combat singulier, n'aura qu'à choisir, pour sa récompense, ou l'adorable Mousseline avec tous les états du roi son père, ou bien toutes les forces et toute la puissance du même roi pour l'assister dans telle autre conquête qu'il pourroit méditer. Qu'il soit permis aux aventu-

riers de combattre le monstre, quand ils n'auroient pas réussi dans l'autre entreprise ; car il est indifférent qu'on commence par le monstre ou par la princesse ; qu'elle soit accessible à tous ceux qui demanderont à la voir, de quelque figure et de quelque condition qu'ils puissent être; et enfin qu'elle ne manque pas de faire un voyage de deux mois chaque année, pour exposer ses appas divins dans les différentes provinces qui joignent les états du roi, son père. Allez, illustres satrapes, poursuivit-il; rendez au prince qui vous envoie les magnifiques présens dont il a voulu m'honorer : Caramoussal ne veut, pour récompense des services qu'il rend, que le plaisir de les avoir rendus. Et si l'arc et les flèches, dit celui qui portoit le bras en écharpe, se trouvoient parmi leurs présens ou leur équipage? Les ambassadeurs, qui ne s'étoient pas avisés de le regarder avec attention avant ce discours, tournèrent les yeux sur lui, et pensèrent tomber de leur haut, de lui voir une bouche si prodigieusement grande, qu'elle n'en devoit rien à l'énormité de celle du roi Fortimbras. Caramoussal, sans être surpris de leur étonnement, prévint les protestations que les ambassadeurs alloient faire qu'ils n'avoient ni arc ni flèches; et s'adressant à celui qui portoit le bras en écharpe : Ce n'est pas, lui dit-il, si près de ces

lieux qu'il faut espérer de retrouver les armes dont vous parlez. Ensuite ayant congédié messieurs de l'ambassade, ceux-ci rejoignirent leur caravane, en moins de temps et avec beaucoup moins de peine qu'ils n'en avoient eue à se rendre auprès du grand Caramoussal.

Comme ils avoient été long-temps absens, ils firent la revue de leurs éléphans, de leurs ballots de toile peinte, et de leurs singes; le compte se trouva juste, à la réserve du singe affligé, qui depuis huit jours avoit disparu, sans que ceux qu'on avoit laissés à la garde de l'équipage pussent dire de quelle manière, et sans qu'on en eût pu savoir des nouvelles, quelque recherche qu'on eût pu faire partout à la ronde.

Les satrapes, affligés de sa perte, et de n'avoir pu du moins trouver son corps pour le bourrer de paille, comme ils avoient fait ceux des six autres, se mirent en chemin pour se rendre auprès du roi, leur maître.

A la sixième journée de chemin, après un long détour pour éviter le bois si funeste à leurs singes, il leur arriva une aventure qui les embarrassa d'abord, quoique la fin leur donnât beaucoup de joie; ils aperçurent de loin des chameaux escortés d'une troupe de gens armés; comme les chefs de cette troupe paroissoient être de quelque conséquence, et que les cha-

meaux si soigneusement gardés leur parurent chargés de quelque chose de rare ou de précieux, ils ordonnèrent à leur musique de jouer aussitôt qu'ils furent en état de se faire entendre. A ce concert infernal, il n'y eut ni bête, ni homme, parmi ceux qu'ils avoient prétendu honorer, qui fût capable de résister; mais sur-tout les chameaux faisoient rage de regimber, de se cabrer, et de mettre le désordre partout; dans la frayeur épouvantable dont ils étoient saisis, ils jetèrent à terre la charge qu'ils portoient; et ces charges en tombant firent ouvrir certaines cages de fer, d'où sortirent certains tigres et certains lions qui ne plurent pas aux musiciens de la sérénade; car ils vinrent droit sur eux, et il en coûta la vie à quelques-uns des moins diligens à se sauver.

Cependant les éléphans faisoient bonne contenance, et les singes fort mauvaise; car, tandis que les premiers tenoient ces bêtes carnacières en respect avec leurs trompes, les singes remplissoient l'air de cris effroyables, et gâtoient toute la magnifique toile peinte sur laquelle ils étoient perchés; ce fut dans ce moment que la gloire de tous les singes de l'univers, sortant de derrière une pointe de rocher dont il s'étoit couvert, parut au grand étonnement des satrapes; il étoit armé d'un arc et d'un carquois garni de

flèches; il en choisit une pour chaque tigre, et une pour chacun des lions, et d'une atteinte infaillible leur en perça le cœur l'un après l'autre; quand il les vit par terre, il fut de sang-froid retirer ses flèches de leurs corps, salua les satrapes, ses conducteurs, et disparut parmi les rochers qui bordoient la plaine, aussi subitement qu'il s'étoit offert à leurs yeux.

Je ne sais de quelle manière les ambassadeurs et l'escorte des lions et des tigres se séparèrent après cette aventure; mais on sait que les premiers, de retour à la cour d'Astracan, ayant informé le roi, leur maître, de la réponse et des conseils du grand Caramoussal, qu'ils avoient apportés par écrit, le roi, de l'avis de son conseil et du consentement de la princesse sa fille, avoit envoyé publier par tout l'univers les conditions auxquelles il étoit permis à tous aventuriers d'entrer en lice, et d'aspirer à la possession de la plus belle princesse qui fût sous le ciel, et de l'un des plus puissans empires de la terre.

Comme depuis cette publication la renommée avoit porté le bruit de la beauté de la princesse encore plus loin que n'avoit fait le péril effroyable ou la singularité des deux aventures qu'on devoit éprouver, la princesse n'a pas manqué de se promener par toutes les provinces à la ronde pendant deux ou trois mois de chaque année;

tous ceux qui l'ont vue, soit dans ses voyages, soit à la cour du roi son père, ont trouvé sa beauté infiniment au-dessus de ce qu'on en publioit, et la plupart, séduits par tant d'éclat et par des espérances si brillantes, ont succombé dans l'épreuve des aventures.

Voilà, seigneur, me dit le chevalier de l'alêne, ce qui nous rassemble ici, et voilà l'aventure que votre parole vous engage de tenter. En finissant ce récit, nous nous trouvâmes au bord du fleuve, où mes yeux furent surpris du plus rare et du plus magnifique spectacle qu'on puisse voir.

Mais je crois qu'il est bon de remettre le reste du récit que faisoit le prince de Trébizonde, à la seconde partie de ces mémoires.

FIN DES QUATRE FACARDINS.

L'ENCHANTEUR FAUSTUS,

CONTE.

BELLE Daphné, je me repens
De la petite confidence
Que je vous fis vers le printemps,
En parlant des amusemens
Que le loisir et l'indolence,
Ou plutôt que votre présence
M'inspiroient dans ces lieux charmans
Où les Grâces et les *Sorans*
Ont établi leur résidence.
Je sais de quelle indifférence
Le ciel vous fit pour tout encens,
S'il s'adresse à vos agrémens;
Car j'en ai quelque expérience.
Il est même certains momens
Où, malheur à qui vous encense,
Et, dans ses discours ou ses chants,
Vous va donnant la préférence
Sur les beautés de notre temps.
Pourquoi donc, avec ce mérite,

Si rare chez d'autres beautés,
Voulez-vous tant que je m'acquitte ?
Pourquoi faut-il qu'on vous irrite
En vous disant vos vérités?

Cela veut dire, en peu de mots, mademoiselle, qu'il y a je ne sais combien que vous me persécutez pour un misérable écrit, indigne de vous et de moi. Vous le voulez voir, quoique je vous aie dit que j'ai tâché d'y mettre quelque chose qui vous ressemble ; et cependant vous ne voulez pas que ce qu'on fait pour vous ait de votre air, tant vous avez peur que ce ne soit vous flatter que d'attraper votre ressemblance ! Il n'y a pas de peintre que cela n'embarrasse ; mais pour dépayser votre délicatesse sur les louanges, il faut vous conter une historiette où vous serez mise tout au long, sans pouvoir y trouver à redire.

La reine Élisabeth, dont fut autrefois grand amiral en Irlande un grand grand-père ou trisayeul de madame votre mère, étoit une merveilleuse princesse pour la sagesse, le savoir, la magnificence et la grandeur d'âme : tout cela étoit beau ; mais elle étoit envieuse comme un chien, jalouse et cruelle ; et cela gâtoit tout :

Je n'entends pas, en parlant d'elle,
Parler de cette cruauté

Dont une farouche beauté
Martyrise un amant fidèle;
Car, entre nous, de ce côté,
La reine n'étoit point cruelle;
Et dans l'histoire on a douté
Si sa pudique majesté,
Qui fut au dieu d'hymen rebelle,
L'avoit été par chasteté,
Ou par une incommodité
D'espèce bizarre et nouvelle;
Mais, en fait de virginité,
Ce fut une étrange pucelle.

Quoi qu'il en soit, la renommée, qui dit le le bien et le mal, avoit porté son caractère jusqu'au fond des Allemagnes, d'où certain personnage partit en poste pour se rendre à sa cour. Il s'appeloit Fauste; peut-être le nommerons-nous quelquefois Faustus, pour la commodité de la rime, en cas que la fantaisie nous prenne de le mettre en vers. Ce Fauste donc, grand magicien de profession, eut envie de s'informer par lui-même si cette Élisabeth, dont on parloit tant, étoit aussi merveilleuse en belles qualités, qu'elle étoit endiablée sur les autres. Il en pouvoit être juge compétent; tout ce qui se passoit là-haut au pays des étoiles et des planètes, lui étoit connu, et Satan lui obéissoit comme son chien. Il savoit tout plein de petits secrets pour rire, et un million de tours de passe-passe,

qui ne faisoient ni bien ni mal : comme, par exemple, quand il vouloit, une duchesse couroit les champs après son cocher ; et un archevêque passoit les jours à faire des vers pour sa servante de cuisine, et les nuits à lui donner des sérénades ; c'étoit lui qui le premier, en Angleterre, avoit enseigné à mettre, dans certains jours de l'année, du romarin, du pissenlit, des os de becasse et autres curiosités de cette nature sous les chevets des jeunes pucelles, pour leur faire voir, la nuit en songe, celui par qui elles ne le seroient plus. La reine, charmée des gentillesses qu'on en disoit, voulut le voir, et dès qu'elle le connut, elle devint presque folle de son savoir et de ses manières. Elle croyoit bien avoir elle-même tout l'esprit du monde, et n'avoit pas tort ; elle se flattoit aussi d'être la plus belle personne de son royaume ; mais il n'en étoit rien.

Un jour qu'elle s'étoit extraordinairement parée pour une audience d'ambassadeurs, elle se retira dans son cabinet après la cérémonie, et elle y fit venir notre docteur. Après s'être admirée quelque temps dans deux ou trois grands miroirs, elle parut fort contente d'elle-même :

Elle avoit cet air qu'au matin
Du soleil a l'avant-courrière :
Rien n'étoit si frais que son teint ;
C'étoit tout lys et tout jasmin,

Mêlés de rose printannière ;
Car, dès qu'on a force or en main,
Les plus beaux teints ne manquent guère.
Court étoit son vertugadin,
Et montroit, depuis l'escarpin,
Sa jambe presque toute entière ;
Et s'étant assise à la fin,
Le dos penché contre sa chaise,
Comme qui diroit sans dessein,
Ce penchement montroit son sein,
Ayant fait regrimper sa fraise ;
Tandis que sur sa blanche main
Rubis et diamans sans fin
Alloient brillant tout à leur aise.

Ce fut dans cet état que l'enchanteur Faustus la trouva ; c'étoit bien le courtisan le plus adroit, pour un sorcier, qu'on pût voir au monde ; et, connoissant le foible de la reine sur sa beauté imaginaire, il n'eut garde de manquer une si belle occasion de lui faire sa cour. Ainsi choisissant le rôle d'Esther interdite, il fit trois pas en arrière, comme pour tomber en foiblesse. La reine lui ayant demandé s'il se trouvoit mal, il dit que non, Dieu merci ; mais que la gloire d'Assuérus l'avoit ébloui. Elle, qui savoit l'Ancien et le Nouveau Testament par cœur, trouva l'application juste et ingénieuse ; mais n'ayant pas alors son sceptre sur elle, pour lui en faire baiser le bout en signe de grâce, elle se contenta de

tirer un rubis de ses doigts d'ivoire, dont il se contenta aussi. Vous nous trouvez donc assez passable pour une reine, lui dit-elle, en repassant ses lèvres du bout de la langue, comme sans y songer. A cela, il se donna au diable (le présent n'étoit pas nouveau); il se donna donc au diable, que non-seulement il n'y avoit ni souveraine ni particulière qui l'égalât, mais même qu'il n'y en avoit jamais eu. O Fauste! mon ami, lui dit-elle, si ces fameuses beautés des siècles passés pouvoient revenir, il seroit aisé de voir que vous nous flattez. Votre majesté les veut-elle voir, dit-il? elle n'a qu'à dire; elle en aura bientôt le cœur net. Notre homme ne manqua pas d'être pris au mot, soit qu'elle eût envie de l'éprouver dans un effet si merveilleux de science magique, ou qu'elle voulût satisfaire une curiosité qu'elle avoit eue depuis assez long-temps.

Au reste, mademoiselle, n'allez pas vous imaginer que ce que je vais dire soit une fable de ma façon. L'événement est tiré des mémoires d'un des beaux esprits de ce temps-là : c'étoit le chevalier Sidney, espèce de favori de la reine, qui, parmi quelques faits particuliers de sa vie, a mis cette aventure tout au long; et c'est du feu duc d'Ormond, votre grand-oncle, qui m'en a souvent fait le récit, que je tiens ce passage d'histoire.

Elle dit donc que notre magicien pria la reine de vouloir bien passer dans une petite galerie qui étoit près de son appartement, tandis qu'il iroit chercher son livre, sa baguette et sa grande robe noire. Il ne fut pas long-temps à revenir avec son équipage et ses talismans. Il y avoit une porte à chaque bout de la galerie, par une desquelles les personnages que sa majesté souhaiteroit entreroient, et sortiroient par l'autre. Il n'y eut que deux personnes, sans plus, d'admises avec la reine au spectacle : l'une desquelles fut le comte d'Essex, et l'autre le Sidney, auteur de nos mémoires.

La reine étoit placée devers le milieu de la galerie, ses deux favoris, à droite et à gauche, auprès de son fauteuil, autour desquels aussi bien que de leur maîtresse l'enchanteur ne manqua pas de tracer des cercles mystérieux avec toutes les façons et cérémonies en pareil cas usitées; il en traça un autre vis-à-vis, où il se mit lui-même, laissant un espace au milieu pour le passage des acteurs. Cela fait, il supplia la reine de ne pas dire un mot tant qu'ils seroient sur la scène, et sur-tout de ne se point effrayer, quelque chose qu'elle pût voir. Cette dernière précaution étoit assez inutile à son égard; car la bonne dame ne craignoit ni Dieu, ni diable. Après ce mot d'avis, il lui demanda laquelle des

beautés trépassées elle souhaitoit de voir la première. Elle dit que, pour suivre l'ordre des temps, il falloit commencer par la belle Hélène. Sur quoi le négromancien, dont le visage parut un peu changé, leur dit : Tenez vous bien! Le chevalier Sidney, dans son récit, avoue que sur le point de cette opération magique, le cœur lui battit un peu; que le brave comte d'Essex en devint pâle comme un mort; mais qu'il ne parut pas la moindre petite émotion à la reine. Ce fut alors,

Qu'ensuite de quelqu'orémus,
Et de quelque autre momerie
Que font gens de la confrérie,
Dans les vieux contes rebattus
D'esprits et de sorcellerie,
Le révérend docteur Faustus,
Voyant trembler la galerie
Et nos deux héros éperdus,
Dit, criant comme une furie,
Paroissez, fille de Léda,
Et d'une prompte obéissance
Offrez-vous à notre présence,
Telle que vous étiez quand, sur le mont Ida,
Vénus au beau Pâris jadis vous accorda,
En faveur de la préférence
Dont vous fûtes la récompense
Dans le procès qu'il décida.

Après cette invocation, la belle Hélène n'eut

garde de se faire attendre ; elle parut au bout de la galerie, sans qu'on se fût aperçu comme elle y étoit entrée. Elle étoit habillée à la grecque; et, suivant les mémoires de notre auteur, son habillement ne différoit en rien de celui de nos déesses d'opéra. Sa coiffure étoit composée de quantité de plumes flottantes sur sa tête et surmontées d'une belle aigrette ; des boucles de cheveux noirs lui descendoient jusqu'à la ceinture par devant, et jusqu'au croupion par derrière ; ses engageantes lui battoient agréablement les genoux, en marchant ; et la queue qu'elle traînoit à la lacédémonienne, avoit pour le moins quatre aunes d'un riche brocard de Corinthe. Cette figure s'arrêta quelque temps devant la compagnie ; et s'étant tournée face à face devers la reine, pour en être mieux observée, elle en prit congé avec un certain sourire, entre doux et hagard, et sortit par l'autre porte.

Dès qu'elle disparut : Quoi ! dit la reine, c'est là cette belle Hélène? Je ne me pique pas de beauté, poursuivit-elle ; mais je veux bien mourir si je changeois de figure avec elle, quand même cela se pourroit. Je le disois bien à votre majesté, répondit l'enchanteur ; et cependant voilà justement comme elle étoit dans sa plus grande beauté. Je trouve pourtant, dit le comte d'Essex qu'elle ne laisse pas d'avoir les yeux

assez beaux. Oui, dit Sidney; ils sont grands, noblement fendus, noirs et brillans; mais, après tout, ses regards disent-ils quelque chose? Pas un mot, répondit le favori. La reine, qui, ce jour-là, s'étoit fait le visage rouge comme un coq, demanda, en parlant du visage d'Hélène, comment on trouvoit son teint de porcelaine. De porcelaine! s'écria le comte; c'est tout au plus de la fayence. Peut-être, poursuivit-elle, qu'ils étoient à la mode de son temps; mais vous avouerez que, dans aucun siècle, il n'a été permis d'avoir les pieds tournés comme elle.

Je ne hais pas son habit, poursuivit la reine, et je ne sais si je ne le mettrai point à la mode, au lieu de ces impertinens vertugadins dont les femmes ne savent que faire en quelques occasions, et où l'on ne sait que faire des femmes en quelques autres. Pour l'habit, passe, dit le comte d'Essex; mais, ma foi, ce n'est pas grand' chose que la figure que nous venons de voir. Le chevalier Sidney, topant à la remarque, s'écria:

O Pâris! quel amour fatal
Te fit dans Ilion renfermer une proie,
Dont nous venons de voir le piètre original!
Si cet exploit d'abord te donna quelque joie,
Sa présence y fit plus de mal,
Que ce grand diable de cheval
Qui fit périr l'antique Troie.

Cette bénigne critique sur la figure et les prétendus défauts d'Hélène étant finie, la reine eut envie de voir cette belle et infortunée Mariamne, dont l'histoire fait une si belle mention. L'enchanteur ne se le fit pas dire deux fois; mais il ne jugea pas à propos d'évoquer une princesse qui avoit connu le vrai Dieu, de la même manière qu'il avoit appelé la beauté payenne. C'est pourquoi s'étant tourné quatre fois vers l'orient, trois au midi, deux au couchant, et une seule du côté du septentrion, il dit en hébreu, mais d'une manière fort honnête : Mariamne, fille d'Hircan, montrez-vous, s'il vous plaît, vêtue comme vous aviez coutume de l'être pendant la fête des Tabernacles. A peine eut-il fini, que l'épouse d'Hérode parut, et s'avança gravement jusqu'au milieu de la galerie, où elle s'arrêta, comme avoit fait la première. Quant à son habit et à son ajustement, ils sembloient répandre sur toute sa personne un air de noblesse et de dignité qui la rendoit respectable. Elle étoit mise à peu près comme on représente le grand sacrificateur des Juifs, excepté qu'il ne lui paroissoit point de barbe, et qu'au lieu de cette tiare en croissant que portoient les grands-prêtres, un voile de gaze, qui prenoit depuis la tête et qui étoit rattaché vers la ceinture, traînoit bien loin derrière elle. Après s'être long-temps arrêtée devant la

compagnie, elle poursuivit son chemin, mais sans faire la moindre honnêteté à la fière Élisabeth. Est-il possible, dit cette reine, dès qu'on ne la vit plus, que cette célèbre Mariamne fût faite comme cela? Quoi! c'étoit une grande idole, pâle, maigre et sérieuse; et depuis tant de siècles elle a passé pour une merveille! Ma foi, dit le comte d'Essex, si j'avois été à la place d'Hérode, je ne me serois jamais brouillé avec un chat sauvage comme cela, sur le refus de ses caresses. Je lui ai pourtant trouvé, dit Sidney, une certaine langueur touchante dans les regards, un grand air, et quelque chose de noble et de naturel dans toute l'action. Fi! répondit l'autre; la grandeur de son air est impertinente; la grâce qu'elle a dans ces manières aisées que vous admirez, est pleine de présomption, et je lui trouve de l'insolence jusque dans la taille. La reine, ayant approuvé tout cela, condamna principalement la pauvre princesse sur le mépris et l'aversion qu'elle avoit eus pour la personne de son mari, et sur la résistance continuelle qu'elle avoit faite à ses plus tendres empressemens; qu'elle avoit beau dire que c'étoit parce qu'il avoit égorgé toute sa famille, ce n'étoit pas une raison pour lui refuser les droits de l'hymen, quand il les auroit exigés vingt fois par jour; et conclut que, pour cette seule rebel-

lion, Hérode avoit bien fait de lui couper la tête.

Le docteur Fauste, pour paroître savant en tout, assura que ce n'étoit point pour cette raison qu'Hérode s'étoit défait de la chaste Mariamne; que tous les historiens s'y étoient mépris; mais qu'une certaine Salomé, sœur du roi, et maudite de Dieu, avoit rapporté à son frère, qu'étant à un sacrifice auprès de la reine, elle l'avoit entendue de ses propres oreilles, qui prioit bien dévotement le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, de la délivrer de son vieux cocu de mari. Si ce trait anecdote ne fut pas cru, au moins parut-il nouveau. Un moment après la reine ordonna qu'on fît venir Cléopâtre, du même air qu'elle auroit pu demander une de ses femmes de chambre.

Pas n'y manqua le savant Fauste;
Et, pour n'être point ennuyeux,
Il fit partir devant ses yeux
Un petit diablotin en poste,
Pour la transporter dans ces lieux.

Peut-être serez-vous bien aise d'apprendre la manière dont ce courrier fut dépêché? La voici. Il ne fit que prendre un grand bonnet fourré qu'il portoit, et en trois coups de baguette l'ayant métamorphosé en haquenée blanche, la plus jolie du monde, il lui mit un bout de sa

baguette dans le derrière, et après avoir soufflé dans l'autre, la haquenée partit comme un éclair, et, en sept minutes, revint avec l'illustre Cléopâtre, qui mit pied à terre au bout de la galerie. La reine comptoit bien que cette apparition dédommageroit sa curiosité du peu de satisfaction que les charmes tant vantés des autres lui avoient donné. Nous allons voir ce qui en arriva.

La reine d'Égypte avoit fait de grands apprêts, ayant appris par sa monture le sujet de son voyage et le peu de cas qu'on avoit fait de la belle Hélène et de l'infortunée Mariamne. Dès qu'elle parut, la galerie fut embaumée des parfums les plus précieux de l'Arabie Heureuse; car elle s'en étoit mis partout, tant à cause qu'il y avoit du temps qu'elle étoit morte, que pour laisser au moins sa mémoire en bonne odeur, en cas qu'on ne fût pas content de sa figure après son départ. Elle avoit la gorge fort découverte; une attache de rubis et de gros diamans retroussoit ses jupes beaucoup au-dessus du genou gauche. Ce qui n'étoit pas découvert de sa personne, paroissoit très-distinctement au travers d'une gaze transparente qui composoit son habillement. Dans cet équipage galant et léger, elle fit au milieu de la galerie le même manége qu'avoient fait avant elle les deux autres.

Dès qu'elle eut le dos tourné, on ne manqua pas de tomber sur sa personne et sur sa friperie. La reine crioit comme une possédée qu'on lui brûlât du papier sous le nez, à cause des vapeurs que l'onguent dont cette momie s'étoit frottée, lui avoit causées. Elle la trouva moins supportable que la femme d'Hérode et que la fille de Léda; elle se moqua fort de ce qu'elle s'étoit troussée en Diane pour montrer la plus vilaine jambe du monde; et dit qu'elle auroit mieux fait de paroître en robe fourrée, que dans ce petit habillement d'été, qui exposoit à la vue des trésors qui n'étoient faits que pour être éternellement cachés. En effet, dit le comte d'Essex, voilà un corps plaisamment bâti pour aller aussi débraillée qu'elle fait! Il est vrai qu'elle a la peau assez blanche pour une Égyptienne; mais c'est l'apanage de toutes les rousses, dont elle a sans doute été l'archidoyenne en son temps. Le chevalier Sidney, qui, outre ces défauts, trouvoit qu'elle avoit trop de ventre et trop peu de derrière, s'écria:

Faste, par cette vision,
Combien de choses à rabattre
Dans la riante fiction
Que l'histoire nous fait, à sa confusion,
De la fameuse Cléopâtre!
Ah! dans le combat d'Actium,

Antoine, pour elle poltron,
Devoit cent fois plutôt se battre,
Ou se faire tenir à quatre,
Que de suivre cette guenon.

Guenon, tant qu'il vous plaira, dit le docteur! Voilà pourtant celle qui mit dans ses fers le héros qui s'étoit rendu maître du monde, et c'est cette même guenon qui tourna la tête à cet autre héros que vous venez de dire. Mais, madame, dit-il à la reine, puisque ces fameuses étrangères ne sont pas de votre goût, n'en cherchons plus hors de vos états; l'Angleterre, qui a toujours été en possession de produire des beautés parfaites, comme nous le voyons par votre majesté, nous fournira peut-être un objet plus digne de votre attention dans l'apparition de la belle et malheureuse Rosemonde. Votre grandeur, qui sait tout, n'en ignore apparemment pas l'histoire. J'en ai quelqu'idée, dit-elle; mais, comme mes grandes occupations l'ont presqu'effacée de ma mémoire, je ne serai pas fâchée qu'on l'y retrace par une petite répétition de ses aventures.

Il n'y a pas encore trois jours, dit le chevalier Sidney, que je lisois cet endroit de la vie d'Henri II, un de vos plus illustres prédécesseurs. Ce grand roi avoit le cœur du monde le plus tendre, mais rien moins que scrupuleux sur

l'inconstance; cependant il y avoit quelques années qu'une certaine Jeanne Shoar en étoit en paisible possession : elle avoit de la beauté; mais il s'en falloit bien qu'elle en eût assez pour fixer une légèreté comme la sienne, si le diable ne s'en étoit mêlé; car, en ces temps-là, tout le monde tenoit pour constant que c'étoit par sortilége et pure magie qu'elle s'étoit fait aimer, et qu'elle conservoit sa conquête. C'est à Faustus à nous dire ce qu'il en pense, lui qui est versé dans ces innocentes petites rubriques. Quoi qu'il en soit, voici comme l'enchantement de dame Jeanne se rompit, si tant est qu'il y en ait eu à son fait.

Le roi s'étant un jour égaré à la chasse dans une vaste forêt, fit tant en tournoyant et retournoyant de côté et d'autre, qu'il se trouva au bord d'un ruisseau dont l'eau étoit belle et claire; il en suivit quelque temps le cours, et cela le mena dans un endroit où le ruisseau, s'élargissant, faisoit une espèce de bassin, bordé d'un gazon vert et frais, ombragé de grands arbres extrêmement touffus. Or, comme ces sortes d'endroits sont d'ordinaire les scènes de quelqu'aventure, celle qui lui arriva fut de trouver d'abord des habits de femme au pied d'un de ces arbres, ce qui l'obligea de mettre pied à terre avec quelqu'émotion; et, s'étant avancé trois ou

quatre pas, il vit les personnes à qui ces habits appartenoient : c'étoient deux nymphes qui étoient jusqu'au cou dans cette fontaine, et qui poussèrent en même temps deux cris des plus aigus, voyant un homme de cette apparence qui venoit droit à elles. Le visage de la plus jeune le frappa d'un si grand étonnement, qu'il en demeura quelque temps immobile et parut tout éperdu ; il ne prit pas garde à l'autre, quoiqu'elle fût sortie de l'eau comme une étourdie, pour courir à ses habits. Sa compagne qui avoit bien autant de peur, et qui n'avoit pas été moins surprise qu'elle, ne jugea pas à propos de l'imiter. Elle étoit fort embarrassée ; mais voyant que le roi ne l'étoit pas moins, elle se rassura un peu, et lui dit que, comme tout ce qui paroissoit en sa personne lui faisoit juger qu'il avoit été armé chevalier, elle le supplioit de lui accorder un don : c'étoit la grande manière en ces temps-là. Ainsi le roi qui lui avoit déjà donné sa personne, sa liberté, son cœur et son âme, jura qu'il ne lui refuseroit rien de ce qu'elle lui feroit l'honneur de lui demander, quand ce seroit la moitié de son royaume. A ce mot, la belle tressaillit, et pensa se lever pour lui faire la révérence ; mais supprimant ce premier mouvement que le respect et le devoir lui avoient inspiré, la grâce qu'elle lui demanda, fut d'avoir la bonté de

se retirer, jusqu'à ce qu'elle fût sortie de l'eau et qu'elle eût repris ses habits. Il obéit comme un enfant, quoique dans ces sortes d'occasions il fût d'ordinaire aventureux; mais le pauvre prince l'aimoit déja à la fureur. Il n'en faut pas davantage pour que l'homme du monde le plus délibéré devienne plus soumis et plus timide qu'une pucelle auprès de l'objet aimé. Il se retira donc; mais ce ne fut pas avec intention de tenir tout à fait sa parole. Dès qu'il se vit couvert de quelques buissons, il donna un coup de fouet à son cheval, qui se mit à galopper par le bois; et sa majesté se mit à quatre pattes, et, s'étant traînée vers l'endroit d'où elle venoit, elle écartoit doucement les branches qui lui fermoient la vue de la fontaine, justement comme la belle inconnue en sortoit sans aucune précaution, et sans se douter de cette supercherie de la part d'un chevalier errant, qui de plus étoit roi. Dieu sait si le prince, qui étoit devenu éperdument amoureux à ne lui voir, pour ainsi dire, que le bout du nez, trouva de quoi achever de s'enflammer dans la contemplation de tout le reste. L'histoire dit que, quoiqu'il fût à quatre pattes, il y auroit bien resté trois jours sans boire ni manger, tant les objets lui plaisoient; mais on ne lui en donna pas le temps : la nymphe fut s'habiller; et son nouvel adorateur, après un petit détour, se présen-

ta devant elle. La première chose qu'il fit, ce fut de se jeter à ses pieds pour lui jurer qu'il l'adoroit, sans s'informer qui elle étoit. La surprise, le respect, l'émotion et la rougeur, qui s'étoient emparés tout à la fois de la charmante étrangère, auroient sans doute désorienté les appas de toute autre; mais les siens n'en firent que croître et embellir; si bien que le pauvre roi... Chevalier, dit la reine, abrégeons, s'il vous plaît. Tant qu'il vous plaira, madame, reprit-il. On entendit un grand bruit de chevaux : c'étoient les gens de la suite du roi, qui, l'ayant cherché pendant une grosse demi-heure, lui ramenoient son cheval par la bride. Il remonta dessus, après avoir appris que sa nouvelle divinité s'appeloit Rosemonde, fille d'un baron dont le château n'étoit qu'à cinquante pas de cette forêt. Il revint tout rêveur, et tout refroidi pour sa maîtresse Jeanne. Elle s'en aperçut bientôt; il ne s'en mit guère en peine; il alloit plus souvent à la chasse, et en revenoit toujours plus refroidi pour elle. Cela fit naître les soupçons; et les soupçons mirent force espions en campagne; un desquels informa qu'on avoit trouvé le roi à deux genoux devant une jeune personne belle comme un ange, le jour qu'il s'étoit égaré; et que toutes les chasses qu'il avoit faites depuis, n'avoient été qu'à son intention. A cette découverte, la dame

Jeanne, qui, sauf le respect de votre majesté, étoit la plus méchante carogne de l'univers, jeta feu et flammes, gourmanda le roi, comme elle auroit fait son laquais; et, comme elle avoit un ascendant diabolique sur son esprit, elle l'obligea par ses menaces et ses vacarmes de consentir, comme un grand benêt qu'il étoit, qu'on enlevât la pauvre Rosemonde, et qu'on l'enfermât dans un vieux château au milieu d'un désert, qui s'appelle encore de nos jours la prison de Rosemonde. Ce fut dans cette prison qu'au bout de quelques années, la détestable Shoar fit étrangler sa rivale, pendant un voyage que le roi fut obligé de faire en France.

Voilà, dit la reine, une fin bien déplorable! Ce qu'il y eut de plus triste, dit l'enchanteur, c'est qu'elle fut enlevée, et qu'elle mourut sans que ce roi si passionné eût jamais mis d'autre fin à une aventure qui avoit eu de si tendres commencemens. La bonne Élizabeth, après un certain branlement de tête et un petit sourire d'incrédulité, témoigna beaucoup d'impatience de voir celle dont on venoit d'abréger l'histoire. Il y a, dit Faustus, un instinct secret dans cet empressement, puisque, suivant la tradition, et quelques mémoires de ces vieux temps, la belle Rosemonde avoit beaucoup de votre air, et ressembloit passablement à votre majesté, quoique

ce fût en laid, comme on peut croire. Voyons-la, dit la reine. Mais, dès qu'elle paroîtra, chevalier Sidney, je vous ordonne de l'observer avec la dernière exactitude, afin que, si nous trouvons qu'elle en vaille la peine, vous en puissiez faire une description ressemblante. Cet ordre donné, et quelques petites conjurations finies, comme l'endroit où la belle étoit enterrée n'étoit qu'à trente lieues de Londres, elle parut au bout d'un moment. Dès la porte de la galerie, son air et sa figure plurent extrêmement. A mesure qu'elle avançoit, ses attraits sembloient briller d'une nouvelle lumière; et sitôt qu'elle fut à portée d'être mieux examinée, l'approbation de la compagnie parut à certains airs de plaisir et d'admiration que chacun témoignoit en la regardant, et chacun sembloit approuver en soi-même le goût d'Henri II pour elle, en détestant la foiblesse dont il l'avoit immolée. Le docteur ne lui avoit point donné d'autre habit que celui qu'elle avoit repris en sortant du bain; ce n'étoient que des cornettes unies, rattachées au haut de sa tête, une robe de chambre de taffetas, un jupon de toile jaune assez court, et légèrement brodé de soie. C'étoit pourtant dans cet extrême négligé qu'elle effaçoit l'éclat du jour au gré des spectateurs. Elle s'arrêta beaucoup plus long-temps devant eux, que n'avoient fait les

autres ; et, comme si elle avoit su les ordres qu'on avoit donnés au chevalier, elle se tourna deux ou trois fois vers lui en le regardant assez agréablement. On eût dit qu'à chacun de ses regards le cœur lui fondoit dans l'estomac, tant il en avoit la mine niaise et déconfite. Il fallut enfin qu'elle prît congé de la compagnie ; et dès qu'elle fut sortie : Mon Dieu ! s'écria la reine, la jolie créature ! non, je n'ai rien vu de ma vie, qui plaise tant. Quelle taille ! quelle noblesse d'air sans affectation ! et quel éclat sans artifice ! et l'on me viendra dire que je lui ressemble ! Qu'en dites-vous, comte, poursuivit-elle ? Il étoit alors si pensif, qu'il ne lui répondit rien tout haut ; mais il disoit à part soi : Plût à Dieu ! Barbet, ma reine et ma maîtresse ; j'en donnerois le meilleur cheval de mon écurie, quand ce ne seroit qu'en laid que tu lui ressemblerois ! Et puis, il lui dit tout haut : Si vous lui ressemblez ! votre majesté n'auroit qu'à faire un tour de galerie en robe de chambre flottante et en jupon brodé de soie, et si notre sorcier lui-même ne s'y méprenoit, tenez-moi pour un faquin. Pendant toutes ces fadeurs et quantité de misères de cette nature, dont le favori flattoit la vanité de la bonne dame, le poëte Sidney, un crayon à la main, achevoit de mettre au net le portrait de la belle Rosemonde. Dès qu'il y eut mis la dernière

main, il eut ordre d'en faire la lecture; et voici par où il commença :

Allons, mes vers, obéissons,
Puisque ma reine me l'ordonne;
Et du plus beau de nos crayons
Traçons et l'air et la personne
D'un objet dont l'éclat de mille feux rayonne,
Et qui du dieu des vers mérite les chansons.
Loin d'ici, flatteuse imposture,
De fictions, de faux brillans
Dont on embellit la peinture,
Quand les objets sont indigens!
Pour mettre à fin mon aventure,
D'une main, et fidèle et sûre,
Peignons l'original sans fard et sans encens:
Il suffira des ornemens
Que fournit l'aimable nature;
Il faut, en traçant la beauté
De la divine Rosemonde,
Dans le plus beau portrait du monde,
N'employer que la vérité.

Voilà parler en honnête homme, et qui, pour un faiseur de vers et de romans, semble avoir quelque conscience. Voici comme il poursuit dans le détail des charmes qu'il décrit :

De grâces et d'attraits un brillant assemblage
Accompagnoit mille agrémens
Inséparables des beaux ans,
De la jeunesse heureux partage;
Tout plaisoit dans son beau visage;

De Flore les trésors naissans
Y paroissoient en étalage,
Mais purs, naturels, innocens,
Et tels qu'on les voit au printemps,
Quand Zéphire les sèche après un prompt orage.
Sa bouche couronnoit l'ouvrage;
Elle étoit faite pour ses dents.
Heureux, parmi tous les vivans,
Qui jouiroit de l'avantage,
Après mille et mille tourmens,
D'y pouvoir offrir son hommage?
Ses yeux n'étoient pas des plus grands;
Mais, ciel! quel étoit le langage
De leurs traits vifs et séduisans,
Puisque, par leurs regards les plus indifférens,
Jusques au fond du cœur ils s'ouvroient un passage!
Rien n'étoit si beau que son nez,
D'Hébé c'étoit le nez céleste;
Et ses deux pieds étoient tournés
De manière que pour le reste
De ses attraits, toujours moins vus que devinés,
On n'avoit pas besoin d'un autre manifeste;
Sa taille avoit de ces appas
Qu'on sent, mais qu'on n'exprime pas:
La noblesse en étoit suprême;
Dans toute sa figure, et jusque dans ses pas,
C'étoit un certain air digne du diadème;
Mais c'étoit de ces airs qu'on aime,
Et qu'on aime jusqu'au trépas;
Bref, à l'examiner du haut jusques en bas,
Belle Daphné, c'étoit vous-même
Qu'on peignoit sur ce canevas.

Du moins en aurois-je juré, tant la description vous convient, excepté pourtant la gorge qu'on a oubliée; et certainement, si l'on prenoit la liberté de vous copier, ce ne seroit pas un article à supprimer. Certaine forme, certain éclat et certaine situation dont la nature a doué le peu que vous en laissez voir, offriroient d'assez agréables idées à mettre en prose ou en vers, sans la moindre exagération, pour rendre la chose plus touchante. Je ne suis guère plus content de ce qu'il dit de la bouche de son original. On diroit que c'est celle de quelque sibylle, tant il craint d'y toucher. Il est bien vrai que dire qu'elle est faite pour assortir les plus belles dents dù monde, c'est quelque chose; mais ce n'étoit pas assez; et, s'il avoit eu connoissance de la vôtre, il auroit dépeint en vers aussi gracieux vos lèvres fraîches et vermeilles; il auroit dit qu'autour de ces lèvres, quand il vous plaît de sourire, le ciel a placé certains agrémens qu'il oublie, ou qu'il ne se donne pas la peine de placer autour des autres.

Revenons à notre galerie. On y délibéroit sur le choix de l'apparition qui devoit succéder à celle de Rosemonde. L'enchanteur fut d'avis de ne plus sortir d'Angleterre pour chercher des beautés de réputation, et proposa cette célèbre comtesse de Salisbery, qui avoit donné lieu à

l'institution de l'ordre de la Jarretière, comme une certaine beauté flamande avoit été cause de l'invention de celui de la Toison d'Or. On trouva la proposition bien imaginée; mais la reine dit qu'avant toutes choses, elle vouloit voir encore une fois sa chère Rosemonde. Le docteur s'en défendit fort et ferme, en disant que la chose n'étoit guère praticable dans l'ordre des conjurations, outre que la rétrogradation des fantômes irritoit les puissances soumises à ses premiers enchantemens. Mais il eut beau dire, on crut qu'il ne faisoit ces façons que pour se faire valoir; et la reine lui parla d'un ton si sérieux qu'il fut obligé de s'y rendre. Il l'assura pourtant que, si Rosemonde faisoit tant que de revenir, ce ne seroit ni par où elle étoit entrée, ni par où elle étoit sortie la première fois; et que chacun prît garde à soi, car il ne répondoit plus de rien. La reine, comme on a dit, ne savoit ce que c'étoit que la peur, et nos deux messieurs étoient un peu aguerris sur les apparitions; ainsi les paroles du docteur ne leur causèrent pas grande émotion. Cependant il avoit commencé. Jamais conjuration ne lui avoit donné tant de peine; car, après avoir marmotté quelque temps en faisant des grimaces et des contorsions qui n'étoient ni belles ni honnêtes, il mit son livre à terre au milieu de la galerie, en

fit trois fois le tour à cloche pied; ensuite de quoi il fit l'arbre fourchu contre la muraille, la tête en bas et les jambes en haut; mais, voyant que rien ne paroissoit, il eut recours au dernier et au plus puissant de ses prestiges; et ce fut de faire trois sauts en arrière, le petit doigt de la main droite dans l'oreille gauche, et de se donner trois claques sur les fesses, en criant trois fois : Rosemonde! à pleine tête. A la dernière de ces claques magiques, un vent soudain ouvrit avec impétuosité la fenêtre d'une grande croisée par où la charmante Rosemonde mit pied à terre au milieu de la galerie, comme si elle ne fût descendue que d'une berline. Le docteur étoit tout en eau; et pendant qu'il s'essuyoit, la reine, qui la trouva incomparablement plus aimable qu'à son premier voyage, laissa pour le coup endormir sa prudence ordinaire par un transport d'empressement, et sortit de son cercle, les bras ouverts, aussi étourdiment qu'auroit pu faire la Dame à la pièce jaune, en s'écriant : Ah! ma chère Rosemonde! Dès qu'elle eut lâché la parole, un violent éclat de tonnerre ébranla tout le palais; une vapeur épaisse et noire emplit la galerie, et plusieurs petits éclairs nouveaux-nés serpentoient à droite et à gauche autour de leurs oreilles, et faisoient transir les spectateurs. L'obscurité s'étant enfin dis-

sipée petit à petit, on vit le magicien Faustus, les quatre fers en l'air, écumant comme un sanglier, son bonnet d'un côté, sa baguette de l'autre, et son alcoran magique entre les jambes; personne, dans cette aventure, n'en fut quitte pour la peur.

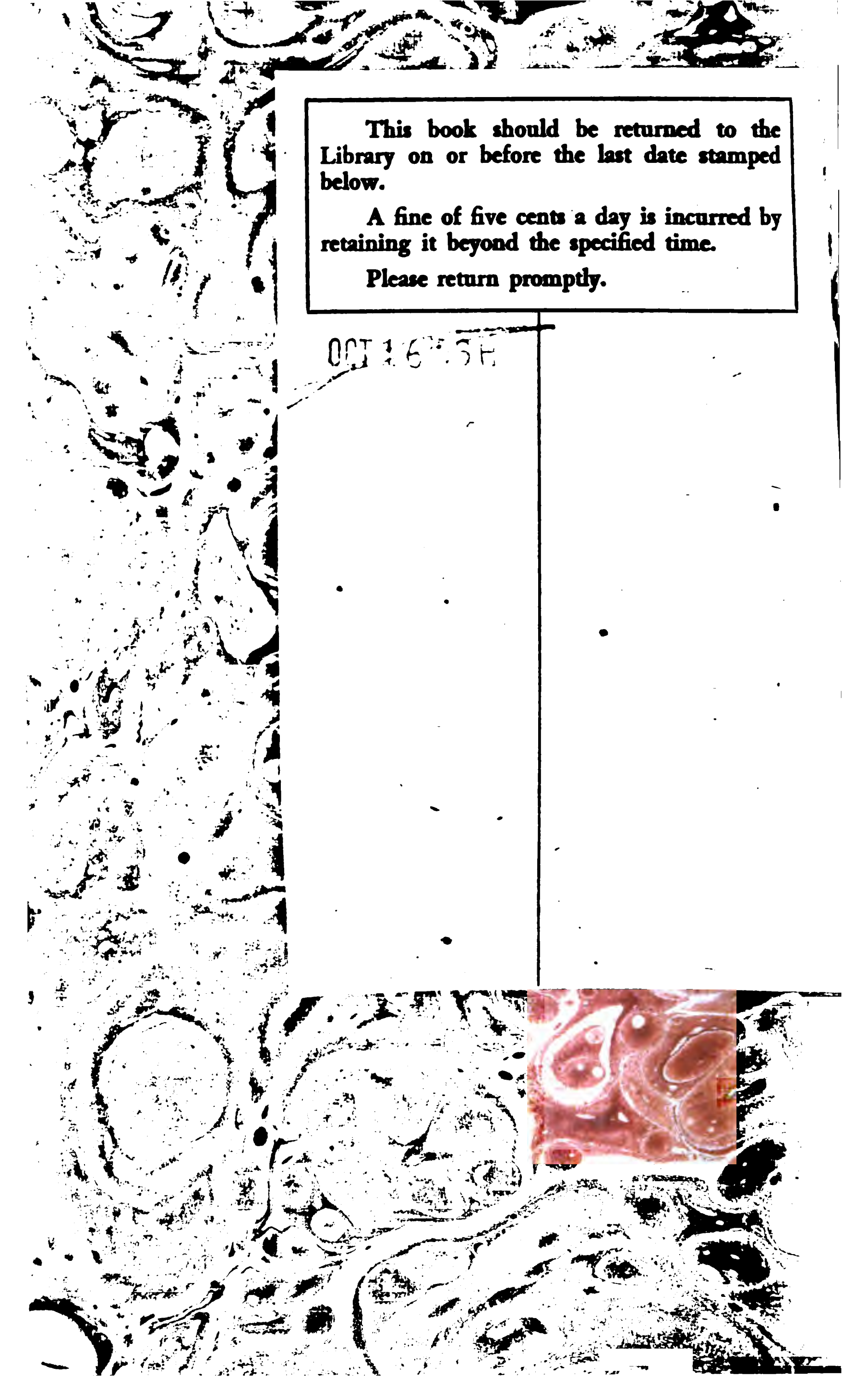
Les éclairs redoubloient avec vivacité; le comte d'Essex en avoit perdu le sourcil droit, Sidney la moustache gauche. On ne sait s'il en coûta quelque chose à la reine; mais notre auteur dit dans ses mémoires, que la fraise de sa majesté sentoit le soufre, et le bas de son vertugadin le rissolé, que c'étoit une pitié d'en approcher. Vous jugez bien, charmante Daphné, qu'après une telle déroute parmi nos curieux, le désir de voir la comtesse de Salisbery fut remis à un autre jour; je ne trouve pas même dans les mémoires du chevalier Sidney, qu'il en ait jamais été question depuis.

Je me flatte, de mon côté, que cette longue rapsodie vous aura tellement excédée, que vous ne vous aviserez plus de me prier de mon déshonneur, en m'obligeant à retomber dans ces sortes de récits :

Ainsi chantoit par nos vallons,
Par nos bois, et par nos prairies,
Ou bien sur les rives fleuries
De quelqu'onde des environs,

Un certain berger sans moutons,
S'occupant de ses rêveries;
Ou décrivant dans ses chansons,
Sans y mêler de flatteries,
De vrais appas sous de faux noms.
Mais c'en est fait! et ce langage,
Dont il sut par fois enchanter
Quelques bergères du village,
Du temps qu'il aimoit à chanter,
Ne lui paroît qu'un sot ramage,
Qui n'a plus de quoi le tenter.
Adieu, dit-il, célèbre rive,
Où tant de fois mes chalumeaux
Accompagnoient ma voix plaintive,
Lorsque je racontois mes maux
Au cours de votre eau fugitive!
Adieu vous dis, célèbre rive!
Je vous consacre mes pipeaux.

FIN DE L'ENCHANTEUR FAUSTUS
ET DU TOME SECOND.




INSIGNIA ACADEMIAE HARVARDIANAE CANTAB: NOV: ANGLIAE
VE RI
TAS
The Gift of
Mary Bryant Brandegee
in Memory of
William Fletcher Weld
HARVARD COLLEGE LIBRARY

